



La
prophétie
maudite

P.C. CAST


LUNA

P.C. Cast

La prophétie maudite

DARKISS

Table des Matières

[Page de Titre](#)

[Table des Matières](#)

[Page de Copyright](#)

[Prologue](#)

[1](#)

[2](#)

[3](#)

[4](#)

[5](#)

[6](#)

[7](#)

[8](#)

[9](#)

[10](#)

[11](#)

[12](#)

[13](#)

[14](#)

[15](#)

[16](#)

[17](#)

[18](#)

[19](#)

[20](#)

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

32

33

34

35

36

37

38

© 2004, P.C. Cast.
© 2005, 2010, Harlequin S.A.
978-2-280-21213-7

83-85 boulevard Vincent-Auriol 75646 PARIS CEDEX 13. www.harlequin.fr

Loi n°49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Titre original :

ELPHAME'S CHOICE

Traduction de l'américain par VASSOULA GALANGAU

DARKISS[®] est une marque déposée par le groupe Harlequin

Prologue

La journée débuta de façon trompeusement ordinaire. A l'aube, Etain se rendit comme à l'accoutumée au rituel des offrandes à Epona. Au cours de la cérémonie, elle se sentit illuminée par la présence de la Déesse, en elle et autour d'elle. Après l'office religieux, elle s'isola dans ses appartements, échappant momentanément à ses devoirs de Déesse Incarnée.

Les contractions apparurent plus tard dans la journée, d'abord comme une sensation de malaise diffus. Etain ne tenait plus en place sur son moelleux sofa garni de coussins. Elle rabroua avec une impatience inhabituelle une jeune servante qui lui proposait un broc d'eau chaude. Même la pensée d'un bain dans les sources chaudes ne parvint pas à calmer sa nervosité.

Etain se décida pour une promenade dans les allées en fleurs des jardins qui menaient au Temple. Elle espérait qu'un peu d'exercice faciliterait la digestion des fraises du déjeuner. Sa flânerie lui apporta le soulagement escompté, mais le répit fut de courte durée. Alors qu'elle se penchait pour respirer le parfum d'une rose rouge, elle perdit les eaux si soudainement que ses chaussons en furent tout trempés.

Une vague de douleur la submergea.

Etain serra les dents et s'appuya lourdement sur Fiona, son amie, dont les bras la soutenaient.

– Chut ! Etain, murmura sa compagne. Ne parle pas. Concentre-toi sur ta respiration.

Etain acquiesça d'un hochement de tête, puis s'efforça de calquer ses halètements sur la respiration calme et régulière de Fiona. La contraction culmina, puis reflua.

La suite se déroula comme dans un tourbillon. Sur un signe de Fiona, les servantes ôtèrent la lourde parure de Déesse Incarnée qui pesait sur son front, avant de courir au village le plus proche du Temple pour prévenir les Femmes Sages. Fiona se pencha vers elle, en lui murmurant des mots encourageants. Enlacées, les deux femmes firent demi-tour et prirent la direction des vastes fenêtres qui séparaient la chambre d'Etain de son jardin privé. La Déesse Incarnée inspirait et expirait lentement, méthodiquement, en essayant de ralentir les battements désordonnés de son cœur.

– Sais-tu ce qui me manquera le plus quand tout sera fini ? murmura-t-elle, en s'arrêtant un instant devant un arbre en fleur. Ce sens incroyable de l'odorat. Depuis que je suis enceinte, mon odorat s'est affiné.

Elle effleura le rosier à ses côtés et pressa la pulpe de ses doigts sur les pétales véloutés.

– Oh ! oui, c'est incr...

Sa phrase resta en suspens. Un terrifiant élancement plia son corps en deux. Apeurée, elle s'appuya de tout son poids sur le bras de son amie.

– Doucement, Etain. Laisse-toi aller. Ne lutte pas. Nous allons regagner ta chambre...

Etain secoua la tête. Elle tremblait de tous ses membres.

– Oui... Non. Je... respire mieux dehors.

La houle douloureuse montait, montait sans répit. Etain raidit ses muscles. Une âpre sueur sourdait sur son front. La douleur l'aveuglait. L'Elue essaya de maîtriser sa peur en se concentrant

sur les bienfaits dont le destin l'avait comblée. Cahin-caha, les deux femmes reprirent leur marche à travers le jardin. Une nouvelle contraction la figea encore, à quelques pas des rideaux de gaze couleur d'or liquide qui flottaient à la brise, devant l'entrée de ses appartements.

L'image radieuse de l'oasis où Etain avait élu domicile s'estompait soudain devant elle. Seul le souvenir de la transe dans laquelle la Déesse l'avait plongée le matin même la réconfortait encore. Depuis toujours, l'Elue d'Epona puisait force et consolation dans le lien familial qui l'unissait à la Déesse... Même lorsqu'elle donnait la vie.

– Le pire est à venir...

Fiona se pencha vers elle.

– Que dis-tu, Maîtresse ?

– J'ai peur. Je n'ai aucune prise sur les événements. Je ne peux ni les arrêter ni les changer, Fiona. J'aimerais pouvoir dire : « Je veux mon bébé plus que tout au monde », mais je voudrais que ça s'arrête, je ne veux pas souffrir. J'ai envie de me baigner, de manger, de dormir...

Fiona lui sourit.

– Oh, oui, ce serait bien...

Etain ébaucha une grimace indigne d'une déesse.

– Bien ? Tu veux dire « extraordinaire ».

Elle prit une nouvelle inspiration. Le lourd parfum des lilas qui proliféraient dans cette partie du jardin lui monta à la tête. Le chemin sinuait à gauche et s'enfonçait dans une explosion de roses violettes. A droite se trouvait la terrasse dont les draperies voletaient comme les ailes d'un papillon. Les deux amies s'immobilisèrent un instant devant l'édifice qui abritait les Bien-Aimées d'Epona depuis des générations. Le cantique mélodieux d'un chœur de femmes leur parvint alors, apporté par la brise.

Nous sommes l'écoulement de l'eau

La marée basse et la marée haute

La fièvre du Savoir

La vérité Intérieure.

Les paroles s'enchaînaient sur un rythme hypnotique ; elles eurent le don de dénouer les nerfs à vif d'Etain. Son corps endolori se détendit et elle laissa la musique se propager en elle.

Nous sommes le crépitement

De la racine divine

Qui s'étire et qui croît

Comme un germe de connaissance

Puissant et sans fin.

Le chant donna à Etain le courage d'avancer. Elle entra dans l'édifice où les Femmes Sages

l'attendaient. A sa vue, leurs voix se firent plus intenses et profondes :

*Nous sommes l'âme-femme
Le don merveilleux
Plein de savoir et de richesse
Que nous louons.*

Les bras levés vers la coupole, elles se mirent à tourner. Les corolles de leurs robes s'envolaient autour de leurs jambes comme des feuilles mortes, comme des rayons de lumière changeante. Elles souriaient, heureuses de participer à cet événement extraordinaire. Tandis que Fiona aidait sa maîtresse à s'allonger sur sa couche, un liséré de feu embrasa la silhouette de chaque danseuse, comme un halo spirituel.

– C'est extraordinaire ! murmura Etain.

– Mais bien sûr, dit Fiona. Espérais-tu autre chose pour la naissance d'une déesse ?

– Non, bien sûr que non.

En vérité, Elue d'Epona depuis une décennie déjà, elle s'étonnait encore du pouvoir de sa déesse. Leur chant achevé, les danseuses rompirent leur cercle et s'avancèrent vers elle.

– Epona a abondamment béni son Elue.

– C'est un grand jour pour la Déesse, ô ! Bien-Aimée!

Prises séparément, sans leurs gestes hiératiques, elles ressemblaient à ce qu'elles étaient : des femmes ordinaires, accourues pour assister à la naissance d'un bébé trop longtemps attendu. Les Femmes Sages étaient d'âge et de beauté différents, mais un seul et même esprit les habitait.

Une contraction tétanisa Etain. La douleur atteignit des sommets, la laissant vidée, pantelante, comme rescapée d'une lame de fond dans laquelle elle avait failli se noyer.

L'une des femmes lui posa ses mains sur les épaules.

– Ne luttez pas, Déesse, chuchota-t-elle. Cette bataille ne peut être gagnée. Mais elle s'oubliera comme la rafale du vent.

– Laissez-vous rouler sur la vague de la douleur, dit une autre femme.

Une troisième lança :

– Envolez-vous, Maîtresse.

– *Etain, je suis là. Respire avec moi.*

Le visage rassurant de Fiona apparut devant elle. La Déesse Incarnée lutta pour contrôler son souffle mais les spirales de la douleur l'engloutirent. Un moment s'écoula, une éternité, puis la souffrance s'atténua.

Fiona épongea d'un linge humide la sueur sur son front et approcha de ses lèvres sèches un gobelet d'eau pure et glacée.

– Laissez-moi vous examiner.

Etain rouvrit les paupières. Ses yeux croisèrent le regard serein, aigue-marine, de la

guérisseuse, une blonde d'un certain âge, petite et trapue. La guérisseuse affichait l'expression confiante des gens qui connaissent leur métier et l'exercent à la perfection. L'Elue remonta docilement les genoux. Elle portait seulement une fine chemise taillée dans un tissu vaporeux, qui faisait penser à un nuage. La guérisseuse retroussa la chemise jusqu'à la taille d'Etain. Elle massa son ventre de ses doigts doux, agiles et experts.

– Cela suit son cours, Bien-Aimée, déclara-t-elle avec un sourire encourageant.

– Combien de temps encore ?

– Seule la Déesse le sait, mais je pense que vous serez bientôt en mesure d'accueillir votre fille.

Fiona balaya une boucle trempée sur le front moite de son amie.

– Il n'arrivera jamais à temps, souffla Etain d'une voix tremblante.

– Bien sûr que si, dit Fiona fermement.

– Je n'aurais pas dû le renvoyer. Mais qu'est-ce qui a pu me passer par la tête ?

Fiona tenta de retenir un rire, sans succès.

– Voyons... Tu lui as dit que s'il n'arrêtait pas de te demander toutes les trente secondes comment tu te sentais, tu lui arracherais les yeux !

Elle avait si bien imité les intonations d'Etain que toutes les femmes pouffèrent de rire.

– Quelle idiote ! gémit Etain. Seule une idiote dirait cela à son époux, alors qu'elle est sur le point d'accoucher.

Fiona s'assit près d'elle et lui prit la main.

– N'aie crainte, mon amie. Midhir sera ici en temps et en heure pour la naissance de sa fille. Moira le trouvera.

Oui, Etain le savait. L'esprit de la Déesse lui susurrant que Moira, la Grande Chasseresse de Partholon, traquerait sans relâche son époux jusqu'à le débusquer... L'époux qu'elle avait envoyé la veille rejoindre ses amis à une partie de chasse qui risquait de s'éterniser, se rappela-t-elle, angoissée. Son cœur et son corps en plein travail l'avertissaient que le bébé ne tarderait pas à apparaître, avec ou sans la présence de son père.

Des larmes brûlantes lui piquèrent les yeux.

– J'ai besoin de lui...

Une nouvelle contraction fulgura. Etain étreignit la main de Fiona.

– Oooh ! j'ai mal ! cria-t-elle, paniquée, l'estomac soulevé par une nausée violente.

Aussitôt, les Femmes Sages entonnèrent le Chant de la Naissance. Leurs voix enveloppèrent l'Elue. Quelques-unes, sans briser la cadence, se mirent à l'encourager :

– Nous sommes ici, avec vous.

– Tout va bien se passer.

– Respirez avec Fiona.

– Détendez-vous, Déesse. Chaque contraction rapproche votre fille de ce monde.

– Nous avons hâte de l'accueillir.

Les voix avaient le don de la consoler, de l'amarrer au rivage dans la tempête où elle se débattait. Elle s'y cramponnait comme une naufragée, tout en se concentrant sur le souffle régulier de Fiona. Elle se sentit sombrer dans un gouffre de douleur, mais réussit à sourire à ses compagnes. Celles-ci lui répondirent par des rires joyeux. Etain ferma les yeux, posa la main sur son ventre dur et intima à ses muscles l'ordre de se détendre.

Oh ! Epona, pourvu qu'il arrive à temps !

Patience, ma Bien-Aimée. Le Chaman ne ratera pas la naissance de sa fille.

Les mots retentirent dans sa tête comme une douce réprimande qui fit éclore un sourire sur ses lèvres.

– Merci, Epona, fit-elle et, rassurée par la promesse de la Déesse, elle ressentit un regain d'énergie.

– J'aime ces chants, murmura-t-elle. Leurs paroles et la nature tout entière sont emplies de la magie de cette naissance...

Fiona la serra dans ses bras, les yeux brillants de larmes.

– Oh ! Maîtresse !

Le peuple de Partholon croyait en plusieurs divinités, mais Epona occuperait toujours la première place dans le cœur de ses fidèles. Epona donnait vie au ciel du matin. Son visage se reflétait dans la pleine lune. Elle était la Déesse Guerrière du Cheval, la Mère des Fruits et des Moissons, la Protectrice du pays. L'une de ses Elues, avec son époux désigné, avait mis fin à l'invasion des Fomores, ces hordes démoniaques, et sauvé Partholon de l'esclavage. Près d'un siècle s'était écoulé depuis les guerres fomoriennes et les habitants de Partholon n'avaient pas oublié les largesses d'Epona. Et aussi longtemps qu'ils existeraient, ils continueraient à vénérer la Déesse et sa Bien-Aimée.

Etain était la Bien-Aimée d'Epona. Cela voulait dire que son premier-né serait une fille et que celle-ci serait à son tour choisie par la Déesse. La fille d'Etain serait l'arrière-petite-fille de Rhiannon, la tueuse légendaire de Fomores. La pensée que son enfant lui succéderait au Temple adoucissait momentanément les douleurs de la parturiente.

La contraction suivante la transperça comme un coup de couteau. C'était une douleur différente, réalisa-t-elle. Une sensation de brûlure l'accompagnait. Allongée, Etain se plia en deux, étouffant un cri.

– Il... faut... que... je pousse, hoqueta-t-elle.

– Femmes ! La Déesse a besoin de vous.

Etain n'entendit plus rien. Tout son être se tournait vers l'intérieur. L'envie impérieuse de pousser, rude et primitive, l'inonda, mais elle la refréna au prix d'un effort surhumain.

Un bruit perça soudain les brumes de son esprit. Son âme bondit de joie au galop déchaîné qui martelait la rocaille du sentier menant à la terrasse. Etain cligna les yeux pour en chasser les gouttes de sueur : le grand Centaure jaillit dans la pièce et courut s'agenouiller à côté d'elle.

– Je suis là, mon amour. Tout ira bien, maintenant.

La voix profonde de son mari ruissela sur Etain comme une pluie bienfaisante. La douleur se

retira doucement, jusqu'à s'évanouir presque complètement. Sans un mot, elle lui enlaça les épaules, qu'il avait dures comme le granit. Etain s'accrochait à lui, mais elle n'avait nul besoin de s'inquiéter. Midhir n'avait pas l'intention de l'abandonner.

– Je suis contente que tu sois venu, articula-t-elle, entre deux halètements.

– Je t'appartiens, sourit-il en balayant une longue mèche du visage mouillé de sa femme.

– J'ai eu peur que tu n'arrives pas à temps... que Moira ne te trouve pas.

– Elle ne m'a pas trouvé. C'est la Déesse qui m'a averti.

Il l'embrassa doucement.

O ! Epona, merci de me l'avoir ramené... Merci de l'avoir désigné pour être mon époux.

Elle sourit à Midhir à travers ses larmes et il glissa un oreiller derrière sa nuque. Même après cinq ans de mariage, la passion et la virilité du Centaure demeuraient intactes. Bien sûr, en tant que Grand Chaman, il possédait le don de se transformer afin qu'ils puissent s'accoupler, mais Etain l'aimait sous toutes ses formes. Elle ouvrit la bouche pour lui répéter combien elle l'adorait, mais les signes avant-coureurs de la contraction suivante la réduisirent au silence. Ses gémissements alertèrent la guérisseuse.

– Maître, aidez-moi à la déplacer, dit-elle.

Les bras puissants de Midhir la soulevèrent. Il se tenait derrière elle, les bras sous ses aisselles, de manière que le dos d'Etain reposât sur sa poitrine musclée. Fiona, à sa droite, lui tenait la main ; une autre femme lui avait saisi la main gauche. La Déesse Incarnée baissa le regard vers la guérisseuse, qui s'était agenouillée entre ses jambes, et dont les doigts la massaient doucement.

– Vous pouvez pousser, maintenant.

La douleur lui coupa le souffle. Etain ne fut plus qu'une poussée. Des points lumineux explosaient comme des bulles incandescentes sur le rideau noir de ses paupières closes. Elle voyait des éclairs rouges et or, et entendait un son guttural, une espèce de grognement de bête, avant de s'apercevoir qu'il s'agissait de sa propre voix. Sa respiration se bloqua dans sa gorge, elle se mit à suffoquer. Un fredonnement mélodieux s'insinuait dans le brouillard de l'enfantement. Etain ne voyait plus les Femmes Sages mais elle les sentait. Le Chant de la Naissance l'irradia et, de nouveau, elle put respirer librement.

– Poussez, Maîtresse, poussez ! J'aperçois la tête de l'enfant.

Etain obéit. Midhir priait, égrenait des paroles anciennes, qui semblaient se tisser dans le cantique murmuré par les femmes. Etain poussait de toutes ses forces, maintenant. Sa chair se déchirait, son esprit cherchait frénétiquement à s'accrocher aux forces bénéfiques qui l'entouraient. Elle poussa et poussa, encore et encore, soutenue par le chant, la force de sa volonté et la magie.

Quelque chose de chaud et de visqueux glissa brusquement hors de son corps. Etain releva la tête pour regarder son enfant, mais ne vit qu'une forme poisseuse que la guérisseuse enfouit prestement dans les plis profonds de sa robe. Ses mains ridées tremblaient imperceptiblement, lorsqu'elle trancha le cordon ombilical.

Silence.

Les genoux d'Etain tremblaient. Assistée par Midhir et Fiona, elle se rallongea sur la couche.

– Pourquoi ne pleure-t-elle pas ? demanda-t-elle.

Midhir, les yeux étrécis, se tourna vivement vers la guérisseuse. Celle-ci s'était accroupie et enveloppait le petit être immobile dans des langes.

Soudain, un cri ténu. Un vagissement suave. La peur d'Etain retomba d'un seul coup, mais son soulagement ne dura qu'un bref instant. Elle crut déceler une expression de stupeur sur la face flétrie de la guérisseuse. Alentour, les Femmes Sages avaient cessé de chanter.

– Midhir ? appela-t-elle dans un sanglot.

Le Centaure s'élança en direction du petit paquet de langes. La guérisseuse leva sur lui un regard consterné. Midhir s'abattit sur les genoux. Il saisit le paquet, déroula rapidement les bandelettes de lin, puis, à son tour, se figea.

Son large dos dissimulait le bébé, mais Etain se hissa sur les coudes, oubliant son épuisement.

– Qu'y a-t-il ? cria-t-elle, l'estomac noué d'une sensation qui n'avait aucun rapport avec les souffrances de l'accouchement.

Un frisson parcourut l'épine dorsale de Midhir. Il se tourna vers son épouse. Ses yeux étincelaient de joie.

– Voici notre fille, mon amour, dit-il d'une voix rauque. C'est une petite déesse.

Se penchant, il déposa le petit paquet remuant dans les bras d'Etain. Le bébé gigotait mais ne pleurait plus. L'Elue d'Epona posa pour la première fois les yeux sur son enfant.

Elle ne fut ni choquée ni surprise. En fait, elle n'avait jamais rien vu d'aussi beau. Sa fille était parfaite. Au travers des fluides sombres de l'enfantement, ses cheveux paraissaient foncés, avec des reflets ambrés. Sa peau, d'un brun crémeux, accusait une teinte exquise entre l'or et le bronze, subtil alliage de la carnation de ses deux parents. Cette peau dorée s'étirait jusqu'à la taille. Sur ses hanches poussait un duvet soyeux de la même couleur que ses cheveux, piqueté de taches fauves, comme le pelage d'un faon. Le bébé se mit à se tortiller en remuant ses jambes qui se terminaient par deux petits sabots de cheval encore luisants d'humidité. Ensuite, il ouvrit sa bouche parfaite et émit un cri indigné.

– Chut ! trésor, susurra Etain.

Elle embrassa le petit visage à la peau si douce. L'amour pour sa fille jaillit comme une source avec une force insoupçonnée.

– Je suis là et tout va bien...

Au son de la voix de sa mère, les yeux incroyablement sombres du nourrisson s'écarquillèrent.

– Elphame, dit la voix profonde de Midhir.

Il était assis près de sa femme et de leur enfant. D'un bras robuste, il serrait Etain contre lui. De sa main libre, il effleura sa fille.

– Elphame, répéta-t-il, à l'instar d'une incantation adressée à la reine des bonnes fées.

Etain le regarda. Ce nom lui était vaguement familier, comme si elle l'avait déjà entendu dans un rêve.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

Midhir pressa ses lèvres chaudes sur le front d'Etain, puis se pencha pour embrasser leur petite fille.

– C'est le nom ancien de la Déesse chez les Chamans. Il désigne la jeune Epona et représente le miracle de la naissance et de la jeunesse.

– Oh ! Elphame, mon trésor ! murmura Etain, guidant la bouche affamée du nourrisson vers son sein.

Oui, ma Bien-Aimée. Le Chaman a parlé vrai. Qu'elle soit nommée ainsi. Tu n'as plus qu'à annoncer au peuple de Partholon le nom de ta fille, qui sera aussi l'Elue d'Epona.

Un sourire rayonnant étira les lèvres d'Etain. Elle releva la tête et déclara joyeusement, d'une voix magnifiée par le pouvoir d'Epona :

– Allez dire aux fidèles de se réjouir. La Déesse vient de nous offrir un présent royal en la personne de mon enfant.

Son regard se porta des Femmes Sages, qui les contemplaient en silence, à Midhir, dont le visage luisait de larmes d'émotion.

– C'est vraiment une merveilleuse petite déesse, dit-elle.

Un frémissement dans l'air, comme un éclair, suivit la déclaration de la Déesse Incarnée. La brise, qui faisait flotter les draperies, changea de direction. Un souffle de vent tiède et parfumé souleva les rideaux de gaze dorée. Des centaines d'ailes transparentes hachèrent l'air, tandis qu'une nuée de papillons chatoyants se répandait dans la pièce.

– Je te remercie, Epona, s'écria Etain, éblouie par cette manifestation de joie de la Déesse.

Les femmes s'étaient remises à fredonner, à tourner. Elles avaient amorcé l'antique rituel de bienvenue, réservé à chaque nouvel enfant de Partholon.

Etain resta blottie dans les bras de son époux. Celui-ci berçait sa famille contre son torse vigoureux.

– Le miracle de la vie, murmura-t-elle.

Ce disant, elle commença à explorer le corps de son bébé avec une ferveur proche de la dévotion. Elle n'osait en détacher les yeux, de peur de manquer le moindre souffle, le plus infime mouvement. Ses doigts couraient sur le petit corps merveilleux, les jambes laineuses, les contours des sabots délicats. *Un faune ?* Le mot fulgura dans son esprit... mais non ! Sa petite fille n'avait pas le pied fourchu ; elle était trop fine, trop bien formée pour ressembler à Pan. Elphame était une combinaison parfaite de centaure, d'être humain et de divinité. Un frisson émerveillé parcourut Etain, un rire enchanté roula dans sa gorge. Midhir lui serra l'épaule.

– Moi aussi, je suis fasciné.

– Oui, mais je ne ris pas pour ça, répondit-elle.

Il arqua un sourcil étonné, et Etain caressa doucement les minuscules sabots luisants.

– Je comprends maintenant pourquoi ses coups de pied dans mon ventre me faisaient aussi mal.

Le rire de Midhir se mêla au sien, puis tous deux se penchèrent sur leur enfant.

La force. Rien n'était aussi exaltant. Ni le chocolat onctueux de Partholon, réputé pour sa finesse. Ni la beauté saisissante du crépuscule. Pas même... non ! Pas ça ! Elle ne voulait pas y penser. Elle secoua la tête pour changer le cours de ses pensées.

Le vent sifflait dans ses cheveux, faisant voler ses longues mèches autour de son visage. D'habitude, elle les attachait dans sa nuque, mais aujourd'hui, elle avait eu envie de sentir leur lourde masse flotter dans son dos tandis qu'elle galopait à perdre haleine.

Elphame ralentit l'allure, reprenant son souffle et ses esprits. Le galop exigeait toute son attention. La plaine, devant elle, offrait peu d'obstacles, mais ce n'était pas une raison pour laisser son esprit vagabonder. Durant ses vingt-cinq ans d'existence, Elphame s'était fait un point d'honneur de ne jamais commettre le moindre faux pas. Seul le commun des mortels avait le droit à l'erreur. Elphame, elle, avait été touchée par la Déesse et promise à un destin différent.

Elle inspira profondément et intima à la partie supérieure de son corps de se détendre. *Concentre ton énergie sur tes jambes. Fais travailler la partie la plus forte de ton corps...* Elle récupérait vite. Un sourire de bonheur ourla ses lèvres, tandis qu'elle s'élançait à nouveau à travers champs.

Elphame adorait la façon dont les muscles noueux de ses jarrets répondaient aux ordres de son esprit. Elle accéléra le mouvement, ses sabots martelant impitoyablement l'herbe verte et tendre. Elle était plus véloce que n'importe quel humain. Beaucoup plus. Son corps réagissait avec une promptitude et une force surnaturelles. Nul ne se serait risqué à la défier à la course, comme ses frères se plaisaient à le proclamer. Avec encore plus d'exercice, peut-être même surpasserait-elle l'endurance des centaures. Cette pensée l'enchantait presque autant que le souffle du vent sur son visage. Elle ignora l'échauffement de ses muscles. Il lui fallait surmonter la fatigue. Elle rajusta ses longues enjambées et dessina un large cercle, de manière à terminer la course à son point de départ.

– Oh ! Déesse ! murmura Etain d'une voix fervente, tout en observant sa fille. M'habituerai-je jamais à sa beauté ?

Elle est unique, ma Bien-Aimée.

La voix familière d'Epona résonna dans l'esprit de l'Elue. Etain tira sur la bride et sa monture s'immobilisa à la lisière du bois qui ceignait les champs. La jument argentée tourna la tête vers sa cavalière, les oreilles dressées. C'était une façon comme une autre de poser une question : l'animal était l'incarnation d'Epona.

– Je veux juste la regarder, lui signifia Etain.

La Déesse-jument souffla par les naseaux, ironique.

– Mais je ne l'épie pas ! s'écria Etain, indignée. Je suis sa mère et j'ai le droit de la regarder courir.

La Déesse-jument secoua la tête, signe qu'elle en doutait.

– Comporte-toi avec le respect approprié, sinon, la prochaine fois, tu resteras aux écuries du Temple.

La jument émit un reniflement moqueur et Etain marmonna une imprécation contre la créature grincheuse. Elle mit ensuite la main en visière, face au couchant. Sa fille arrivait à une telle vitesse qu'une buée semblait estomper les contours de ses jambes. On eût dit qu'elle survolait le tapis vert brillant de la prairie, galopant avec la puissance et la légèreté d'un pur-sang.

– Elle est l'association parfaite du centaure et de l'humain, chuchota Etain à la jument, qui remua les oreilles. Gloire à votre infinie sagesse, ô Déesse !

Elphame amorça un virage. Les lueurs rouges du crépuscule embrasaient sa silhouette élancée et faisaient flamboyer ses longs cheveux auburn.

– Elle ne tient sûrement pas ses superbes cheveux raides de moi, dit Etain en portant la main à ses boucles. Les reflets roux peut-être. Le reste, elle l'a hérité de son père.

Les yeux, par exemple. Leur forme en amande était celle d'Etain, mais alors que les iris de celle-ci accusaient une teinte vert mousse, ceux de sa fille étaient d'un noir d'encre, comme les yeux de son père. Elle était d'une beauté frappante, malgré son apparence physique inhabituelle.

Elphame changea de direction; à présent, elle s'approchait du sous-bois où sa mère et la jument attendaient.

– Montrons-nous, dit Etain. Je ne veux pas qu'elle pense que nous l'observions à la faveur de l'ombre.

Ce disant, elle fit émerger sa monture à la lumière. Elphame se retourna vivement. Les ayant reconnues, elle agita la main vers elles tandis que la jument la saluait d'un hennissement joyeux.

– Mère ! Veux-tu te joindre à moi pour un dernier tour?

– Je veux bien, ma fille chérie, mais doucement. Cette jument se fait vieille et...

Elle ne put finir sa phrase. En un éclair, la jument se lança aux trousses de la jeune femme et la rattrapa.

Elphame éclata de rire.

– Vous ne serez jamais âgées, toutes les deux.

– Cette vieille carne essaie de t'impressionner, répondit Etain en caressant la crinière de la jument.

– Et elle n'est pas la seule, remarqua Elphame en lançant un coup d'œil éloquent au vêtement de cuir souple et aux bijoux étincelants de sa mère.

– Elphame, tu sais bien que les bijoux m'apportent une énergie spirituelle.

– Je le sais.

Cette fois, le reniflement de la jument fut carrément sarcastique et le rire d'Etain se mêla à celui de sa fille.

Elphame s'arrêta et jeta un regard alentour.

– Où est mon pagne ? Je l'ai laissé sur une de ces bûches.

Elle enjamba un tronc renversé, à la recherche de son vêtement. Elle portait seulement un

corsage en lin sans manches sur une bande de tissu taillée en triangle, qui moulait ses fesses robustes. Un modèle conçu par Etain.

Bien que le corps d'Elphame fût recouvert, à partir de la taille, d'un pelage doux et soyeux, et qu'elle eût des sabots à la place des pieds, le reste de sa personne était parfaitement féminin. Elle avait besoin d'habits adaptés à ces particularités. Etain avait longuement médité sur la question avant de créer le costume adéquat pour sa fille. Les femmes de Partholon exhibaient leurs avantages avec fierté. Etain elle-même dénudait ses seins lors des cérémonies en l'honneur d'Epona. Mais quand Elphame se montrait sans voiles, les gens la contemplaient avec un respect mêlé de crainte, car, visiblement, elle portait l'empreinte de la Déesse.

Elphame détestait cela. En public, elle portait toujours des robes longues et fluides.

– Le voilà ! s'écria-t-elle.

Elle se pencha et ramassa le pagne en lin émeraude, puis entreprit de le nouer autour de sa taille fine. En un temps record, sa respiration était revenue à la normale. La pellicule de sueur qui lustrait les poils ambrés de ses bras avait séché. Elle était dans une forme éblouissante. Un corps souple, une ossature parfaite. Sa peau de soie brune invitait aux caresses, mais peu de fidèles osaient tendre la main vers la jeune déesse.

Grande, Elphame dépassait sa mère d'une demi-tête. Pendant sa puberté, elle se plaignait d'être trop maigre mais, peu à peu, de douces rondeurs avaient remplacé ses angles. Elle possédait à la fois la beauté d'une jeune Vénus, la force et la grâce d'un Centaure.

Etain sourit à sa fille. Dès l'instant où elle l'avait serrée contre son cœur, son amour pour elle avait jailli comme une source intarissable, tout comme le besoin de la protéger.

– Tu n'as aucune raison de te couvrir, Elphame.

– J'en éprouve le besoin, mère. Les gens ne posent pas sur moi le même regard que sur toi.

Une flamme verte zébra les prunelles d'Etain.

– Quelqu'un t'aurait fait une réflexion désobligeante ? Tu n'as qu'à le nommer et il subira l'ire de la Déesse.

– Non. Simplement, je sais ce qu'ils pensent de moi.

– Les gens t'aiment et tu le sais.

– Oh, non ! C'est toi qu'ils aiment. Moi, je représente une idole. Un objet de culte... Ce n'est pas la même chose.

– Quoi de plus normal ? demanda Etain. Tu es la fille aînée de la Bien-Aimée d'Epona. Et la Déesse t'a bénie. Il est de leur devoir de te vénérer.

La jument argentée poussa du bout de son nez l'épaule d'Elphame. Celle-ci se retourna pour caresser le cou brillant de l'animal. Ensuite, levant les yeux vers sa mère, elle déclara d'une voix qui paraissait bien plus âgée que ses vingt-cinq ans :

– Je suis différente. Tu veux croire envers et contre tout que je suis normale. Je ne suis pas du même avis. C'est pourquoi, comme tu le sais, j'ai pris la décision de partir.

L'estomac d'Etain se noua, mais elle parvint à garder le silence.

– Je suis traitée comme un être à part, poursuivit Elphame. On dirait qu'ils ont peur de

m'approcher de trop près de crainte de...

Avec un soupir, elle posa la joue sur le front large de la jument.

– Je ne sais pas. De mourir, peut-être. Alors, ils préfèrent voir en moi une espèce de statue vivante.

Oh ! ma fille ! Ma belle solitaire !

Le cœur d'Etain se contracta à l'idée qu'elle était impuissante devant le chagrin de son enfant.

– Sauf qu'on n'aime pas les statues, acheva la jeune femme. On les place dans les temples, on se prosterne devant elles, mais non, on ne les aime pas.

– Moi, je t'aime, murmura Etain.

Les yeux noirs d'Elphame se plantèrent dans ceux de sa mère.

– Je sais. Toi, père, mes frères Cuchulainn et Finnegas, et ma sœur Arianrhod, vous m'aimez. C'est naturel, vous êtes ma famille. Mais même vos gardes, pourtant prêts à sacrifier leur vie pour vous, ont l'air de penser que je suis une créature intouchable.

Etain brûlait de prendre sa fille dans ses bras, mais n'osait esquisser le moindre geste. Elphame n'était plus une enfant. Elle était une femme, maintenant. Se penchant, finalement, elle passa les doigts dans la longue chevelure auburn, comme pour lui communiquer son affection.

– Tu n'es pas venue ici par hasard aujourd'hui, dit Elphame tranquillement.

– Non, reconnut Etain. Je voulais te parler. Te dissuader d'entreprendre ce voyage... Pourquoi ne restes-tu pas au Temple ? Pourquoi ne veux-tu pas prendre ma place ? J'ai eu un très long règne, Elphame. Je suis prête à me retirer.

– Il ne faut pas, mère. Regarde-toi : tu as l'air si jeune ! Tu prends plaisir à accomplir les rites d'Epona, et les fidèles ont besoin de ta présence. N'oublie pas le plus important : les portes de l'esprit me sont fermées. Je n'ai jamais entendu la voix d'Epona, jamais ressenti sa magie... Non, aucune magie en fait, termina-t-elle tristement.

Etain effleura tendrement la joue de sa fille.

– Cela viendra. La Déesse me parle souvent de toi. Sa main fut sur toi, avant même ta naissance.

– Je ne suis pas son Elue, néanmoins.

– Pas encore, précisa sa mère.

Comme Elphame ne répondait rien, Etain reprit :

– Je ne comprends pas pourquoi tu veux partir.

Elphame leva le regard et haussa un sourcil noir, à la manière de son père.

– Je n'irai pas au bout du monde, tu sais ?

Etain réprima un sourire. Depuis que ses enfants avaient vu le jour, elle s'était consacrée à leur bonheur.

– J'ignore pourquoi tu t'opposes à mon départ. Je suis déjà partie une fois pour mes études au Temple de la Muse.

– C'était indispensable. La Muse procure aux femmes de ce pays une éducation sans faille.

Arianrhod est là-bas, actuellement, mais elle reviendra. Mes deux filles sont exceptionnelles, ajouta-t-elle avec un sourire de fierté. C'est pourquoi je veux les avoir près de moi.

– Je ne serais pas près de toi, si je m'étais mariée, lui rétorqua sa fille.

Etain perçut la note de frustration dans le ton de sa voix.

– Tu parles comme si tu ne devais jamais te marier. Tu n'as que vingt-cinq ans, Elphame. Tu as toute la vie devant toi.

– Ne recommençons pas cette vieille discussion, mère. Personne ne m'épousera. Parce que personne ne me ressemble. Aucun homme ne veut approcher une déesse.

– Ton père m'a bien épousée.

Elphame eut un sourire morose.

– Mais tu es humaine. Et d'après la coutume, celui qui a la charge de Grand Chaman des Centaures est l'époux désigné de la Déesse Incarnée. Je porte peut-être l'empreinte d'Epona, mais Elle ne m'a pas choisie pour autant. La preuve en est qu'Elle ne m'a envoyé personne : ni homme ni centaure.

– Oh ! Faon ! s'écria Etain, reprenant le surnom enfantin d'Elphame. Ne crois pas cela. Epona n'est pas cruelle. Quelque part, il existe quelqu'un pour toi. Il ne t'a pas encore trouvée, voilà tout.

– Peut-être. Peut-être aussi dois-je aller à sa rencontre.

– Mais pourquoi à cet endroit-là ? Je n'arriverai jamais à m'y faire.

– Ce n'est qu'un site, mère. Une vieille ruine. Il est grand temps que ce château soit rebâti. Te souviens-tu des histoires que tu me racontais quand j'étais petite pour m'endormir ? Tu me disais que, jadis, c'était une construction splendide.

– Jusqu'au jour où c'est devenu un lieu de malheur, le repaire du mal.

– Cela s'est passé il y a plus d'un siècle. Le mal s'en est allé et les morts ne peuvent rien me faire.

– N'en sois pas aussi sûre !

Elphame tendit la main et toucha les doigts d'Etain.

– MacCallan était mon ancêtre. Pour quelle raison son fantôme essaierait-il de me nuire ?

– Il y eut tant de morts, lors de ce terrible massacre qui a dévasté le domaine de MacCallan. Le Chef du Clan fut égorgé, ainsi que ses nobles guerriers. On dit que le château est maudit. Nul n'a jamais osé pénétrer dans ces terres brûlées depuis plus de cent ans, affirma Etain avec fermeté.

– Pourtant, si mes souvenirs sont exacts, je t'ai toujours vue tourner les yeux dans la direction de ces ruines. Oh ! mère, pourquoi mon désir de restaurer le manoir te surprend-il ? Après tout, le sang de MacCallan coule aussi dans mes veines.

Etain hésitait. L'espace d'une seconde, elle avait envisagé la possibilité de mentir. De prétendre que la Déesse lui avait révélé que la malédiction qui pesait sur le château était réelle. L'instant suivant, elle se ravisa. Il était hors de question de trahir la confiance de sa fille aînée.

– Une multitude d'esprits hantent le vieux manoir, mais je ne crois pas vraiment que MacCallan chercherait à se venger de toi. J'admets que la malédiction n'est qu'une fable tout juste bonne à

faire peur aux enfants. Au fond, je ne m'inquiète pas pour ta sécurité. Simplement je ne vois pas pourquoi tu veux y aller en même temps que les ouvriers... Attends au moins que la demeure soit habitable.

Un soupir échappa à Elphame. La Déesse Incarnée, qui avait l'habitude de vivre dans le luxe, entourée de servantes, avait peine à imaginer sa fille, les mains dans la crasse.

– Non. J'ai envie de m'impliquer dans chaque étape des travaux. Je vais rebâtir le château, replanter les terres. Si je ne suis pas destinée à me marier et à avoir des enfants, je voudrais au moins posséder mon propre royaume. Je t'en prie, mère, essaie de me comprendre et donne-moi ta bénédiction.

– Je ne veux que ton bonheur, Elphame...

– Eh bien, cette entreprise me rendra très heureuse. Fais confiance à mon intuition.

Laisse-la partir, Bien-Aimée. Il le faut.

La voix de la Déesse résonna dans le cœur d'Etain ; or, pour la première fois, elle n'en fut pas apaisée.

Laisse-la aller vers son destin. Je veillerai sur elle.

Etain ferma les yeux, accablée par une sensation de manque, puis elle essuya ses joues humides.

– Je te fais confiance, dit-elle finalement. Tu auras toujours ma bénédiction, petit Faon.

Un radieux sourire transfigura le visage sérieux d'Elphame. Les rides d'anxiété s'effacèrent de son front et, d'un seul coup, elle eut l'air incroyablement jeune.

– Merci ! cria-t-elle en flattant l'encolure de la jument, qui piaffa. Le château revivra grâce à moi. Rentrons, maintenant. Je dois boucler mon bagage. Je pars demain matin.

Durant le trajet du retour, Elphame bavarda avec entrain. Elle marchait lentement, accordant son allure au pas de la jument. Etain se taisait. Déjà, l'absence de sa fille avait creusé un trou noir et glacé dans le tréfonds de son âme.

– Rappelle-moi pourquoi je t’ai donné la permission de m’accompagner, soupira Elphame.

Elle jeta un coup d’œil de biais à son frère. Cuchulainn chantait à tue-tête une vieille marche militaire, une sorte de rengaine interminable qui vrillait les tympanes de la jeune femme. Elle regrettait presque de lui avoir demandé d’effectuer le trajet avec elle, à l’écart du reste de la troupe.

Cuchulainn força le hongre qui lui servait de monture à accélérer le pas pour s’adapter aux longues enjambées de sa sœur aînée.

– Mais pour te protéger, voyons ! répondit-il en riant.

– Me protéger ? Te connaissant, j’aurais tendance à penser que tu en avais assez de pourchasser les vierges du Temple.

– Qu’est-ce qu’il ne faut pas entendre ! s’écria-t-il d’un ton comique. L’influence des vieux grimoires de mère t’a été néfaste. Les vierges ne m’intéressent guère, ma chère.

Il haussa les sourcils d’un air suggestif. Elphame retint un fou rire.

– Oserais-tu me soutenir que tu n’as jamais poursuivi une jeune vierge de tes assiduités ?

– C’est la pure vérité.

– Mmm... et moi qui croyais le contraire ! Je me suis même dit que tu aurais préféré rester à la maison, afin d’accueillir la charmante fille célibataire du châtelain de Woulff... D’après la rumeur, elle est sur le chemin du Temple de la Muse et compte passer quelques jours au Temple d’Epona.

Le sourire du jeune homme s’effaça. Elphame regretta sa moquerie, mais Cuchulainn, sa bonne nature reprenant le dessus, haussa les épaules.

– Elle s’appelle Béatrice, précisa-t-il. Peut-on imaginer une femme qui porte un prénom aussi majestueux autrement que comme une princesse au front large et pur ?

– Bien sûr que non. On dit qu’elle est très belle.

– Belle, très certainement. Fertile, sans aucun doute. Les hanches en amphore, apte à pondre une ribambelle de petits-enfants à notre chère mère. Si j’étais resté, on en aurait conclu que je n’étais pas hostile à un éventuel mariage.

Frère et sœur échangèrent un regard entendu.

– Tu as raison. Quant à moi, j’ai hâte qu’Arianrhod et Finnegas soient en âge de se marier, afin que mère puisse s’adonner à son passe-temps favori : leur procurer le partenaire idéal.

– Les jumeaux auront dix-huit ans cet été, calcula Cuchulainn. Cela veut dire que, dans trois ans, mère pourra jouer avec délectation son rôle de marieuse.

– Les pauvres anges ! Je regrette maintenant de les avoir taquinés si impitoyablement quand nous étions petits.

– Moi aussi, convint-il. A l’époque, au moins, nous étions tous logés à la même enseigne. Alors qu’aujourd’hui, mère craint que ses deux aînés restent célibataires.

Elphame accéléra le pas. A présent, elle précédait son frère sur la piste poussiéreuse. *Ce n'est pas pareil pour moi.* Ses frères et sœurs étaient humains – beaux, sains, résolument attirés par d'autres humains. Elle fonça sur la route sinueuse à toute allure, sans se retourner. Elle n'avait pas besoin de regarder par-dessus son épaule pour se rappeler le visage de Cuchulainn.

Son frère, d'un an et demi son cadet, lui ressemblait. De la tête à la taille, ils auraient pu être jumeaux, eux aussi. Il avait les mêmes pommettes saillantes, un rien plus proéminentes, plus masculines. Aux dires de leur mère, le menton d'Elphame était volontaire, mais elle qualifiait celui de Cuchulainn d'obstiné. L'ovale parfait du visage, les traits ciselés étaient presque les mêmes, sauf qu'Elphame les avait plus fins. Toutefois, les couleurs étaient différentes. La sœur arborait des tresses auburn foncé et avait des yeux noirs, tandis que le frère avait des yeux bleu-vert et des cheveux blond cendré, qui avaient conservé les boucles de l'enfance. Aussi refusait-il de les porter longs comme les autres guerriers, préférant une coupe courte. De toute façon, Cuchulainn, fils de Midhir, le Grand Chaman et Seigneur de la Guerre, n'avait nul besoin de se plier aux traditions pour prouver sa bravoure. Il portait à merveille son nom, qui était celui d'un fameux héros de la mythologie de Partholon. Grand, robuste, bien bâti, il excellait aux tournois et n'avait jamais été vaincu au tir à l'arc. Les jeunes filles soupiraient à son passage, disant qu'il était la réincarnation de l'ancien Cuchulainn.

Le jeune homme ne comptait plus ses conquêtes féminines. Il n'avait pas encore rencontré l'âme sœur, et ce n'était pas faute d'avoir essayé, se rappela Elphame. Là, d'ailleurs, s'arrêtait leur ressemblance. Si Cuchulainn était expert en amour, Elphame ne s'était encore jamais laissé embrasser.

Les jumeaux, surnommés par leurs aînés « les petits érudits », n'auraient aucun mal à se marier, songea-t-elle. Arianrhod et Finnegas, moins vigoureux et athlétiques que leurs frère et sœur, n'en étaient pas moins beaux. On eût dit que l'un était le reflet de l'autre dans un miroir. Fins, racés, gracieux, ils étaient entièrement humains.

Le sentier coupait à travers la forêt épaisse, s'incurvait vers la gauche, puis s'élargissait. Cuchulainn éperonna le hongre pour rattraper sa sœur.

– Elle ressemble à mère, dit celle-ci.

– Qui ? s'enquit-il, surpris.

Elphame fronça les sourcils. Il était rare que son frère ne puisse pas lire dans ses pensées.

– Arianrhod, qui d'autre ? Elle est si jolie qu'elle dispose déjà d'une cour de soupirants. Mais elle ne les remarque même pas, à moins qu'elle n'ait changé pendant son séjour au Temple de la Muse.

Un sourire illumina les yeux turquoise de Cuchulainn.

– Arianrhod aura toujours la tête dans les nuages.

Elphame se lança dans une imitation de leur petite sœur :

– L'astronomie et l'astrologie demeurent étroitement liées au cycle du Destin. A ce titre, ces deux matières méritent d'être étudiées avec la plus grande attention...

Cuchulainn laissa échapper un rire amusé.

– A mon avis, la « petite érudite » doit son succès à l'indifférence qu'elle témoigne à tous ces

jeunes gens émoustillés.

– Mais, pour une raison ou une autre, elle plaît énormément aux hommes.

Contrairement à moi, ajouta-t-elle en pensée.

Cuchulainn lança à son aînée un regard scrutateur.

– Est-ce que ça va ?

– Bien sûr, fit-elle sans lever le regard.

– Faon, ici, ce sera différent, dit-il tranquillement.

– Espérons-le.

Elle détourna la tête, de manière qu'il n'aperçoive pas ses yeux, qui brillaient un peu trop.

– Je suis sérieux, insista-t-il, et elle ralentit l'allure, prêtant l'oreille. Tes vœux les plus chers seront exaucés au Château de MacCallan. J'ai eu un Pressentiment, Elphame.

La dernière phrase resta un instant suspendue dans les airs. Elle savait exactement ce que son frère voulait dire. Cela faisait partie de leur entente. Comme elle, en tant que première-née de la Déesse Incarnée, avait reçu la marque d'Epona, Cuchulainn, premier-né du Grand Chaman, s'était vu décerner le don de la divination.

Dès sa plus tendre enfance, Cuchulainn avait commencé à *savoir* des choses. Petit garçon, il avait expliqué à sa sœur qu'il entendait des mots charriés par le vent. Par exemple, le vent lui indiquait où se trouvaient des objets égarés. Parfois, il le prévenait de l'arrivée imminente d'un visiteur ou encore l'avertissait d'une mauvaise nouvelle : la mort d'un enfant, la rupture d'un serment de sang.

Plus jeune, Cuchulainn avait eu peur du don. Il ne s'agissait pas d'un ennemi qu'il pouvait terrasser par la force de son épée ou par quelque stratagème. C'était une chose indéfinissable qui lui donnait l'impression d'être une aberration, un pouvoir qu'il n'avait pas demandé à obtenir.

Chaque fois que le Pressentiment s'était manifesté, le jeune homme s'en était ouvert à sa sœur. Elphame était devenue sa confidente ; elle-même ne possédait pas les mêmes aptitudes spirituelles. Au début, elle ne comprenait pas pourquoi son frère rejetait la faculté d'entendre parler le vent, alors qu'elle se languissait d'entendre la voix de la Déesse. En grandissant, tous deux s'étaient résignés à leur sort. Elphame avait fini par accepter qu'elle n'était pas l'Elue et, de son côté, Cuchulainn avait appris à contrôler ses pouvoirs psychiques.

Elle se tourna vers lui et le scruta intensément. Il ne lui avait jamais menti et son Pressentiment ne s'était jamais révélé inexact.

– Tu me le promets ? demanda-t-elle.

Une bouffée de chaleur empourpra ses joues, seul indice de son agitation intérieure. Cuchulainn hocha la tête.

– Oui.

Un éclair de joie jaillit dans les yeux sombres d'Elphame.

– Je le savais ! Je savais que j'avais raison de vouloir restaurer le Château de MacCallan... Au fait, ajouta-t-elle en lui décochant un coup d'œil acéré, tu n'aurais pas partagé cette bonne

nouvelle avec mère, par hasard ?

– Si je lui avais dit que tu allais rencontrer ton destin dans ces contrées sauvages, aucune force au monde ne l’aurait empêchée de nous accompagner.

– Tu as bien fait. Mais pourquoi avoir attendu aussi longtemps pour me le dire ?

Après un instant de réflexion, Cuchulainn articula lentement :

– Le Pressentiment est flou. Certes, il parle vrai, s’empressa-t-il de préciser, voyant la déception sur le visage de sa sœur. Tu rencontreras ton destin au Château, j’en suis convaincu. Je sais aussi que cela a un rapport avec ton futur époux. Mais quand j’essaie de mieux cerner cet homme, je ne vois plus que brouillard et confusion. Peut-être parce que tu es ma sœur.

– Je comprends ce que tu veux dire. Quand des jeunes filles évoquent certaines parties de ton anatomie, j’ai envie de me boucher les oreilles, dit-elle avec une grimace.

Le jeune homme rit, soulagé qu’Elphame ne lui pose plus de questions sur le Pressentiment.

Il avait longuement hésité avant de lui révéler sa vision. Il savait que sa sœur était persuadée qu’elle n’aurait jamais de mari et qu’elle en était attristée. Il s’était finalement résolu à lui en parler mais, même maintenant, il éprouvait une certaine réticence. La prémonition lui avait paru néfaste, menaçante. Cela n’avait rien à voir avec les visions amoureuses qu’il avait eues par le passé – une fille dans les bras d’un ami –, suivies par la certitude que ces deux personnes étaient faites l’une pour l’autre.

Cuchulainn avait bien vu sa sœur dans les bras d’un homme et, cependant, il aurait été incapable de le décrire. Il n’avait aperçu que le visage d’Elphame, d’habitude si grave, irradiant un tendre bonheur, puis le rêve éveillé s’était effiloché.

Il s’était efforcé de revisiter la scène, de mieux étudier l’homme, mais, cette fois-ci, l’apparition baignait dans une clarté écarlate, comme une image trempée dans le sang. Ensuite, les ténèbres avaient englouti les amants. L’homme avait disparu, laissant Elphame toute seule.

La prémonition avait bouleversé Cuchulainn. De tout temps, il avait haï ce pouvoir sournois. Il préférait de loin les choses concrètes, rassurantes : le poids d’un glaive dans sa main, le contour familier d’un arc sur son épaule.

Cuchulainn avala sa salive. Il avait la gorge sèche. Sa sœur déchiffrait à livre ouvert les expressions de son visage et il ne voulait pas qu’elle devine son inquiétude. La vision l’avait effrayé. Cette lumière rouge... sa main se crispa sur la garde de son épée.

Quel que fût l’homme du rêve, Cuchulainn était prêt à défendre sa sœur contre tous ceux qui lui voudraient du mal.

Cuchulainn jeta une bûche de bois mort dans le feu de camp.

– Je ne comprends pas pourquoi nous ne sommes pas restés à Loth Torr avec les autres, grommela-t-il.

– Je croyais que les guerriers avaient la peau si dure qu'ils pouvaient dormir sur un lit de chardons sans sourciller, répondit Elphame.

Elle tendit à son frère une outre en peau de bouc.

– Tiens, bois. C'est un cadeau de mère.

– Les guerriers sont comme tout le monde, ronchonna-t-il en sirotant une gorgée. Ils aiment les lits moelleux. Ce vin est exquis, mais ne remplace pas un bon matelas de plumes.

Ni une jolie veuve passionnée, songea-t-il.

– Avoue que tu es furieux parce que cette blonde plantureuse, à l'auberge, t'avait offert volontiers autre chose que du ragoût de mouton.

– Rester veuve si jeune est un lourd fardeau à porter.

– On ne le dirait pas, dit-elle en riant. Allons, ne boude pas ! J'ai envie d'admirer le lever de soleil dans mon futur domaine. Et je voudrais l'admirer seule, pas au milieu d'une foule crédule qui gâchera mon plaisir en évoquant je ne sais quels démons et fantômes.

Cuchulainn avala une nouvelle gorgée de vin, rendit l'outre à sa sœur et attisa le feu crépitant à l'aide de son épée. Elphame avait une bonne raison de désirer la solitude : toute sa vie, elle avait été vénérée comme une idole, un être exceptionnel touché par la Déesse. Elle suscitait un respect mêlé de crainte, surtout chez les personnes qui n'étaient pas habituées à son aspect physique. La plupart des chemineaux qui s'étaient joints à eux sur la route du Château de MacCallan étaient originaires de la région du Temple. Tous connaissaient la jeune femme et la traitaient avec cette déférence presque apeurée dont Elphame ne voulait plus. Or, durant ces cinq jours de voyage entre le Temple d'Epona et le Château de MacCallan, ils n'avaient cessé de manifester leur dévotion pour elle. Sitôt qu'Elphame apparaissait, ils accouraient, se prosternaient à ses pieds, enfouissant la tête dans les herbes folles bordant la route.

A mesure qu'ils s'étaient approchés de leur destination, centaures et humains avaient rejoint la troupe, désireux de participer à la reconstruction du Château. Toute cette agitation avait incité Elphame à s'isoler, une fois de plus. Elle avait entraîné son frère loin de la grande route et ils avaient emprunté un chemin secondaire, étroit et tortueux, à travers la forêt.

Ils avaient campé chaque nuit à la belle étoile, dédaignant les hameaux somnolents, flanqués de vignobles et de pâturages. Jusqu'au jour où ils arrivèrent à Loth Torr, un village niché sous l'éminence où le Château de MacCallan était érigé. Pour une fois, Elphame avait consenti à dîner avec leurs compagnons à l'auberge de la Jument, la seule taverne des environs. Peu après, les habitants du village avaient fait irruption et, de nouveau, les manifestations de leur ferveur avaient contraint Elphame à jouer ce rôle qu'elle exérait. Les uns s'agenouillaient, les autres essayaient de toucher la robe de la déesse, d'autres encore la contemplaient, bouche bée. Cuchulainn avait observé sa sœur à la dérobée. Elle recevait ces signes d'adoration de bonne grâce... en apparence

seulement, car la raideur de ses épaules trahissait sa tension.

Elphame écourta la cérémonie, en arguant de sa fatigue.

– J'éprouve le besoin de me reposer au sein de la nature, affirma-t-elle, coupant court à l'adoration des villageois, en compagnie de mon frère et d'Epona, la Déesse.

Elle avait mentionné le nom de la Déesse afin de décourager les curieux de les suivre. Sans mot dire, Cuchulainn, avait remis la selle sur le dos du hongre éreinté et s'était lancé au galop derrière Elphame, qui s'éloignait à toute allure.

– Cela s'arrangera quand tu seras installée...

Elle laissa échapper un lourd soupir.

– J'ignore si l'on peut s'habituer à être un objet de culte. Et j'ai du mal à croire que je rencontrerai bientôt mon destin...

– Pourquoi ? Des choses plus incroyables se sont déjà produites.

– Comme quoi ?

– Regarde-nous. Nous avons les mêmes parents. Pourtant, je suis humain et tu es à demi centaure... Maintenant, essaie de dormir. Demain, tu auras besoin de toute ton énergie. Je resterai éveillé pour surveiller le feu.

Et veiller sur toi, ajouta-t-il silencieusement.

Cuchulainn semblait plus calme depuis qu'ils avaient quitté l'auberge, mais son instinct de guerrier restait en alerte. Il se sentait en proie à une angoisse étrange.

Pourquoi n'avait-il pas vu une image nette de l'avenir d'Elphame ? Pourquoi sa vision avait-elle été si sombre, si embrouillée ? Et pourquoi la dernière image de son rêve éveillé semblait-elle noyée dans le sang ?

Elphame se coucha dans l'herbe.

– Inutile de me mentir, dit-elle en fermant les yeux. Dis plutôt que tu as l'intention de monter la garde au cas où un quelconque danger menacerait ta sœur.

– Ah, oui ? Ravi que tu l'aies remarqué.

Un doux sourire étira les lèvres d'Elphame. Ses paupières s'alourdirent et, l'instant d'après, elle dormait profondément. Elle rêva que son futur amant venait à elle. Une brume sombre l'auréolait. La brume les enveloppa comme une aile nocturne, mais Elphame ne ressentait aucune peur. Elle s'ouvrit à la brume qui se glissa en elle pour boire son amour, tandis qu'ils s'envolaient, enlacés, vers les étoiles.

– Magnifique ! s'écria-t-elle. Oh ! Cuchulainn, regarde ! Mon château...

Ils venaient d'émerger de la forêt de pins et se tenaient au pied du plateau sur lequel se dressait l'antique castel. La senteur piquante des résineux, mêlée à l'haleine salée de l'océan semblait raviver les couleurs : le vert luxuriant des arbres, le bleu et blanc cristallin des vagues qui se fracassaient, en bas, sur les rochers déchiquetés. Perchée sur son socle rocailleux, la bâtisse

paraissait plus qu'imposante.

Le Château dominait la vallée profonde d'un côté et la mer de l'autre. Elphame laissa errer son regard sur sa nouvelle demeure. Ceinte de cornouillers en fleur, de fourrés impénétrables et d'inextricables buissons, elle semblait abriter quelque créature féerique, attendant des siècles durant le baiser d'un prince pour s'éveiller... *Comme moi.*

Cette pensée la prit de court. Sans doute la beauté sauvage du site, associée à la prémonition de son frère, la prédisposait-elle au romantisme. Elle s'aperçut soudain qu'elle éprouvait quelque chose qui ressemblait à un élan de joie.

Était-ce donc cela qui lui avait manqué durant toutes ces années ? Cette expectative exaltante ? Comme si, songea-t-elle, quelqu'un s'apprêtait à tourner une clé dans son esprit, déverrouillant un tiroir magique.

Le soleil montait lentement derrière les frondaisons. Le rose et crème de l'aurore cédait le pas à l'or et bleu d'une éclatante journée. Brusquement, une sensation d'espoir envahit Elphame : l'aube de ce jour marquait un renouveau. Une prière que sa mère adressait souvent à Epona monta à ses lèvres.

– Grande Déesse Epona, ma Déesse,
Me voici au seuil d'un jour nouveau
Empreint de Votre magie.
Me voici devant le voile de Vos mystères.
Bénissez-moi.
Puissé-je contribuer à Votre gloire
Et à la gloire de mon esprit.

Cuchulainn avait gardé le silence. Il n'avait encore jamais entendu sa sœur prier, encore moins implorer la bénédiction d'Epona. Au contraire, Elphame évitait d'invoquer la Déesse dont elle portait l'empreinte. Le jeune homme n'entendait pas clairement les paroles de la prière, car sa sœur murmurait, mais il ressentait le frémissement magique de l'air, exactement comme lorsque leur mère accomplissait le rite sacré.

Si Elphame s'était tournée vers son frère, elle se serait aperçue de son étonnement. Elle n'en fit rien. Elle était entièrement accaparée par la splendeur du matin, ainsi que par cet inédit sentiment d'appartenance. Soudain, le soleil jaillit par-dessus les cimes verdoyantes ; ses rayons baignèrent le paysage de leur lumière dorée, enflammant les murs du Château.

– Regarde, souffla-t-elle. Le Château rayonne comme un deuxième soleil.
– Ce qu'il en reste, tu veux dire...

Clignant les yeux, Cuchulainn examina l'édifice en ruine. A ses yeux, il ressemblait à une vieille bête malade, tapie sur la falaise abrupte.

– Ne te réjouis pas trop vite, ma belle. Vu d'ici, ce bâtiment n'est qu'un tas de décombres.

Au lieu de répondre, Elphame se rua en avant, plus rapide que le vent. Cuchulainn enfonça ses éperons dans les flancs de sa monture, qui suivit le mouvement. A l'issue d'un périple laborieux à travers des haies entrelacées d'épineux, ils débouchèrent sur la route menant à la porte principale

du Château. Cuchulainn lança un chapelet d'injures à l'encontre des herbes folles et des racines noueuses qui avaient envahi la large allée.

– Arrête de ronchonner ! cria Elphame en décrivant un cercle, comme si elle voulait embrasser l'horizon du regard. Oh ! ces arbres sont magnifiques ! Je n'imaginai pas qu'une telle majesté existait.

Un siècle d'abandon n'avait pas réussi à atténuer la grâce et la beauté des églantiers, des pruniers et des cerisiers sauvages dont les branches ployaient sous les fleurs.

– On dirait... une forêt de nuages roses !

– Il n'y a pas de ronces dans les nuages, riposta prosaïquement Cuchulainn, le doigt pointé sur les tiges hérissées d'épines.

– Ces *ronces* sont des mûriers. Pense aux gâteaux succulents que nous dégusterons cet été.

– Si la cuisine est reconstruite d'ici là.

Elphame lui décocha un sourire éblouissant.

– Ce sera fait.

Sa détermination semblait plus forte que les murailles auxquelles elle semblait déjà si attachée.

– J'ai toujours aimé la forêt, reprit-elle, tournoyant sur elle-même, son épaisse chevelure auburn flottant dans le vent comme un manteau sombre. Les pins sont superbes, mais je trouve tous ces arbres en fleur encore plus étonnants.

Cuchulainn, qui raisonnait en guerrier, secoua la tête.

– J'espère que tu n'envisages pas de les conserver. Je crains que tu n'aies pas retenu grand-chose de tes études d'histoire... La plus grosse erreur de MacCallan fut de négliger la défense du Château.

Il dégaina son épée et l'agita en direction des arbres.

– Il a laissé la forêt proliférer à proximité de son château, si bien que les armées fomores s'y sont cachées avant de donner l'assaut au domaine et de massacrer ses habitants.

Elphame ouvrit la bouche pour rétorquer qu'ils n'étaient pas en guerre. Que nul ennemi n'était à redouter... Le royaume n'avait plus connu la guerre depuis l'attaque surprise du Château de MacCallan. Mais c'était de l'histoire ancienne ! Les Fomores avaient, à l'époque, subi une cuisante défaite. Les survivants de cette race de démons avaient été bannis par-delà la Grande Chaîne des montagnes, vers les Terres Désolées. Et aujourd'hui encore, au nord-est de ces pics, le Donjon du Gardien, sentinelle sinistre, veillait sur la frontière. A part deux ou trois raids pratiqués par une poignée de corsaires milésiens, Partholon connaissait depuis cent vingt-cinq ans désormais une ère de paix et de prospérité. Il n'y avait aucune raison pour que cela s'arrête.

Elphame fixa son frère, prête à lui rappeler ces faits. Cuchulainn affichait un air tendu ; des rides d'inquiétude striaient son front, sa mâchoire était crispée.

– Tu songes aux Milésiens ? demanda-t-elle.

– Je n'en sais rien. Ton Château surplombe la mer, c'est vrai. Mais tu devras assurer tes arrières, côté forêt...

Tout en parlant, il furetait du regard parmi les ombres du sous-bois, comme s'il s'attendait à voir surgir un bataillon de monstres.

Un frisson parcourut Elphame. Indéniablement, quelque chose tourmentait Cuchulainn. Était-ce le Pressentiment, l'image trouble qu'il n'avait pu éclaircir ?

Enfin, elle acquiesça pensivement de la tête.

– Tu as raison. Merci de me l'avoir rappelé. Je ferai abattre une partie des arbres et nettoyer les fourrés. J'aurai besoin de tes conseils pendant la reconstruction du Château, de manière à le fortifier.

Elle lança un regard triste vers les bosquets.

– Pourrai-je en garder quelques-uns ?

– Oui, à condition qu'ils soient assez loin de nos murs.

Il sourit à Elphame, étonné qu'elle ait cédé aussi vite.

– Tes chers mûriers, par exemple. Leurs épines n'offrent aucune protection aux assaillants.

Ils se remirent en marche. L'allée s'incurvait pour aboutir devant l'entrée principale de l'édifice. Les doubles battants de fer qui, selon la légende, s'ouvraient tout seuls pour accueillir les voyageurs, avaient disparu. La rouille les avait dévorés. Çà et là, dans les broussailles, on apercevait quelques vestiges épars. Le chambranle de la porte monumentale avait subsisté au milieu des murailles épaisses, et l'ouverture béante faisait penser à une bouche édentée.

Les murs extérieurs semblaient encore solides. Les balustrades s'étaient effondrées et il n'y avait plus la moindre archère. Les parties du toit qui avaient été faites de bois avaient disparu, mais la charpente du manoir demeurait debout, puissante et fière.

– Je m'attendais à pire, reconnut Cuchulainn.

– C'est absolument parfait.

– Attention, Elphame ! C'est quand même une ruine...

L'optimisme à toute épreuve de sa sœur l'exaspérait. Cependant, avant qu'il ne puisse réagir, elle se tourna vers lui et lui toucha le bras.

– Est-ce que tu l'entends ? dit-elle d'une voix hachée.

Cuchulainn la regarda, stupéfait.

– Que veux-tu dire ?

Les yeux d'Elphame étaient rivés sur le Château. Il sentait le léger tremblement de ses doigts sur son bras. Le cheval s'était figé, les oiseaux avaient cessé de gazouiller. Un silence surnaturel s'était abattu sur la falaise.

– Il m'appelle, chuchota-t-elle. Pas avec des mots, non. Mais il me parle... Elle détacha le regard des vieilles pierres pour fixer son frère. Te rappelles-tu la première fois où mère a dû célébrer la Fête de la Lune dans un autre temple ? Elle est restée loin de nous pendant cinq nuits. Lorsqu'elle est rentrée, nous avons commencé à l'appeler, à courir vers elle...

Cuchulainn hocha la tête.

– Oui, je m'en souviens.

De nouveau, le regard d'Elphame se posa sur le Château.

– Je ressens la même chose, murmura-t-elle. Le Château a attendu pendant tout ce temps que je revienne.

– J’ai hâte de visiter l’intérieur.

S'ébrouant après sa transe, Elphame s'élança en avant. Elle bouillonnait d'impatience.

– Tu n’iras nulle part sans moi !

Cuchulainn sauta de son cheval, noua les rênes autour de l’arbre le plus proche, et lui emboîta le pas. La pointe de son sabre raclait le sol derrière lui. Elphame se retourna, les sourcils froncés.

– Crois-tu qu’il soit nécessaire d’être armé ?

– Je préfère la sécurité à la bêtise.

Elle planta ses poings sur ses hanches, le menton haut.

– Dis tout de suite que je suis bête !

– Non, sourit-il, content de retrouver leur ancienne complicité. Je dis simplement que je suis prudent.

Elphame plissa le nez avant de se précipiter vers la bâtisse, le forçant à courir derrière elle.

– Ce que tu peux être têtue ! gémit-il. Mais c’est ton trait de caractère que j’aime le plus.

– Tais-toi et marche ! J’entends des grattements à l’intérieur. C’est sûrement un écureuil dont il faudra que tu me protèges, puisque je ne suis qu’une faible femme.

Elle simula une posture virginale, après quoi elle banda les muscles puissants de ses mollets et se rua au galop en direction de la longue volée de marches. Cuchulainn se remit à courir dans l’allée, tant et si bien qu’il arriva à destination tout essoufflé. Elphame l’attendait devant l’ouverture en arc de cercle qui signalait l’ancien emplacement de la grande porte. Le lierre touffu qui s’accrochait aux aspérités de la muraille les obligea à se frayer un laborieux passage à travers les tiges enchevêtrées. Le rideau des feuilles lustrées s’écarta soudain devant eux. Ils pénétrèrent dans une vaste enceinte entre les murs extérieurs et le Château proprement dit.

Cuchulainn jeta un regard alentour. De chaque côté, les vestiges d’un rempart crénelé ceinturaient les murs massifs. Le jeune guerrier esquissa une grimace désapprobatrice. Dommage que MacCallan n’ait pas eu la prévoyance de construire des tours de garde, là-haut ! pensa-t-il.

– Regarde, dit Elphame. Je parie qu’il y avait des portes en bois sculpté, par ici.

Cuchulainn la suivit à travers une deuxième ouverture dans un espace de dimension plus restreinte. C’était une large cour carrée, ceinte de murs intérieurs. Le sol était couvert de saleté et de poussière mais, çà et là, on apercevait le dallage de pierres polies. Tout autour, des colonnes en pierre sculptée s’élançaient vers ce qui, jadis, avait été le plafond voûté, ouvert à présent sur le ciel. La pierre portait encore les cicatrices noires de l’incendie qui avait ravagé le Château.

Elphame déglutit ; elle avait la gorge sèche.

– Est-ce que tu crois que nous découvrirons...

Elle marqua une pause avant de poursuivre d’un souffle :

– Les squelettes des combattants ?

– Je ne pense pas, non. Il y a si longtemps... Les corps que le feu n’a pas consumés ont très

certainement disparu, depuis cette lointaine époque.

Il baissa malgré tout les yeux sur le dallage ancien, recouvert de feuilles desséchées.

– Si toutefois nous trouvions une trace des soldats de MacCallan, il faudrait leur donner une sépulture décente, déclara Elphame d'un ton solennel.

– Est-ce que tu les sens ? lui demanda son frère.

– Les soldats ?

Il opina de la tête.

Elphame se figea, la tête penchée sur le côté, l'oreille aux aguets comme pour capter une voix dans le vent qui s'engouffrait dans les ruines.

– Attends... Je n'en suis pas sûre...

Lentement, elle s'était approchée du pilier central. C'était une énorme pièce de maçonnerie, gravée d'un motif singulier où des oiseaux et des fleurs entrelaçaient des chevaux cabrés.

– Tu es magnifique, murmura-t-elle distraitemment, s'adressant au pilier.

Aaah! Un étrange bourdonnement palpita à l'intérieur de son corps.

– Oh ! fit-elle, surprise.

– Qu'y a-t-il ?

Son lourd sabre au poing, Cuchulainn avait bondi vers elle. Elphame lui adressa un sourire rassurant.

– Rien... rien de mauvais, en tout cas. Mais je crois que je ressens quelque chose ici... dans cette pierre.

Elle étudia le pilier de plus près. Soudain, elle prit conscience d'une présence à ses côtés, qui n'était pas celle de son frère. Voilà d'où vient le bourdonnement, pensa-t-elle. Sous le regard attentif de Cuchulainn, Elphame posa ses mains fines sur la pierre usée par les ans. Alors, une chose étrange se produisit. La surface du pilier se mit à frissonner sous ses paumes. On eût dit que la pierre fondait, se liquéfiait. Une douce chaleur irradiait ses bras, se propageant peu à peu dans ses veines. Elle eut l'impression de couler à pic dans un lac d'émotions comme lorsque, enfant, elle se blottissait dans les bras de sa mère. Elphame se mit à trembler, mais pas de peur.

– Oh, oui ! souffla-t-elle, le visage radieux. Oui, je les *sens*.

– Ce ne sont pas les guerriers que vous sentez, Déesse, dit une voix profonde derrière eux, déchirant le silence.

Cuchulainn fit un bond pour se placer entre sa sœur et l'intrus. Celui-ci ébaucha un pas en avant.

– Danann ! gronda Cuchulainn. Voilà une excellente façon de t'assurer que tu ne mourras pas tranquillement de vieillesse dans ton lit.

Les mains du jeune homme tremblaient encore de nervosité, mais le vieux centaure ne s'en aperçut pas. Son regard était fixé sur Elphame, qui le regardait, elle aussi.

– Si je ne sens pas les esprits des guerriers, alors qu'est-ce que c'est ? s'enquit-elle.

Elle avait perdu le contact avec le pilier, mais ses mains la picotaient encore. Elle attendit la réponse de Danann. Les Partholons l'appelaient Maître des Pierres. Tous savaient qu'il avait reçu

d'Epona la faculté de communiquer avec les esprits de la Terre. C'était la raison pour laquelle Elphame avait voulu l'enrôler dans son équipe. Le vieux centaure passait pour le meilleur tailleur de pierres de Partholon. S'il entendait les esprits des pierres, il serait apte à choisir les plus parfaites afin de reconstruire le Château pour les siècles à venir.

Le centaure se dirigea vers Elphame avec une promptitude qui démentait son grand âge. Il commença par examiner la colonne sans la toucher. Lorsqu'il reprit la parole, il le fit d'une voix songeuse.

– Ceci est le pilier central du Château de MacCallan. Jadis, il fut la force de la bâtisse. C'est l'esprit de la pierre que vous avez senti, le cœur du Château, en somme, et non les âmes des soldats morts.

Il lui prit doucement la main pour la replacer contre la colonne.

– Là, touchez une nouvelle fois, Déesse. Vous n'avez rien à craindre.

– Mais je ne crains rien, répondit-elle en glissant sa main lisse sous la main ridée du centaure.

Aaaah. Le rayonnement rejaillit immédiatement. Il se propagea si vite qu'il irradiait Elphame, comme Danann. De nouveau, la sensation envahit la jeune femme. Elle se laissa aller à ses émotions. *Joie* – elle capta le mot, tandis qu'une félicité sans mélange l'inondait. *Paix* – elle faillit éclater de rire. *Fin de l'attente* – la phrase fulgura dans sa tête. Quand le rayonnement s'évanouit, elle en resta tout étourdie.

– Je le savais. Je l'ai su dès que j'ai pénétré dans ces murs, s'écria le Maître des Pierres, dont les yeux bleu délavé pétillaient. Vous êtes attachée au cœur du Château, Déesse. Ses pierres vous souhaitent la bienvenue.

Il lui adressa un sourire chaleureux.

– Comme votre ancêtre Rhiannon, vous entendez les esprits de la Terre.

– Je ne les ai jamais entendus auparavant. Jusqu'à ce que je vienne ici.

La Magie, songea-t-elle. Enfin, la Déesse lui accordait un don spirituel. Obéissant à son impulsion, Elphame, pleine de gratitude, serra la main du vieux centaure. Elle regretta aussitôt son élan spontané. En dehors des membres de sa famille, elle ne touchait jamais personne. Elle avait pris cette décision à la suite d'un pénible incident – un de ses premiers souvenirs d'enfance. Un chef de clan avait rendu visite à ses parents. Les adultes étaient occupés à discuter. La petite Elphame, qui s'ennuyait, en avait profité pour donner une tape sur le bras de la fille de leur visiteur, dans l'espoir d'attirer son attention. La petite fille avait poussé des hurlements. Elle avait éclaté en sanglots, disant que la Déesse l'avait marquée et qu'elle allait sûrement mourir. Aucune caresse, aucun mot gentil n'avait réussi à l'apaiser. Le chef de clan était reparti précipitamment en lançant des œillades apeurées à Elphame, bien qu'Etain l'eût assuré que son enfant ne risquait rien. Elphame avait retenu la leçon : les mortels n'aimaient pas être touchés par une déesse vivante. Elle en avait tenu compte toute sa vie... Elle voulut reculer, mais Danann la retint en pressant sa main entre les siennes.

– Les esprits de la Pierre me disent que vous appartenez à cet endroit.

– J'ai toujours voulu ramener le Château de MacCallan à la vie. Merci d'être venu, Danann. Votre présence est précieuse à mes yeux.

– Je suis honoré de vous servir, Déesse, répondit-il simplement en lui relâchant la main.

Il n'était pas parti en courant, ne s'était pas prosterné. Il s'était comporté avec simplicité, comme devant n'importe quel être humain qui lui aurait demandé de l'aide. Surprise mais ravie, Elphame se tourna vers son frère.

– Et toi, Cuchulainn ? Est-ce que tu crois que je peux sentir l'esprit des pierres ?

– Oui, bien sûr, répondit-il en souriant.

Il avait assisté à la scène. Il avait vu le halo luminescent qui avait enveloppé Elphame. Cuchulainn en avait été déconcerté. Il n'aurait pas aimé être à sa place. Mais ils étaient si différents... Lui était un guerrier aux prises avec les réalités quotidiennes. Il préférait caresser son épée plutôt que de vieilles pierres. Et il combattait farouchement ses propres dons magiques. Mais il était content pour Elphame. Sa sœur avait toujours désiré un lien spirituel avec la Déesse, laquelle, à l'évidence, avait façonné son corps. Première-née de l'Elue, il se pouvait qu'elle fût appelée un jour à succéder à sa mère. Et peut-être Epona avait-elle commencé à la préparer pour accéder à cette charge, bien qu'un peu tardivement. En secouant la tête, le jeune homme se tourna vers Danann avec lequel il échangea une chaleureuse poignée de main.

– Je suis meilleur à écouter les pierres qu'à surprendre un guerrier qui a la garde de sa sœur, dit le centaure d'un air penaud.

– Tu m'as surpris, pourtant.

– Il ne faut pas lui en vouloir, intervint Elphame. Depuis hier soir, Cuchulainn se fait du souci pour moi.

Le jeune guerrier ignora la moquerie de sa sœur.

– Tu es venu tout seul, Danann ?

Le Maître des Pierres secoua la tête. D'un ample geste, il désigna la large entrée enfouie sous le lierre.

– Non. Je me suis joint à vos gens lorsqu'ils ont quitté Loth Torr. Ils attendent dehors. Ils n'osent pas entrer. Les plus jeunes ont peur des vieilles légendes et des ombres.

– En ce cas, allons vite leur donner des instructions, proposa Elphame.

– Je vous accompagne, annonça Danann.

Il plia l'une de ses jambes au pelage argenté et allongea l'autre, ébauchant une révérence en bonne et due forme, puis offrit galamment son bras droit à Elphame.

Celle-ci hésita. Allait-elle toucher un étranger deux fois dans la même journée ? Elle consulta du regard Cuchulainn, qui répondit par un hochement de tête affirmatif. Ensuite, ayant pris une profonde inspiration, elle posa la main sur l'avant-bras de Danann. Ses doigts tremblaient un peu.

Cuchulainn sur leurs talons, ils rebroussèrent chemin. Ils franchirent l'ouverture donnant accès à la cour extérieure pour émerger sur le haut des marches.

Les ouvriers étaient rassemblés devant l'entrée principale. Comme Danann l'avait dit, la plupart étaient des jeunes ; ils s'étaient embarqués avec enthousiasme dans l'aventure de la restauration du Château en ruine. Ils brûlaient de se faire une place au soleil et savaient que si le manoir revivait, ils auraient l'opportunité de s'installer sur ses terres.

Tous voulaient servir Elphame, la jeune déesse. Les habitants de Partholon savaient qu'elle était un cadeau d'Epona. Une bénédiction que la Déesse leur avait accordée, pour une raison mystérieuse. Les volontés d'Epona étaient souvent énigmatiques. La bienveillante divinité ne se mêlait jamais, ou très rarement, aux activités quotidiennes de Ses fidèles. A la place, Elle choisissait une femme, une personne avec laquelle Elle nouait un lien spécial. Et grâce à son Elue, la Déesse gouvernait Son peuple. Epona avait marqué Elphame de son empreinte. Mais Etain, sa mère, régnait toujours comme Déesse Incarnée. Et à présent, Elphame souhaitait restaurer le Château de MacCallan. L'honneur de participer à cette entreprise leur porterait chance, pensaient-ils, en dépit des rumeurs sur la malédiction qui pesait sur ces vieilles pierres.

Quand Elphame apparut en haut de la volée de marches, les hommes et les centaures qui s'étaient rassemblés devant l'entrée se cantonnèrent dans le silence. Ils avaient l'habitude de la voir et pourtant, chacune de ses apparitions les plongeait dans une admiration éperdue. Ce matin, elle était plus belle que jamais. Son visage était animé, sa peau semblait rayonner. Lorsqu'un sourire étira ses lèvres pleines et sensuelles, tous les jeunes mâles – humains ou centaures – éprouvèrent un élan de désir. Naturellement, ils s'empressèrent de se rappeler qu'il était interdit de désirer une déesse vivante, si attirante fût-elle.

Quand Elphame prit la parole, sa voix fit frémir l'assemblée.

– Les fleurs, les arbres, les oiseaux, la brise... Nous sommes accueillis chaleureusement. Les pierres mêmes du Château de MacCallan nous accueillent avec joie.

Elle leva les bras au-dessus de sa tête et cria :

– Réjouissez-vous ! Nous sommes chez nous !

La chaleur qu'elle avait drainée de la pierre l'illuminait tout entière. La foule réagit d'un même mouvement. Tous acclamèrent la déesse avec un tel enthousiasme que les pierres mortes se mirent à vibrer aux sons produits par les vivants.

Depuis sa cachette parmi les arbres, Lochlan observait le rassemblement. Des hommes et des centaures, jeunes, fiers. Il reconnut le feu qui faisait bouillonner leur sang tandis qu'ils acclamaient Elphame. Il l'avait reconnue, elle aussi. Comment pouvait-il en être autrement ? Il avait su qu'il la trouverait ici. Cependant, à sa vue, il avait tressailli. Vivante, elle était tellement plus belle que dans ses rêves...

La jeune femme irradiait une passion et une force surnaturelles. Une flamme ardente darda dans les reins de Lochlan. Son sang se mit à pulser, chaud, puissant et l'excitation fit frissonner ses ailes géantes, qui commencèrent à se déplier. Il se força à détacher son regard d'Elphame.

La douleur lui vrilla les tempes et parcourut son organisme, emportée par son sang. Son corps combattait le désir mais, comme toujours, Lochlan dut faire appel à sa partie humaine pour terrasser ses pulsions les plus sombres. Le martèlement de son sang s'apaisa, ses ailes frémissantes se replièrent dans son dos.

Calmé, il s'autorisa à regarder une nouvelle fois en direction de la déesse. Elle avait levé les bras et ses auditeurs s'étaient mis à pousser des cris de joie. Il sourit, exhibant ses longues canines

acérées. Elle lui donnait envie de crier, lui aussi. Il avait eu raison de venir seul ; les autres n'auraient pas compris. Un flot de désespoir s'abattit sur lui. Ses congénères n'étaient pas à ses côtés, mais il pouvait les sentir. Il sentait constamment leur présence, tout comme leur besoin de consolation, leur peine, leur confiance. Frissonnant, il verrouilla ce tiroir de son esprit. Pas maintenant. Ils ne voulaient pas penser à eux. Tout ce qu'il y avait d'humain en lui l'incitait à se précipiter vers la déesse pour lui dire que, aussi loin que sa mémoire pouvait remonter, elle avait rempli son cœur et ses rêves.

Il aspira une large goulée d'air frais et se passa la main sur le visage. Non, il n'irait pas à elle. Pas dans la clairière. Pas encore. Ils verraient en lui un Fomore et le tueraient.

Souviens-toi de ta promesse, lui murmura sa conscience, adoptant la voix de sa mère. Souviens-toi de la Prophétie. Ton destin consiste à trouver le moyen qui guérira ton peuple et le ramènera à Partholon. Tu as été désigné pour exaucer la prédiction d'Epona.

Lochlan ne pouvait se permettre d'agir égoïstement. Il se devait de tenir compte des autres. De mettre fin à leurs souffrances, même si cela voulait dire...

Tout en combattant farouchement une affreuse sensation de perte, il se détourna d'Elphame et s'enfonça lentement dans les ombres profondes de la forêt.

– Ma chère sœur ferait-elle exprès de gâcher mon plaisir en me condamnant à une vie monacale ?

Elphame sourit à Cuchulainn.

– J’ai peine à croire que superviser le travail des hommes, pendant que je distribue aux femmes leurs tâches, puisse affecter d’une manière quelconque tes activités amoureuses.

– Viens, mon garçon, dit Dannan en tapotant l’épaule du guerrier. Je choisirai parmi les hommes les meilleurs tailleurs de pierres. Tu prendras la tête du groupe qui va déblayer les décombres... N’oublie pas que les femmes seront plus à même d’agrémenter ton lit quand tes appartements auront des murs.

– Ce n’est pas demain la veille, grogna le jeune homme.

– Raison de plus pour se dépêcher.

– Hum..., marmonna Cuchulainn en suivant le vieux Maître des Pierres vers la cour principale où les ouvriers s’étaient réunis.

Moqueuse, Elphame lui tira la langue. Après avoir accueilli les ouvriers, ils avaient effectué une rapide inspection des lieux. Tant que les gravats ne seraient pas balayés, les travaux de restauration ne pourraient commencer. Le nettoyage s’imposait en premier.

Les mains sur les hanches, Elphame lança un regard circulaire et plissa les yeux. Quelle pagaille ! Si les murs extérieurs et les fondations du Château tenaient encore debout, le reste tombait en ruine. Tout ce que l’incendie avait épargné, le temps s’était chargé de le détruire. Les épaules de la jeune femme s’affaissèrent. Les travaux s’annonçaient plus pénibles qu’elle ne l’avait de prime abord imaginé. L’enceinte, entourée d’épaisses murailles, s’étirait sur une étendue immense. Combien de gens y avaient vécu jadis ? Au moins autant qu’à Loth Torr aujourd’hui...

Elle poussa un soupir, puis ses yeux se posèrent sur le pilier décrépit qui se dressait au milieu de la cour intérieure. Elle se frotta les mains, se remémorant la chaleur qui avait embrasé ses paumes, lorsqu’elle avait touché la pierre. Ainsi, elle possédait une affinité avec les esprits des pierres. Que signifiait cette découverte ?

« Reste ici et prends ma place. J’ai eu un très long règne et je suis prête à me retirer. »

Les paroles de sa mère lui revinrent à la mémoire. Elphame sentit son estomac se nouer. L’anxiété l’assaillit une fois de plus. Elle ne pourrait jamais succéder à sa mère. En dépit de sa récente faculté à communiquer avec certains esprits, elle ne se sentait pas de taille à gouverner Partholon.

– Assez ! se tança-t-elle à mi-voix.

C’était Etain, l’Elue d’Epona. Pas elle. D’ailleurs, elle avait fait un autre choix : faire renaître le vieux Château de ses cendres, lui redonner son ancienne splendeur... Son château... Sa maison...

– Elphame ? résonna la voix de Cuchulainn, à travers la cour déserte. Les femmes sont là !

– Commençons par le commencement, murmura-t-elle.

Si elle s’estimait incapable de gouverner le pays – et du reste elle n’en avait nulle envie –, elle

allait se consacrer corps et âme à sa passion de bâtisseuse. Forte de cette conviction, elle se hâta vers l'entrée monumentale du Château.

Les femmes s'étaient regroupées devant la grande porte. Avant de se montrer, Elphame se dissimula dans l'ombre pour les observer. Jeunes. Passablement effrayées. A peine une douzaine. Les volontaires masculins, hommes et centaures, étaient trois fois plus nombreux. Autre détail : toutes les nouvelles arrivantes étaient humaines. Aucune femme-centaure n'avait répondu à son appel. Pas plus qu'une chasserresse en herbe. Mais sa déception fut de courte durée. Une équipe réduite présentait certains avantages, décida-t-elle. Cela lui permettrait de mieux connaître chacune de ces femmes. Peut-être même se ferait-elle une amie, songea-t-elle sans trop y croire. Du moins, espérait-elle persuader ces jeunes recrues de la considérer comme un chef de clan, tout au plus comme une prêtresse, et pas comme un objet de culte.

Quand Elphame émergea de l'ombre, les femmes s'inclinèrent nerveusement devant elle. Elle s'éclaircit la gorge et appliqua sur ses lèvres son plus beau sourire.

– Bonjour. Je suis ravie que vous soyez intéressées par la restauration du Château de MacCallan. J'ai bon espoir que, les travaux terminés, vous voudrez l'habiter. Les hommes...

Elle désigna du menton les ouvriers qui ramassaient les débris.

– ... se chargeront des tâches les plus lourdes. Cela ne veut pas dire que les vôtres seront moins importantes. J'ai besoin de cuisinières, de tisserandes et de brodeuses. Je voudrais qu'une fois reconstruit, le Château soit décoré de tapisseries magnifiques à faire pâlir ma mère de jalousie.

Son trait d'esprit arracha aux ouvrières quelques sourires timides. Encouragée par leur réaction, Elphame reprit d'une voix ferme :

– J'aurai également besoin de ménagères qui m'aideront à entretenir le Château.

L'une des femmes gloussa derrière sa main, puis rougit. Les yeux d'Elphame croisèrent les siens.

– N'ayez pas peur de rire, ici. Je veux que ces ruines résonnent de joyeux éclats de rire.

La femme retira la main de sa bouche et sourit timidement à la déesse.

– Quel est ton nom ? lui demanda Elphame.

– Meara, répondit-elle d'une voix tremblotante.

– Meara... Quel travail voudrais-tu effectuer ?

– Je... euh..., bredouilla-t-elle avant de se lancer : J'aime bien mettre de l'ordre.

– Alors, tu as eu raison de venir. Du rangement, il y en aura.

Elle laissa errer son regard sur la petite troupe.

– Que celles qui s'intéressent au nettoyage donnent leur nom à Meara.

De nouveau, elle regarda la jeune femme, dont le visage rayonnait de fierté.

– Je te demanderai, Meara, d'établir une liste de tes ouvrières avant la fin de la journée. Voyons... Où sont mes cuisinières ?

Après une brève hésitation, quatre jouvencelles levèrent la main. Elles se tenaient en rang d'oignons et celle du milieu fit un pas en avant. Elle avait des cheveux roux et de jolis yeux de jade.

– Nous travaillions au Château McNamara. La cuisinière en chef était...

Elle consulta ses compagnes du regard.

– ... une vieille mégère. Elle détestait les jeunes cuisinières. Surtout quand elles avaient de nouvelles idées, acheva-t-elle, avec le doux accent de l'Ouest.

Elphame haussa les sourcils.

– Eh bien, je puis vous assurer qu'ici, les cuisinières qui apportent des idées nouvelles sont particulièrement appréciées. Et je suis tout sauf une mégère... bien que mon frère Cuchulainn soit d'un avis contraire.

A la mention de son séduisant frère, les filles laissèrent échapper de petits rires étouffés.

– Laquelle d'entre vous est la plus qualifiée ?

Trois paires d'yeux se fixèrent sur la jeune femme qui avait pris la parole en leur nom. Celle-ci hocha la tête.

– Nous sommes toutes bonnes cuisinières, mais on dit que je suis un cordon-bleu. Mon nom est Wynne. Et voici mes amies Ada, Colleen et Ula, dit-elle en désignant chacune de ses compagnes.

– Wynne, je te décerne la toque du chef. Commencez par inspecter ce qui reste des cuisines. Prenez des notes sur l'état des lieux et faites des propositions au sujet des réparations les plus urgentes. Nous avons beaucoup de bouches à nourrir.

– Bien, Déesse, dit Wynne en s'inclinant.

Elphame sentit sa mâchoire se contracter. Déesse. Elles ne la verraient donc jamais comme une personne normale, aimant plaisanter et rire avec son entourage ? Certainement pas tant que les autres la traiteraient comme une divinité. Mais peut-être que ce nouveau départ pourrait changer les choses. Elphame se décida rapidement.

– Ecoutez, dit-elle, faisant taire les bavardages et attirant vers elle leurs regards. J'ai une faveur à vous demander. Nous allons travailler côte à côte pendant longtemps. Je préférerais que vous m'appeliez par mon prénom et non « Déesse »...

En silence, elles la dévisagèrent d'un air abasourdi. Elphame poussa un soupir.

– Très bien. Appelez-moi Dame. N'importe quoi, sauf Déesse... Continuons, à présent, se hâta-t-elle d'ajouter. Quelles sont celles qui savent manier le métier à tisser, le crochet et l'aiguille ?

Quelques mains se levèrent. Elphame capta le regard d'une jolie blonde aux joues roses.

– Quel est ton nom ?

– Caitlin.

– Tu as un penchant pour le tissage ou la broderie ?

– Pour les deux, Dées... ma Dame.

– Excellent. J'ai une ou deux idées pour les nouvelles tapisseries. En fait, je souhaiterais qu'elles abordent un thème différent dans chaque pièce, à commencer par la Grande Entrée, où je voudrais que les tapisseries célèbrent le Château lui-même, dans toute sa splendeur.

Caitlin cligna les yeux.

– Mais, Déesse... euh... ma Dame, nous ignorons de quoi il aura l'air, une fois les travaux

terminés.

Elle esquissa un ample geste en direction de l'ouverture béante et des murs délabrés.

– Pour l'instant, on n'en voit guère la splendeur.

Elphame fronça les sourcils. Elle était la seule à avoir une image claire du Château restauré.

– Tu as raison. Je suppose que je dois trouver un artiste qui...

Elle laissa sa phrase en suspens et contempla les décombres.

– Je crois que je peux le dessiner, ma Dame.

Relevant la tête, Elphame scruta les ouvrières.

– Qui a parlé ? demanda-t-elle.

La voix douce retentit de derrière les autres femmes.

– Moi... Brenna.

– Approche, Brenna, je ne te vois pas.

Le groupe se scinda en deux pour laisser passer une fille brune, de petite taille. Elle baissait la tête, et ses longs cheveux noirs dissimulaient son visage. Elphame remarqua que les autres détournaient les yeux, comme si sa vue leur insupportait. Enfin, lorsque la fille leva la tête, Elphame en éprouva un curieux pincement au cœur.

Brenna était jeune. Elle avait dû être jolie, autrefois, si l'on en jugeait d'après le côté gauche de son visage. Le côté droit composait un masque hideux. Une affreuse cicatrice naissait dans son cou pour monter et se ramifier sur la joue. Une espèce de balafre épaisse, piquetée de ces boursouflures luisantes, roses et blanches, qui caractérisent les brûlures profondes. Le côté droit de la bouche n'avait plus de lèvres et c'était d'autant plus horrible en comparaison de la courbe douce et pleine de l'autre côté. Il en allait de même pour ses grands yeux brun clair. Le gauche était intact alors que les cicatrices tiraient la paupière droite vers le bas.

Brenna croisa le regard d'Elphame sans ciller.

– Oui, je crois que j'arriverai à le dessiner, répéta-t-elle.

– Es-tu une artiste, Brenna ?

– J'ai un certain talent pour les croquis, surtout quand je crée des choses imaginaires, dit-elle avec un sourire en coin qu'Elphame trouva touchant. En conséquence, je ne vois pas pourquoi je ne pourrais pas dessiner le Château, tel que vous l'imaginez, à condition de me le décrire.

Elphame acquiesça vigoureusement de la tête, et Brenna poursuivit.

– Sachez, cependant, que je ne me considère pas comme une artiste. En fait, je suis guérisseuse.

Un large sourire éclaira la face d'Elphame.

– En ce cas, tu es la bienvenue, Brenna. Le travail de nos ouvriers est rude ; ils risquent de se blesser. Ils apprécieront très certainement la présence d'une guérisseuse parmi nous. Mon propre frère, qui passe pourtant pour un illustre guerrier, est enclin aux chutes et aux égratignures.

L'expression de Brenna changea ; une ombre passa sur sa figure ravagée, mais elle répliqua sans hésitation :

– Merci, ma Dame. J’aurai plaisir à me rendre utile.

– Elphame !

Cuchulainn fit irruption comme une tornade. L’œil pétillant, il salua les femmes d’un signe de tête avant de s’arrêter devant sa sœur.

– Les chars de provisions sont arrivés. Les conducteurs essaient de longer la grande route, mais leurs roues sont prises dans les racines. J’ai envoyé un régiment de centaures avec la mission de les dégager. Quand ils seront là, il faudra que nous dressions nos tentes en dehors des murailles... Du moins jusqu’à ce que cette épave soit habitable.

Elphame haussa le sourcil en croisant les bras et cela arracha un rire à Cuchulainn.

– Excuse-moi d’avoir comparé ton palais à une épave.

– Ce n’est pas un palais. C’est un château, corrigea-t-elle.

– Soit. Ton *château* ne peut abriter ni les hommes ni les bêtes. Encore moins ces jolies sirènes, souligna-t-il en souriant à Caitlin qui devint rouge comme une pivoine. La prairie qui s’étend au sud-ouest entre les remparts et l’extrémité de la falaise sera plus facile à déblayer. Dans quelques jours, nous serons à même d’y planter notre campement. En attendant, les paysans de Loth Torr se feront une joie de nous héberger... Si cela vous convient, gente Dame.

Elphame se retint pour ne pas le gifler.

– C’est parfait. J’aurai besoin de quelques hommes pour accompagner ma cuisinière et ses aides à l’emplacement des cuisines. Il est important que celles-ci soient rebâties rapidement.

Elle enfonça un doigt dans le plexus de Cuchulainn qui tressaillit.

– Les estomacs masculins ne sauraient se contenter de viande séchée et de biscuits.

Il acquiesça, ravi de voir sa sœur aussi détendue.

– Oui, j’en conviens. Aussi vais-je mettre quelques-uns de mes meilleurs ouvriers à ta disposition... ou plutôt à la disposition de ta cuisinière.

Ses prunelles turquoises pétillèrent de malice.

– Mais tu devras me la présenter...

Elphame roula des yeux, excédée.

– Wynne, ce jeune abruti est mon frère. Cuchulainn, voici la cuisinière du château.

– Enchanté, Wynne aux cheveux de feu...

– Moi aussi, mon Seigneur, répondit la belle rousse en le gratifiant d’un regard connaisseur.

– Maintenant que tu connais son nom, dépêche-toi de nous envoyer tes hommes. A présent, tu peux t’en aller, nous avons mille choses à faire.

– Tu travailles trop !

Cuchulainn rebroussa chemin, non sans s’être incliné galamment.

– Mesdames, au plaisir.

– Mon frère est un filou ! soupira Elphame, quand le jeune homme se fut éclipsé.

– Peut-être, mais d’une beauté diabolique, lança Wynne.

Les mots lui avaient échappé, car elle pâlit puis marmonna une vague excuse. Elphame agita une main nonchalante.

– Souvenez-vous de « diabolique » si vous voulez vous épargner des peines de cœur inutiles, lança-t-elle à la cantonade.

Elle ne récolta que des sourires forcés. Sans doute ne parviendrait-elle jamais à se débarrasser de son statut de déesse, songea-t-elle, accablée. Pourtant, elle avait fait de son mieux pour s'attirer l'amitié de ces femmes, allant jusqu'à plaisanter devant elles avec Cuchulainn.

Je prendrai le temps de leur montrer que je ne suis pas si différente d'elles que cela, se promit-elle. Il fallait beaucoup de patience ; on n'effaçait pas du jour au lendemain vingt-cinq ans de vénération.

– Au travail, maintenant ! déclara-t-elle, ravalant sa frustration.

Elle leur adressa un sourire, notant que Brenda s'était de nouveau dissimulée derrière ses compagnes.

– Je sais que chacune de vous possède des talents divers et variés, mais, pour le moment, nous allons toutes imiter Meara : nous allons ranger notre nouvelle maison. Commençons par nettoyer l'entrée, si vous êtes d'accord.

Sans attendre de réponse, elle s'avança résolument vers l'ouverture festonnée de lierre, se pencha et s'empara d'une longue tige de métal rouillé. Elle tira en bandant les muscles de ses mollets pour faire contrepoids. Le morceau de fer se glissa hors de l'enchevêtrement des plantes grimpantes.

Levant les yeux, elle aperçut les visages anxieux des autres femmes. De temps à autre, elles jetaient une œillade dérobée vers l'ombre des grandes murailles. Elles devaient songer à la malédiction, aux fantômes, à la violence qui s'était déchaînée ici même cent vingt-cinq ans auparavant. Elles avaient besoin d'un mot d'encouragement, réalisa-t-elle. Tout à l'heure, le discours qu'elle avait adressé aux hommes avait été le fait du hasard. Elle en avait puisé l'inspiration dans la certitude qu'elle pouvait communiquer avec les esprits de la Terre. Mais les femmes ? Elphame se redressa, pensive. Elle ne possédait peut-être pas toutes les réponses à leurs interrogations, mais était convaincue d'une chose : ce Château était sa demeure.

– Il est juste de nettoyer d'abord l'entrée de notre nouvelle maison, dit-elle. Les femmes sont l'âme de la maison, fût-elle un château, un temple ou une modeste mansarde. Les femmes donnent la vie, comme notre Déesse Epona insuffle la vie au monde à chaque aurore. Venez, femmes, joignons nos efforts et restituons ce lieu aux vivants !

Un soupir collectif salua ses paroles. Meara ramassa une branche morte et la jeta par-dessus la tige de fer qu'Elphame avait posée au milieu de l'espace.

– Au moins, nous sommes certaines d'être appréciées ici, déclara-t-elle d'une voix satisfaite qui fit sourire ses compagnes.

– Ça, c'est sûr ! renchérit Wynne.

Elle s'était mise à tirer de toutes ses forces sur l'écheveau des feuillages, aussitôt soutenue par ses trois aides.

Les autres suivirent et, peu après, les rires et bientôt les plaisanteries fusèrent de toutes parts.

Elphame se recula pour mieux les observer. Elles formaient une équipe unie. Aucune ne se plaignait de la saleté, aucune ne songeait à réclamer une pause. Ces femmes possédaient de nombreux points communs, songea-t-elle. Dans leurs anciennes maisons, elles ne représentaient pas grand-chose. Ici, elles avaient l'espoir de commencer une nouvelle vie.

Elles resteront avec moi dans cette demeure où elles seront appréciées à leur juste valeur, pensa-t-elle, puis, l'espace d'une seconde, elle crut entendre une voix murmurer, avec le vent : *C'est bien, ma Bien-Aimée.*

– Tout est si noir, si effrayant !

La douce voix de Caitlin ricocha contre les murs délabrés.

L'entrée monumentale ayant été nettoyée, les femmes avaient pénétré dans l'enceinte rectangulaire. Plus d'un siècle de gravats, feuilles mortes, bouts de ferraille rouillée, débris divers, s'amoncelaient devant les marches en pierre en attendant d'être emportés par les hommes sur des charrettes prévues à cet effet. Le moment était maintenant venu d'entrer dans le Château pour en chasser la dévastation et le chaos qui y régnaient. Elphame s'avança au milieu de l'espace jonché d'éboulements et entouré de remparts.

– L'incendie a recouvert les pierres de suie, dit-elle, le doigt pointé vers la porte voûtée béant sur la cour intérieure aux colonnes massives. Lorsqu'elles seront nettoyées, il n'y paraîtra plus.

Elle adressa un sourire encourageant à Caitlin, mais la jeune blonde aux joues roses, ainsi que ses compagnes, ne parurent pas convaincues. Elphame, qui avait deviné leurs réticences, décida de prendre le taureau par les cornes.

– Et quant à la malédiction, poursuivit-elle, obtenant d'un seul coup un silence attentif, elle n'existe pas. J'en ai eu l'assurance par la Déesse Incarnée en personne.

Tout en parlant, elle s'était rapprochée de l'abside calcinée.

– La beauté est là, à vous de la découvrir. Ne vous laissez pas influencer par des fables, par les rumeurs stupides et la superstition. Rien ne doit ternir votre confiance en votre nouveau domaine.

Et en moi, ajouta-t-elle mentalement.

Pendant un moment, personne ne souffla mot. La peur dilatait les pupilles des femmes. Certaines fouillaient les décombres du regard, s'attendant à y voir apparaître des démons.

– Je n'ai jamais cru à ces sombres histoires, ma Dame.

Elphame reconnut la voix de Brenna. Celle-ci sortit de derrière le groupe où elle s'était retirée selon son habitude. Elle baissait la tête, afin que le rideau noir et brillant de ses cheveux dissimule la partie difforme de son visage. Enfin, son regard acéré rencontra celui d'Elphame.

– Malheureusement, reprit-elle, la plupart du temps, la superstition l'emporte sur la réalité. Voilà pourquoi il serait sage de conjurer les fantômes et autres génies maléfiques conçus par l'imagination des hommes.

Elle s'était exprimée d'une voix calme et posée.

– Que nous suggères-tu, alors ?

– Une cérémonie de purification qui chassera la malédiction, tout en tissant un voile protecteur autour des nouveaux habitants du Château.

Les autres femmes écoutaient Brenna avec différentes expressions de curiosité et de soulagement.

– Dis-nous de quoi tu as besoin, dit Elphame.

– Quelques branches de basilic et deux récipients d'eau fraîche feront l'affaire.

– On pourrait trouver du basilic sauvage dans l’ancien potager du château, dit Wynne.

– Les herbes aromatiques sont aussi tenaces que le chiendent. Il y a, en effet, de grandes chances d’en trouver, à condition de découvrir l’emplacement du potager.

– Il ne doit pas être très loin des cuisines.

– Où nous mettrons peut-être la main sur un quelconque récipient pouvant contenir de l’eau. Ce château comptait des centaines de résidents autrefois, les cuisines devaient regorger d’ustensiles.

– Excellente initiative, approuva Elphame. Que la moitié de vous s’occupe du basilic, pendant que l’autre moitié cherche un broc. Ramenez ici vos trouvailles, de manière que nous puissions commencer la cérémonie.

Aussitôt, les femmes se divisèrent en deux groupes puis, tels des soldats domestiques, s’en furent dans deux directions opposées. Elles parlaient et riaient fort, un peu trop fort à vrai dire, comme pour défier les maléfices qui, d’après la légende, hantaient le Château. Mais au moins, elles n’avaient pas pris leurs jambes à leur cou, pensa Elphame. Plus tôt ce matin, le même problème s’était posé avec les hommes. Humains et centaures avaient refusé de suivre Danann à l’intérieur des remparts.

– La peur triomphe souvent du bon sens, dit Brenna.

Elle n’avait pas suivi les autres.

– Tu as bien fait de proposer une cérémonie de purification. Je ne savais pas comment leur faire comprendre avec des mots que toutes ces croyances idiotes ne servent qu’à affaiblir l’intelligence. Ton idée était meilleure.

– Elle n’était pas meilleure, ma Dame, expliqua Brenna d’une voix humble. Mais elle avait peut-être le mérite d’être plus simple à comprendre.

– Tu es chaman ? s’enquit Elphame avec curiosité.

Brenna lui offrit son sourire tordu.

– Cela me flatte que vous l’ayez pensé, mais non. Je n’ai pas le pouvoir de guérir l’esprit comme les chamans. Mais l’on ne peut apaiser les douleurs de la chair sans avoir quelques notions sur la manière dont l’esprit humain fonctionne.

– Tu parles comme mon père, sauf qu’il dit le contraire. Il ne peut pas guérir le corps, mais il a étudié ses fonctions pour mieux traiter les maladies de l’esprit.

– Midhir est un grand chaman. Je ne l’ai rencontré qu’une seule fois et il m’a témoigné une gentillesse et une générosité que je n’oublierai jamais.

– Ah... Je ne savais pas que...

Elphame s’interrompt. Qu’avait-elle failli dire ? Je ne savais pas que mon père avait soigné une personne aussi défigurée que toi ? Elle toussa pour s’éclaircir la voix et se rattrapa du mieux qu’elle put :

– J’ignorais que tu connaissais mon père...

– Oh ! je ne le connais pas vraiment ! Ce n’était qu’une brève rencontre.

– D’où viens-tu, Brenna ?

– Le Donjon du Gardien fut ma maison.

– Je suis ravie que tu te sois jointe à nous. Et j’espère que ceux du Donjon ne ressentiront pas trop cruellement l’absence de leur guérisseuse.

Une ombre obscurcit un instant les yeux dépareillés de Brenna.

– Il était temps que je parte. J’aspire à une nouvelle existence, ma Dame.

– Comme je te comprends! s’exclama Elphame.

Brenna ouvrit la bouche pour faire une remarque. Que pouvait comprendre à sa souffrance une femme au visage parfait ? Mais les mots ne franchirent pas ses lèvres tandis que son regard se posait sur Elphame. Celle-ci portait une tunique en lin drapée sur la poitrine et retenue aux épaules par deux broches. Le corsage sans manches laissait les bras libres pour travailler et la jupe aux plis élaborés, pareille aux kilts des hommes, s’arrêtait au-dessus des genoux. Brenna fixa cet endroit-là. Elphame était vêtue comme les autres femmes, mais là s’arrêtait toute ressemblance. A la place des genoux ronds, des mollets galbés, des chevilles fines et des pieds chaussés de brodequins de cuir souple, Elphame possédait de longues jambes chevalines recouvertes d’un profond et luisant duvet du même auburn que ses cheveux. Et, en guise de chaussures, elle avait des sabots de cheval polis comme l’ébène. Elle n’était pas humaine, sans être centaure pour autant. C’était un être à part, unique dans son genre, qui ne ressemblait à aucune autre créature de Partholon. Brenna leva les yeux et leurs regards se croisèrent.

– Oui, je crois que vous pouvez comprendre, murmura-t-elle en hochant la tête.

Les deux femmes échangèrent un sourire amical.

Les ouvrières revinrent plus vite que prévu. Meara et son équipe avaient découvert deux récipients : une cuvette ébréchée enfouie sous un tas d’immondices et un broc noirci.

– Ils ont besoin d’être lavés, déclara-t-elle avec une moue dégoûtée. Comme le château tout entier, d’ailleurs.

Elphame retint un sourire. Meara était la personne idéale pour diriger l’équipe de nettoyage.

– Il y a une rivière pas loin d’ici, dit l’une de ses compagnes.

– Ton nom est Arlene, n’est-ce pas ? demanda Elphame.

La jeune fille acquiesça timidement.

– Oui, ma Dame. Je connais bien cette région pour avoir grandi à Loth Torr.

– Parfait. Conduis Meara à la rivière. Et toi, Meara, tu peux emmener avec toi autant d’aides que tu veux.

Meara fit entendre un grognement satisfait, choisit quelques-unes parmi les femmes, puis mit le cap sur la sortie, précédée par Arlene.

– Et voilà le basilic, annonça Wynne.

Elle déplia son tablier et plusieurs plants garnis de feuilles charnues ruisselèrent par terre. Un entêtant arôme de basilic embauma l’air, faisant surgir une pléiade d’images plaisantes : sauces

rouges onctueuses, longs et joyeux repas.

Elphame inspira profondément. L'heure du dîner approchait et toutes commençaient à avoir faim.

– J'ai aussi trouvé les cuisines... Elles sont dans un piteux état, je dois dire.

La cuisinière, l'œil rivé sur les plants de basilic, fronça les sourcils, comme si elle les rendait responsables du désastre. Le cœur d'Elphame se noua.

– Peut-on les réparer ou faudra-t-il les reconstruire entièrement ?

Elle avait escompté que les fourneaux fonctionneraient de nouveau dans un laps de temps relativement court.

– Cela ne sera pas facile, mais je crois que nous pourrons les faire de nouveau fonctionner. Les fondations sont solides et le gros œuvre a survécu au temps.

Pour une raison inexplicable, ces derniers mots firent monter des larmes aux yeux d'Elphame. Clignant les paupières, elle s'appliqua à contrôler ses émotions.

– Hé ! Elphame ! Etes-vous prêtes pour accueillir mes ouvriers ?

La voix vibrante de Cuchulainn les fit sursauter et, pour une fois, Elphame accueillit avec plaisir l'intrusion de son frère. Elle essuya vite ses yeux, mais le jeune homme était trop occupé à distribuer des sourires éblouissants à la cantonade pour remarquer les larmes de sa sœur.

Il adressa un clin d'œil à Wynne.

– Quand j'ai annoncé à mes hommes qu'ils allaient prêter main-forte à un troupeau de gazelles, ils se sont tous empressés de se porter volontaires.

– Nous serons prêtes après la cérémonie de purification, déclara Elphame en le foudroyant d'un regard sévère.

Toujours réfractaire à la magie, Cuchulainn en oublia d'un seul coup les beautés rassemblées autour de lui.

– Une cérémonie de purification ?

– Si fait. Telle est la suggestion de notre guérisseuse, que j'approuve entièrement.

Tandis qu'il la scrutait, stupéfait, elle reprit :

– Ce n'est qu'un rituel, Cuchulainn, pas une messe noire.

Le guerrier émit une réponse inintelligible.

– Attends. Notre guérisseuse saura mieux t'instruire sur...

Elphame ne termina pas sa phrase. Brenna n'était plus là. Elle la chercha des yeux parmi les autres filles pour la localiser enfin à l'arrière. Comme à l'accoutumée, la petite brune s'était fondue silencieusement dans le groupe.

Elphame retint un soupir de frustration. Si Brenna voulait conserver sa charge de Guérisseuse, elle allait devoir arrêter de se cacher chaque fois qu'un homme apparaissait. Qu'avait-elle cru ? Que ses cicatrices arracheraient à Cuchulainn des cris d'horreur ? Certainement pas. Cuchulainn était peut-être un charmeur incorrigible doublé d'un séducteur impénitent, mais il avait bon cœur. Il n'aurait jamais froissé délibérément la sensibilité d'une femme.

– Brenna ? appela-t-elle. J'aimerais que tu fasses la connaissance de mon frère.

Lentement, la Guérisseuse se fraya un passage. Elle ne releva pas la tête, avant de se placer à côté d'Elphame. Alors seulement, elle se redressa. Elphame ne quittait pas son frère des yeux. Si la vue des horribles cicatrices l'ébranla, Cuchulainn n'en laissa rien paraître. Il ne manifesta pas la moindre répulsion, ne détourna pas les yeux.

– Cuchulainn, voici Brenna, notre nouvelle Guérisseuse.

Le jeune homme inclina la tête galamment.

– Enchanté, dame Brenna.

– Tu auras peut-être besoin d'elle. Je lui ai dit que tu étais prédisposé aux accidents, précisa Elphame en souriant à la jeune femme brune qui s'abîmait dans la contemplation de ses sandales.

– Je serais très honorée de vous apporter mon aide s'il en était besoin, marmonna Brenna d'une voix indistincte.

– C'est donc elle qui a eu l'idée du rituel de purification, poursuivit Elphame. Une idée excellente, de l'avis de nous toutes.

Les filles approuvèrent bruyamment, mais Cuchulainn continua de fixer intensément le visage ravagé de la Guérisseuse.

– Es-tu chaman, Brenna ? demanda-t-il brusquement.

– N... non, Cu... chulainn, bégaya-t-elle, levant les yeux sur lui à contrecœur. Simplement, je possède quelques connaissances dans le domaine spirituel et ce rituel m'est familier.

– Bien. Je suis d'accord pour demander aux esprits bénéfiques d'aider ma sœur à restaurer le Château.

Elphame fronça les sourcils, étonnée. Son frère détestait tout ce qui touchait de près ou de loin au monde spirituel. Elle plissa les yeux.

– Cuchulainn, tu vas bien ?

Avant qu'il ne puisse répondre, Meara et ses compagnes firent irruption. Leurs bras et leurs jupes étaient mouillés. Elles transportaient triomphalement les deux récipients récurés, frottés, astiqués comme des sous neufs. La cuvette et le broc étaient remplis d'une eau étincelante. En voyant Cuchulainn, elles s'arrêtèrent net pour ébaucher une révérence hâtive.

Le jeune homme leur sourit.

– Comment veux-tu que j'aie mal, quand je peux admirer d'aussi jolis visages ?

Il était redevenu lui-même, songea Elphame, soulagée.

– Maintenant, tu peux partir, fit-elle en le repoussant.

Lorsqu'il s'exécuta, elle se tourna vers la Guérisseuse.

– Comment devons-nous procéder ?

– Prenez les feuilles de basilic et écrasez-les dans l'eau, dit Brenna d'une voix haute et claire, qui n'avait plus rien à voir avec le chuchotement étouffé qu'elle avait adopté lorsqu'elle s'était adressée à Cuchulainn. Attention, chacune doit participer au rituel. Ramassez ces feuilles et trempez-les dans l'eau. Pendant ce temps, concentrez-vous sur tout ce dont vous rêvez pour votre nouvelle habitation.

Meara se pencha la première, ramassa un plant de basilic, l'immergea dans l'eau fraîche. Les petites feuilles odorantes se détachèrent et se mirent à tourner doucement dans le seau. Wynne, Ada, Colleen et les autres l'imitèrent et peu après, les deux récipients étaient entourés de filles souriantes qui remuaient l'eau teintée de reflets verts.

– Fermez les yeux, intima Brenna. Pensez à vos rêves, à vos espoirs, à vos désirs. Pensez à vos vœux les plus chers et à leur accomplissement.

Elles obéirent. Une expression rêveuse se peignit sur leur visage. La Guérisseuse fit signe à Elphame.

– Vous aussi, ma Dame, souffla-t-elle.

Elphame se glissa entre Meara et Caitlin, puis immergea ses feuilles de basilic dans le seau. Aucune d'elles ne parut remarquer la présence de la déesse vivante. C'était si bon de se sentir enfin acceptée ! se dit Elphame. Elle ferma les yeux et se mit à broyer les feuilles parfumées entre ses paumes. Soudain, une sensation étrange la submergea. Elle entendait dans sa tête les prières de ses compagnes...

S'il vous plaît, apportez-moi le bonheur – Envoyez-moi un bon mari – Par-dessus tout, je veux des enfants – Protégez-moi de la faim et de la pauvreté– Faites que je sois toujours en sécurité – Je voudrais qu'on m'aime comme je suis...

La litanie des mots traversait le cœur d'Elphame, laissant dans son sillage un flot d'émotions confuses. Dans un état second, elle formula sa propre prière.

« Que tous ceux qui pénètrent dans le Château y trouvent un havre de paix. Aidez-moi à devenir un chef de clan éclairé. »

– La suite de la cérémonie doit être accomplie par vous, Déesse, dit Brenna.

Sa voix brisa le sortilège. Les femmes rouvrirent les yeux. Clignant les paupières, comme si elles venaient de se réveiller d'un sommeil peuplé de songes agréables, elles s'essuyèrent les mains sur leurs jupes.

Une curieuse fièvre s'empara d'Elphame. Elle avait supposé que la Guérisseuse les guiderait jusqu'au bout. De sa vie, elle n'avait exécuté le moindre rituel. Lors de ses années d'études au Temple de la Muse, elle avait évité les leçons sur l'envoûtement ou l'invocation des divinités. Les autres étudiantes, apprit-elle plus tard, avaient commencé par s'étonner de ses absences, puis en avaient conclu qu'en tant que Déesse vivante elle n'avait nul besoin d'assistance pour entrer en contact avec le monde des esprits. Les gens pensaient qu'elle deviendrait un jour l'Elue d'Epona, comme toutes les premières-nées de sa lignée maternelle. Mais la vérité était tout autre. Elphame n'avait jamais ressenti le plus infime émoi spirituel. Les esprits, les dieux et plus particulièrement Epona ne lui parlaient pas. Cela ne lui servirait à rien d'étudier la magie, car elle n'avait rien de magique en elle, à part son apparence physique.

Jusqu'à ce qu'elle pénètre dans le Château de MacCallan. Les esprits des pierres l'avaient alors saluée. Ici, les choses étaient différentes. Une nouvelle existence, avait dit Brenna. Elphame partageait son sentiment. Se relevant, elle fixa la Guérisseuse.

– Que dois-je faire ?

– Il faut d'abord transporter les récipients à l'entrée principale du Château.

La tâche fut vite accomplie. Brenna plaça la cuvette et le broc sous la voûte noire de la grande porte et intima à Elphame de prendre place entre eux, face à la forêt. Les autres femmes reçurent l'ordre de s'aligner dehors, devant l'ouverture béante.

– Maintenant, Déesse, appelez les quatre éléments dans l'ordre : air, feu, eau, terre. Demandez-leur de purifier ce lieu et de le protéger. Pendant la prière, lancez l'eau parfumée aux herbes aromatiques dans chaque direction. Il n'y a pas de mots prévus pour cette incantation, parlez avec votre cœur. Montrez-nous la voie, Déesse.

Là-dessus, elle tourna les talons et sortit sur le perron, laissant Elphame paralysée, devant les deux récipients. Les autres femmes avaient pris place dehors, tournant le dos à Elphame. Toutes regardaient vers l'Est.

L'Est..., songea-t-elle. L'Est constituait le premier point cardinal par lequel débutaient toutes les cérémonies religieuses. L'air était son élément, elle le savait, comme tous les natifs de Partholon dès leur plus jeune âge. La façade du Château était orientée vers l'Est... Elle inspira profondément en se disant que c'était sans doute là un heureux présage. Les yeux clos, elle chercha à rassembler ses pensées et adressa une rapide prière silencieuse à la Déesse.

« Si vous m'entendez, Epona, je ne Vous demande pas de me parler, comme Vous parlez à ma mère. Je ne m'attends pas à cet honneur. Je Vous prie de m'aider à ne pas décevoir ces femmes. Aidez-moi à invoquer les esprits que je commence tout juste à sentir. Inspirez-moi les mots pour leur demander de bénir et protéger notre nouvelle demeure. »

Quand elle put enfin bouger, elle rouvrit les yeux et se pencha pour cueillir dans le creux de ses paumes un peu d'eau translucide. Cela fait, elle se tourna vers l'orient, leva les mains et laissa l'eau parfumée aux reflets verts ruisseler entre ses doigts.

– J'en appelle à toi, Esprit de l'Air, et te prends à témoin de ce rituel. O toi, élément primordial de la naissance, puisses-tu bénir ce Château au moment de sa renaissance et en chasser les forces obscures ! Souffle, Air, sur ces murs, paix et protection.

Un brusque courant d'air ébouriffa ses longs cheveux. Le vent tourbillonna, emportant les gouttelettes d'eau et les faisant tournoyer dans une spirale scintillante. C'était signe que ses paroles avaient été entendues et acceptées... Un sourire empreint de ravissement fleurit sur les lèvres d'Elphame. Quand le souffle de vent cessa, elle cueillit de nouveau de l'eau dans ses paumes et se tourna vers le Sud, le second point cardinal soumis à l'élément du Feu. Les femmes l'imitèrent en silence.

– J'en appelle à toi, Esprit du Feu, et te prends à témoin de ce rite. De toi nous puisons chaleur, lumière et énergie. Ta force a déjà purifié le Château de MacCallan. Je te prie de toujours veiller sur notre nouvelle demeure.

Le soleil darda ses rayons brûlants et Elphame éprouva sur sa peau une chaleur intense, qui peu à peu se propagea à travers tout son corps. Elle et ses compagnes se tournèrent ensuite vers l'Ouest et Elphame remplit d'eau la coupe de ses mains.

– J'en appelle à toi, Esprit de l'Eau, et te prends à témoin de ce rite. Tu es présent dans nos corps sous forme de larmes, de lait et de sang. Purifie ce Château de ses anciennes souffrances. Puisses-tu veiller sur notre demeure, jusqu'à la fin des temps.

Alors, le fracas lointain des vagues battant la falaise s'enfla ; ses échos assourdissants vinrent s'écraser sur les vieux murs. Quand le vacarme reflua, Elphame se tourna vers le Nord, afin de compléter le cercle sacré.

– J'en appelle à toi, Esprit de la Terre, et te prends à témoin de ce rite. Tu es notre sol et notre abri. Tu habites les pierres de ce Château. Puisses-tu anéantir les maléfices de ce lieu et accorder à notre demeure une vie nouvelle.

Les herbes se mirent à bruire, à se tasser comme sous les pas d'un géant invisible. Une riche fragrance de fleurs coupées se répandit dans l'atmosphère. Mue par une subite impulsion, Elphame se pencha une nouvelle fois, prit de l'eau et la jeta en l'air.

– Et j'en appelle à Vous, Epona ! cria-t-elle. Bénissez le Château MacCallan, notre nouveau domaine, et accordez-lui Votre protection !

Les gouttes d'eau explosèrent comme des étoiles liquides. Les femmes applaudirent.

– Venez ! cria Brenna en saisissant l'un des récipients.

Elle y plongea les mains, décochant à ses compagnes son sourire de biais.

– Baptisons notre nouvelle maison !

Ce disant, elle aspergea abondamment les vieilles pierres. Peu après, les filles riaient tout en jetant des guirlandes d'eau sur les murs anciens. Leur peur s'était évanouie.

Dissimulé sous le dôme des feuillages dans le bosquet le plus proche, Cuchulainn observait les femmes. L'exorcisme avait été puissant, il était aisé de s'en rendre compte. Il avait peine à croire que sa sœur ait su trouver les mots justes pour invoquer les éléments et que les esprits aient répondu aussi intensément à sa prière. Pourtant, il l'avait vu de ses propres yeux. Le don qui se cachait en lui – ce pouvoir qu'il s'efforçait de réprimer sans relâche – s'était éveillé à l'appel d'Epona et, durant la purification, Cuchulainn avait cru apercevoir un cercle magique s'ériger autour du château.

Il avait pensé brièvement qu'il éprouvait là le résidu de la colère d'Epona contre les envahisseurs fomores. La guerre qui avait fait rage un siècle auparavant avait débuté ici, avec le massacre du Clan de MacCallan. Cet acte avait été d'une telle sauvagerie que la Déesse s'était ralliée au peuple de Partholon. Humains et centaures avaient combattu côte à côte les hordes démoniaques. Était-ce la raison qui avait incité Epona aujourd'hui à témoigner son assentiment à la volonté d'Elphame de reconstruire le Château ? Était-ce aussi simple que cela ?

Non. Il savait qu'il y avait autre chose. Il avait senti une autre présence pendant le rituel. Et malgré ses efforts, il ne parvenait pas à en percer le mystère. C'était une sensation fugitive qui rappelait sa vision à propos du futur époux d'Elphame. C'était sombre. En attente. Mais c'était là.

Cuchulainn était là, lui aussi. Il protégerait sa sœur du mal. Même si ce mal venait de celui qui était destiné à l'aimer. Ses doigts se refermèrent sur la garde de son sabre et son visage refléta sa résolution, tandis qu'il tournait le dos aux femmes et au Château. Son regard exercé fureta dans le

sous-bois, cherchant à déceler l'ombre du mal.

L'air sentait bon, comme dans un jardin après la pluie. Elphame repoussa une mèche humide derrière son oreille, puis contempla en souriant une feuille de basilic sur le bout de son doigt. Le château avait été purifié. Cela avait été un intermède agréable, un rituel merveilleux. Elle leva les yeux vers le ciel. Le soleil déclinait rapidement. Bientôt, les ténèbres donneraient l'assaut à la lumière du jour. Elphame réprima un soupir ; elle avait hâte de voir des feux brillants crépiter dans les innombrables cheminées du Château, des flambeaux allumés. Elle parcourut mentalement la liste des priorités. Les cuisines venaient en premier... Une pensée furtive lui traversa l'esprit. Nettoyer la cour principale. Faire battre de nouveau le cœur de l'édifice. Elphame en éprouva une petite secousse de surprise. Était-ce sa propre pensée ? se demanda-t-elle. Encore que « pensée » ne fût pas le mot approprié. Son désir soudain de nettoyer la cour relevait plutôt d'une obscure nécessité...

– Ma Dame, quelle est la prochaine étape ?

Tirée de ses réflexions, Elphame sourit à Brenna. Ravie que la Guérisseuse ne l'appelle plus Déesse, elle fit signe aux femmes de s'approcher.

– Essayons de remettre la cuisine en état, dit-elle en s'adressant plus particulièrement à Wynne.

Celle-ci acquiesça.

– Je sais exactement où elle se trouve.

Elphame le savait aussi. Un peu plus tôt, elle y avait fait un saut avec son frère et le Maître des Pierres, mais elle préféra laisser à la cuisinière le privilège de les conduire vers son futur royaume.

– Montrez-nous le chemin, Wynne.

Les femmes suivirent la cuisinière sans hésiter. Visiblement, elles n'avaient plus peur. La purification avait définitivement chassé les ombres du passé. Elles quittèrent l'enceinte rectangulaire à la queue leu leu et pénétrèrent dans la vaste cour carrée. La colonne majestueuse qui se dressait en son centre dominait l'espace. Elphame se détacha du groupe pour s'en approcher. Elle ressentait encore dans ses paumes la chaleur de la pierre. Cette fois, au lieu de toucher le granit, elle se tourna vers ses compagnes.

– Voici le pilier central, expliqua-t-elle. N'oubliez jamais que jadis, ce château abritait le noble Clan de MacCallan, réputé pour ses guerriers, ses artistes et ses poètes. Un grand nombre d'Elues appartenaient à cette famille. Les MacCallan vénéraient la beauté et la vérité ; c'est pourquoi leur extermination a déchaîné la colère d'Epona.

Elle embrassa d'un regard la hauteur de la colonne.

– Si vous examinez cette colonne de plus près, vous verrez, sous les toiles d'araignées et la suie, les symboles des MacCallan. La faune et la flore environnantes ainsi que leur blason représenté par une jument qui se cabre...

– Il faudra briquer cette vieille pierre, déclara Meara, toujours fidèle à ses fonctions de chef de l'équipe de nettoyage.

– Nous le ferons, l'assura Elphame. Regardez le sol, maintenant, ajouta-t-elle en frappant

douceur du sabot contre le dallage enfoui sous une épaisse couche de poussière. Quand tout sera remis en état, il brillera comme le marbre couleur de perle du Temple d'Epona.

Le cœur du Château. La pensée resurgit. *Ce cœur se remettra à battre*, promet-elle silencieusement au vénérable pilier avant de donner le signal de départ.

– Wynne, montre-nous les cuisines.

Rouge de plaisir, la cuisinière se dirigea vers une porte latérale donnant sur une vaste pièce. Le groupe s'immobilisa un instant sous le linteau. L'immense séjour était bâti dans la même pierre grise et terne que le reste du Château. Les flammes ne l'avaient pas réduit en cendres mais avaient noirci ses murs. Un amas de bois calciné témoignait qu'autrefois la pièce contenait plusieurs rangées de longues tables flanquées de bancs. Un alignement de fenêtres percées dans un mur à demi écroulé permettait aux dîneurs de jouir, au cours des repas, d'une vue imprenable sur la cour carrée.

Elphame enjamba les moellons qui jonchaient le sol. Tout n'était que ruines, mais l'ossature solide du Château avait résisté à l'incendie et aux outrages du temps.

– Ces deux portes, expliqua Wynne en indiquant deux ouvertures pratiquées sur des cloisons opposées, menaient à l'office et aux cuisines.

Les aides-cuisinières hochèrent la tête en même temps. Ses compagnes commençaient à prendre possession des lieux, se réjouit Elphame.

Elles franchirent l'une des portes qui pourrissait sur ses gonds rouillés et traversèrent l'office. Les cuisines présentaient un spectacle de désolation, mais le plafond était resté intact. On entendait le gazouillis des oiseaux et les grattements des petits rongeurs qui avaient élu domicile dans les deux énormes âtres. Des fourneaux en brique s'alignaient contre un mur. Wynne se pencha pour examiner le premier. Un écureuil affolé jaillit de la bouche sombre et détala parmi les décombres en couinant. La cuisinière poussa un cri aigu qui provoqua l'hilarité de ses aides.

Un large évier muni d'une pompe mangée par la rouille occupait le mur voisin, tandis qu'au milieu de la pièce une grande table en marbre criblée de taches noirâtres croulait sous les gravats.

– Qu'aurons-nous au dîner ? susurra la voix de Cuchulainn à l'oreille d'Elphame.

Elle sursauta et lui donna une tape sur l'avant-bras.

– Ta dépouille, si tu t'avises à me faire de nouveau peur.

– Sa peau est trop dure à mâcher, dit quelqu'un parmi les hommes qui attendaient derrière le guerrier.

– Tes amis semblent déjà bien te connaître, le taquina Elphame.

Cuchulainn leva les bras dans un geste de reddition.

– Je viens pour faire la paix.

– Pour travailler, surtout, lui rétorqua sa sœur.

– Cela aussi. Vos désirs sont des ordres, ma Dame.

Il esquissa une révérence théâtrale. Ses simagrées firent sourire Elphame.

– Ici, ce n'est pas moi qui commande, dit-elle. Adresse-toi à la cuisinière.

Les yeux de Cuchulainn pétillèrent de malice. Changeant de direction, il s'inclina devant Wynne. La jolie rousse attirait tous les regards masculins, remarqua Elphame, amusée.

– A votre service, belle dame, déclama Cuchulainn.

Les joues de la cuisinière rosirent, signe qu'elle appréciait les compliments. Les épaules droites, les poings sur ses hanches galbées, elle lança un chapelet d'ordres aux hommes rassemblés à la porte des cuisines.

– Vous, commencez par nettoyer les âtres et les fourneaux. Vous, montez sur le toit et assurez-vous que les cheminées sont débouchées. Vous, allez chercher des seaux d'eau, du savon et des serpillières.

Elle tapa dans ses mains.

– Vous êtes encore là ?

Un tourbillon s'ensuivit. Elphame s'effaça pour laisser travailler les ouvriers.

– Heureusement que les centaures ont déblayé la route, dit Cuchulainn en la rejoignant. Les chariots d'approvisionnement sont stationnés devant le Château. Je n'aurais pas voulu être à la place de celui qui annoncerait à ta jolie cuisinière que les produits de nettoyage étaient bloqués quelque part dans la forêt.

– Jolie mais avec du caractère, en effet, précisa Elphame.

– Les femmes aux cheveux roux sont des tentatrices, observa le jeune et bouillant guerrier, du haut de son expérience.

En riant, sa sœur le prit par le bras.

– Trêve de plaisanteries. J'ai besoin de ton aide.

– Où allons-nous ?

– Dans la cour carrée. Quelque chose me dit que nous devons la restaurer le plus vite possible.

Un silence opaque tomba soudain dans l'assemblée tandis qu'elle entraîna son frère vers la sortie. Elphame jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Toute activité avait cessé. Hommes et femmes la regardaient comme s'ils attendaient de nouvelles consignes.

– Continuez, lança-t-elle. Mon frère et moi allons visiter la cour.

Elle s'apprêtait à franchir le seuil quand la voix de Brenna l'arrêta.

– Puis-je venir avec vous, ma Dame ?

La Guérisseuse avait émergé d'un coin sombre et Elphame nota qu'à la vue de son visage les hommes les plus proches détournèrent vite les yeux.

– Bien sûr, Brenna. Viens.

– Avec plaisir, ajouta Cuchulainn. Comme ma chère sœur te l'a déjà dit, j'ai souvent besoin des services d'une Guérisseuse expérimentée.

Elphame eut un élan de sympathie pour son frère. Cuchulainn avait tenu à prouver à ses hommes qu'il vouait un grand respect à la femme défigurée. Brenna inclina la tête et le rideau noir de ses cheveux recouvrit la partie endommagée de son visage.

– Il va falloir mesurer les fenêtres pour commander les vitres, observa Cuchullain, tandis que

tous les trois cheminaient vers la cour. A moins que l'on ne reconstruise le mur sans les ouvertures.

– Non, je veux que le Château redevienne exactement comme il était du temps de MacCallan.

Ils avaient débouché dans la vaste cour carrée. A travers le plafond crevé, l'azur s'obscurcissait. A l'approche du soir, le bleu du ciel virait au mauve. Des lueurs orangées striaient la voûte céleste. La splendeur du crépuscule formait un étonnant contraste avec les ruines calcinées. Des branches noires et des nuées de poussière fuligineuse recouvraient le sol de marbre.

Quelque chose au beau milieu de l'espace attira l'attention d'Elphame. Un vague souvenir jaillit.

– Cuchulainn, Brenna, venez déblayer le centre.

Joignant le geste à la parole, elle s'attaqua à un monticule de débris. Les deux autres l'imitèrent et, peu après, en retirant une grosse branche desséchée, ils mirent au jour le bord d'un bassin en pierre polie.

– Ah! je savais qu'il y avait quelque chose là-dessous! dit Elphame sans cacher sa satisfaction.

Ils redoublèrent d'efforts. Peu à peu, au milieu des tuiles brisées et des gravats de plâtre, une sculpture commença à prendre forme. C'était une jeune fille grandeur nature qui tenait une vasque entre les mains, légèrement penchée comme pour une libation.

– Une fontaine ! s'exclama Brenna.

– Regarde-la, Elphame, murmura Cuchulainn.

Il s'approcha de la statue et se mit à frotter son visage avec un pan de sa tunique, révélant les traits délicats, ciselés dans un marbre laiteux, luisant d'un éclat fantomatique. Le jeune homme se recula, médusé.

– Elle te ressemble, dit-il.

Elphame regarda la statue. Elle lui ressemblait, en effet. La jeune fille en marbre avait ses pommettes saillantes, ses lèvres pleines, ses fins sourcils aux arcs parfaits.

– Rhiannon ! s'écria brusquement Brenna. Je m'en souviens, maintenant. Avant de devenir Déesse Incarnée, elle vivait ici. C'était la fille unique du Chef du Clan. Rhiannon était...

– Mon ancêtre, acheva Elphame à sa place.

– Une fameuse guerrière, renchérit Cuchullain en étudiant la statue. C'est sous son commandement que les soldats de Partholon ont vaincu les Fomores et les ont expulsés hors du pays.

– N'oublions pas que Rhiannon avait reçu l'aide de son centaure de mari, ClanFintan, Grand Chaman de l'époque.

Surprise, Elphame se retourna en s'efforçant de localiser la propriétaire de la puissante voix féminine qui avait retenti dans la cour. La silhouette élancée d'une femme-centaure se détacha de l'ombre allongée de la grande colonne. Elle devait appartenir au Clan des chasseresses pour pénétrer dans le Château aussi silencieusement. Cuchullain lui-même n'avait rien entendu. Elphame s'adressa à la nouvelle arrivante avec respect :

– Vous avez eu raison de me reprendre, chasseresse. Mon père en aurait fait autant.

– Je n'avais pas l'intention de vous corriger, Déesse. Je voulais seulement vous rappeler les faits.

Là-dessus, la femme-centaure s'avança sous le plafond crevé, dans la flaque de lumière qui inondait la fontaine. Elphame en eut le souffle coupé. C'était une créature d'une beauté saisissante. Son corps de cheval, mince et nerveux, était recouvert d'une robe très claire, crème et blond. Les reflets argentés de son pelage et ses sabots, d'un blanc neigeux, n'étaient pas sans rappeler la Jument argentée d'Epona. Elle n'avait jamais vu de centaure avec de telles couleurs. La partie humaine de sa personne – tête, buste et bras – était tout aussi spectaculaire. Une tignasse du même blond clair que la robe, une peau d'albâtre. Elle portait le vêtement traditionnel des centaures, un corsage en cuir échancré qui laissait entrevoir les coupes jumelles de ses seins. Son visage, d'une beauté classique, affichait une expression sérieuse, comme ses yeux bleu lavande. La femme-centaure s'approcha d'Elphame pour exécuter une gracieuse et profonde révérence.

– Je viens vous offrir mes services de chasseresse. Je suis Brighid Dhianna.

– Vous appartenez à la tribu Dhianna ? fit Cuchullain.

Ses lèvres ne formaient plus qu'une ligne droite, ses yeux s'étaient assombris.

– Oui, mais je ne partage pas leurs idées.

Les Dhianna formaient une communauté dissidente. Ils ne quittaient presque jamais la Plaine des Centaures, refusaient tout contact avec les humains et traitaient d'animaux domestiques leurs frères centaures qui avaient choisi de vivre avec les humains. Elphame se rappelait très précisément certaines discussions entre ses parents à propos des dangers que cette attitude sectaire pouvait engendrer. Son père, plus particulièrement, s'opposait farouchement à leur mode de vie isolé. A plusieurs reprises, se souvint-elle, Midhir avait déploré que le puissant Chaman des Dhianna, un

redoutable centaure femelle, ait réussi par ses discours pernicieux à rallier un grand nombre de centaures à sa cause.

– Brigid Dhianna, déclara-t-elle solennellement, si c'est un nouveau départ que vous cherchez, soyez la bienvenue au Château de MacCallan.

La chasseresse la regarda droit dans les yeux.

– C'est exactement ce que je cherche, Déesse.

– En ce cas, tu peux commencer par m'appeler Elphame et par me tutoyer. Toi aussi, Brenna... Mais laissez-moi faire les présentations. Ce guerrier austère est mon frère, Cuchulainn. Et voici Brenna, notre Guérisseuse.

La chasseresse ne broncha pas quand Brenna leva vers elle sa figure balafrée.

– Maintenant, aide-nous à nettoyer cette cour, reprit-elle. Je voudrais terminer le travail pendant qu'il fait encore jour.

Elphame se tourna vers la fontaine, ignorant les regards suspicieux échangés entre son frère et la Guérisseuse.

– Assez, Elphame ! Demain est un autre jour. Les autres sont partis, y compris ta cuisinière et ses harpies. A l'heure qu'il est, tous ont mis le cap sur Loth Torr pour y trouver un repas chaud et un lit confortable.

Cuchulainn n'en pouvait plus. L'inépuisable énergie de sa sœur l'avait exaspéré. Aidé par la chasseresse, il venait de traîner une charrette pleine de gravats vers l'amoncellement de débris qui n'avait cessé de grossir devant les murailles du Château. Il avait espéré que ce serait la dernière. Or, en revenant dans la cour, il avait découvert que son obstinée de sœur, assistée par Brenna, avait rempli une nouvelle charrette pour dégager le bassin de marbre.

– Pourquoi ne pars-tu pas ? fit-elle sans daigner le regarder. Je vais finir de charger cette charrette, puis je m'en irai.

Elle lança un regard à travers le trou gigantesque du plafond, vers le ciel, où les ultimes lueurs du couchant allumaient de pâles reflets mauves.

– Non, répondit Cuchulainn. Je ne veux pas que tu traverses la forêt toute seule.

– Oh ! je t'en prie ! Nos gens n'ont cessé de faire l'aller et retour entre Loth Torr et le château toute la journée. Je te parie que même les écureuils ont pris la fuite, incommodés par tous ces va-et-vient.

– Elle ne sera pas seule. Je l'accompagnerai, déclara la chasseresse.

– Moi aussi, renchérit Brenna.

Elphame arqua un sourcil.

– Satisfait?

– Ahoum..., grommela-t-il avant d'ajouter fermement : Si tu n'es pas à l'auberge à l'heure du dîner, je reviendrai te chercher. Tiens, prends ça.

Il défit la boucle d'une ceinture fine qui lui enserrait la taille. Elphame vit l'étui en cuir dans lequel reposait un petit poignard effilé. Cuchulainn lui lança la ceinture et elle l'attrapa prestement au vol.

– Je t'ai déjà dit que tu devrais être armée.

Il tourna les talons et s'en fut en marmonnant.

– Hé ! occupe-toi de ta propre sécurité plutôt ! cria Elphame. Wynne te donnerait du fil à retordre si elle savait que tu traites ses assistantes de harpies... Oh, la barbe ! Je déteste cette manie de me protéger.

– Il t'aime beaucoup, dit Brenna.

– Et cela t'agace, fit remarquer Brighid.

– Tu ne crois pas si bien dire. Si je ne me montre pas au dîner, il est capable d'accourir au pas de charge, sabre au clair, pour me défendre contre je ne sais quels ennemis imaginaires.

Brenna éclata d'un rire communicatif et, peu après, Brighid et Elphame se joignirent à elle. Pendant les minutes qui suivirent, tandis qu'elles travaillaient côte à côte, Elphame se prit à rêver de rires joyeux redonnant vie aux ruines. Elle n'avait plus eu besoin de toucher le pilier central pour savoir qu'elle était la bienvenue ici. Le Château délabré l'avait accueillie comme s'il l'avait attendue depuis très longtemps. Ces murs chargés d'histoire s'étaient dressés, noirs et solitaires sur la falaise, pendant plus d'un siècle. Et en une seule journée, la situation avait changé radicalement, car elle pouvait sentir alentour le frémissement d'une nouvelle vie, d'un nouvel espoir.

– Cela suffit, dit-elle enfin en essuyant ses mains noircies sur sa jupe. J'ai hâte de me plonger dans un bain chaud. Presque autant que de déguster un bon repas.

Brenna hocha la tête, tout en époussetant ses vêtements. De longues traînées de suie maculaient le pelage clair de Brighid. Celle-ci s'empara des longues lanières de cuir, les passa autour de ses épaules. Ainsi attelée à la charrette, elle se mit à la tirer vers la sortie.

– Je vous parie qu'il n'y aura pas une seule baignoire assez large pour moi à Loth Torr, lança-t-elle en traversant la cour avec sa charge, flanquée d'Elphame et de Brenna.

– Je n'y ai jamais pensé, dit la Guérisseuse. Cela doit être affreux de ne pas pouvoir se baigner.

– Surtout quand on est du sexe féminin, lui rétorqua Brighid. Les centaures mâles n'aiment pas trop se laver.

– Comme tous les hommes, jeta Elphame en riant. Quand nous étions enfants, mère devait presque traîner Cuchulainn et Finnegas au bain.

En riant, elles émergèrent à l'extérieur des murailles.

– Regardez cette montagne de détritrus ! s'exclama Elphame tandis qu'elles déversaient le contenu de la charrette sur le tas de débris. Nous avons fait du bon travail.

– Absolument, approuva Brenna en faisant rouler les muscles de son dos et de son cou. J'espère qu'ils ont de l'hydromel, à l'auberge. Un verre nous aidera à nous détendre.

Elphame esquissa un geste de satisfaction.

– J'en prendrais bien un, moi aussi. Maintenant, en route, mes amies.

A peine avaient-elles atteint la lisière de la forêt qu'elle s'arrêta net.

– J'ai oublié le poignard de Cuchulainn. Il aura une attaque si j'arrive les mains vides. Attendez-moi ici, j'en ai pour une minute.

Elle banda ses muscles d'acier et s'élança vers la forme massive du Château. L'instant suivant, elle franchissait les murailles crénelées, traversait l'enceinte et pénétrait dans la cour carrée, noyée dans l'ombre épaisse.

– Voyons, où est-elle, cette satanée ceinture ? J'aurais dû avoir la présence d'esprit de l'agrafer autour de ma taille.

– C'est ça que tu cherches, petite pouliche ?

Un frisson glacé la parcourut. La voix profonde avait retenti dans son dos ; le son revêtait une qualité particulière, comme s'il traversait une cloison liquide. Comme dans un rêve, Elphame se retourna.

Il était assis sur le bord de la fontaine. Elle l'apercevait clairement, car sa peau luisait doucement dans l'obscurité, comme des perles à la flamme des bougies. Au travers de son corps semi-transparent, Elphame pouvait voir les murs lépreux.

– Oh ! fit-elle en relâchant le souffle qu'elle avait retenu sans s'en rendre compte.

Ses membres tremblaient violemment. Le spectre leva la main.

– N'aie crainte, Elphame, je ne te veux aucun mal.

Il pointa le menton vers la ceinture, posée négligemment sur le bassin de marbre.

– Voici ce que tu cherches.

Elphame fit un pas en avant pour attraper l'objet.

– M... merci, balbutia-t-elle.

– De rien, répondit l'homme désincarné en inclinant galamment la tête. Cela me fait plaisir que tu sois venue, finalement. Même les morts ne peuvent pas attendre éternellement.

– Vous... me... connaissez ? parvint-elle à articuler dans un murmure.

– Oui, je te connais. Tu es une brave petite pouliche... Regarde-toi. Une parfaite association de deux univers. Tu as fait le bon choix, Elphame.

– Le bon choix pour quoi faire ? Qui êtes-vous ?

– Ton intuition te le dira.

Elle prit une inspiration et examina le fantôme. Il avait l'apparence d'un homme âgé, mais ne manquait pas de grandeur. Il portait une ample chemise en lin sur un kilt soigneusement drapé. Des bandes bleu saphir et vert citron alternaient sur son tartan. Elphame écarquilla les yeux. Cette combinaison de couleurs ne lui était pas inconnue. Sa mère portait le même vêtement. Elphame en possédait un également, et pour cause : le sang du Clan des MacCallan circulait dans ses veines.

– Tu es le dernier MacCallan, dit-elle.

Un sourire joua sur les lèvres fantomatiques.

– C'est bien ce que je fus. Mais c'est toi, à présent, qui occupes ce rang. Je ne peux rester plus longtemps car tes compagnes reviennent. A bientôt, petite pouliche... A bientôt...

Il disparut dans un halo de brume lumineuse qui resta suspendue au-dessus de la fontaine.

– Elphame, est-ce que ça va ? fit la voix de Brenna depuis l'entrée du manoir.

– Oui, cria-t-elle.

Elle passa une main tremblante sur son visage. Quand elle avait dit à sa mère que les esprits du Château ne lui feraient aucun mal, elle le croyait. Elle n'avait pas imaginé, cependant, qu'ils se montreraient aussi vite.

– Si j'avais su que je rencontrerais le seigneur MacCallan en personne..., marmonna-t-elle.

– Que dis-tu, Elphame ? demanda Brighid en pénétrant dans la cour.

Ses sabots martelèrent le sol tapissé de feuillages.

– Il fait nuit noire, ici. Ce n'est guère étonnant que tu te sois attardée.

Elphame s'efforça de sourire.

– Tu as raison. J'ai eu un mal fou à trouver le poignard. Je l'ai maintenant, aussi pouvons-nous enfin partir. Je commence à avoir faim.

Avec un ultime regard en direction de la fontaine couronnée de brume, elle se hâta de sortir de la cour enténébrée.

Elles cheminaient sur la route déblayée, sous le clair de lune argenté. Une brise légère charriait dans l'air frais l'arôme des arbres en fleur. Elphame commençait à se détendre. Dehors, au milieu de la nature, en compagnie de Brenna et Brighid, qui évoquaient tranquillement les événements de cette journée mémorable, elle avait peine à croire que, un peu plus tôt, elle avait rencontré l'esprit du châtelain mort depuis cent vingt-cinq ans. Elle ne doutait point de l'existence des fantômes, mais la nouveauté de l'expérience la surprenait. Hier encore, l'univers de la magie lui était hermétiquement fermé. Or, en l'espace d'un jour, tout avait basculé. Les pierres et les morts lui parlaient... Les rires et les exclamations de ses deux compagnes la tirèrent de ses méditations.

– Franchement, Brighid, n'est-ce pas une bonne idée ? disait Brenna. C'est assez grand pour que tu puisses t'y baigner. Qu'en penses-tu, Elphame ?

Elphame regarda dans la direction indiquée par la Guérisseuse. En contrebas, le terrain s'affaissait brusquement pour aboutir à une mare claire nichée au creux des rochers. Trois cascades se jetaient dans l'eau, du haut de la falaise. La surface miroitait à travers les pins. Elphame scruta Brenna, sans dissimuler sa surprise. Voulait-elle vraiment qu'elles se baignent là, toutes les trois ? Elphame ne s'était jamais baignée devant des étrangers, pas même devant ses propres servantes. Elle se demanda si elle aurait l'audace de se déshabiller sous les yeux de ses compagnes. C'était chose courante entre amies, après tout.

– Excellente idée, répondit-elle résolument.

Elle s'engagea aussitôt sur le chemin qui descendait parmi les pins et les rochers vers la mare. Elle entendait derrière elle les pas de Brenna et de Brighid. Oui, elle pouvait le faire, se rassura-t-elle. Si elle tenait à passer pour une personne normale, il fallait se comporter normalement. Les femmes qui rendaient visite à sa mère se baignaient souvent ensemble dans le bassin. Jusqu'alors, sa timidité avait constitué l'exception à la règle.

A présent, elle se tenait au bord de la mare. De près, celle-ci paraissait plus vaste que vue du haut de la falaise. Les trois cascades ruisselaient comme une pluie de cristal dans un bruissement mélodieux.

– Le lac a l'air assez profond, dit Brenna.

– Et froid, renchérit Brighid.

– Tant mieux, répondit la Guérisseuse en dégrafant la broche qui retenait sa tunique sur son épaule droite. Un peu de fraîcheur après cette journée de dur labeur nous fera le plus grand bien.

Elle avait retiré son corsage et entrepris de dénouer la ceinture de sa jupe. Elphame ne pouvait détacher le regard du corps nu de Brenna. La partie gauche était couverte d'une peau douce, parfaitement lisse. Alors que la droite... Les cicatrices qui sillonnaient son visage ne s'arrêtaient pas au cou, comme Elphame l'avait supposé. Elles couraient le long de l'épaule, descendaient sur le sein, puis plus bas. On eût dit une délicate statue de cire qui aurait été partiellement fondue.

Brenna leva les yeux sur la Déesse et la chasseresse qui la scrutaient. Soudain, elle ébaucha un geste de pudeur, comme si elle prenait conscience de sa nudité. Elle avait oublié ses cicatrices. Aussitôt, elle baissa la tête et se concentra sur le nœud de sa jupe, afin de cacher son regard.

– Pardonne-moi, murmura Elphame. Je ne voulais pas...

– Ne t'excuse pas, fit Brenna d'une voix étouffée. Tout le monde regarde.

Elphame prit une inspiration. Elle ôta les broches sur ses épaules, défit la ceinture de sa jupe. L'étoffe glissa le long de ses jambes et tomba par terre. Entièrement nue, elle resta un instant debout, immobile, de sorte que ses amies pussent la contempler.

– Je comprends ce que tu ressens, Brenna. C'est pourquoi je me suis excusée.

Les yeux de la Gérissimeuse s'agrandirent. Pour la première fois de sa vie, elle contemplait la nudité d'une Déesse. Le corps d'Elphame n'était pas humain... Il était beaucoup plus. La moitié supérieure aurait fait pâlir de jalousie n'importe quelle femme. La cambrure de ses reins faisait ressortir ses hanches et ses cuisses de cheval. Sur toute la partie inférieure de son corps poussait un duvet profond, du même auburn que ses cheveux. Une toison triangulaire recouvrait son sexe.

Un bruit bizarre les fit soudain sursauter. Debout au bord de la mare, Brighid frottait l'un de ses sabots contre le roc, faisant jaillir une mousse piquetée de bulles.

– C'est de la pierre à savon, expliqua-t-elle. Je me rends utile en attendant que vous ayez fini de vous observer.

Se penchant, elle saisit un éclat de pierre entre ses doigts. Ensuite, elle retira son corsage et le posa soigneusement au sec, sur un rocher plat.

– Tu ne nous regardes pas ? s'enquit Brenna.

– A mes yeux, tous les humains sont bizarres et passablement contrefaits. Ainsi, vous m'avez l'air tout à fait normales, toutes les deux, répliqua la centaure en souriant, avant de plonger.

– Ce n'est pas tout à fait un compliment, mais cela me change agréablement, dit Brenna.

– Moi aussi, reconnut Elphame en se tournant vers sa nouvelle amie. Avons-nous fini de nous observer ?

– Absolument, bien que j'aurais envie d'examiner ta fourrure, si tu n'y vois pas d'inconvénient.

Elphame haussa les épaules.

– Cela m'est complètement égal, bien que ma *fourrure*, comme tu dis, soit en vérité un vulgaire pelage.

Brenna laissa courir un doigt sur le jarret d'Elphame, puis sur la surface noire et brillante de son sabot.

– Mmm, c'est aussi doux que cela en a l'air. Mais est-ce que la peau de tes jambes est aussi fragile que celle des humains ? s'enquit-elle aussitôt d'une voix professionnelle. Et comment réagis-tu aux plantes qui provoquent des irritations, comme par exemple la feuille de chêne ou les orties ?

– Si ton frère arrive, vous aurez bonne mine à discuter toutes nues sur les galets ! cria Brighid du milieu de la mare.

Brenna pâlit et jeta un coup d'œil furtif en direction de la route.

– Elle a raison. Ce serait affreux.

– On arrive, dit Elphame.

– N’oubliez pas la pierre à savon.

Brenna s’agenouilla pour ramasser deux pierres moussantes. Elle tendit l’une à Elphame, puis plongea dans l’eau froide en retenant son souffle. Elphame tâta l’eau du bout de son sabot.

– Persistes-tu à dire que tu as eu une bonne idée?

– Ce n’est pas si mal, une fois qu’on s’y habitue, répondit Brenna en claquant des dents.

– Eh bien, qu’attends-tu pour te baigner ? fit Brighid. Ta fourrure te protégera du froid... du moins une partie de ta personne.

– Voilà qui n’est guère rassurant, marmonna Elphame sans cesser de sourire.

Pour la première fois, elle avait des amies qui la taquinaient comme si elles se connaissaient depuis des lustres. Juste avant d’entrer dans l’eau, elle marqua une pause. Une sensation inconfortable, comme un picotement, agaçait son épine dorsale. Quelqu’un l’épiait ! Au prétexte de ramasser la pile de ses vêtements, elle se retourna. Son regard acéré se promena parmi les branches environnantes, mais elle ne remarqua rien d’inhabituel. Il n’y avait que des arbres. Aucune créature malveillante ne se dissimulait sous les feuillages, à part quelques oiseaux nocturnes. Pourtant, la sensation de picotement persistait.

– Tu sais, plus tu attendras, plus tu auras froid, cria Brighid.

Ses lèvres avaient bleui, mais elle passait énergiquement la pierre à savon dans ses cheveux.

Elphame se tourna de nouveau vers la mare. Son imagination lui jouait des tours, pensa-t-elle. Elle serra dans sa paume la pierre moussante, poussa un piaillement, et se jeta dans les flots glacés.

Lorsqu’elle se débarrassa de ses vêtements, Lochlan se dit qu’il devrait détourner les yeux. C’était la seule réaction honorable. Pourtant, il ne bougea pas. Elle le fascinait. Parfois, dans ses rêves, il se voyait en train de la caresser, de l’embrasser. Mais les images du songe se diluaient au réveil, laissant sa passion inassouvie. Et maintenant elle était là, nue, terriblement proche. Le désir grandit en lui, faisant frissonner ses ailes. Il était à la fois brûlant et glacé. La regarder était un doux supplice.

Quand elle se retourna pour scruter la forêt, il se figea au milieu des ombres. Les battements désordonnés de son cœur lui martelaient les tempes. Elle l’avait senti. Elle ne le connaissait pas encore, mais son âme avait déjà décelé sa présence.

Alors, elle se laissa tomber dans l’eau et son rire résonna dans la forêt. Elle ne riait jamais, dans ses rêves. Dans la vraie vie, il l’avait vue sourire quelque fois à son frère ou à l’un de ses parents. Le son mélodieux de son rire eut le don d’apaiser son ardeur. Il sentit ses propres lèvres se retrousser. Elphame devrait rire plus souvent. Il voulait la voir heureuse. Heureuse avec lui. Si seulement il y avait un moyen...

La Prophétie. Cette pensée revint le hanter. Comment pourrait-il accomplir la prédiction dont il était l’instrument et continuer à vivre ? Certes, il ne voulait pas que son peuple soit soumis à la souffrance et à la folie. Non. Il n’osait imaginer ce qui arriverait si sa quête échouait. Sa mère

avait été si catégorique, et son adoration pour Epona si profonde... Il se souvenait encore de son visage radieux, tandis qu'elle accomplissait le rituel de la Déesse. Sa mère lui avait révélé la volonté d'Epona. Elle était si sûre de ce qu'elle affirmait... Sa foi l'avait aidée à survivre à un viol brutal, puis à surmonter les affres de l'accouchement. Malade, affaiblie, elle avait rassemblé autour d'elle d'autres femmes comme elle et, toutes ensemble, elles avaient réussi à élever leurs enfants hybrides. Des enfants dont les mères étaient supposées mourir en les mettant au monde. Elles étaient censées servir seulement de mères porteuses aux Fomores, les bannis de Partholon, cette race de démons dont les femmes avaient été mystérieusement frappées de stérilité. Or, les femmes humaines n'étaient pas stériles. Elles pouvaient concevoir, donner vie à une nouvelle génération de Fomores. Malheureusement, au début, elles succombaient aux douleurs de l'accouchement.

La mère de Lochlan avait toutefois survécu, ainsi qu'un petit nombre de femmes. Sa Déesse l'avait sauvée... Combien de fois ne l'avait-il pas entendue répéter ces mots ? Presque autant de fois qu'elle avait mentionné la Prophétie.

Lochlan se redressa, plein de détermination. Il avait suivi le chemin de ses rêves pour trouver Elphame. Il ne lui restait plus qu'à l'approcher. Et à la soumettre... Les yeux clos, il s'appuya lourdement sur un épais tronc d'arbre. Ils étaient semblables, Elphame et lui, un mélange de deux races.

Le rire d'Elphame et le parfum de la brise firent jaillir d'autres réminiscences. Il crut revoir sa mère penchée sur le cours d'eau dans lequel ils lavaient leur maigre lessive. Elle avait toujours travaillé dur mais, chaque fois qu'elle s'évoquait à lui, il voyait son doux sourire ou entendait son rire léger.

– Tu es mon bonheur, mon tout petit, disait-elle. Un jour, tu ramèneras tes semblables à Partholon. Vous y serez heureux, enfin libérés de vos souffrances et de votre folie.

Elle n'avait jamais voulu en démordre. Selon elle, la Déesse entendrait ses prières et choisirait son fils Lochlan pour réaliser la Prophétie. Lochlan avait vainement essayé de la convaincre du contraire. Elle était persuadée que la partie humaine des hybrides triompherait des sombres pulsions inscrites dans leur sang fomore. Et que l'influence de la bonne Déesse Epona l'emporterait sur la folie qui les rongait.

– Cela se fera. Il le faut, murmura-t-il, éprouvant le besoin d'entendre le son de sa propre voix. L'homme en moi est plus fort que le démon. Mon père a violé ma mère et l'a mise enceinte, mais sa race fut vaincue par l'armée de Partholon, tout comme l'amour de ma mère a vaincu la douleur et l'horreur de ma naissance.

Oh ! il ne devrait pas se souvenir du passé, ni de ceux qu'il avait laissés derrière lui, là-bas, dans les Terres Désolées. Il avait besoin de se ressaisir, de se concentrer sur sa mission. Un élancement de douleur vrilla sa tête... Lochlan l'accueillit avec gratitude. La douleur était une vieille et bonne compagne. Son absence signifierait que le sang maudit de son père avait gagné la partie.

Il rouvrit les yeux et s'accroupit, afin de mieux épier Elphame. Les trois amies sortaient de la mare en s'ébrouant et en riant. Nues, frissonnantes, elles se précipitèrent vers leurs vêtements. Le poulx de Lochlan s'accéléra.

« S'il Vous plaît, Epona, aidez-moi à accomplir la Prophétie sans lui faire de mal. »

Parfois, il adressait une prière fervente à la Déesse, malgré la culpabilité qui le dévorait. De nouveau, le rire d'Elphame flotta vers lui. Il s'arma de courage pour finir sa prière : « Accordez-moi une chance de la conquérir... » Il trouverait le moyen d'approcher Elphame. Dans ses rêves, il l'avait souvent vue courir vers lui, seule. Il avait attendu pendant plus d'un siècle. Il pouvait attendre encore quelques jours.

Cuchulainn avait déjà harnaché sa monture. Il était prêt à partir à la recherche de sa sœur, lorsque les trois femmes arrivèrent à l'auberge de la Jument. Il ouvrit la bouche pour fustiger l'inconséquence d'Elphame, mais leur vue le réduisit au silence. Toutes trois riaient et bavardaient ensemble, y compris sa grande sœur solitaire. Par la Déesse, Elphame rayonnait de bonheur ! Et la petite Guérisseuse chevauchait la femme-centaure ! De mieux en mieux, pensa-t-il. Ce n'était guère qu'en cas d'extrême urgence que les centaures offraient aux humains de les transporter ; ils n'étaient pas des bêtes de somme ! Pourtant la chasseresse trottaït allègrement, chargée de son léger fardeau. Si ses congénères dissidents la voyaient, ils auraient une attaque, songea le jeune guerrier en réprimant un rire et regrettant d'avoir jugé Brighid trop sévèrement.

– Elphame ! cria-t-il en agitant la main.

– Désolée, souffla-t-elle, hors d'haleine. Nous nous sommes attardées près d'une mare pour nous baigner et... voilà, acheva-t-elle en tordant ses cheveux mouillés.

Cuchulainn n'était pas au bout de ses surprises. Comment ? Sa sœur s'était baignée sous le regard de deux étrangères ? Ses yeux passèrent de Brighid à la Guérisseuse pour se reposer ensuite sur Elphame. Toutes trois étaient trempées, les joues empourprées et l'air enchanté.

– C'est ma faute, dit la chasseresse en lançant à Cuchulainn un regard brillant de défi. J'avais peur de ne trouver aucune baignoire à ma taille dans Loth Torr et...

– J'ai suggéré que nous prenions un bain avant de rejoindre le camp, interrompit Brenna de sa voix douce et timide. Je crains que nous n'ayons entraîné Elphame.

Elle n'avait pas regardé une seule fois le guerrier en face et dissimulait soigneusement sous ses cheveux le côté droit de son visage.

– Je vois, fit-il en se frottant le menton. A l'avenir, j'irai me promener du côté de cette mare.

– Attention à ce que tu vas dire ! le mit en garde Elphame.

– Mais ce n'est pas toi que je regarderai ! rétorqua-t-il en souriant.

Ils se fixèrent un instant, riant sous cape. Elphame songea qu'elle allait devoir mettre son frère au courant de sa rencontre avec le fantôme de MacCallan.

– Où est-ce qu'on mange ? commença-t-elle.

Il pointa le menton en direction de l'auberge.

– Les tables sont dressées et on commence à servir.

Il regarda la chasseresse.

– Il semble qu'il y ait suffisamment de plats pour nourrir tout le monde.

Brighid émit un son de gorge et Brenna déguisa son hilarité sous une quinte de toux.

– Allez-y, toutes les deux, dit Elphame. Je voudrais faire le point de la journée avec Cuchulainn.

– Nous te garderons une place, promit la chasseresse.

Elle marqua une pause délibérée avant d'ajouter ironiquement :

– Et une à ton frère.

– Je peux descendre, maintenant, Brighid, dit Brenna.

Ce disant, elle passa la jambe par-dessus le dos de sa monture. Elle allait sauter à terre quand une main puissante la retint. Brenna se tourna. Elle s’attendait à voir Elphame, mais ce furent les yeux bleus de Cuchulainn qu’elle croisa.

– Puis-je vous aider, ma Dame ?

– Je... euh..., bredouilla-t-elle. Oui, bien sûr.

Le jeune homme la souleva par la taille. Elle était si légère qu’on eût dit que ses os étaient remplis d’air. Ses cheveux mouillés sentaient la pluie et l’herbe emperlée de rosée. Il la reposa gentiment sur ses pieds et s’inclina galamment, mais elle ne s’en aperçut pas, car elle suivait la chasseresse qui avait mis le cap sur l’auberge.

– Qu’est-ce que tu regardes ? s’enquit Elphame.

Cuchulainn secoua la tête, distrait.

– Je m’étonne qu’un centaure du Clan de Dhianna ait transporté une femme.

– C'est pourtant vrai.

– Ahoum... Etiez-vous poursuivies par les Fomores?

– Pas que je sache, mais si tu ne me fais pas confiance, tu peux retourner pour t’en assurer. Je te garderai une chaise près de moi pour le dîner.

Il prit une expression effarée qui arracha un rire à sa sœur.

– Mais non, idiot ! Je plaisante. Brighid a transporté Brenna parce que nous étions pressées. C'est tout.

– Cela ne ressemble pas à un Dhianna. Un centaure de cette tribu aurait laissé Brenna se débrouiller.

– Si Brighid était une Dhianna pure et dure, elle ne serait pas ici, répliqua Elphame. Donne-lui une chance, Cuchulainn, je te le demande. Elle est mon amie.

« Mon amie. » Il haussa les sourcils, stupéfait. Sa sœur n’avait jamais prononcé ces mots et, en les entendant, il s’en voulut de sa méfiance à l’égard de la centaure.

– Je suis désolé, dit-il en passant le bras sous celui d’Elphame. Tu as raison. Il ne faut pas juger les gens uniquement d’après leur appartenance.

Certes, il n’appréciait pas le ton sarcastique avec lequel Brighid s’adressait à lui, mais il s’abstint d’en faire la remarque. Elphame le scrutait toujours d’un air implorant.

– Alors ? Vas-tu lui donner sa chance ?

– Oui, ma chère sœur. J’ai exagéré, je l’admets. J’ai eu un Pressentiment désagréable que je n’ai pas réussi à définir... Peut-être que tous ces changements survenus chez toi m’ont rendu plus méfiant que d’habitude.

– Quels changements ?

– Visiblement, tu as choisi la bonne voie, Elphame. Tu appartiens à ce Château, puisque les vieilles pierres t’ont souhaité la bienvenue. De plus, tu ris en public, tu bavardes, tu te fais des amies...

– Je me fais des amies, répéta-t-elle comme si elle récitait une prière, les yeux brillants d'excitation.

– J'ai mal réagi, tout à l'heure, poursuivit-il d'un air sombre. Je suppose que toutes ces fables à dormir debout, à propos d'esprits et de fantômes, m'ont influencé. J'essaierai de ne plus y croire, je te le promets.

Elphame étudia le visage de son frère. Il souriait, plus détendu que jamais. Quelle serait sa réaction, si elle lui racontait qu'elle venait de croiser le fantôme du dernier châtelain MacCallan ? Cuchulainn faisait tout pour nier ses propres pouvoirs spirituels. Si elle lui avouait la visite du spectre, il retomberait sans aucun doute dans sa vieille obsession : vouloir à tout prix la protéger. Par ailleurs, elle-même se posait des questions sur la signification de cette apparition. MacCallan était resté discret sur le but de sa visite.

Elle décida de ne rien dire à Cuchulainn, tant qu'elle n'aurait pas clarifié les véritables motifs du châtelain mort. Du reste, il se pourrait fort bien qu'il ne réapparaisse plus jamais. Alors pourquoi inquiéter son frère inutilement ?

– Tu m'as entendu ? reprit-il. J'ai dit que j'essaierai de ne plus croire aux rumeurs.

– Je t'ai entendu et je me réjouis que tu aies reconnu tes torts. Maintenant, si tu renonçais à courir les jupons et optais pour le mariage, je serais la plus heureuse des femmes.

– Prends garde, si tu continues à parler comme notre mère, tes cordes vocales se dessècheront.

– Oh ! oh ! Maintenant, c'est moi qui ai peur.

Elle lui sourit.

– Allons manger...

– Avec tes amies ?

– Oui. Avec mes amies.

– Les étoiles, ici, sont beaucoup plus brillantes qu'au Temple d'Epona, remarqua Elphame.

– Parce que Loth Torr a moins de lumières que la cité du Temple, répondit Cuchulainn.

– Vous devriez contempler les constellations dans le ciel de la Plaine des Centaures, dit Brighid. Elles sont plus brillantes que des torches.

– Je ne suis jamais allée à la Plaine des Centaures, murmura Brenna d'une voix ensommeillée.

– Un jour, tu la visiteras. Toi aussi, Elphame. Là-bas, on peut courir en liberté sans s'arrêter, pendant des journées entières.

Elphame surprit le regard aigu que son frère posait sur la chasseresse et étouffa un soupir. Pourquoi trouvait-il Brighid aussi irritante ? Il semblait bien aimer Brenna, en revanche, et faisait tout pour lui être agréable. Or, chaque fois qu'il engageait un semblant de conversation avec la femme-centaure, leur joute semblait un combat de glace et de feu. Il avait accepté avec plaisir de se joindre à elles après le dîner, dans le camp de fortune qu'elles avaient installé pour la nuit. Hélas ! leur bonne entente n'avait pas duré. Cuchulainn et la chasseresse n'avaient cessé de

s'observer à l'instar de deux adversaires avant de s'affronter.

Elphame s'efforça de se détendre. Elle s'était allongée sur son lit de camp solidement amarré entre deux grosses racines, au pied d'un chêne centenaire. Tandis que Brigid décrivait à Brenna les beautés de la Plaine des Centaures, Elphame leva les yeux vers les étoiles. Elle et Cuchulainn avaient choisi cette clairière ceinte de chênes et de pins. Comme à l'accoutumée, elle avait préféré dormir à l'écart du groupe. Le dîner avait été plaisant ; ils avaient mangé derrière l'auberge, autour de longues tables en bois dans un champ éclairé par des torches et des feux. L'ambiance était à la gaieté. Chacun bavardait et riait avec ses voisins. Lorsque Elphame était arrivée au bras de Cuchulainn, les hommes et les centaures s'étaient redressés pour saluer la Déesse Vivante. Elphame avait répondu d'un bref signe de tête aux salutations. Ses mâchoires s'étaient contractées car, de nouveau, le culte dont elle faisait l'objet l'avait exaspérée. Heureusement, un instant plus tard, Wynne l'avait interpellée par son prénom, sans l'appeler Déesse ni même ma Dame et, peu après, les autres convives agissaient de même.

Aucun villageois ne s'était agenouillé devant elle en implorant sa bénédiction. En fait, Brigid attirait tous les regards, et non elle. Elphame retint un sourire au souvenir de tous ces centaures qui faisaient semblant de s'intéresser à Cuchulainn, assis en face de la belle chasseresse, et qui mouraient d'envie de mieux la connaître. Elphame avait assisté au spectacle, ravie. Pour une fois qu'elle n'était pas le point de mire ! Même les hommes louchaient vers la superbe centaure. Brigid avait accepté leurs hommages avec une cordialité mêlée de détachement. Elle incarnait l'orgueil féminin dans toute sa splendeur. Seul Cuchulainn semblait indifférent à ses charmes. A un moment donné, il l'avait surnommée « princesse de glace », ce à quoi Elphame avait répondu que, pour une créature glaciale, son amie semblait enflammer tous les mâles présents.

– Hé ! fit Cuchulainn, pourquoi souris-tu bêtement ?

– Parce que je suis heureuse.

– Endors-toi, Elphame. Tes amies se sont enfin tues.

C'était vrai. Brigid et Brenna s'étaient assoupies. Elphame se rendit compte que ses paupières étaient lourdes. Se tournant sur le côté, elle regarda son frère.

– Et toi, tu ne te couches pas ?

– Dans un instant.

Il mit une bûche dans le feu et s'appuya contre un arbre, les yeux fixés sur sa sœur. Elphame avait fermé les yeux et respirait légèrement. Le guerrier reporta son attention sur les deux autres femmes. Brigid dormait à poings fermés. La Guérisseuse, roulée en boule, lui tournait le dos. Ce soir, les gens l'avaient accueillie gentiment. Peut-être avaient-ils senti que Cuchulainn l'avait prise sous son aile. Il se dit que cet impérieux besoin de protéger Brenna découlait sans doute de l'amitié qu'Elphame lui témoignait. En tant que guerrier, il avait fait le serment de toujours protéger les plus faibles. Ensuite, il se rappela son parfum et son poids aérien, quand il l'avait soulevée dans ses bras pour l'aider à poser pied à terre.

Il détourna le regard de la Guérisseuse... et croisa les yeux grands ouverts de la chasseresse. Il sentit ses joues s'empourprer sous son regard silencieux et scrutateur.

– Je monte la garde la première, dit-elle. Je te réveillerai quand la lune atteindra le zénith.

Sans attendre de réponse, elle se déplaça et disparut dans la forêt, comme un gracieux cheval argenté. Cuchulainn entendit décroître le martèlement de ses sabots.

– Maudite princesse de glace ! marmonna-t-il. Elle se met le doigt dans l’œil, si elle croit qu’elle arrivera à me mettre en colère.

Il finit par s’allonger sur son lit de camp. Ses pensées dérivèrent vers mille choses différentes : combien il serait content quand il se coucherait enfin dans un vrai lit, combien la chasseresse l’agaçait, les travaux effectués en un jour... N’importe quoi pour ne plus songer à la voix douce de la femme au visage ravagé qui sentait bon la pluie et l’herbe coupée.

Le sommeil écrasait Elphame comme une chape de plomb. Dans son rêve, elle courait à travers une forêt de chênes verts. Il faisait nuit, mais la pleine lune illuminait le ciel comme une torche géante de neige et de feu. Le sol de la forêt était défriché. Ni bosse ni racine ne déformaient la terre. Elle respirait régulièrement, bandant les muscles de ses jambes et allongeant de plus en plus ses foulées. Bientôt, la vitesse brouilla sa vision et le vent lui cingla le visage.

Elle aimait courir. Son cerveau endormi lui rappela qu’elle n’avait pas couru depuis la veille de son départ du Temple. Depuis trop longtemps, murmura une voix en elle.

Le sol se soulevait et elle escalada la pente, ignorant la sensation d’échauffement dans ses mollets. Elle déboula dans une clairière noyée dans le brouillard. A bout de souffle, elle s’arrêta. Le brouillard s’enroula autour d’elle comme une épaisse écharpe grise. Elphame souffla dessus et, soudain, le gris brumeux se teinta de reflets rougeâtres.

Le brouillard virait au rouge.

Il tourbillonnait autour d’Elphame, dessinant des motifs compliqués, tel le labyrinthe de verdure dans les jardins du Temple. Dans son rêve, elle sourit, ouvrit les bras, les doigts écartés. Très lentement, elle se mit à tourner et, tandis que la brume caressait son corps, elle s’aperçut qu’elle était nue.

Elphame... La voix désincarnée flotta dans le brouillard. C’était une voix d’homme qu’elle ne reconnut pas.

– Viens à moi, Elphame...

Au lieu de l’alarmer, la voix inconnue fit vibrer une corde intérieure. Une brusque chaleur caressa son ventre. La brume écarlate et humide l’emplissait, lui léchait la peau, faisant jaillir des sensations qu’elle n’avait jamais imaginées. Et plus le brouillard s’épaississait, plus son désir enflait.

– Oui..., susurra la voix d’un ton charmeur. Laisse-moi t’aimer.

Un tissu arachnéen enveloppa Elphame. Partout où il touchait sa nudité naissait une flamme sur son corps. Non, pensa-t-elle, émerveillée, ce n’était pas une étoffe. Mais des ailes.

– Il a des ailes !

Le son de sa propre voix la réveilla en sursaut.

Dans les sombres forêts, au nord du Château de MacCallan, Lochlan s'assit sur son séant. Il était parfaitement réveillé et brûlant de désir. Il avait rêvé d'Elphame qui, pour la première fois en vingt-cinq ans, avait ressenti sa présence.

Il émergea de la grotte où il avait trouvé refuge, déploya ses ailes palpitantes et entreprit d'escalader la falaise dans l'espoir d'apaiser sa fièvre.

Il avait le cerveau en feu. La douleur menaçait de faire exploser sa tête, mais, au prix d'un effort titanesque, il parvint à la maîtriser. Il poursuivit son ascension en se concentrant sur ses gestes, jusqu'à ce que la sueur inonde sa peau et que sa respiration devienne saccadée.

Il avait vécu si longtemps... Cent vingt-cinq ans. Cette longévité exceptionnelle faisait partie de son héritage maudit et de celui de ses semblables. Il ignorait combien de temps son cœur continuerait à battre encore. Pendant combien de temps la folie meurtrière qui le guettait resterait tapie dans son sang. La lutte. La lutte permanente contre le mal.

Rends-toi ! Arrête de te battre ! Laisse la folie t'emporter !

Il savait que la douleur s'arrêterait dès l'instant où il accepterait de capituler. Il serra les dents. Alors, il deviendrait comme son père, songea-t-il. Une bête féroce. Un démon. Oh, non ! Il souhaitait un autre avenir pour lui et pour son peuple.

Elphame... Son nom était comme une pluie d'eau fraîche sur son âme écorchée.

Ils s'étaient rencontrés dans le rêve – il en était convaincu. Elle avait entendu sa voix, s'était ouverte à lui. Il l'avait enveloppée de ses ailes et l'avait caressée. Elle l'avait reconnu... du moins une partie de ce qu'il était. Et il l'avait entendue parler très clairement.

« Il a des ailes ! »

La voix d'Elphame se propagea en lui. Une joie indescriptible l'envahit, rendant la douleur plus tolérable.

Son rêve la tourmenta toute la matinée et une partie de l'après-midi. Au lieu de fixer son attention sur ses tâches, Elphame se remémorait les caresses du brouillard écarlate. A un moment donné, l'un des ouvriers lui adressa la parole, la tirant de ses réflexions.

– Qu'avez-vous dit ? Excusez-moi, j'avais la tête ailleurs...

Elle se tança en silence de sa distraction. Ce n'était qu'un rêve, après tout, une fantaisie nocturne sans conséquence.

– Eh bien, cela prendra un peu de temps, mais je pourrai la réparer, répéta obligeamment l'ouvrier.

C'était un jeune homme aux épaules larges et aux mains calleuses. Au milieu de son visage tanné par les intempéries, ses bons yeux bruns inspiraient confiance. Il se redressa de derrière la fontaine où il était accroupi, avant de poursuivre ses explications.

– On a déjà commencé à déboucher le puits du Château ainsi que les canalisations. Quand ça sera terminé, l'eau coulera dans la cuisine et dans cette fontaine...

– Très bien, je vous remercie.

L'ouvrier s'inclina poliment et s'éclipsa. Elphame contempla la statue de la belle jeune fille qui lui ressemblait presque trait pour trait. Les débris qui, hier encore, encombraient le bassin avaient été déblayés, le marbre nettoyé. La statue commençait à renaître. Danann avait recommandé une mixture de sable et d'eau savonneuse pour récurer le marbre. La même technique était employée pour le nettoyage des colonnes. En ce moment même, un groupe de femmes juchées sur des échafaudages lavaient et astiquaient les colonnes massives de la cour carrée, tandis que les couvreurs avaient déjà attaqué la reconstruction du toit. Le Château tout entier vibrait d'une vie nouvelle.

– Je devrais superviser les travaux au lieu de t'admirer, murmura Elphame à l'adresse de la jeune fille en pierre.

Débarrassé de sa pellicule de suie, le visage de Rhiannon resplendissait à la lumière. Sculpté dans un marbre d'un blanc crémeux, il formait un étonnant contraste avec son corps recouvert d'un manteau de poussière noirâtre.

– Mais pour une raison que je n'arrive pas encore à m'expliquer, je pense que tu es terriblement importante.

– J'approuve votre initiative de parler à la pierre, ma Dame.

La voix profonde de Danann dans son dos la fit sursauter. Le Maître des Pierres se déplaçait comme un serpent d'eau, presque aussi silencieusement que la chasseresse. Remise de sa surprise, Elphame toucha la joue de la statue.

– Je ne sais pas pourquoi je m'attarde ici, soupira-t-elle. Quelque chose m'attire toujours vers cette fontaine, vers le cœur du Château. Et je ne serai pas en paix, tant que tout cela ne reprendra pas vie.

– Le cœur et la vie, articula lentement Danann. Voilà un choix de mots des plus intéressants. Vous décrivez cette bâtisse comme un être vivant. Vous êtes-vous demandé pourquoi ?

Le regard d'Elphame effleura le centaure avant de se reporter de nouveau vers la statue.

– Oh ! c'est facile ! Pour moi, ce Château est vivant. Je ne le vois pas comme un tas de pierres mortes et de tuiles brisées.

Le souvenir de sa rencontre avec le fantôme de MacCallan resurgit, mais elle garda le silence. Elle avait scrupule à en parler à Danann, alors qu'elle n'avait rien dit à son frère.

– Mais oui, Déesse. Indéniablement, vous avez des affinités avec cet endroit.

– C'est une expérience que je n'ai jamais faite avant, Danann, répondit-elle d'une voix pensive.

Le centaure lui sourit.

– Sans doute parce qu'avant de venir ici, vous accordiez trop d'importance à vos problèmes personnels pour ressentir la magie qui nous entoure.

– J'étais peut-être trop insouciante...

– Non, Déesse. Vous étiez comme tout le monde. Du moins le croyiez-vous...

Elle ne sut que répondre. Elle détestait être appelée Déesse, mais dans la bouche du centaure, ce titre perdait sa connotation solennelle. Toute sa vie, Elphame avait désiré ardemment deux choses contradictoires : être comme le reste de l'humanité et avoir un talent de magicienne.

– Je ne sais pas, dit-elle finalement. C'est dur à comprendre.

– Oui, pour ceux qui peuvent entrer dans le royaume des esprits, tout cela n'est pas facile, répondit-il avec gentillesse.

– Je voudrais en apprendre davantage. Voudriez-vous m'enseigner la magie, Danann ?

Il lui jeta un regard scrutateur.

– N'avez-vous pas appris à aborder les esprits de la Terre lorsque vous faisiez vos études au Temple de la Muse ?

– Non, reconnut-elle.

– Je vois...

Il marqua une pause, pesant chaque mot.

– Sachez que je ne suis ni professeur ni chaman. Je ne peux vous instruire. Je possède simplement le don d'entendre les esprits et plus particulièrement ceux qui habitent les pierres.

Ledésappointementsepeignitsurlestraitsd'Elphame, mais le centaure n'avait pas fini son discours.

– Je ne peux vous instruire, répéta-t-il. Mais je peux vous guider.

– Oh ! Danann, merci !

Elphame saisit la main ridée du centaure et la pressa entre les siennes.

– Comment voulez-vous que je rejette une étudiante aussi charmante ? dit-il d'un ton affectueux. Venez, allons marcher un peu. Mes vieux os protestent quand je reste trop longtemps immobile.

– Volontiers. Où voulez-vous aller ?

Danann ébaucha un sourire énigmatique.

– Laissez-vous conduire par les esprits, Déesse. Nous les suivrons.

Elphame fronça les sourcils. Se laisser conduire par les esprits ? Comment ? Le Maître des Pierres la scrutait comme s'il ne doutait pas que les forces invisibles allaient lui indiquer une direction ou lui livrer un message. Elle se concentra sur les pierres mais, en dehors d'un sentiment de sérénité, n'éprouva rien.

– Je... ne peux pas..., souffla-t-elle.

– Vous faites trop d'efforts. Commencez tout doucement. Ouvrez-vous aux esprits et mettez-vous en marche. Ils vous guideront si vous n'essayez pas de forcer leur volonté.

– M'ouvrir ? demanda-t-elle, se sentant ridicule.

– Oui, répondit-il patiemment. Prenez trois inspirations et cessez de penser.

Elphame s'empressa d'obéir. Elle respira à fond trois fois, vida son esprit, puis donna à ses jambes l'ordre de bouger. Enfin, elle quitta la cour, le centaure sur ses talons et amorça un itinéraire sans but précis en direction des cuisines. En arrivant dans la vaste salle de séjour grouillant d'ouvriers, elle se sentit contrainte de tourner à droite.

– Rappelez-vous que notre monde est imprégné d'âmes, disait Danann d'une voix suggestive aux inflexions hypnotiques. Les pierres, l'eau, les arbres, chaque chose dans la nature possède une âme. Tout vit, respire et parle à ceux qui peuvent l'entendre.

Quelque chose remua dans le tréfonds d'Elphame ; elle franchit la porte couronnée d'une abside qui menait vers une autre cour, beaucoup plus petite que la cour carrée. L'espace s'ouvrait, ici aussi, sur la voûte céleste, à ceci près qu'il n'y avait jamais eu de plafond auparavant. Le sol n'était pas recouvert de dalles en marbre mais d'herbes folles à hauteur de genou. Plusieurs entrées perçaient les murs environnants. Elphame s'avança vers l'une des portes. Une étroite volée de marches s'incurvait en colimaçon vers un étage presque entièrement calciné qui avait dû abriter jadis les quartiers des soldats. Les jambes d'Elphame se remirent en mouvement, ses sabots foulant les mauvaises herbes. Elle n'avait pas encore visité cette partie du manoir, mais se dirigea tout droit vers l'escalier en colimaçon, comme entraînée par une puissance magnétique. A quelques pas de là, elle s'immobilisa. Une immense tristesse l'assaillit, aussi profonde qu'inattendue.

– Oooh ! soupira-t-elle en clignant les yeux pour chasser ses larmes.

– Respirez, intima Danann. La nature regorge de forces spirituelles. Elles ne vous veulent aucun mal. Oubliez vos pensées et écoutez-les.

Approchez, bande de lâches !

Elle reconnut instantanément le timbre caverneux. C'était la voix qui lui avait parlé la veille au soir. Un flot d'images jaillit en elle et elle se débattit pour conserver son calme. La petite cour s'animait, à l'instar d'un souterrain enténébré, éclairé soudain par les lueurs vives d'une torche enflammée. Brusquement, les ombres du passé surgirent de toutes parts.

MacCallan était solidement campé sur ses jambes, en bas de l'escalier en pierre. D'horribles créatures ailées l'entouraient. Du sang coulait des blessures qu'il avait à la poitrine et sur les bras, mais il faisait tourner son épée au-dessus de sa tête afin d'éloigner ses assaillants.

– Approchez donc, bande de lâches !

MacCallan réitéra son appel. Fascinée, Elphame ne pouvait détacher les yeux du vaillant guerrier. Ses invectives avaient attiré une nouvelle meute de monstres. Leurs ailes dardaient, menaçantes, des grognements moqueurs s'échappaient de leurs gueules sanglantes.

Elphame retint son souffle ; le cercle hideux se resserrait, mais MacCallan ne montrait aucun signe de panique. Ses mouvements restaient calmes, précis. La redoutable lame de son épée décapita la première, la deuxième puis la troisième tête qui s'approchaient. Hélas ! ses ennemis étaient trop nombreux. Bientôt, leurs griffes et leurs dents acérées se mirent à déchiqueter sa chair. Acculé contre le mur, MacCallan se défendait à coups de poing. Ses mains étaient poisseuses de sang et l'image vira au rouge sombre.

Enfin, le chef du Clan s'affaissa sur les genoux.

Elphame poussa un cri strident. Il ne s'agissait que d'une vision, elle le savait, mais la scène paraissait bien réelle. Elle enfouit son visage dans ses mains et tomba à genoux en même temps que MacCallan. Alors, l'image disparut.

– Vous avez été le témoin du passé, dit Danann. Restez tranquille et essayez de comprendre ce que les esprits ont voulu vous dire.

Elphame attendit que ses tremblements s'arrêtent pour rouvrir les yeux. La journée était paisible ; les rayons du soleil printanier éclaboussaient de reflets d'or la petite cour. Les sinistres fantômes avaient disparu. Elle s'essuya les yeux en s'efforçant de rassembler ses pensées, mais le noble visage de MacCallan resterait à jamais gravé dans sa mémoire.

La scène de sa mort n'avait pas été rejouée pour rien, se dit-elle. Pourtant, elle eut beau chercher, elle ne trouva aucune explication. Honteuse, elle se mordit la lèvre et baissa les yeux. Quelque chose parmi les herbes folles brillait dans la lumière. Le souffle court, Elphame allongea le bras... Elle ramassa un objet métallique et le leva vers le soleil.

C'était une broche ronde en argent terni, incrusté de crasse. Mais ni le brasier ni le temps n'avaient pu effacer le blason gravé sur le métal : une jument cabrée sur ses jambes arrière.

– La broche de MacCallan, déclara Danann, penché sur la trouvaille d'Elphame. Voilà pourquoi les esprits vous ont amenée jusqu'ici. Chérissez-la, Déesse. MacCallan vous en fait cadeau.

Passant le doigt sur la ciselure, elle crut entendre la voix du fantôme, lorsqu'elle l'avait reconnu en tant que chef du clan.

– Oui, petite pouliche, je l'étais. Cette position te revient, à présent...

Ainsi, le spectre familial était amicalement disposé à son égard, songea-t-elle en tournant la broche entre ses doigts, tandis qu'elle regagnait à pas lents la cour rectangulaire.

– Ce fut une rude expérience, dit simplement Danann. Il serait sage que vous vous reposiez un peu, maintenant. Vous avez besoin d'eau et de nourriture. Les incursions dans l'univers des esprits sont épuisantes.

Elle hocha la tête, encore étourdie.

– Je l'ai vu mourir, murmura-t-elle d'une voix tendue. C'était affreux.

– Cela s'est passé il y a très longtemps, Elphame. Oubliez l'horreur et rappelez-vous seulement le merveilleux cadeau que vous avez reçu.

N'aurait-elle pu trouver la broche sans assister à ce carnage ? Comme s'il avait lu dans ses pensées, le centaure lui tapota l'épaule.

– Vous avez vu sa mort pour une raison que vous ignorez. Avec le temps, vous en comprendrez la signification. En attendant, concentrez-vous sur le cadeau. A présent, au revoir. Mes hommes ont apporté une nouvelle cargaison de pierres et je dois leur indiquer l'emplacement.

– Merci pour tout, Danann.

– Permettez-moi de vous donner un dernier conseil, Elphame. Ce soir, faites quelque chose pour vous. Souvent, les personnes qui entendent les esprits oublient de vivre leur vie.. Souvenez-vous toujours que la terre est vivante. Ayez en tête des images de vie, Déesse, pas des images de mort.

Là-dessus, le vieux centaure s'inclina et s'en fut.

– Où l’as-tu trouvée, dis-tu ? questionna Cuchulainn.

Il examinait la broche gravée au blason du Clan MacCallan.

– Au bas des marches qui mènent aux anciens quartiers des soldats, répondit Elphame.

Si elle ne lui avait pas dévoilé l’horrible vision, elle devinait vaguement la raison de ce silence. La scène terrifiante qui s’était matérialisée sous ses yeux, surgie du néant, l’enchaînait à tout jamais au Château. C’était, en somme, une affaire personnelle. Elle éprouvait une profonde affection pour son frère, une loyauté sans limites – des sentiments au demeurant réciproques – mais tous deux étaient trop différents. Elle vénérât le passé et venait d’accomplir une première incursion dans le Monde Spirituel. Cuchulainn, lui, ne jurait que par le présent. Les phénomènes mystérieux, incompréhensibles, éveillaient sa méfiance. Déjà, elle avait passé sous silence sa rencontre avec le fantôme de leur hôte. Les secrets s’accumulaient, mais elle avait décidé de ne pas infliger au jeune guerrier d’inutiles tourments.

– Regarde, c’est formidable ! dit-elle dans l’espoir de lui faire oublier la broche.

Elle n’exagérait pas. A l’approche du deuxième soir, les travaux avaient avancé d’une façon spectaculaire. La partie sud du manoir était presque entièrement nettoyée. Et la nuit suivante, d’après Cuchulainn, ils pourraient camper sur leurs terres au lieu de séjourner à Loth Torr.

La cour carrée semblait avoir retrouvé un peu de son ancienne splendeur. Les chapiteaux sculptés des colonnes, savonnés et briqués, brillaient d’un éclat laiteux. Brenna avait tenu à surveiller personnellement l’équipe des femmes qui les avaient décapés. Et quand Elphame et Cuchulainn l’avaient félicitée, son visage avait rayonné de plaisir.

Maintenant, frère et sœur inspectaient les cuisines. Là aussi, le changement forçait l’admiration. Les ouvriers étaient en train de ranger leurs outils. Wynne se détacha du groupe pour ébaucher une rapide révérence devant Elphame.

– C’est bon de vous voir, ma Dame..., dit-elle, puis en lançant un coup d’œil à Cuchulainn : Et vous aussi, guerrier.

Le jeune homme décocha à la jolie cuisinière son sourire ravageur.

– Tout le plaisir est pour moi, ma chère Wynne.

Soucieuse d’interrompre ce qui s’annonçait comme un long échange de compliments, Elphame s’empressa d’intervenir :

– J’ai peine à croire que vous ayez accompli de tels progrès en aussi peu de temps. On dirait que ce n’est plus du tout la même cuisine.

Les âtres resplendissaient, comme les fourneaux, débarrassés de la saleté et des rongeurs qui y avaient élu domicile, et l’on avait remplacé les moellons écroulés. Les femmes frottaient les murs, l’imposante table en marbre et le sol de pierre.

– Hé ! Wynne ! On a de l’eau, cria l’une des aides-cuisinières en actionnant le manche de la pompe.

Un filet de liquide noirâtre gicla dans l’évier et se transforma peu à peu en un jet d’eau limpide.

– Ma Dame, demain soir nous dînerons au Château, annonça solennellement la cuisinière.

– J’en suis très heureuse, Wynne.

La jolie rousse sourit, fit la révérence et regagna son poste.

– Il est grand temps que notre chasseresse assure ses fonctions, fit remarquer Cuchulainn d’un ton acerbe, tandis qu’ils regagnaient la cour carrée.

– C’est exactement ce qu’elle fait, jeta Elphame, agacée par la mauvaise foi de son frère. Elle est partie chasser cet après-midi.

– Ahoum ! grommela-t-il.

– Je ne comprends pas pourquoi elle te déplaît autant. Une si belle créature...

– Superbe, certes, mais trop arrogante à mon goût. Que veux-tu ? Je n’arrive pas à lui faire confiance.

– Pourquoi ? Parce qu’elle n’a pas succombé à ton charme ?

Cuchulainn haussa les sourcils.

– Maintenant que tu le dis... C’est vraiment un comportement inhabituel, en effet. Mais oublions un instant la belle chasseresse et revenons à nos moutons : je veux tout savoir sur la broche de MacCallan.

Ils traversaient la cour. Heureusement, la voix excitée de Brenna dispensa Elphame de répondre.

– Regardez ! La fontaine !

Un attroupement d’ouvriers admirait le bassin. Un jet boueux ruissela dans la vasque de Rhiannon, remplacé presque aussitôt par une cascade cristalline qui étincela sous les rayons du soleil déclinant. Le joyeux bruissement ricocha sur les colonnes, remplissant l’espace d’un écho mélodieux.

– Quelle merveille ! murmura Cuchulainn en enlaçant les épaules de sa sœur.

– Je suis d’accord, approuva Brenna en souriant à son amie.

Les reflets diamantés de l’eau dansaient dans ses prunelles sombres. Elphame avait perdu l’usage de la parole. Après vingt-cinq années d’une existence oisive, elle avait l’impression que d’un seul coup tous ses vœux s’exauçaient. Et ce sentiment de plénitude l’effrayait presque – oui, elle avait peur que le miracle ne soit qu’une illusion qui s’évaporerait comme la brume dans un songe.

La brume dans un songe. La comparaison lui rappela aussitôt son rêve, avec une intensité aiguë. Déroutée, elle porta la main à sa bouche et cligna à plusieurs reprises les paupières. Elle sentit le regard attentif de Cuchulainn peser sur elle, mais évita soigneusement de le croiser.

– Cela suffit pour aujourd’hui, dit-il brusquement.

Il fit signe à l’un des hommes.

– Dermot, allez dire aux autres que nous rentrons à Loth Torr pour la nuit.

– Oui, Monseigneur, dit Dermot en s’éclipsant.

Les hommes et les femmes commencèrent à se disperser, riant et bavardant. Au passage, ils rangèrent les cuves et les brosses le long des murs et suspendirent les serpillières humides sur les

barreaux des échafaudages.

– Est-ce que ça va ? s'enquit Cuchulainn.

Ils étaient restés devant la fontaine.

– Oui, dit Elphame, recouvrant sa voix.

– Tu es pâle, observa Brenna en la scrutant de ses yeux expérimentés.

– C'est l'émotion. On voit rarement tous ses rêves se réaliser en même temps.

– Emotion ou pas, tu dois te reposer.

– Je me range à l'opinion de ton frère, Elphame. Tu en as assez fait pour aujourd'hui. Un bon repas et une bonne nuit de sommeil te remettront d'aplomb. Je vais te préparer une tisane. Tes muscles sont trop tendus.

– Mes muscles n'ont pas besoin... Aïe ! cria Elphame lorsque Brenna enfonça le doigt entre ses omoplates.

– Et voilà !

– Tu ferais mieux de l'écouter, ricana Cuchulainn. Elle est aussi redoutable que notre mère.

– Tu prendras bien un peu de tisane, toi aussi ? se moqua Brenna.

– Misère ! Une de ces horribles décoctions au goût infect !

– Je suis Guérisseuse, pas cuisinière, rétorqua-t-elle en lui lançant une œillade acérée.

Cuchulainn rit de bon cœur mais soudain Brenna se figea. Voilà qu'elle badinait avec ce beau jeune homme maintenant ! Une brusque chaleur empourpra son visage. Elle savait que, lorsque sa joue intacte rougissait, les cicatrices de l'autre joue accusaient une vilaine teinte rosâtre.

– Je vais chercher les herbes, marmonna-t-elle.

Tête baissée, elle se précipita hors de la cour.

Cuchulainn la suivit d'un regard étonné.

– Qu'est-ce qui lui a pris ?

– Allons, mon vieux, un peu de bon sens. Tu le sais très bien. Tu n'as qu'à voir son visage.

– Je l'ai vu et je ne me suis pas transformé en statue de sel.

Une note étrangement douce vibrait dans sa voix. Qu'était-ce ? De la compassion ? De la sympathie ?

– Elle ne m'a fait aucune confiance, dit-elle, mais je crois qu'elle a subi le mépris de ses concitoyens, et pas seulement des femmes. Les hommes ont dû se montrer bien cruels à son endroit, surtout les plus jeunes.

– Si quelqu'un lui manquait de respect, ici, il aurait affaire à moi. Mes ouvriers l'ont parfaitement compris.

– Vraiment ? As-tu fait cela pour elle ?

– Elle est ton amie. Je ne tolérerai pas la moindre moquerie en ce qui la concerne, répondit-il, les yeux rivés à l'endroit où Brenna avait disparu.

Elphame fronça les sourcils. Jusqu'alors, seules les femmes de sa famille avaient bénéficié de

la protection de Cuchulainn. Se pouvait-il qu'il s'intéresse à cette guérisseuse au visage abîmé ? Elle secoua la tête, honteuse de ses pensées. Pourquoi cela ne serait-il pas possible ? Cuchulainn était jeune et séduisant, mais ne faisait pas montre de légèreté comme bien des jeunes gens de son âge. Brenna était charmante. Elle avait eu la malchance d'avoir été défigurée, mais Cuchulainn n'était pas du genre à s'arrêter aux cicatrices. Elle lui adressa un sourire affectueux.

– Merci de t'occuper d'elle.

– Tu n'as pas à me remercier, répliqua-t-il d'une voix plus forte qu'il ne l'aurait voulu. Je ne fais que mon devoir. Mais nous devrions partir, maintenant. Brenna s'inquiétera si nous tardons à la rejoindre.

En silence, ils traversèrent la cour, puis l'enceinte couronnée de remparts. Un essaim d'ouvriers s'écoulait de l'entrée principale en direction de la forêt. Ils saluèrent respectueusement Cuchulainn et Elphame, qui fut ravie de s'entendre appeler par son prénom.

– Les battants en fer pour la nouvelle porte arriveront avant la nouvelle lune, annonça Cuchulainn, alors qu'ils sortaient du manoir.

Elphame jeta un dernier regard en arrière.

– Tu as plaisir à admirer ton œuvre ? demanda-t-il avec un sourire.

– Oui, bien sûr. Sais-tu ce qui me ferait vraiment plaisir, là, tout de suite ?

– Quoi ?

– Je voudrais galoper. Je n'ai pas couru depuis que nous avons quitté le Temple d'Epona, souffla-t-elle posant la main sur l'épaule de son frère pour couper court à d'éventuelles protestations. J'ai besoin d'exercice, Cuchulainn.

– Mais tu ne connais pas cette région. Où iras-tu ? Il n'y a qu'une seule route entre le château et le village.

Elphame secoua la tête. Justement, elle s'interdisait d'emprunter la route en question. Si les autres s'apercevaient de sa vitesse, ils la considéreraient de nouveau comme une déesse. En réfléchissant, elle étudia la forêt d'un œil averti. Enfin, un sourire étira ses lèvres.

– J'irai le long de la falaise. La forêt se termine à quelques mètres du précipice. De là, le chemin part tout droit. Cela me permettra de voir clair devant moi. Et quant aux rochers, ils sont si gros que je n'aurai aucun mal à les éviter.

– Je me le demande, Elphame. Je n'aime pas l'idée de te savoir toute seule. Je préfère t'accompagner. Laisse-moi le temps de seller mon cheval et...

– Non, coupa-t-elle avec impatience. Je n'ai pas besoin d'escorte.

Elle tapota sa ceinture où elle avait accroché l'étui en cuir.

– J'emporte ton poignard. Il fait encore jour, je ne risque rien. Je retournerai à Loth Torr pour avaler la tisane de Brenna avant la tombée de la nuit, je te le promets.

– Je n'aime pas ça.

– Tu me crois assez sotte pour sauter dans le vide ?

– Non, mais je ne serai pas tranquille.

– Tu me rappelles notre mère.

Il laissa échapper un soupir. Connaissant l'entêtement de sa sœur, il n'avait plus qu'à baisser les bras.

– Bon... Mais essaie de tenir ta promesse. Cela veut dire qu'*avant* la tombée de la nuit, tu seras assise près de moi à l'auberge devant le breuvage de ta guérisseuse, et pas en train de chercher ta direction sur la falaise.

– Oui, oui, oui ! cria-t-elle, au comble de l'impatience.

Elle l'étreignit brièvement et lui planta un baiser sur la joue.

– Prends soin de Brenna jusqu'à mon retour.

Sur ces mots, elle s'élança en avant à la vitesse de l'éclair. Cuchulainn cria quelque chose dans son dos, mais le vent emporta le son de sa voix.

Le Château de MacCallan était construit sur les hauts plateaux surplombant l'océan. Elphame longea le nord de la falaise, au-dessus du rivage déchiqueté. Le sentier sinuait vers la masse sombre de la forêt, laissant le manoir silencieux et austère sur son promontoire solitaire.

Un calme étrange régnait alentour. Elphame pensa que bientôt son domaine grouillerait d'habitants. *Son* château et *ses* gens, songea-t-elle, heureuse.

Lorsqu'elle jugea qu'elle était suffisamment loin, elle fit une halte et amorça une série d'étirements afin de réchauffer les muscles de ses jambes. Elle respira profondément l'air salin. En contrebas, les vagues se brisaient contre les rochers. Le soleil déclinait vers la mer bleu saphir, striant l'ouest de lueurs flamboyantes. Elle se sentait si bien ici, tellement en paix avec elle-même et les éléments, qu'elle se demanda comment elle avait pu vivre ailleurs.

Quand ses muscles furent prêts, elle se lança à petites foulées sur le chemin ; il lui fallait d'abord s'habituer au terrain avant d'atteindre sa vitesse maximale. Contrairement à la prairie derrière le Temple d'Epona, les valonnements étaient plus prononcés ici. Des rocs aigus affleuraient sur le sol dur ; elle devait les contourner ou sauter par-dessus, mais cet effort ne fit qu'augmenter son exaltation. Flanquée de la forêt d'un côté et de la mer de l'autre, elle avait la sensation de courir sur un ruban de terre qui aurait été créé pour elle seule. Elle se pencha en avant et força l'allure. Le vent sifflait à ses oreilles mais elle continua à courir, de plus en plus vite. Le sage conseil de Danann lui revint à la mémoire : « Faites quelque chose pour vous-même. » Comme par miracle, la tension des derniers jours disparut, tandis que ses sabots martelaient la rocaïlle à leur rythme familier. Elle accéléra davantage, puisant dans les ressources de sa force fabuleuse.

Devant elle, un large cours d'eau déversait sa cascade cristalline par-dessus la falaise. Elphame ralentit puis décida de remonter la rivière vers l'amont. Elle aimait la mer et le clapotis des flots, mais l'appel de la forêt était plus fort. Ses sabots foulèrent pendant quelques instants un sol moussu, velouté de varech, puis elle s'enfonça dans le sous-bois. Les arbres gigantesques semblaient s'écarter à son passage. Les pins étaient si anciens que leurs branches supérieures formaient un dôme inextricable au-dessus de sa tête. Ces géants la fascinaient ; ils étaient plus beaux encore que les ormes et les érables qui proliféraient dans le jardin de sa mère. Levant les yeux, Elphame s'émerveilla de leur grandeur. Elle était chez elle dans cette forêt, songea-t-elle, émue aux larmes. Pour la première fois de sa vie, elle avait l'impression d'appartenir à un lieu. Elle se sentait libre, heureuse, un peu grisée peut-être.

Lorsqu'elle remarqua le ravin devant elle, il était trop tard pour arrêter la course folle dans laquelle elle était lancée. La terre s'ouvrit brusquement sous ses pas. Elle bascula, dégringola comme une pierre. Ses bras battirent frénétiquement l'air et elle essaya de recouvrer l'équilibre mais en vain, car elle continua de tomber comme aspirée par une force surnaturelle. Une douleur fulgurante transperça son flanc. Instinctivement, elle se recroquevilla sur sa blessure. Alors, quelque chose heurta son épaule puis sa tête. L'obscurité l'engloutit d'un seul coup.

Lochlan se raidit. Il était sorti chasser – la faim constituait la seule force qui pouvait le distraire de sa surveillance constante du Château. Un jeune cerf s'était aventuré près de sa tanière. Lochlan l'avait poursuivi ; il l'avait tué d'une seule flèche avant de l'écorcher et de le dépecer. Il travaillait vite, avec adresse, afin de regagner son poste d'observation à temps pour assister au départ d'Elphame et de ses gens avant la tombée de la nuit. Peut-être se baignerait-elle de nouveau dans la mare, pensa-t-il. Ses ailes frissonnèrent, mais il refoula son ardeur au mépris de la douleur qui, aussitôt, lui vrilla le front avec une insistance terrifiante. Son rêve sensuel de la veille l'avait torturé toute la journée.

Elphame valait mieux que cela, se remémora-t-il, furieux. Elle n'était pas seulement un objet de désir. Depuis des années, il avait appris à la connaître dans ses rêves. Il savait qu'elle était généreuse, gentille, trop souvent triste. Elle représentait plus qu'un corps de femme, plus qu'une outre de chair et de sang... *Sang...* De nouveau, ses ailes frémirent.

Il éprouva alors un tiraillement lancinant sur le côté, suivi d'une secousse douloureuse à l'épaule et à la tempe droite. Une vague de nausée l'assaillit et il lâcha la courte dague avec laquelle il découpait l'animal.

– Elphame ! cria-t-il, indifférent à ce que l'on pût l'entendre.

Quelque chose d'affreux était arrivé. Elle était blessée. Elle avait besoin de lui. Affolé, il s'efforça de se calmer, de se reprendre. Où était-elle? Comment l'aider?

Ton cœur te le dira. Tais-toi et écoute-le.

Une voix semblable à celle de sa mère s'insinua dans son esprit en même temps que l'écho de la souffrance d'Elphame. Était-il devenu fou, finalement ? Oh ! cela lui était bien égal, pourvu que sa folie le conduise jusqu'à elle ! N'était-ce pas cette même folie qui l'avait attiré à Partholon, vers ce château en ruine ? Lochlan focalisa son attention sur l'image de la petite fille qu'il avait vue grandir dans ses songes et qui incarnait son destin.

Il entendit son appel aussi clairement qu'il avait eu l'intuition du danger qui menaçait Elphame. Déployant ses grandes ailes, il se laissa emporter vers le nord.

Un lointain coup de tonnerre... Elphame reprenait lentement conscience. Elle avait envie de vomir. Elle voulut détourner la tête pour ne pas souiller son corps, mais la douleur qui lui transperça la tempe droite lui arracha un sanglot étouffé. Elle se râcla la gorge qu'elle avait sèche comme de l'étope, et un affreux élan sur le côté lui coupa le souffle.

Un étau douloureux lui enserrait la tête ; elle ouvrit lentement les yeux avec un tressaillement. Ses pensées étaient vagues, confuses. Que s'était-il passé ? Un frisson la secoua ; la brûlure à son côté s'accrut. Elle jeta un regard alentour et ne vit que des parois rugueuses. Pourquoi avait-elle si froid ? Ses jambes étaient glacées, engourdis. Était-elle paralysée ? Elle baissa les yeux. Elle était allongée sur une bande de mousse. La partie inférieure de son corps était immergée dans un cours d'eau – la petite rivière qu'elle avait remontée. La mémoire lui revint d'un seul coup. Elle avait couru... Elle n'avait pas fait attention et était tombée dans un ravin.

Cuchulainn allait terriblement lui en vouloir !

Son épaule avait dû se déboîter, pensa-t-elle avec une grimace. Lentement, prudemment, elle allongea les bras. Ses mains tremblaient violemment, tandis qu'elle tâtait ses cuisses. Heureusement, aucun os ne semblait brisé sous son pelage humide. Elphame frissonna. Le point douloureux sur le côté se rappela à son souvenir. Sa tunique déchirée révélait une profonde égratignure le long de ses côtes ; un filet de sang s'en échappait.

Serrant les dents, Elphame ramena ses jambes sous elle de manière à se redresser pour essayer de grimper hors du ravin. Une nausée la submergea ; pantelante, elle se rallongea sur la mousse humide. La douleur palpait dans sa tête. Elle porta la main à sa tempe, puis contempla ses doigts rouges et poisseux de sang. Une nouvelle envie de vomir la suffoqua.

Elle était en train de s'essuyer la bouche du revers de la main, lorsqu'elle l'entendit. Un grognement bizarre, guttural. Cela provenait du haut de la pente tapissée de lichens, de champignons spongieux, de racines enchevêtrées. Clignant les yeux, elle fixa le sommet du ravin envahi d'ombres.

Le tonnerre se fit entendre, plus fort cette fois. Elphame leva le regard vers le ciel. Il faisait sombre mais elle n'aurait su dire si c'était parce que la nuit était tombée ou à cause de l'orage. Les broussailles craquèrent sous le poids de quelque chose en mouvement. S'était-elle absentée suffisamment longtemps pour que Cuchulainn soit parti à sa recherche ? Se pouvait-il que ce soit lui ?

– Cuchulainn, c'est toi ? cria-t-elle sans trop y croire.

Le bruit cessa instantanément. Peu après, il recommença, plus près d'elle. Une paire d'yeux rouges troua soudain la pénombre du sous-bois, puis la créature apparut tout entière, massive, vigoureuse. Un sanglier ! A la vue des longues défenses jaunâtres, Elphame laissa échapper un cri de terreur. Le sanglier leva le groin pour renifler l'air, après quoi il émit un grognement, l'écume à la bouche. Ses petits yeux féroces luisaient comme des braises et il baissa la tête, prêt à charger. La jeune femme redressa le buste au prix d'un effort surhumain. Adossée à la paroi mouillée, elle voulut saisir le poignard suspendu à sa ceinture. Son bras droit refusa de lui obéir et le poignard lui échappa.

Le sanglier chargea.

Elphame serra les dents et essaya de se redresser sans résultat. Elle allait mourir, elle le savait. *Epona, donnez-moi du courage !* pria-t-elle avec ferveur.

– Non !

Le cri déchira l'air dense, puis une forme ailée jaillit de nulle part et alla s'écraser contre le sanglier. L'animal esquiva avec une rapidité étonnante. Il semblait avoir momentanément oublié Elphame, car il fonça sur son nouvel ennemi qui s'était accroupi devant lui, les ailes déployées, une courte dague à la main.

Elphame s'aplatit contre la roche. La réalité s'était fragmentée. Elle eut l'impression d'avoir quitté son univers familier pour pénétrer dans une nouvelle dimension ; cet homme ailé défiait le bon sens.

Le sanglier chargea de nouveau, mais la dague l'atteignit au flanc. Un grognement féroce emplit l'air ; la bête fit un tour sur elle-même et chargea une fois de plus, écumante. Un combat mortel

s'engagea. La dague s'enfonça dans le cuir épais du sanglier, faisant jaillir un torrent de sang. La bête grognait, cherchant à embrocher son adversaire avec ses longues défenses recourbées mais l'homme ailé s'arracha du sol pour atterrir un mètre plus loin. Quand le sanglier se rua sur lui, il s'envola à reculons, de manière à l'entraîner loin d'Elphame. A l'écart, il planta d'un coup sec sa dague dans le cou de l'animal qui s'affala lourdement dans un bouillonnement de sang.

Un instant s'écoula dans un silence effrayant. Enfin, l'homme ailé se redressa lentement, puis ébaucha deux pas mal assurés vers la jeune femme.

– N'approche pas ! cria-t-elle.

Il s'arrêta net comme s'il s'était heurté à une vitre. Elphame regarda les mains qui étreignaient encore le manche de la dague. Elles étaient rouges de sang.

– Je ne te ferai pas de mal, haleta-t-il en lâchant la dague.

– Tout ce sang, murmura-t-elle, les lèvres tremblantes.

Le sang, il en reniflait l'odeur métallique. Il en était tout imprégné. Il sentait autour de lui l'esprit courroucé de l'animal mort. Le démon qui l'habitait tressaillit ; l'espace d'une seconde, Lochlan fut tenté de planter ses dents dans le cou du sanglier pour boire à même la plaie son essence vitale. L'instant suivant, il se reprit. Il devait se laver les mains, s'il ne voulait pas succomber à sa tentation monstrueuse. Luttant contre la souffrance qui lui transperçait la tête, il se pencha vers la rivière, y trempa les mains, les frotta énergiquement jusqu'à ce que les marbrures rougeâtres se diluent dans l'eau claire. Puis il se releva, les paumes propres et ruisselantes.

– Voilà, c'est parti, dit-il d'une voix douce pour ne pas effrayer Elphame.

Celle-ci le considérait avec une curiosité mêlée de stupéfaction. L'homme muni d'ailes était grand, beaucoup plus grand qu'elle. Ses cheveux étaient d'un jaune inhabituel : la couleur des premiers rayons de soleil, songea-t-elle. Il les portait longs et noués en une lourde tresse, mais, dans le feu de l'action, quelques mèches s'étaient échappées et dégringolaient sur ses épaules. Son visage, finement ciselé, alternait les méplats harmonieux aux angles aigus, et ses yeux, qui la scrutaient intensément, étaient légèrement bridés. Il était beau, réalisa-t-elle tout d'un coup. Long, mince, la peau très pâle, il faisait penser à un être éthéré qui n'appartiendrait pas au monde des mortels. Il portait une culotte en cuir fauve tanné.

Son regard remonta vers les ailes. Même repliées dans son dos, elles étaient d'une taille impressionnante. Elphame se rappela leur envergure colossale, lorsqu'il avait combattu le sanglier. Dépourvues de plumes, elles semblaient faites d'une membrane qui devait être douce au toucher. Le dessous, clair comme sa peau, contrastait avec le dessus, plus foncé.

– Qui es-tu ? s'enquit-elle d'une voix presque inaudible.

– Je m'appelle Lochlan. Je n'ai pas l'intention de te faire du mal. Jamais.

Il paraissait inquiet. Elphame était blessée. Il détourna les yeux du liquide visqueux qui maculait sa tempe et ses côtes. Ses lèvres avaient bleui dans son visage blême.

– Laisse-moi t'aider, Elphame.

Les yeux de la jeune femme se dilatèrent.

– Comment sais-tu mon nom ?

– Je l’ai toujours su, dit-il en s’avançant d’un pas.

– Que m’est-il arrivé ? Suis-je morte ?

Il esquissa deux pas supplémentaires.

– Non, tu n’es pas morte, je te le promets.

Il lui avait adressé un sourire éblouissant.

– Mais je comprends ce que tu ressens, reprit-il. C’est comme si nous faisons le même rêve.

Il allongea le bras vers elle. Elphame réprima un frisson et l’homme ailé laissa retomber sa main. Son sourire s’évanouit.

– Il fait trop froid ici, trop humide, poursuivit-il. Tu n’es pas en sécurité dans ce ravin.

Sa voix, pleine de sollicitude, pénétrait les brumes de souffrance qui menaçaient de la submerger.

– Je… ne peux pas marcher, répondit-elle.

Il sourit de nouveau, exhibant une rangée de dents blanches.

– Je peux te porter.

Elle devait rêver. A ceci près que ce rêve paraissait bien plus réel que celui de la nuit précédente. D’un instant à l’autre, elle allait se réveiller pour découvrir Cuchulainn en train d’attiser le feu de camp. Alors, pourquoi pas ? se dit-elle. S’il s’agissait d’un songe, elle aimerait bien que ce bel homme la porte dans ses bras.

– Oui, vas-y.

Elle aurait voulu sourire, mais ses lèvres restèrent figées.

Lochlan s’agenouilla près d’elle. L’odeur du sang d’Elphame, riche, empreinte d’une puissance toute féminine lui fit palpiter les narines. Il crut entendre la voix de sa mère répéter les paroles de la Prophétie.

« Tu sauveras ton peuple de la folie par le sang d’une déesse mourante. »

Non ! Elphame ne mourrait pas. Pas ici. Pas maintenant.

Les dents serrées, il refoula ses sombres désirs, glissa un bras derrière le dos d’Elphame, un autre sous ses genoux. Il hésitait encore. Il craignait de la faire souffrir. Enfin, dans un mouvement fluide, il la souleva. Elle émit un gémissement. Le cœur serré, Lochlan déploya ses ailes. Un instant après, ils étaient sur la terre ferme, loin du ravin.

Le fracas du tonnerre déchira le ciel strié d’éclairs. L’orage montait de la mer. Elphame aurait besoin d’un abri, de pansements, pensa-t-il, frustré de ne pouvoir lui donner ni l’un ni l’autre. Il aurait pu la transporter dans sa tanière, mais il fallait d’abord examiner ses blessures. Le dôme épais des arbres leur offrirait un refuge, tant que la pluie ne serait pas trop drue. Il s’avança sous les branches touffues et déposa doucement la blessée sur un lit d’aiguilles de pin.

Elle avait les yeux fermés, elle tremblait. Elle était vêtue d’une tunique déchirée sur une étoffe triangulaire. Le doux pelage de ses jambes était trempé, mais, pour autant qu’il pût en juger, elle n’avait rien de cassé. Ses yeux se posèrent sur la plaie qu’elle avait sur le côté. Son estomac se noua, la douleur familière le brûla.

Il ne goûterait pas son sang. Le démon ne l'emporterait pas sur son âme humaine.

– Elphame, dit-il d'une voix parfaitement contrôlée. Je vais examiner tes blessures.

– Ah..., fit-elle en rouvrant les paupières. Ce n'est donc pas un rêve...

– Non.

De nouveau, elle ferma les yeux. Lochlan réprima un frisson. Il devait rester calme. Il était plus humain que démon, se répéta-t-il. Il pouvait se dominer, s'il le voulait vraiment. Il prit une inspiration et écarta le pan de la tunique. L'estafilade, longue, vilaine, saignait abondamment. Le démon bondit en lui, mais il parvint à le maîtriser. La plaie était moins profonde qu'il ne l'avait cru... Il palpa les côtes. Là aussi, rien de cassé. Il fallait arrêter le saignement, se dit-il, avant d'examiner la tempe d'Elphame où le sang avait coagulé sous une croûte écarlate. En fait, cette blessure l'inquiétait davantage.

Lochlan releva la tête. En un siècle de vie, il avait appris nombre de choses. Si ses semblables jouissaient d'une longévité exceptionnelle, ils n'étaient pas immortels ni imperméables aux maladies. Au cours de sa longue existence, Lochlan avait soigné d'innombrables lésions, soulagé beaucoup de souffrances... Il se releva brusquement et mit le cap sur le ravin.

– Reste avec moi !

Le cri d'Elphame le ramena vers elle. Il se pencha et lui caressa la joue.

– Je te le promets, mon cœur, dit-il en éprouvant sous ses doigts l'infinie douceur de sa peau. Je vais essayer de te soigner. Je n'irai pas loin, ajouta-t-il. Je vais cueillir de la mousse au bord de la rivière pour en faire une compresse.

Elle acquiesça en silence, mais le suivit du regard, tandis qu'il se précipitait vers le ravin et se laissait glisser doucement sur la rive. La dague luisait par terre. Il la ramassa et sectionna une bande de mousse verte. Son sixième sens, autre héritage de son père, lui permettait de voir clairement Elphame, toujours allongée sous l'arbre, les yeux grands ouverts. Une expression de soulagement se peignit sur son visage délicat lorsqu'elle le vit revenir. Lochlan s'agenouilla près d'elle.

– Je t'ai promis de ne pas te faire souffrir, mais il faut que j'arrête ce saignement, expliqua-t-il. Est-ce que tu comprends ?

Il la regarda droit dans les yeux. Ses pensées étaient-elles claires ? Ou est-ce que sa blessure à la tête l'avait plongée dans la confusion ?

– Je comprends que ça me fera assez mal mais que tu le regrettes déjà, dit-elle avec un pâle sourire.

Il hocha la tête, rassuré. Elle était bien l'Elphame de ses rêves...

– A ce que je vois, ta faculté de comprendre est intacte.

– Je suis prête, dit-elle en refermant les yeux. Aujourd'hui, j'ai découvert que la vue de mon sang me déplaît.

La vue de son sang... son odeur... son aspect rouge et visqueux... Cela lui déplaisait tout autant, à lui. Il mesura rapidement la longueur de la coupure, trancha un ruban de mousse et l'appliqua à même la chair ouverte.

– Voilà, c’est fini.

Elphame tressaillit de douleur. Des larmes avaient jailli au coin de ses paupières closes. Là-haut, le tonnerre roula avec fracas. Lochlan leva les yeux vers le ciel violacé. Elle ne pourrait pas marcher jusqu’à son repaire et il n’osait prendre le risque de la transporter à travers l’orage. Mais il devait la réchauffer à tout prix s’il voulait la sauver. Il se pencha sur la jeune femme qui claquait des dents.

– Je peux te réchauffer, Elphame. Fais-moi confiance.

Elle le regarda en fronçant les sourcils. La douleur qui palpitait sous son crâne l’empêchait de voir clair. Qui était-il ? *Lochlan*... Le nom lui revint. De nouveau, les ailes dans son dos captèrent son attention. Mais qu’était-ce exactement ? Le lui avait-il dit ? L’avait-elle oublié ?

– Elphame, je te donne ma parole qu’il ne t’arrivera rien.

Cette voix... Elle essaya de se concentrer, mais l’élancement dans sa tête anéantissait ses efforts. Tout ce qu’elle savait, c’était que Lochlan, quel qu’il fût, lui avait sauvé la vie.

– Je te fais confiance, murmura-t-elle.

Un radieux sourire révéla ses dents blanches. Il s’allongea à son côté, se hissa sur un coude et la scruta au fond des yeux.

– N’aie pas peur.

L’une de ses ailes massives se déploya lentement. Comme une couverture vivante, elle se déplaça au-dessus d’Elphame, puis se rabaissa très doucement, jusqu’à ce que son bout dentelé frôle le sol broussailleux. Elle était à l’abri.

La chaleur l’enveloppait. Elphame resta immobile, presque figée. Ses tremblements avaient cessé. L’aile formait un bouclier protecteur à quelques centimètres de son corps. A cette distance, elle pouvait apercevoir un fin duvet blond sur le dessous nacré de l’aile. L’odeur de Lochlan la grisait. Il sentait la forêt, la sueur, plus quelque chose d’indéfinissable, de sauvage. Surprise, elle s’aperçut qu’un plaisir obscur la gagnait. Elle tourna la tête vers lui. Son visage était tout près du sien. Il la scrutait avec une intensité extraordinaire.

– Quelle sorte de créature es-tu ? chuchota-t-elle.

– Je suis l’homme qui t’a connue toute ta vie.

Il paraissait sincère.

– Mais tu n’es pas un homme. Et tu ne m’as jamais vue !

– Si, Elphame. Je te connais depuis ta plus tendre enfance. Je t’ai souvent rencontrée dans mes rêves.

Les rêves... Elle aussi avait rêvé que des ailes l’entouraient, la caressaient. Et sa voix ! C’était la même voix qu’elle avait entendue la nuit précédente, dans le brouillard rouge.

– Je suis un homme... en partie.

– Et l’autre partie ? demanda-t-elle, le souffle court.

– Ma mère était humaine, dit-il tristement. Mon père était fomore. Le sang de ces deux races coule dans mes veines.

Elphame crut que son cœur avait cessé de battre. Un frisson glacial la parcourut.

– Mais c’est impossible ! se récria-t-elle.

La vision du vaillant MacCallan entouré de la meute sanglante des démons ailés fulgura. Comment se pouvait-il que Lochlan soit fomore ? Elle avait suffisamment lu de livres d’histoire pour savoir que ces êtres démoniaques étaient les pires ennemis de son pays. Et qu’ils avaient bien failli réduire le monde en esclavage.

– Les Fomores ont été expulsés de Partholon depuis plus d’un siècle...

Comment lui expliquer ? Comment venir à bout de la répulsion et de la terreur que le seul mot de « Fomore » engendrait dans l’esprit des humains ? Il ouvrit la bouche, mais son oreille aiguë capta un son lointain. Lochlan releva la tête. Dans le vacarme du tonnerre, il percevait un furieux galop de cheval. Cuchulainn, sans doute.

– Ecoute-moi, Elphame, dit-il précipitamment. Tes amis arrivent. Je ne peux pas rester. Ils verront le Fomore, pas l’homme.

Elle se contenta de hocher la tête. Elle voyait, quant à elle, l’homme. Un homme beau et courageux.

– Je dois partir, mais je ne te quitte pas vraiment. Je serai toujours près de toi et j’attendrai ton appel, comprends-tu ?

– Je... euh..., commença-t-elle, mais la voix de Cuchulainn surgit soudain par-dessus le fracas de la tempête. Va ! intima-t-elle.

L’aile se retira. Le froid de la nuit remplaça la chaleur bienfaisante. Lochlan lui effleura la joue du bout des doigts.

– Tu n’auras qu’à m’appeler, mon amour, et je te répondrai.

Il se glissa dans le sous-bois et disparut dans l’obscurité.

– Cuchulainn ! Elle est là !

La voix de Brighid couvrit le gémissement du vent. La chasseresse galopa vers la forme blanche étendue sous l'arbre, Cuchulainn sur ses traces. Le jeune guerrier sauta de sa monture et s'agenouilla à côté de sa sœur. Des torches enflammées trouèrent l'obscurité, la nuit grouillait soudain de chevaux, de cavaliers et de centaures.

– Elphame ! Oh, non !

Il saisit sa main glacée comme le marbre. Du sang partout... elle était couverte de sang. Son visage était d'une pâleur de cire et, si elle n'avait cligné les yeux et murmuré son nom, il l'aurait crue morte.

Les lèvres blêmes d'Elphame bougèrent, mais aucun mot n'en sortit.

– Cuchulainn, fais-moi de la place.

La voix de Brenna retentit, calme et ferme, derrière lui. Il la regarda d'un air égaré. La Guérisseuse se mit à genoux près de la blessée.

– Une torche, réclama-t-elle. Et une couverture.

La flamme aveugla Elphame, qui sentit avec soulagement le poids de plusieurs manteaux sur son corps presque nu. Bizarrement, elle n'avait pas pensé qu'elle était si peu vêtue, lorsque Lochlan était là.

– Elphame, qui suis-je ? demanda la Guérisseuse en se penchant pour étudier ses pupilles à la lueur vive de la torche.

– Brenna, murmura-t-elle.

– Où étais-tu ?

– Forêt, réussit-elle à articuler... ravin... je suis tombée...

Elle essaya d'indiquer l'endroit, mais la douleur dans son épaule lui arracha un cri étranglé.

Brighid avait eu le temps d'apercevoir le geste d'Elphame. Brandissant son propre flambeau, elle disparut en direction du ravin. Les mains expérimentées de Brenna palpèrent rapidement l'épaule d'Elphame, sa tête, après quoi elle examina la blessure de son flanc.

– Tu as bien fait de couvrir ta blessure de mousse, dit-elle. Tu as perdu trop de sang.

– Je n'ai pas...

La Guérisseuse l'interrompit.

– Ne parle pas. Tu auras besoin de tes forces pour le trajet du retour. Bois ça.

Ce disant, elle lui souleva la nuque et pressa à ses lèvres une outre en peau. Elphame commença par tousser, puis but avidement. Le vin aromatisé d'herbes était doux et frais. Une nouvelle énergie se glissa en elle, si bien qu'elle adressa un sourire contrit à son frère.

– Je... vais bien, dit-elle d'une voix faible.

– Non, riposta Brenna. Tu ne vas pas bien. Cuchulainn, du tissu ! Je voudrais lui bander l'épaule et les côtes.

Heureux de se rendre utile, le guerrier ôta sa tunique et se mit à déchirer de longues lanières de lin.

– Il ne rate pas une occasion d'exhiber son torse musclé...

La voix d'Elphame chevrotait encore, mais elle parvint à terminer sa phrase. Les hommes et les centaures se mirent à rire, tout comme Brenna. Cuchulainn tenta de froncer les sourcils, de prendre un air menaçant, mais ne réussit qu'à arborer une expression béate... Il était au bord des larmes.

– Sa répartie prouve que la blessure à la tête n'a pas affecté ses facultés mentales, déclara Brenna. C'est bon signe.

Le sourire de Cuchulainn s'élargit.

– Il y a un sanglier égorgé au fond du ravin, expliqua Brighid, de retour de sa brève expédition.

Elle tendit une dague effilée à Cuchulainn sans quitter Elphame des yeux.

– Par tous les dieux, Elphame ! Un sanglier ?

Les joues de Cuchulainn perdirent les belles couleurs qu'elles venaient tout juste de recouvrer.

Brenna enserra les côtes d'Elphame avec les bandelettes de lin, la dispensant de répondre. Fermant les yeux, luttant contre la douleur, elle s'efforça de se rappeler ce qui s'était passé. Lochlan... Ce n'était donc pas une apparition. Elle l'avait vu tuer le sanglier. Il l'avait tirée hors du ravin, avait soigné sa blessure, l'avait réchauffée. Ne devait-elle pas leur dire qu'il lui avait sauvé la vie ?

Son père était fomore, avait-il dit.

Ils verront le Fomore, pas l'homme.

Ces paroles résonnèrent dans son esprit engourdi. Oh ! c'était impossible ! Après leur défaite, les Fomores avaient été chassés de Partholon depuis plus d'un siècle. Les différentes races du pays avaient joint leurs forces pour s'assurer que les hordes démoniaques avaient bien été exterminées ou bannies, que plus jamais elles ne menaceraient les populations de Partholon, surtout les femmes. Ces faits historiques étaient narrés dans les livres – tous, les massacres, les viols, la destruction... L'homme qui lui avait sauvé la vie ne pouvait être fomore. Cela n'avait pas de sens.

Pourtant, il avait des ailes. Elle les avait vues, et elle avait senti leur chaleur. Indéniablement, l'impossible s'était produit.

« Tu rencontreras ton destin au Château de MacCallan. »

Les mots bruissaient dans la tête douloureuse d'Elphame. Elle renonça momentanément à expliquer l'inexplicable, mais se promit d'y repenser plus tard.

– Là, fit Brenna en nouant l'écharpe improvisée qui maintenait le bras blessé d'Elphame contre sa poitrine.

A peine avait-elle terminé que de grosses gouttes de pluie crevèrent le dôme des arbres.

– Vite. Il faut la ramener au Château.

– Elphame...

Elle rouvrit les yeux. Son frère s'était accroupi à côté d'elle. Il avait drapé ses épaules dans un manteau flottant. Elle le trouva aussi beau que le héros légendaire dont il portait le nom et lui

sourit, dans l'espoir d'apaiser l'inquiétude qui se reflétait dans ses yeux.

– Elphame, répéta-t-il en posant les mains sur sa tête pour la protéger de la pluie. Cela va être dur pour toi, mais nous allons repartir au Château.

– Je peux la porter, offrit Brighid.

– Elle n'a pas la force de monter. Je la prends sur mon cheval, rétorqua le jeune homme.

– Alors, je te transporterai aussi. Ton hongre est au bout du rouleau et semble avoir égaré sa petite cervelle. Je te promets de ne pas trébucher.

Cuchulainn fixa la chasseresse.

– Tu peux nous transporter tous les deux ?

– Très facilement.

Un long éclair zébra le ciel d'encre, et la pluie se mit à tomber à verse. Brenna toucha l'avant-bras de Cuchulainn.

– Dépêchons-nous. Le temps presse. Il ne faut surtout pas qu'elle s'endorme. Tu dois lui parler pendant tout le voyage.

Il hocha la tête, puis lança quelques ordres :

– Angus, Brendan, soulevez-la et posez-la entre mes bras.

Ce disant, il monta à califourchon sur le dos de la centaure.

– Doucement ! cria-t-il quand sa sœur poussa un gémissement au moment où les deux hommes la soulevèrent.

Elphame se sentait comme un poids mort. Elle aurait voulu aider les hommes qui la soulevaient, mais sa vue se brouillait. Au moindre mouvement, la pointe sur le côté la brûlait comme un tison chauffé à blanc. Enfin, les bras puissants de Cuchulainn se refermèrent autour de sa taille et elle se retrouva juchée sur le dos lisse de la chasseresse.

– Prêts ? cria Brighid.

– Oui, répondit Cuchulainn en étreignant sa sœur pour l'empêcher de chanceler.

La chasseresse fonça dans la nuit.

Elphame, à demi consciente, regrettait de ne pouvoir vivre pleinement cette aventure : chevaucher un centaure. Mais son cauchemar continuait. A chaque foulée, son corps tressautait, sa tête l'élançait, son estomac se soulevait. Une chaude moiteur imprégnait son flanc ; sa blessure s'était remise à saigner à travers la mousse. Bientôt, les muscles de son dos s'avachirent. Elle se cramponna à son frère pour conserver son équilibre. Cuchulainn parlait sans relâche afin de la maintenir éveillée.

– On n'est plus très loin... Heureusement, nous t'avons retrouvée... Elphame, parle-moi. Raconte-moi comment sera le Château de MacCallan une fois restauré.

Elphame chuchotait des mots incohérents. A un moment donné, elle décrivit sa chambre au Temple d'Epona. Peu après, elle évoqua un lit d'aiguilles de pin surmonté d'ailes auquel Cuchulainn ne comprit rien. Elle délirait sûrement, mais il devait coûte que coûte l'empêcher de sombrer dans le sommeil. Les gros nuages qui s'étaient amoncelés avaient crevé, déversant des

tombes d'eau sur la campagne. Les flammes des torches grésillèrent puis s'éteignirent. Seules les lueurs blafardes de la tempête éclairaient leur route. Brighid avait eu raison de se proposer comme monture. Si Cuchulainn avait repris son cheval, celui-ci se serait emballé dans l'obscurité orageuse.

La chasseresse avait distancé le reste du groupe. Elle allait de l'avant, mue par une détermination inébranlable. Cuchulainn dut admettre en son for intérieur qu'il l'avait mal jugée. Lorsqu'il avait annoncé qu'il allait partir à la recherche de sa sœur, Brighid avait été la première, avec la Guérisseuse, à se porter volontaire. Et sans l'assistance de la chasseresse, il n'aurait jamais découvert Elphame aussi vite.

Oh! il aurait dû réagir depuis longtemps, dès que le Pressentiment l'avait assailli. Il avait su instinctivement qu'Elphame avait eu un accident, mais il avait choisi d'ignorer cette certitude, comme tout ce qui appartenait au monde spirituel – ce don magique qu'il s'était toujours efforcé de réduire au silence.

Il serra plus fort sa sœur dans ses bras. Il comprenait à présent ce qui l'avait mis mal à l'aise sitôt qu'ils avaient entrepris leur voyage vers le Château. La menace confuse qui planait sur Elphame s'était avérée. En fait, il s'était trompé d'interprétation, reconnut-il, un goût amer dans la bouche. Il ne s'agissait ni d'un amant ni même de la fameuse malédiction, mais tout simplement d'un accident. Cuchulainn avait perdu trop de temps à imaginer des fantômes sans visage au lieu de s'en tenir aux dangers réels.

Des fantômes sans visage, se souvint-il en retenant un ricanement moqueur. Il se serait giflé.

La centaure ralentit l'allure. Soulagé, il reconnut les murailles sombres du Château.

– Transportons-la dans la cuisine, cria-t-il dans le fracas de la foudre. C'est la pièce qui offre le plus de confort.

Brighid franchit la vaste ouverture noire, traversa l'enceinte, pénétra dans la cour carrée. Ses sabots martelaient le dallage. Un éclair illumina un instant la fontaine où la jeune fille en marbre se découpa en blanc sur les ténèbres. Brighid entra dans le vaste séjour. Là, elle s'immobilisa.

– La cuisine est noire comme un tombeau, dit-elle. Attends-moi ici, je vais chercher des flambeaux.

Sur ces mots, elle plia les jambes pour permettre à Cuchulainn de se glisser à terre en portant le corps exsangue d'Elphame. Puis il s'assit, dos au mur, et posa la tête de sa sœur sur ses genoux.

– Je reviens tout de suite, dit la chasseresse.

Avant de s'éclipser, elle lança à la jeune femme blessée un regard alarmé.

– Cela fait du bien d'être enfin allongée, murmura Elphame.

– Brenna sera là d'un instant à l'autre.

Silence. Le jeune guerrier essuya les gouttes de pluie sur le front de sa sœur avec le pan de son manteau. Il fallait la faire parler. L'empêcher de sombrer dans l'inconscience. Il ouvrit la bouche pour formuler une question, mais elle le prit de court :

– Comment se fait-il que tu sois parti à ma recherche ?

Il baissa le regard sur elle. Dans la pénombre, seuls les contours de son visage étaient visibles.

Les éclairs illuminaient par intermittence la vaste pièce à travers les fenêtres disparues et il put apercevoir le reflet brillant de ses yeux, tandis qu'elle le scrutait.

– Je m'inquiétais pour toi.

Elle sourit faiblement.

– Tu t'inquiètes pour moi depuis que nous sommes arrivés ici. Mais tu n'as pas répondu à ma question.

– Au début, je me suis dit que j'imaginais des choses. Quand l'orage a éclaté, je ne tenais plus en place. J'ai pris la décision de venir à ta rencontre. Je t'aurais mis au défi de me battre dans une course de chevaux.

Il marqua une pause avant de poursuivre :

– Je me tenais à l'entrée principale du Château, quand j'ai entendu un drôle de bruit à l'intérieur. C'était une chose étrange, impossible à ignorer.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il s'agissait d'une voix qui m'appelait.

Il se tut un instant, se remémorant la grosse voix qui avait prononcé son nom entre les murs vides.

– Elphame, il faut que je te dise. Les rumeurs à propos de la malédiction qui pèse sur ton Château ne sont qu'à demi fausses. S'il n'est pas maudit, du moins il est hanté.

L'éclair suivant éclaboussa de lumière blanche les yeux écarquillés d'Elphame.

– Ah... MacCallan t'a parlé, à toi aussi ? s'enquit-elle d'un ton un peu plus animé.

Cuchulainn fronça les sourcils, incrédule.

– Tu veux dire qu'il t'est apparu et que tu ne m'as rien dit ?

– Eh bien...

Elle hésita, presque contente d'avoir été blessée pour échapper à la colère du guerrier.

– ... je sais combien le royaume des esprits te déplaît.

– Me déplaît ! hurla-t-il, puis, la voyant tressaillir, il baissa le ton. Elphame, ma position sur ce sujet ne compte pas. Songe à tout ce qui s'est produit depuis trois jours. Tu n'avais jamais éprouvé le moindre contact avec la Déesse et tu es presque devenue son interlocutrice privilégiée. Il y a ici des forces obscures que nous ne comprenons pas.

Elle ébaucha un geste de la main, essaya de secouer la tête et fit une grimace de douleur.

– Chut ! fit-il. Je ne voulais pas te brusquer. Je ne suis pas fâché contre toi.

– Je le sais, petit frère. Mais souviens-toi que pour moi c'est différent. Je ne crains pas les esprits. Et quant à toi, tu ne crois tout de même pas que les fantômes de MacCallan ou d'Epona nous veulent du mal.

– Non, bien sûr que non. Mais souviens-toi, à ton tour, que si le bien existe, il en va de même pour le mal. Et le mal ne peut être vaincu par les armes.

– Non... Il l'est par la vérité, par la force de la volonté.

Cuchulainn étudia un instant le visage de sa sœur. Elle changeait, réalisa-t-il. Il ne voulait pas l'admettre, mais cette constatation l'emplissait d'effroi. Un éclair fulgura. Il vit qu'elle lui souriait. Son cœur se serra. Elphame avait été sa meilleure amie depuis leur enfance. L'aimait-il suffisamment pour la laisser devenir une femme, même si son destin lui paraissait incompréhensible ?

– Promets-moi que dorénavant tu me tiendras au courant de tes expériences spirituelles. Surtout lorsque tu croises ici même les fantômes de nos ancêtres...

– Je te le promets, répondit-elle, soulagée. Au fait, as-tu remarqué qu'il existe une forte ressemblance entre le dernier MacCallan et toi ?

– Pitié ! Je n'ai rien à voir avec ce vieux grincheux.

– Tu l'as donc bel et bien vu, toi aussi ? Qu'est-ce qu'il t'a dit exactement ?

– Quelque chose comme : « Cuchulainn, si tu n'es pas seulement un nœud de muscles, va vite chercher ta sœur. La petite pouliche a besoin de toi », déclama Cuchulainn avec un accent traînant, dans une parfaite imitation du vieux châtelain bourru.

Un fou rire secoua Elphame, réveillant toutes ses douleurs en même temps. A ce moment-là, Brighid et le reste de la troupe pénétrèrent bruyamment dans la pièce. Brenna s'approcha de la blessée, non sans avoir foudroyé Cuchulainn d'un regard désapprobateur.

– Je t'ai dit de la faire parler, pas de la faire mourir de rire.

Lochlan avait survolé la forêt sous la pluie battante. Elphame était sauvée. Son frère et la chasseresse l'avaient ramenée saine et sauve au château. Ils avaient disparu dans la couronne des murailles, rejoints bientôt par leurs compagnons que la femme-centaure avait si aisément distancés. Il poursuivit sa surveillance à travers le plafond crevé, dans la nuit lugubre et ne s'autorisa à regagner son repaire que le lendemain, quand Elphame ressortit du château, appuyée au bras de son frère pour se diriger vers une tente que les ouvriers avaient dressée dès l'aube.

Lochlan avait deviné qu'Elphame ne se retirerait pas au village où elle serait traitée comme une fleur fragile. Il s'était même étonné qu'elle ait accepté de s'abriter sous la tente – sûrement un compromis qu'elle avait concédé à son frère. Les yeux acérés de l'homme ailé n'eurent aucun mal à déchiffrer l'expression fermée de Cuchulainn. Le guerrier aurait préféré que la convalescence de sa sœur se déroule à Loth Torr. Ne comprenait-il donc pas que les vieilles pierres insufflaient à Elphame leur force centenaire ? Il ne le jugeait pas, bien sûr... Cuchulainn chérissait tendrement Elphame. Il s'était juré de la protéger, tout comme Lochlan. Si seulement ils pouvaient devenir des alliés...

Quelque part dans le Nord, Keir releva la tête pour renifler l'air. Un geste inutile car il n'avait détecté aucun indice matériel. Mais son intuition le trompait rarement.

– Ici...

Sa voix avait un sifflement de triomphe.

– Il était ici.

Les ailes de Fallon frissonnèrent d'excitation, tandis qu'elle observait la piste tortueuse encombrée de broussailles qui s'enfonçait vers les montagnes.

– En es-tu sûr ? demanda-t-elle, n'osant encore y croire. Nous avons déjà passé cette région au crible, sans déceler la moindre trace de Lochlan.

– Il s'est absenté trop longtemps et sa vigilance s'est relâchée. Comme je te l'ai maintes fois fait remarquer, son obsession l'affaiblit. En voilà la preuve. Il ne contrôle plus ses pensées et c'est pourquoi je le sens de nouveau. Si tu te concentrais, tu le sentirais aussi, dit-il d'une voix dure.

Fallon se garda bien de protester. La contradiction ne faisait qu'attiser la colère de Keir. Il ne lui fallait pas grand-chose pour devenir furieux. La folie de Keir se manifestait trop souvent, ces derniers temps. Fallon savait que, bientôt, son époux renoncerait à son humanité pour embrasser définitivement le sombre héritage de leurs pères. Cela se voyait dans la lueur inquiétante de ses yeux. A mesure que l'absence de Lochlan se prolongeait, la folie de Keir gonflait. Comme si Lochlan avait emporté avec lui sa part humaine. Raison de plus pour le retrouver, ainsi que la déesse aux pieds cornés de ses rêves...

Fallon ferma les yeux, ignorant la vive douleur dans sa tête, alors qu'elle s'efforçait de refréner sa propre rage. Lochlan aurait dû les laisser l'accompagner. Sa quête était trop importante. Une erreur, un faux pas, et la démence qui croupissait dans leur sang l'emporterait sur sa raison. Peut-être Keir avait-il vu juste ; leur ami était trop obsédé par ses rêves pour rester fiable. Au prix d'un gros effort, elle chassa ces réflexions, afin de se concentrer sur une image mentale de Lochlan. Elle crut apercevoir ses yeux brillants d'un gris translucide et, soudain, une petite secousse la fit tressailler. Elle rouvrit les yeux et sourit à son époux.

– Ça y est, je le sens !

Le visage tendu de Keir se détendit, la noirceur dans son regard se dilua. Il acquiesça, satisfait de sa réponse.

– Allons prévenir les autres.

Les rayons de soleil frôlaient les cimes des pins lorsque Brenna décréta qu'Elphame devait se reposer.

– Bois ça.

La Guérisseuse porta une tasse aux lèvres d'Elphame. Le thé chaud et épais avait un goût de miel et de menthe. Dès les premières gorgées, Elphame sentit ses paupières s'alourdir.

– Ce n'est pas la peine de me droguer. Je suis assez fatiguée pour passer la journée au lit.

Elle tenta, sans succès, de focaliser son attention sur le visage flou de son frère. Celui-ci arborait toujours une expression inquiète. Des cernes violets auréolaient ses yeux.

– Toi aussi, tu as besoin de dormir, dit-elle faiblement.

– Plus tard, Elphame.

Avec un soupir, elle ferma les yeux. Aussitôt, le sommeil l'engloutit. Cuchulainn se laissa tomber sur une chaise près du lit. Il se frotta les tempes et fit rouler les muscles noués de sa nuque.

– Elle a raison. Toi aussi, tu devrais faire un somme, dit la Guérisseuse, sans le regarder, trop occupée à remonter les couvertures sur sa patiente.

Le ton de Brenna s'était radouci. Elle avait fait montre d'une surprenante autorité lorsqu'elle soignait les blessures d'Elphame. Il la regarda ranger dans de petites boîtes en bois peint les bottes d'herbes médicinales qu'elle avait fait infuser dans le thé. L'amitié qu'Elphame nourrissait pour elle la lui rendait sympathique. Son savoir de guérisseuse avait forcé son respect. Elle avait quelque chose de fascinant, admit-il. C'était une femme imprévisible. A la fois douce et intransigente. Vulnérable et capable, cependant, d'autorité.

La lourde toile foncée de la tente tamisait la lumière. Une bougie brûlait sur la table de chevet. Comme à l'accoutumée, Brenna portait une robe à guimpe. Selon la tradition, les femmes de Partholon se paraient plutôt de tenues légères, largement décolletées. Même sa sœur, bien qu'elle recouvrît soigneusement ses jambes, affectionnait les corsages soyeux, échancrés, laissant peu de place à l'imagination. Brenna était différente. Secrète, effacée, en dépit de son extrême jeunesse. Cuchulainn avait deviné qu'elle cachait d'autres balafres sous ses vêtements austères. Il eut soudain le désir de découvrir son corps. Non par curiosité malsaine. Il avait vraiment envie de connaître la femme qui se dissimulait sous ces cicatrices. Ses yeux s'attardèrent sur la peau ivoirine de ses bras délicatement modelés.

Brenna sentit son regard. Elle savait quand un homme la regardait; voilà une bonne dizaine d'années qu'elle affrontait les hommes et leurs œillades insistantes. Elle sentit son estomac se nouer. Pendant qu'elle les soignait, ses patients oubliaient son apparence. Mais dès qu'ils étaient remis sur pied, elle redevenait pour eux cette femme défigurée. Ce n'était pas tant leurs regards qui l'incommodaient que leur curiosité. Comme s'ils ne voyaient que les ravages causés par le feu. Certes, Cuchulainn était doux avec elle ; sa dévotion pour sa sœur était à l'origine de sa compassion. Mais il était un homme. Et elle craignait de croiser son regard, de peur d'y lire cette fascination malsaine qu'elle savait susciter. Si elle voulait savoir la vérité, il lui suffisait de lever le nez, songea-t-elle. Elle avait tiré ses cheveux en arrière pour changer les pansements

d'Elphame. La partie endommagée de son visage était donc parfaitement exposée. Et Cuchulainn était assis suffisamment près pour apercevoir ses cicatrices. Il devait l'observer avec ce mélange de compassion et de dégoût qu'elle ne connaissait que trop bien. Elle prit une inspiration profonde, leva brusquement la tête. Leurs yeux s'accrochèrent.

Une brusque chaleur colora les joues de Cuchulainn. Elle l'avait surpris en train de la lorgner comme un nigaud. Il se passa les mains sur le visage et se leva d'un bond.

– Dormir... euh... oui, bégaya-t-il, se sentant ridicule.

Il n'arrivait pas à s'arracher aux yeux de Brenna.

– Je resterai avec elle, dit-elle. Si elle se réveille, je lui donnerai encore une tasse de thé. Le sommeil est ce dont elle a le plus besoin en ce moment.

– Mais... tu n'es pas fatiguée, toi aussi ?

– Je fais mon travail. Je m'occupe de ceux qui souffrent.

– Oui... bon... d'accord.

Brenna pencha la tête sur le côté. Que lui arrivait-il, à ce jeune guerrier ?

– Tu peux me faire confiance, Cuchulainn.

Il afficha une surprise visiblement sincère.

– Je n'en doute pas, Brenna...

Il s'éclaircit la gorge :

– Je m'en vais, maintenant. Mais pas pour longtemps.

Il voulut se précipiter dehors, s'empêtra dans le mât qui trônait au milieu de la tente, se retourna.

– Je ne crois pas t'avoir remerciée pour tout ce que tu as fait pour Elphame. Merci, Brenna.

Il esquissa un sourire nerveux et sortit de la tente.

Brenna hocha la tête. L'état d'Elphame avait très certainement affecté son frère. Il n'était plus lui-même. A quoi rimait cette expression bizarre sur son visage quand elle l'avait dévisagé ? Pourquoi avait-il rougi ? La Guérisseuse porta la main à sa joue indemne. Non, elle devait se tromper. Il n'y avait aucune raison pour que Cuchulainn trouve un quelconque attrait à une femme comme *elle*. Sans doute avait-il attrapé froid, ce qui expliquait ses yeux brillants et ses pommettes embrasées... Brenna se promit de le surveiller, puis se pelotonna sur la chaise qui avait conservé la chaleur du jeune homme. Elle attrapa son sac, en extirpa un cahier de papier rugueux et un crayon charbonneux. La journée s'annonçait longue. Le dessin l'aiderait à rester éveillée. Elle fit courir la mine du crayon sur la surface blanche dans un mouvement lent mais assuré. Peu à peu, sous ses doigts, le beau visage de Cuchulainn commença à prendre forme.

Dans son rêve, Elphame se sentait bercée par une chaleur qu'elle n'eut aucune peine à identifier. Des ailes, pensa son cerveau endormi, les ailes de Lochlan. Un délicieux frisson la parcourut. Elle sentait les mains de l'homme ailé sur elle, sauf qu'il ne pensait pas ses blessures. Il la caressait. Une flamme brûla dans le corps d'Elphame... puis la voix de sa mère brisa la sensation érotique

comme un seau d'eau glacée sur des braises incandescentes.

– Elle est blessée. Je dois aller la voir.

– Non, tu ne peux pas. Elle doit apprendre à vivre sans toi.

Confuse, Elphame tenta d'ouvrir les yeux. Son corps engourdi par les drogues s'y refusa. Elle errait dans l'univers nébuleux des rêves parmi des nuages tourbillonnant comme des pensées incomplètes. De nouveau, la voix d'Etain lui parvint comme un écho lointain.

– Elle est ma fille. J'irai.

– Mais elle n'est plus une enfant, ma Bien-Aimée.

– Elle n'en est pas moins *mon* enfant.

Le ton d'Etain avait grimpé d'une octave, mais l'autre voix féminine demeura calme.

– Elle sera toujours ton enfant. Mais elle doit devenir une femme à part entière, prendre en main son destin. Elle ne grandira jamais si tu continues à la protéger des difficultés de la vie.

– Mais elle...

– Est-ce que tu lui fais confiance, Bien-Aimée ?

Elphame retint son souffle.

– Oui, bien sûr que oui.

– Alors libère-la de ton emprise. Laisse-la affronter son avenir. Continue à lui faire confiance. Et à moi aussi, Bien-Aimée, car j'ai l'intention de la surveiller à ta place.

Epona ! se dit Elphame, stupéfaite. Entendait-elle vraiment une conversation entre sa mère et la Déesse, ou étaient-ce les effets du rêve ? Effarée, elle entendit Etain soupirer.

– Je pouvais la choyer quand elle était petite...

Le rire de la Déesse fit jaillir des étincelles scintillantes dans les volutes neigeuses des nuages.

– M'autorisez-Vous à lui envoyer des draps ? reprenait Etain. Elle vit dans des conditions tout simplement barbares.

– Mais bien sûr, ma Bien-Aimée...

Les voix s'évanouirent, les nuages tourbillonnants s'assombrirent. Les lèvres endormies d'Elphame ébauchèrent un sourire. Décidément, sa chère mère ne changerait jamais. Etain soutiendrait toujours que des draps soyeux avaient le pouvoir de guérir tous les maux.

Dans son sommeil, Lochlan sentit un léger attouchement. Sans se réveiller, il allongea les bras vers elle. Il ne pouvait la voir, mais sentait sa peau douce sous ses paumes, sous ses ailes. Alors, elle commença à s'éloigner.

Il se tourna sur le côté, s'efforçant de retrouver le rêve, mais l'épuisement l'emportait sur sa volonté. L'image d'Elphame glissait entre ses doigts comme des grains de sable à travers un tamis. Il se réveilla et scruta les ténèbres de la grotte. Son désir pour elle était tangible – une force incroyable bâtie au jour le jour depuis un quart de siècle. Il respira profondément. L'odeur de son

sang l'imprégnait encore. Quand ses ailes se mirent à frissonner, il ne tenta rien pour les arrêter. Il ne combattit pas l'obscurité. Pour une fois, il laissa ses émotions le submerger. Son corps se raidit. Fermant les yeux, il donna libre cours à sa passion. Il pensait à Elphame, mais ne la visualisait plus comme une petite chose fragile et blessée. Dans sa vision, au contraire, elle lui apparut en pleine santé, comme le jour où elle avait proclamé que le Château de MacCallan lui appartenait.

La force de la jouissance le propulsa dans un vortex palpitant. Quand il rouvrit les yeux, il reconnut instantanément l'odeur du sang frais. Son propre sang. Ses doigts étaient poisseux. Il avait enfoncé ses ongles dans la paroi rugueuse de la grotte si profondément que la pierre en avait conservé des éraflures sanglantes. Une vague de désespoir l'assailit. Comment pourrait-il jamais l'aimer ? Il ne s'était même pas aperçu qu'il avait égratigné le mur. Qu'aurait-il fait si elle avait été là ? Aurait-il déchiré sa peau de ses griffes ?

Les mots de la Prophétie le narguaient. Indéniablement Elphame était l'incarnation d'une déesse. Et selon la Prophétie récitée tant de fois par sa propre mère, seul le sang d'une déesse à l'agonie sauverait son peuple de la folie.

Il était prédestiné à la tuer.

Lochlan serra ses mâchoires. Non ! Il y avait sûrement une autre explication.

« S'il Vous plaît, Epona, ne me laissez pas lui faire du mal. Je préfère mourir avant. »

Lochlan se roula en boule et chercha à conjurer sa peur en se remémorant les yeux si doux d'Elphame. Elle ne l'avait pas considéré comme une créature du mal. Elle avait vu en lui l'homme, pas le Fomore.

Il était resté seul trop longtemps. La solitude l'écrasait comme une chape de plomb. Où étaient ses congénères ? En ce début de printemps, ils devaient semer les graines qui les nourriraient pendant l'hiver interminable. Les pêcheurs étaient partis en mer. La fonte des neiges ne tarderait pas à libérer la montagne et, bientôt, les bouquetins s'écrouleraient sous les flèches des chasseurs. Comme c'était dur de survivre sur les Terres Désolées... Comment se portaient les enfants ? Est-ce que la folie progressait ? Depuis toujours, Keir convoitait la place de Lochlan en tant que chef des Fomores. Keir voulait le pouvoir, Lochlan le savait et ne pouvait qu'espérer que l'influence bénéfique de Fallon triompherait des ambitions démesurées de son époux. L'époux dont l'âme noire ne demandait qu'à supplanter la fragile humanité.

Lochlan rouvrit les yeux. Mais que faisait-il ? Comme s'il jetait de l'eau sur les flammes, il éteignit ces images. Il était dangereux pour son équilibre de fixer ses pensées sur son peuple. Le lien psychique qui l'attachait aux autres Fomores était naturellement puissant. Penser à eux ne ferait que le renforcer. S'ils découvraient le chemin dérobé à travers la chaîne de montagnes qui protégeait Partholon, il n'osait imaginer le désastre. Les habitants du Château verraient ces hybrides comme une armée d'invasion. Et ils n'auraient pas tort, reconnut-il, car il s'agirait effectivement d'une armée. Un bataillon qui aurait pour mission de capturer Elphame, afin que la Prophétie soit accomplie.

Pense à elle. Pense à sa beauté, à sa force.

Il y avait sûrement un moyen de faire les deux. Sauver son peuple et aimer Elphame.

– Voilà cinq jours que je suis enfermée. Je vais devenir folle si cela continue !

Elphame leva la main, coupant court aux protestations de Cuchulainn.

– Non ! Je ne veux rien entendre ! J’ai été blessée, je suis bien placée pour le savoir. Mes côtes me cuisent comme si les fourmis m’avaient dévorée crue, mon épaule m’élance au moindre mouvement, j’ai un mal de crâne de tous les diables. Mais personne ne m’empêchera de sortir de cette prison, pas même toi !

Le rabat de la tente s’écarta. Brenna entra avec un plateau chargé de compresses, de bandages et d’un bol fumant.

– Ah, non ! protesta Elphame. Je refuse d’avalier ton poison soporifique. J’en ai assez de dormir, assez de rester couchée... Je ne supporte plus cet espace confiné et encore moins mon odeur.

Brenna et Cuchulainn échangèrent un regard contrit. Le guerrier leva les bras et les laissa retomber lourdement le long de son corps, à court d’arguments.

– C’est toi la Guérisseuse, marmonna-t-il, à l’intention de Brenna. Essaie donc de la convaincre. Moi, je rends les armes.

– Quand je pense que les jeunes filles de ce pays ne se lassent pas de louer ton courage ! persifla Elphame.

– Il semble que ma sœur soit d’un avis différent. Brenna, je te confie cette mégère avec mes plus humbles excuses.

Là-dessus, il salua sa sœur d’un moulinet du poignet et se retira le plus dignement possible.

– La barbe ! explosa Elphame. J’étouffe dans ce cocon. Elle balaya de sa joue une mèche de cheveux. Je suis sale, je sens mauvais... Bon, d’accord, il n’a peut-être pas tort. Je suis sûrement une mégère.

Brenna lui sourit.

– Mais non. Tu t’ennuies et c’est parfaitement normal. Le contraire m’aurait inquiétée.

Elphame se gratta la tête.

– On dirait que j’ai attrapé des poux.

– Un bon bain t’aiderait à te détendre.

– Par la bonne Déesse, oui !

Elphame balança ses jambes par-dessus le bord du lit. Elle s’était redressée un peu trop vite, car un brusque vertige la fit chanceler.

– Doucement.

Brenna lui prit le coude. Ayant retrouvé l’équilibre, Elphame se mit à inspirer et expirer régulièrement jusqu’à ce que l’étourdissement soit passé.

– Est-ce que tu te sens mieux ?

– Mon impatience me perdra.

Elle lança à son amie un regard oblique.

– Suis-je toujours autorisée à prendre un bain ?

– Plus tard.

– Mais...

– On t’a préparé une surprise, l’interrompit Brenna. Ne discute pas avec ta guérisseuse.

– Je ne discute pas, je plaide ma cause.

Elle jeta un coup d’œil au plateau que Brenna avait posé près du lit.

– Je veux bien avaler ta potion infecte pour te prouver ma soumission.

Brenna émit un rire.

– Tu es presque aussi comédienne que ton frère. Et... oui, je veux bien que tu boives cette tisane; elle te fera passer ton mal de tête.

Elphame se rassit docilement sur le lit et but quelques gorgées.

– Quand tu auras fini, que dirais-tu d’une petite promenade ? s’enquit Brenna gentiment.

– Tu veux dire... dehors ?

– Naturellement.

Elphame avala le bol d’une traite.

– Tu es merveilleuse.

– Je ne suis donc plus la méchante sorcière qui t’abreuve de mixtures répugnantes ?

– Oh non... Ce thé est délicieux. Décidément, Cuchulainn a raison. Je suis une vraie mégère.

– Je préfère dire : une malade difficile, sourit Brenna.

Ayant reposé le bol, Elphame se redressa prudemment. Son amie saisit sa trousse, passa la lanière sur son épaule et cala son bras libre sous celui de sa patiente.

– A ce que je vois, je suis toujours sous surveillance.

– On ne sait jamais, rétorqua la Guérisseuse avec une lueur malicieuse dans les yeux.

Toutes deux émergèrent de la tente en riant. La clarté du dehors fit cligner les paupières à Elphame. Brenna l’entraîna doucement vers un chemin qui s’éloignait du Château en direction du bois situé au sud du domaine.

Elphame s’éclaircit la gorge.

– Tu sais que je déteste me plaindre...

La Guérisseuse se contenta d’un reniflement sarcastique.

– ... mais j’espérais que nous ferions un tour au Château. Je n’ai pas vu l’intérieur depuis cinq jours et, à vrai dire, je meurs d’envie de vérifier les progrès des travaux.

– Nous y ferons un saut dans la soirée.

– Et pas tout de suite...

– Non, pas tout de suite, répondit Brenna d’un air sibyllin.

– Ahoum ! fit Elphame, empruntant l’onomatopée favorite de son frère.

– Je croyais que tu aimais la forêt.

– Oui, c'est vrai...

Les pulsations de son cœur s'accéléchèrent... *Il* se cachait dans la forêt.

– J'ai découvert un endroit tout près d'ici qui offre une vue imprenable sur la mer et le Château. Le lieu idéal pour une promenade. Une fois sur place, je travaillerai sur les croquis que j'ai conçus pour les tapisseries pendant que tu admireras le paysage.

– Excellente idée, dit Elphame en souriant d'un air absent.

Chaque fois qu'elle pensait à la forêt, elle croyait revoir Lochlan. Celui-ci y avait élu domicile. Il l'attendait quelque part dans les sous-bois... Ou peut-être pas. Une énième fois, elle se posa la même question obsédante tout en maudissant ses trous de mémoire. *Etait-ce un personnage réel ?* Certes, il existait une preuve indéniable. Lochlan avait tué le sanglier qui la menaçait. Il l'avait transportée hors du ravin, avait soigné sa blessure. Il l'avait réchauffée aussi et, pourtant, ces souvenirs restaient flous, incertains. Chaque fois qu'elle essayait de se rappeler ce qu'ils s'étaient dit, seules quelques bribes de phrases lui revenaient à la mémoire.

Il avait prétendu qu'il l'avait connue dans ses rêves.

Il lui avait promis qu'il l'attendrait.

Et il avait admis que son père était fomore.

Une image fulgura : Lochlan, les ailes déployées, un rictus carnassier tordant sa bouche sensuelle, alors qu'il plantait sa dague dans le cou du sanglier... Un frisson la parcourut, malgré la chaleur de l'après-midi.

Aussitôt, le regard scrutateur de Brenna se posa sur elle.

– Je vais bien, murmura Elphame... Je... je pensais à l'accident.

Les yeux de la Guérisseuse se radoucirent.

– Brighid a dit qu'elle n'avait jamais vu de sanglier aussi gros. J'ai peine à croire que tu l'aies tué.

– J'ai eu la peur de ma vie.

Etait-ce un mensonge ? Une simple omission ?

– Grâce à Epona, tu as survécu.

Elphame acquiesça de la tête avec l'espoir que Brenna changerait de sujet.

– Je n'ai rien dit à ton frère, reprit la Guérisseuse. Mais j'ai remarqué que ton sommeil était agité ces derniers jours. Rassure-toi, Elphame, c'est une réaction normale, après une expérience aussi traumatisante.

Elphame croisa le regard compatissant de son amie. Ce n'étaient pas les cauchemars qui rendaient son sommeil agité, songea-t-elle en sentant une brusque chaleur empourprer son visage. Brenna lui pressa gentiment le bras.

– Tu n'as aucune raison d'avoir honte. Mais si ces rêves te troublent, je peux te procurer une potion calmante plus forte.

– Non... Je ne fais pas de mauvais rêves. Je suis agitée parce que je suis inactive. Je n'ai pas

l'habitude de ne rien faire.

– Tu seras guérie bientôt. Tes blessures cicatrisent à une vitesse miraculeuse.

Elphame roula des yeux.

– Ne le dis à personne, s'il te plaît.

– N'aie crainte. Une guérisseuse ne divulgue jamais les secrets de ses patients.

– Merci, Brenna. Pour rien au monde, je ne voudrais que les gens recommencent à me considérer comme une déesse sur un piédestal.

– Ce n'est pas facile d'être différente des autres.

– Non, murmura Elphame. C'est même pénible, parfois.

Elles continuèrent leur promenade, chacune perdue dans ses pensées. C'était un après-midi splendide. La pluie avait ravivé les couleurs alentour. Elles cheminaient à travers une prairie verdoyante qui s'étirait au sud du Château. Les ouvriers avaient fait du bon travail, constata Elphame. Les broussailles avaient été arrachées, les haies inextricables taillées et les épineux avaient cédé le pas à une pelouse de gazon méticuleusement entretenue. Seuls quelques cerisiers en fleur avaient subsisté, bordant la route qui menait vers la forêt d'un halo de corolles roses. Elphame sourit à la vue de la douzaine de mûriers que Cuchulainn avait bien voulu épargner, tout comme les bosquets bruissants.

Brenna avançait résolument vers le bord de la falaise.

– Nous sommes arrivées, déclara-t-elle.

Elle indiqua une couronne de roches polies, perchées au-dessus de l'océan, à l'ombre des grands pins. C'étaient de grosses pierres de tailles variées. Certaines s'élevaient au-dessus de la tête d'Elphame, d'autres lui arrivaient à la taille. Brenna pointa l'index sur une pierre de taille moyenne, accolée à un rocher volumineux, lisse comme un galet.

– Assieds-toi là et regarde ton château.

Elphame obéit en faisant attention au bandage de ses côtes, puis appuya doucement son dos contre le roc. Elle n'aurait pas été mieux assise dans un fauteuil confortable. Brenna souleva ses jupes pour grimper avec une agilité de petite souris sur un rocher voisin, muni très opportunément d'une protubérance plate. On pouvait aisément poser un cahier de croquis dans ses rainures, comme sur un chevalet. Une fois installée, la Guérisseuse fureta dans sa trousse d'où elle tira une poignée de crayons. Cela fait, elle plongea la main plus au fond pour en extirper une outre de peau qu'elle lança à sa compagne.

– Je me suis dit que tu apprécierais le fruit de tes vignes.

– Cela me change agréablement de tes tisanes, marmonna Elphame après avoir siroté une gorgée de vin rouge capiteux.

– Mes tisanes t'ont remise d'aplomb. Maintenant cesse de grommeler et admire la beauté du paysage. Je te montrerai le croquis dès que j'aurai fini.

– Je m'empresse de t'obéir.

Elphame poussa un soupir satisfait. Elle appréciait le rudolement taquin de Brenna. Cela voulait dire que la Guérisseuse se sentait à l'aise avec elle et qu'elle la traitait comme un être normal.

Brenna semblait, de son côté, éprouver un profond attachement à son égard. Elphame avala une autre gorgée de vin et inspira une large goulée d'air. Depuis ce matin, ses côtes avaient cessé de la faire souffrir chaque fois qu'elle respirait.

Le parfum des résineux, la senteur iodée de la mer l'imprégnèrent et elle respira profondément l'odeur piquante tout en contemplant son château qui se profilait sur le ciel. On eût dit une ruche. Le toit pointu de l'une des quatre tours était achevé, deux autres commençaient à prendre tournure, tout comme la coupole massive du milieu. Depuis quelques jours, bien sûr, elle avait sans relâche suivi les travaux depuis la couche que Brenna lui avait permis d'installer devant l'ouverture de sa tente. Mais si près des murailles, elle n'avait pas une vue d'ensemble alors que de ce nouveau poste d'observation elle pouvait aisément remarquer tous les détails. Le Château était revenu à la vie pendant sa convalescence.

– Fantastique, murmura-t-elle avec émotion.

– Mmm... oui, dit Brenna, accaparée par le crayon qui voletait sur le papier.

Elle souffla la poussière de charbon, l'œil critique, puis posa le crayon, comme à contrecœur.

– Là... la quatrième tour a les bonnes dimensions, je crois.

En se penchant, elle fit glisser le cahier ouvert le long de la paroi de pierre lisse. Elphame s'en empara avidement.

Le Château de MacCallan semblait jaillir hors de la page écriue. Le dessin de Brenna représentait le manoir tel qu'il deviendrait, une fois restauré. Elphame laissa errer un regard émerveillé sur les remparts orgueilleux, la porte en fer forgé monumentale, le dôme splendide. Des bannières imprimées de la jument cabrée flottaient fièrement sur les quatre tours parfaitement reconstituées.

– Oh ! Brenna ! C'est formidable. Aurais-tu lu dans mon esprit ?

La Guérisseuse rougit.

– Tu me l'as si bien décrit que j'ai vraiment cru le voir.

– Tu es vraiment une grande artiste.

Avant que son amie ne puisse l'arrêter, Elphame se mit à tourner les pages : croquis préliminaires, études de différentes parties du Château... gros plans de mains et de pieds... et des portraits de Cuchulainn, un tas de portraits... Elphame ressentit une petite secousse de surprise. C'était donc ça, pensa-t-elle... Brenna avait su capter le visage de Cuchulainn, ses différentes expressions. Elle se pencha sur un croquis qui le montrait triste, fatigué, vieilli de dix ans.

– Il était donc comme ça, le jour de mon accident, dit-elle.

– Il est... Je voulais juste...

Brenna marqua une pause embarrassée.

– Ton frère est un modèle intéressant. Ses traits sont d'une beauté classique, et ils reflètent tellement d'émotions contradictoires...

Elphame hocha la tête sans détacher les yeux du visage de ce frère qui, visiblement, s'inquiétait pour elle.

– Tu as parfaitement rendu ses expressions, dit-elle en levant les yeux sur Brenna qui détourna

la tête. Puis-je avoir celui-ci ?

Finalement, la Guérisseuse se résolut à croiser le regard de son amie. Elle n'y décela aucune pitié, aucun reproche.

– Oui, bien sûr. Tu peux les avoir tous, si tu veux.

– Non, juste celui-ci. Les autres sont à toi.

Elphame adressa un sourire chaleureux à Brenna. Nul doute qu'Etain éprouverait une vive sympathie pour elle. Un tambourinement sur la rocaille les fit sursauter. Comme s'il avait été interpellé par leurs pensées, Cuchulainn fit irruption. Instantanément, Brenna déchiffra l'air soucieux du jeune guerrier.

– Un accident ? s'enquit-elle.

– Oui. Angus découpait des bûches à la scie. La lame a glissé. C'est une vilaine blessure, j'en ai peur.

Cuchulainn tendit le bras à Brenna. Sans hésiter, elle glissa sa petite main dans la sienne et sauta du rocher. Le jeune homme jeta à sa sœur un regard sévère.

– Toi, ne bouge pas. Je reviens te chercher.

– Prends tout ton temps.

Cuchulainn éperonna le hongre. Brenna était montée à califourchon derrière lui et Elphame vit ses bras fluets serrer la taille du cavalier. Celui-ci passa une main protectrice dans le dos de la petite guérisseuse pour la maintenir contre lui.

C'était donc ça, pensa-t-elle de nouveau. Cuchulainn et Brenna. Son instinct ne l'avait pas trompée. Elle se demanda si l'un ou l'autre avait conscience des liens qui s'étaient tissés entre eux. Probablement pas. Malgré son expérience en matière de femmes, Cuchulainn n'était pas mieux préparé que sa sœur pour le grand amour.

– Pas préparé, murmura-t-elle en suivant du regard la monture qui s'éloignait au grand galop vers le château.

Elle ne l'était pas davantage. Comment aurait-elle pu être prête pour Lochlan ? Son regard dériva du Château vers la forêt. Elle n'avait pas eu peur de lui, se rappela-t-elle. Elle ignorait pourquoi. Peut-être parce qu'elle s'était sentie revigorée par sa présence. Oh ! elle connaissait la réponse pour l'avoir cherchée sans répit durant les cinq derniers jours.

– Lochlan, articula-t-elle, incapable de s'empêcher de prononcer son nom à voix haute.

Un brusque souffle de vent emporta les syllabes. Elphame sentit la chair de poule envahir ses avant-bras. L'espace d'une seconde, le nom de Lochlan resta suspendu dans les airs, comme deux notes de givre, avant de disparaître vers la forêt.

Elle hocha la tête, honteuse de son imagination trop fertile. Le nom d'un amant n'apparaissait pas par magie dans les airs... D'ailleurs, Lochlan n'était même pas son amant.

– Cette bosse sur la tête me joue de sales tours, marmonna-t-elle en portant l'outre à ses lèvres.

– Quels tours, mon amour ?

Elphame sursauta. Ses yeux, grands ouverts, fouillèrent les ombres mouvantes du sous-bois.

Comme un grand oiseau semblant crever le ciel, l'homme ailé se laissa tomber du haut d'un arbre à quelques mètres d'elle et lui dédia un sourire presque timide.

– Je ne voulais pas te faire peur.

– Tu es donc *réel* ! s'exclama-t-elle.

– Tu en as douté ?

– Constamment.

Lochlan laissa échapper un rire qui eut le don d'apaiser la nervosité d'Elphame.

– Je comprends ta confusion. Je n'ai pas été blessé à la tête, moi. Mais il y avait quelque chose de surnaturel dans notre rencontre.

– Comme un rêve ?

– Non, nos rêves sont uniques.

Elle se sentit rougir, mais ne put détacher son regard de l'apparition. Lochlan avança d'un pas. Ses ailes étaient repliées dans son dos, mais il se déplaçait comme un oiseau de proie. C'en était fascinant... De nouveau, le cerveau d'Elphame se remit à fonctionner frénétiquement. Et si quelqu'un le voyait ? Elle leva la main et il s'arrêta net.

– Je veux que tu m'expliques ce qui s'est passé. Je veux savoir ce qui nous arrive, dit-elle en jetant alentour un regard alarmé. Ne te mets pas dans la lumière. Je n'ai parlé à personne de toi, pas même à mon frère.

Lochlan prit un air désappointé, mais recula jusqu'à l'orée du bois festonnée d'ombre épaisse. Elle le regarda, partagée entre l'irritation et les regrets. Des journées entières de solitude et de frustration avaient mis ses nerfs à rude épreuve. Elle aurait voulu le chasser, lui crier qu'il n'était rien pour elle, sauf un étranger qui l'intriguait. Mais les mots ne venaient pas. Elphame scruta les yeux couleur d'orage et sut avec une certitude terrifiante qu'elle contemplait son avenir.

La prédiction de Cuchulainn traversa sa mémoire : « Je sais que tu rencontreras ton destin au château... cela a un rapport avec ton futur époux... »

Lochlan était son époux.

La suite de la prémonition jaillit inéluctablement : « ... mais quand j'ai essayé de mieux le cerner, il n'y avait que brouillard et confusion. »

Du moins, elle savait maintenant pourquoi le Pressentiment de son frère avait été incomplet. Dans son infinie sagesse, la Déesse lui avait épargné une vision claire de la scène. Si Cuchulainn avait su que l'époux de sa sœur serait un descendant des Fomores... Elle n'osa achever cette pensée.

– Ce sera très difficile, Lochlan, souffla-t-elle, mal à l'aise.

Ces mots firent sourire l'homme ailé.

– Ma mère dirait que cela vaut la peine d'être tenté.

La chaleur de sa voix, lorsqu'il mentionna sa mère, toucha le cœur d'Elphame.

– Tu l'aimais beaucoup, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

– Elle m'a donné l'humanité et m'a inculqué les valeurs humaines. Elle n'a jamais vu le monstre

en moi. Elle ne voyait que son fils.

– Tu n'es pas un monstre, affirma-t-elle avec emphase.

– Non, je ne suis pas un monstre, répondit-il avec un sourire doux-amer. Mais le sang du démon coule dans mes veines et cela, aucun de nous deux ne peut l'oublier.

– Dois-je avoir peur de toi, Lochlan ?

– Je ne peux pas répondre à cette question à ta place. Tout ce que je peux dire, c'est que je préférerais mourir plutôt que de te faire du mal.

Elle crispa les poings. Une boule obstruait sa gorge. Son esprit et son cœur se livraient une bataille acharnée. Elle devrait mettre fin à cette folie. Lui intimer l'ordre de partir. Lui accorder loyalement quelques heures d'avance avant d'informer Cuchulainn qu'un Fomore s'était glissé sur leurs terres... Il fallait à tout prix cesser de raisonner comme une petite fille romantique. Cet homme n'était rien d'autre qu'un rêve insensé. Un rêve dangereux...

– Je partirai, si tel est ton souhait, déclara-t-il d'un ton solennel.

– Parce que tu lis dans mes pensées ? s'écria-t-elle.

– Non. Je lis sur ton visage et dans tes yeux.

Il s'était exprimé d'une voix triste qu'Elphame tenta d'ignorer. Dis-lui de s'en aller, pensa-t-elle. Son destin était tout tracé : elle allait devenir le nouveau chef du Clan MacCallan. De plus, elle avait été touchée par la Déesse. Elle était un être à part.

Comme Lochlan, susurra une voix dans sa tête.

Elle le scruta de nouveau comme pour s'assurer de son existence. Son corps était humain. Il était grand, bien bâti, musclé. Mais les humains ne possédaient pas d'ailes, leur peau ne scintillait pas faiblement, comme éclairée d'une pâle lueur intérieure. Aucun homme de sa connaissance n'avait des yeux bridés aux iris gris orageux. Les pieds nus de Lochlan semblaient tout aussi étranges et elle se rappela qu'elle avait eu la même impression lors de leur première rencontre.

– Des serres d'oiseau, dit-il en levant le pied du sol herbeux. J'ai des ergots, tu as des sabots... Si j'avais eu le choix, j'aurais eu des pieds normaux, bien que j'aie peine à les imaginer dans des chaussures.

Elphame éclata d'un rire inattendu.

– Je ne l'ai jamais reconnu, mais j'ai souvent pensé la même chose. Quand j'étais petite, ma mère se désespérait de ne pas me voir porter des socquettes en dentelle et des petits souliers ridicules, alors elle frottait et polissait mes sabots jusqu'à ce qu'ils brillent. J'ai essayé de lui expliquer que j'aimais bien mes pieds comme ils étaient, mais elle n'a jamais pu comprendre.

– Ma mère m'obligeait à me limer les griffes parce qu'elle en avait assez de raccommo-der mes draps.

C'était facile d'en parler, songea-t-elle. De toute façon, humains ou pas, elle réagissait à sa présence comme n'importe quelle femme devant un homme séduisant. Son cœur lui disait qu'il n'était pas un monstre, mais pouvait-elle faire confiance à son cœur ?

« Est-ce que tu lui fais confiance, ma Bien-Aimée ? » avait demandé Epona.

Oui, avait répondu Etain d'une voix empreinte de certitude.

Elphame était sûre d'avoir fait le bon choix, lorsqu'elle avait pris la décision de restaurer le Château de MacCallan. Pourquoi serait-ce différent avec Lochlan ?

Dans l'ombre des pins, l'homme ailé attendait. Sur le visage d'Elphame, il voyait les émotions se succéder, mais ne soufflait mot. Que pouvait-il dire ? Comment accomplirait-il la Prophétie sans verser le sang d'Elphame ? L'espace d'un instant, il fut tenté de prendre la fuite. De s'envoler très loin sans jamais revenir, même si cela devait condamner les siens à la folie éternelle. Il ressentait en lui la présence obsédante du démon.

Enlève-la, prends-la, soumets-la à ta passion...

Non ! Lochlan accueillit avec gratitude la douleur qui rejaillissait chaque fois qu'il parvenait à contenir ses pulsions démoniaques. Elle était telle, parfois, qu'un grand nombre de ses semblables avaient renié leur part humaine pour s'enfoncer dans la folie et dans cette soif de sang inextinguible inscrites dans les gènes des Fomores.

Comment la mort d'Elphame pouvait-elle sauver son peuple de sa violence destructrice ? Et comment la Déesse avait-elle pu exiger un tel sacrifice ? Cela n'avait pas de sens. Il devait y avoir un autre moyen d'accomplir la Prophétie.

Elphame se tenait à quelques pas de lui. Ce n'était plus la créature lointaine de ses rêves, mais une femme en chair et en os qui vivait, qui respirait sous ses yeux. Oh, non ! il ne la quitterait pas. Pas encore. Il avait passé un siècle à combattre les ténèbres, il n'allait pas baisser les bras maintenant.

Lentement, elle leva les yeux pour croiser les siens. Lochlan déchiffra dans les prunelles noires ses propres tourments.

– Je n'ai pas les réponses aux questions que tu te poses, dit-il. Moi-même, je ne comprends pas tout. Mais je sais que mon âme est intimement liée à la tienne. Si je ne te revois plus, je t'attendrai jusqu'à mon dernier soupir.

Il l'attendrait... Pour Elphame, ce sentiment était à la fois merveilleux et effrayant. Soudain, elle eut envie de le toucher, de sentir sous ses doigts sa chair chaude et vivante. Tout à coup, elle éprouvait ce besoin impérieux.

Sans réfléchir davantage, elle se laissa glisser en bas de son siège en pierre. Un coup d'œil vers le Château la rassura ; les ouvriers étaient trop loin pour l'apercevoir et, de toute façon, personne ne regardait dans sa direction... Et nulle trace de Cuchulainn sur son cheval.

Elle se tourna vers Lochlan. Il l'observait avec intensité. Il rayonnait d'une puissance carnassière et pourtant, en ce moment-même, il paraissait terriblement fragile.

– Elphame, dit-il d'une voix étranglée. Je ne devrais pas rester.

Elle sentit les battements de son cœur s'accélérer et fit un pas dans sa direction, comme attirée par un fil invisible.

– Je le sais, mais je ne veux pas que tu t'en ailles...

Elle força son sourire.

– Peut-être que le coup que j'ai reçu sur la tête a altéré mon jugement.

Il sourit.

– Dans ce cas, il a affecté le mien aussi.

Il haussa le menton pour mieux scruter la tempe d'Elphame.

– Cela a l'air d'aller mieux. Tu cicatrisés vite... A ce que je vois, la Guérisseuse t'a autorisée à ne plus porter ton bras en écharpe.

– Brenna, dit-elle. Elle s'appelle Brenna et elle est mon amie.

Hochant la tête, il indiqua les côtes de la jeune femme.

– J'aimerais bien savoir comment elle a pansé ta blessure.

Instinctivement, Elphame porta la main sur le bandage dissimulé sous sa tunique en lin.

– La plaie est presque guérie. Tu dois me croire sur parole.

Il lui dédia un sourire enjôleur.

– J'ai déjà vu cette partie de ton corps, t'en souviens-tu?

– Oui, sous la pression des événements. Il n'y a pas de sanglier, ici, que je sache. Et puis...

Elle marqua une pause, partagée entre l'envie de se laisser examiner et une peur irraisonnée.

– ... je ne suis pas belle à regarder, réussit-elle à achever. Je n'ai pas pris de bain depuis l'accident. Je sens mauvais. Mes cheveux sont sales...

Ce disant, elle recula un peu, mais Lochlan tendit la main et lui saisit le poignet. Ses doigts étaient chauds, puissants. Il l'attira doucement vers lui.

– Si tu savais comme tu es belle à mes yeux ! murmura-t-il. Ma mère m'a élevé selon ses principes. Elle m'a appris à me comporter comme les natifs de Partholon. Et elle m'a transmis l'amour de la Déesse Epona. Ma mère priait souvent, avec ferveur. Elle demandait constamment que les enfants hybrides soient délivrés de leur mal.

Il marqua une pause pour s'éclaircir la gorge.

– Ma mère avait la foi. Elle est morte en pensant que sa Déesse exaucerait ses prières.

Il tira sur le poignet d'Elphame pour la faire avancer.

– Vois-tu, Elphame, tu es la réponse aux prières de ma mère. Quand je te regarde, je vois la jonction de mon passé et de mon avenir.

Tout doucement, afin de ne pas l'effaroucher, il lui toucha la joue du bout des doigts. Lentement, il redessina la ligne délicate de sa mâchoire, puis celle de son cou. Enfin, sa main se posa légèrement sur son épaule blessée.

– Est-ce que ça te fait encore mal ?

– Quoi ? murmura-t-elle distraitement.

Ils étaient si près l'un de l'autre qu'elle ressentait sa chaleur.

– Ton épaule.

Son attouchement, si léger fût-il, l'avait bouleversée. Un sourire se dessina sur la bouche de Lochlan, révélant ses canines très blanches... et pointues. Elphame détourna la tête, mais il lui prit le menton, l'obligeant à se retourner vers lui.

– Ce ne sont que des dents.

- Cesse de lire dans mes pensées.
- Je ne lis pas dans tes pensées.
- Ou sur mon visage, peu importe.
- Je ne peux pas m'en empêcher. Ton visage est si beau...

Lorsqu'il sourit de nouveau, elle ne se détourna pas. Oui, ses dents étaient pointues, dangereuses. De lointains souvenirs de livres d'histoire lui revinrent à l'esprit. Les Fomores se caractérisent par un irréprouvable appétit de sang, surtout pendant l'accouplement. Ils se nourrissent de sang d'êtres vivants, se repaissent de chair humaine...

– Est-ce que tu peux..., commença-t-elle abruptement avant de marquer une pause pour reformuler sa question : Est-ce que tu te nourris du sang des autres?

Lochlan battit des paupières, surpris.

– Pas du tout. Je préfère les viandes cuites.

Ses yeux se plissèrent, mais il ne sourit pas.

– Et mortes.

– Alors... pourquoi...

– ... mes dents ont-elles cet aspect ? finit-il à sa place.

Elle acquiesça, sans le quitter du regard.

– Cela fait partie de mon héritage, Elphame. Je suis suffisamment humain pour ne pas éprouver le besoin de me nourrir du sang des vivants, mais je suis assez fomore pour éprouver, au fond de moi, des restes de cette soif innommable.

Elle émit un soupir tremblant.

– J'ai lu que les Fomores boivent le sang les uns des autres.

– Vos livres sont exacts. Un Fomore désire goûter le sang de sa partenaire et vice versa. Le sang échangé forme entre eux un lien indestructible. Est-ce si horrible pour toi ?

Elle regarda sa bouche, ses lèvres, la ligne nette de sa mâchoire.

– Je ne sais pas..., murmura-t-elle.

Son regard remonta vers les yeux brumeux. Quel goût avaient ses baisers ? se demanda-t-elle. A son grand étonnement, elle s'entendit lui demander :

– Et si tu m'embrasses, est-ce que tes dents me couperont les lèvres ?

– Non, jamais, répondit-il doucement.

Elle déglutit péniblement. Son cœur battait à tout rompre.

– Tu as dit que tu éprouves encore des vestiges de la soif de sang. Tu veux goûter mon sang ?

Elle le vit frissonner, mais ses yeux restèrent sereins.

– Je veux beaucoup de choses de toi, Elphame. Mais je ne prendrai rien que tu ne veuilles me donner.

– Je... je ne sais plus ce que je veux... Personne ne m'a encore embrassée.

– Je le sais.

– Je crois que je t’ai attendu toute ma vie, dit-elle d’une voix si faible qu’il dut se pencher pour distinguer les mots.

– Comme moi, répondit-il dans un murmure.

Ne pas l’effaroucher. Ne pas la brusquer, lui intimait la partie saine de son esprit. Elle est jeune, inexpérimentée, elle pourrait prendre peur.

Lentement, afin de lui donner le temps de refuser, il l’embrassa sur les lèvres.

C’était très différent de tout ce qu’Elphame avait imaginé jusqu’alors. Elle pensait qu’un premier baiser ne pouvait qu’être maladroit. Elle avait été naïve. La bouche de Lochlan était douce et chaude. Elle entrouvrit les lèvres et, quand leurs langues se touchèrent, son corps s’enflamma. Elle ferma les yeux et répondit à son baiser avec fougue. Lochlan était comme la forêt : beau, sauvage, indomptable... Tandis que le baiser se prolongeait, il enfouit les doigts dans les cheveux d’Elphame, tandis que, de l’autre main, il la pressait contre lui.

Quelque chose lui frottait les bras. Elle rouvrit les yeux et recula pour mieux voir. Ses ailes ! Elles s’étaient déployées autour de Lochlan. Celui-ci respirait par saccades. Le désir obscurcissait le gris translucide de ses iris.

– Elles sont le miroir de ma passion, expliqua-t-il d’une voix rauque. Je ne peux pas les arrêter. Pas quand tu es si près de moi et que je te désire tant.

– Tu parles comme si tes ailes ne faisaient pas partie de toi-même.

– Elles appartiennent au démon.

Les ailes géantes, frémissantes, s’érigeaient au-dessus d’eux, comme pour les emporter dans les airs.

– Comme elles sont belles ! chuchota-t-elle.

Lochlan tressaillit comme si elle l’avait giflé.

– Ne dis pas ça. Pas même pour plaisanter.

– Mais je ne plaisante pas... Je peux les toucher ?

Il ne put que hocher la tête. Sans hésiter, Elphame tendit la main vers l’aile gauche.

– Oooh ! c’est doux..., souffla-t-elle en palpant délicatement la membrane duveteuse.

Sous ses caresses, les ailes frissonnaient, s’allongeaient et se gonflaient, tandis que Lochlan laissait échapper un gémissement déchirant. Immédiatement, Elphame retira sa main.

– Je t’ai fait mal ?

– Non, dit-il dans un rire qui ressemblait à un sanglot. Ne t’arrête pas. N’arrête surtout pas de me toucher.

Une ardeur sauvage hachait sa voix. Subjuguée, Elphame fit mine de recommencer, mais il lui attrapa la main et la retint dans la sienne. Etonnée, elle leva les yeux vers le visage de Lochlan. Il observait quelque chose par-dessus son épaule, les yeux mi-clos.

– Quelqu’un approche.

Il pencha la tête sur le côté avant d’ajouter rapidement :

– C'est la femme-centaure.

– Alors, sauve-toi ! s'écria-t-elle, apeurée. Il ne faut pas qu'elle te voie.

– Je veux te revoir. Bientôt, lâcha-t-il d'une voix vibrante.

– Oui, oui. Je trouverai le moyen. Maintenant, va-t'en, je t'en supplie ! La chasseresse risque de croire que tu m'as attaquée.

Elle l'implorait du regard.

– Appelle-moi, mon amour. Je ne serai pas loin.

Lochlan lui reprit les lèvres dans un baiser désespéré, presque violent, et Elphame répondit à sa passion avec sa propre force surhumaine.

Il se força à se détacher d'elle, puis, avec un cri de désespoir, se laissa engloutir par la forêt. Il ne se retourna pas pour la regarder, il n'en avait pas le courage.

Elphame s'essuya la bouche d'une main tremblante. Elle sortit de la bordure des arbres et se dirigea vers les rochers. Elle eut juste le temps de se hisser sur la pierre plate et d'inspirer deux larges goulées d'air, quand Brighid apparut au tournant. La centaure salua cordialement Elphame, qui agita la main avec un sourire forcé. Nul ne pouvait deviner qu'elle venait d'embrasser un homme pour la première fois, se dit-elle, encore moins Brighid. Une chasserresse n'avait pas l'habitude de déchiffrer l'expression des visages, pour la bonne raison qu'elle ne savait interpréter que les traces... Son sourire s'effaça. O, Déesse ! Elle songea aux empreintes de Lochlan sur le sol détrempé du sous-bois.

Comme si elle avait remarqué sa subite pâleur, Brighid la scruta plus attentivement.

– Cuchulainn m'a envoyée te chercher. Il craignait que tu ne sois épuisée après plusieurs heures au grand air... Je m'aperçois qu'il avait raison.

– La barbe ! Je déteste quand il a raison !

Elphame avait simulé un ton irrité tout en se débattant pour cesser de lancer vers la forêt des regards inquisiteurs.

– Ah, ah ! moi aussi ! s'exclama la chasserresse en riant. Viens, maintenant. Je vais te ramener, si tu veux.

Elle descendit de son rocher.

– Non, merci. Je me sens bien.

– En es-tu sûre ?

– Certaine. J'apprécie ton offre mais je préfère marcher. A force de rester assise, je me suis ankylosée.

Elle se sentait touchée, toutefois, par l'offre de la centaure. Elphame n'avait pas oublié que Brighid les avait transportés, avec Cuchulainn, au Château. Durant sa convalescence, elle lui avait rendu de fréquentes visites. Brenna et Brighid avaient fait l'impossible pour rendre sa captivité forcée supportable. Elphame avait beau considérer la centaure comme une amie, elle adressa une prière à Epona pour que la chasserresse ne remarque pas les traces de Lochlan.

Détends-toi ! Et arrête de te comporter comme si tu te sentais coupable.

– Je suis contente de te voir, Brighid. Ta compagnie m'a manqué depuis deux ou trois jours.

– J'ai eu à faire. Hier, cinq hommes se sont joints à nous avec leurs jeunes épouses.

– Je l'ignorais. Mon cher frère n'a pas jugé utile de me mettre au courant. Il me traite comme une invalide.

– Oui, il est contrariant, approuva Brighid.

Elle se retint d'ajouter : « Comme la plupart de ses semblables. » En dehors d'Elphame et de Brenna, la chasserresse déplorait son manque de contact avec les humains. Moins solides que les centaures, leurs aptitudes physiques limitées influaient sur leur personnalité. Jusqu'alors, elle avait connu peu d'humains, mais, durant la brève période pendant laquelle elle les avait fréquentés, elle avait découvert qu'ils manquaient cruellement de naturel vis-à-vis des centaures. Quand ils ne

faisaient pas montre d'une amitié exubérante, d'un enthousiasme presque embarrassant, ils se comportaient comme des êtres supérieurs. Brighid secoua la tête. Si elle ne partageait pas les théories des Dhianna sur la séparation des espèces, elle leur donnait raison sur un point précis : la plupart des humains étaient bigrement difficiles à comprendre.

Elle jeta un coup d'œil à Elphame, qui n'était ni humaine ni centaure, et retint un sourire. Elphame était un cas à part... Voilà quelqu'un qui s'escrimait à paraître tout ce qu'elle n'était pas : un chef de clan désigné par Epona. Brighid avait commencé par respecter cet aspect de son caractère avant de lui accorder vraiment son amitié.

– Si tu te sens assez bien pour te disputer avec ton frère, ça veut dire que tu es en bonne voie de guérison, observa-t-elle. Voilà qui fera plaisir à Brenna.

– Mais pas à Cuchulainn, rétorqua Elphame avec une grimace de dépit.

Elles avaient pris le chemin du retour, et la chasseresse avait ajusté ses foulées immenses sur le rythme plus lent d'Elphame. A un moment donné, Brighid voulut couper à travers la forêt, mais sa compagne, alarmée, indiqua d'un geste ample le bord de la falaise.

– Allons plutôt de ce côté. J'aime regarder la mer.

Brighid changea de direction en secouant la tête.

– Je ne sais pas pourquoi tu aimes la mer. Moi, elle me rend nerveuse.

Elphame lui décocha un regard stupéfait.

– Je ne savais pas qu'il existait une chose au monde capable de te rendre nerveuse.

– Mais si. Tomber dans un précipice, par exemple.

Elle décocha un gentil coup de coude à son amie.

– Tu sais ce que c'est, non ?

– Oui. Et tu n'as pas tort. Pour rien au monde je ne voudrais revivre cette mésaventure.

Brighid fit encore quelques enjambées en silence. Elle éprouvait le besoin de parler avec Elphame de l'accident... ou plus particulièrement de l'étrange découverte qu'elle avait faite. Justement, Elphame semblait plus détendue que tout à l'heure. Elle marchait tranquillement, laissant traîner la main sur les touffes vertes des buissons qui bordaient la falaise. C'était sans doute le bon moment... La chasseresse s'éclaircit la gorge et lança à sa compagne un coup d'œil oblique.

– Je voulais te poser une ou deux questions à propos de cette nuit-là, mais j'ai préféré attendre que tu sois remise de tes émotions.

– Mes idées sont on ne peut plus claires. Veux-tu que je te récite un poème épique ou deux pour te le prouver ?

Brighid leva les mains comme pour esquiver une attaque.

– Je vous crois sur parole, Déesse.

Elphame la foudroya d'un regard réprobateur.

– Tu m'as transportée sur ton dos... et tu oses encore m'appeler Déesse !

– Tu as raison. Une Déesse digne de ce nom n'aurait pas pesé aussi lourd, répondit Brighid sans

réfléchir. Oh, pardon !

Son air penaud amusa Elphame. Elle éclata de rire en se tenant ses côtes blessées.

– Pitié ! Ne me fais pas rire ! s'écria-t-elle.

Elle s'appuya sur la centaure en s'efforçant de refréner son hilarité, mais chaque fois que leurs regards se croisaient, son rire repartait de plus belle.

– Tu peux te calmer, maintenant, Elphame. Ce n'était pas si drôle.

La jeune femme hocha la tête en respirant profondément.

– Non, mais c'était tellement vrai. Je ne suis pas exactement une petite chose fragile.

La chasseresse renifla, amusée à son tour.

– Pourquoi ? Quelqu'un t'a dit que tu étais petite ?

– Non... au contraire.

Elphame cessa de rire et se mit à boitiller près de son amie, la main sur ses côtes blessées.

– Jusqu'à mon arrivée ici, les gens de ma famille ne m'appelaient ni petite ni grande. Cela aurait été trop normal. J'étais Celle qui avait reçu l'empreinte d'Epona. La Préférée de la divinité ou la Déesse Vivante. Quel changement agréable de m'entendre dire que j'ai de grosses fesses !

– Je n'ai rien dit de tel, se défendit Brighid.

– Pas directement, mais c'est formidable que tu t'autorises à me taquiner un peu. Oh ! Brighid, je suis ravie d'avoir des amies ! J'adore me faire houspiller par Brenna.

– Notre Guérisseuse a de la poigne. Sais-tu qu'elle m'a obligée à avaler une de ces mixtures médicinales, au prétexte de me redonner des forces pour la chasse ?

– Une espèce de tisane au goût infect ? s'enquit Elphame avec sympathie.

– Oui, affreuse.

– Et ç'a marché ?

Brighid grimaça un sourire.

– Bien sûr.

Elles échangèrent un regard de complicité.

– Peut-être devrions-nous lui dire que Cuchulainn se sent fatigué ? proposa Elphame d'un air malicieux.

– Excellente initiative ! répondit Brighid dans un rire. A ce que je vois, tu as les idées parfaitement claires.

– Alors, fais-moi la faveur de passer le mot. J'en ai assez de tous ces gens qui pensent que je n'ai plus toute ma tête à cause de cet accident stupide.

– Avec grand plaisir.

– Eh bien, maintenant que nous avons procédé à cette petite mise au point, que voulais-tu me demander ?

Brighid hésita une fraction de seconde. Lorsqu'elle prit la parole, elle le fit d'une voix sérieuse.

– La fameuse nuit, quand tu as tué le sanglier, y avait-il d'autres créatures que toi dans le ravin ?

– Que veux-tu dire par « d'autres créatures » ? demanda Elphame en conservant de son mieux une expression neutre.

– Je n'en suis pas sûre, commença Brighid très lentement, comme si elle s'efforçait de rassembler les pièces d'un puzzle. Le cadavre du sanglier gisait au milieu de la rivière. Il avait la gorge tranchée. C'était assez loin de l'endroit où tu es tombée, Elphame. Et ce n'est pas tout : il y avait des empreintes bizarres près des tiennes.

– Quelles empreintes ? Je ne comprends pas.

Le cœur d'Elphame se noua. Elle détestait mentir.

– Moi non plus, je ne comprends pas. Il faisait sombre et la pluie avait à moitié effacé les traces, mais je peux te jurer qu'elles étaient inhabituelles. On aurait dit les traces d'un animal que je n'ai encore jamais rencontré...

Elle scruta Elphame d'un air préoccupé.

– Depuis, j'ai découvert d'autres empreintes identiques autour du Château.

Elphame combattit de toutes ses forces la panique qui l'envahissait.

– Se pourrait-il que ce soit un ours ? demanda-t-elle d'un ton aussi nonchalant qu'elle le put. Aucun chasseur ne s'est aventuré dans ces bois depuis le siècle dernier. Qui sait quels animaux sauvages y ont trouvé refuge ?

Brighid laissa échapper un soupir.

– Oui, bien sûr, mais je sais reconnaître les traces d'un ours. Celles que j'ai vues appartiennent à une créature bipède. Aussi bizarre que cela puisse paraître, je me demande si les dragons ne sont pas revenus à Partholon.

Cette fois-ci, Elphame n'eut guère besoin de feindre la surprise. Les dragons, animaux fabuleux, peuplaient les légendes et les contes. Si jamais ils avaient existé, ils avaient disparu depuis des milliers d'années de la surface de la Terre.

– Tu dois penser que j'imagine des choses, reprit Brighid.

– Non. Je te crois sur parole. Après tout, peut-être y a-t-il encore des dragons dans cette forêt.

Ce disant, Elphame leva sur la chasseresse un regard implorant.

– Ne dis rien à Cuchulainn, sinon il est capable d'organiser une chasse au dragon.

La femme-centaure émit un rire et Elphame reprit.

– Je voudrais, pour la paix de mon esprit, que tu me promettes une chose, Brighid.

– Oui, quoi ?

– Quelle qu'elle soit, cette créature, ne la pourchasse pas. Laisse-la vivre – du moins jusqu'à ce que nous ayons reçu des renforts.

Un silence suivit pendant lequel un lourd sentiment de culpabilité terrassa Elphame. Elle avait trahi d'un seul coup tous les êtres qui lui étaient chers : Lochlan, Cuchulainn et son amie, mais que que faire, sinon essayer de temporiser ? Enfin, la chasseresse haussa les épaules.

– Comme tu veux, Elphame. J'ai suffisamment de mal à procurer les repas quotidiens à tes

hordes d'ouvriers affamés.

Elles continuèrent de marcher en silence. Toutes les deux pensaient aux marques étranges en forme de serres d'oiseau dans la forêt.

– Par ici ! cria Cuchulainn.

Il fit signe à sa sœur et à la chasseresse de le rejoindre devant la porte monumentale du château.

Elphame se sentait épuisée par le trajet relativement court. Avec un sourire forcé, les épaules droites, elle se rapprocha de la volée de marches. Son épaule la faisait souffrir de nouveau. Brenna émergea de l'intérieur en s'essuyant les mains sur son tablier taché de sang. Sitôt qu'elle aperçut sa patiente, son sourire se mua en froncement de sourcils, mais Elphame devança les questions de sa guérisseuse.

– Comment va la main de l'ouvrier ? J'espère que la blessure n'est pas trop profonde.

– Il s'en remettra. Mais il aura intérêt à ne plus lorgner les jolies filles pendant qu'il scie du bois.

Ses yeux étrécis étudiaient le visage exsangue d'Elphame.

– Eh bien ! la surprise que nous t'avons préparée arrive juste à temps.

Sans tenir compte des protestations de la jeune femme, elle souleva la tunique pour jeter un coup d'œil au pansement.

– Est-ce qu'elle va bien ? Dois-je faire venir une civière pour elle ? demanda Cuchulainn d'un air affolé.

– Non. *Ellen*'a pas besoin de civière! hurla Elphame en tirant sur sa tunique et en fusillant son frère et la Guérisseuse d'un regard indigné. *Elle* a besoin d'un bain, d'un repas qui ne soit pas une bouillie infâme et d'un peu d'intimité.

Brenna lui dédia son sourire oblique.

– Alors, la surprise te plaira.

– Mais de quoi parles-tu ?

Grands dieux ! Ces deux-là ne tarderaient pas à la rendre folle. Elle n'aspirait qu'à prendre un bain, à se nourrir et à s'isoler pour se remettre de ses émotions.

– Viens avec nous, dit Cuchulainn d'un ton plein de mystère.

Il lui prit le bras et l'entraîna à l'intérieur.

– Bonsoir, Elphame. C'est bon de vous revoir, ma Dame, cria une voix de basse en provenance du chemin de ronde nouvellement reconstruit dans l'enceinte.

Elle regarda dans cette direction, sourit à l'ouvrier qui l'avait interpellée et fit un effort pour se rappeler son nom.

– Merci, Brendan.

D'autres la saluaient tandis qu'elle franchissait la deuxième porte menant à la Cour Carrée. Là, elle s'arrêta net, stupéfaite par les changements survenus en l'espace de cinq jours. Le cœur du Château battait de nouveau. La fontaine bruissait joyeusement, la statue de la jeune fille resplendissait. Des torchères garnies de flambeaux ornaient les murs et les feux brillants allumaient des reflets dansants sur les pierres polies. Le dallage de marbre rutilait. Et les

colonnes...

– Oh ! les colonnes ! s'écria-t-elle, incapable de maîtriser son émotion en serrant affectueusement la main de Cuchulainn.

Elphame se rua vers le pilier central qui s'élançait vers le ciel, majestueux et fier. Les maçons l'avaient soigneusement restauré. Les flammes des torches soulignaient le relief des motifs composés d'oiseaux, de fleurs et de juments cabrées.

Ooooh... La pierre vibra d'un son musical dont l'écho se répercuta dans l'espace. Elphame tressaillit. Sans même toucher le granit, elle pouvait ressentir son appel. Elle s'en approcha, irrésistiblement attirée par les vibrations mais se figea soudain. Elle venait de se souvenir qu'elle n'était pas seule. Des dizaines de paires d'yeux étaient fixées sur elle. Au lieu de toucher la pierre, Elphame mit les poings sur ses hanches. Elle n'avait nulle intention de se donner en spectacle devant tout le monde.

Des sabots de centaure frappèrent les dalles de marbre. Danann se détacha du groupe d'ouvriers rassemblés autour de la fontaine.

– La pierre vous appelle. C'est un cadeau unique, vous ne pouvez le refuser, dit-il d'une voix calme qui résonna néanmoins dans la cour remplie de gens.

Elphame se retourna. Danann s'avança vers elle.

– Non, intima-t-il à mi-voix, de sorte qu'elle fût la seule à l'entendre. Ne vous déconcentrez pas. Vous n'avez pas le choix. Quand la pierre parle, il faut lui répondre... Vous êtes destinée à devenir le chef du Clan, ajouta-t-il, tempérant ses réprimandes d'un gentil sourire. Votre Château n'a pas cessé de vous réclamer à travers le temps et la distance. Répondez-lui, s'il vous plaît.

Elphame humecta ses lèvres sèches. Les paroles de Danann l'avaient confortée dans ses certitudes. Elle était liée à cet édifice, à ses murs, à ses colonnes, aux esprits qui l'habitaient. Elle consulta Danann du regard et il l'encouragea d'un hochement de tête. Enfin, elle leva les mains et appuya ses paumes sur le pilier. L'antique pierre parut se liquéfier, sa chaleur irradiait ses bras, son corps, un cri s'éleva dans son âme.

Foi et Fidélité !

Son cœur bondit, lorsqu'elle reconnut la devise du Clan de MacCallan que les pierres du Château – son Château – avaient criée d'une seule et même voix victorieuse. Une sensation indescriptible l'assaillit. Du coin de l'œil, elle vit Cuchulainn amorcer un mouvement dans sa direction. La main calleuse du vieux centaure se posa sur l'avant-bras du guerrier.

– Ta sœur ne risque rien. Elle puise sa force de ces pierres.

Ces mots se gravèrent à jamais dans la conscience d'Elphame. Pouvait-elle se régénérer en touchant les pierres ? Comment était-ce possible ? Or, dès l'instant où elle se posa cette question, la chaleur devint plus intense. Elphame la sentit glisser dans ses veines comme une source d'énergie. L'élancement de son épaule, le tiraillement dans ses côtes s'apaisèrent, le mal de tête qui la taraudait depuis cinq jours s'estompa.

Fermant les yeux, elle respira profondément et fit le vide dans son esprit, comme Danann le lui avait appris. Une joie indicible l'assaillit.

Merci, dit-elle mentalement. J'ignore pourquoi vous m'avez dotée de ce présent magique, mais

je vous remercie.

Nous avons longtemps attendu le nouveau chef de clan et la nouvelle pulsion de vie entre nos murs, répondit l'esprit du pilier. Nous nous réjouissons que vous ayez réclamé vos droits. Prenez possession de ce qui vous appartient, Déesse.

Touslessensd'Elphamesetendirentavecuneviolence presque effrayante, alors que son esprit s'unissait aux esprits des pierres. Un vertige la saisit, instantanément remplacé par une nouvelle constatation. Un élan de force et de vigueur la secoua, quand, soudain, elle sut qu'elle ne faisait plus qu'un avec le Château. Les murs étaient sa peau, ses membres étaient les tours et son épine dorsale se substituait au pilier central. *Ma maison est ici*. Cette pensée embrassa l'édifice tout entier, des fondations aux remparts. La demeure de ses ancêtres était revenue à la vie.

Cuchulainn observait Elphame, subjugué. La main du centaure reposait toujours sur son bras. Le guerrier avait peine à laisser sa sœur pénétrer seule dans le royaume spirituel que lui-même avait si obstinément rejeté. Pourtant, il dut admettre que la magie opérait. Un instant plus tôt, Elphame avait l'air épuisée. A présent, sous ses yeux, elle paraissait transfigurée. Elle rayonnait. L'antique cœur du Château l'avait revigorée. Ses joues pâles s'étaient embrasées, ses cheveux virevoltaient comme des flammes à mesure que l'esprit des pierres l'imprégnait.

Pour la première fois de sa vie, Cuchulainn crut voir la Déesse à la place de sa sœur. Il savait qu'Elphame désirait depuis toujours adhérer au monde des esprits. Il aurait dû se sentir heureux pour elle, mais une vague tristesse ternissait sa joie. Il jeta un regard alentour, vers les humains et les centaures qui les entouraient. La plupart avaient les mains jointes. Deux femmes étaient tombées à genoux. Tous les visages reflétaient le même respect, le même amour. Ils étaient prêts à la suivre n'importe où. *Nous*, rectifia-t-il mentalement. *Nous* sommes prêts à la suivre jusqu'aux confins de la Terre.

A ce moment-là, Elphame rejeta la tête en arrière et, d'une voix magnifiée par le pouvoir des esprits, elle cria les mots qui, par le passé, avaient tant de fois retenti dans les murailles :

– Foi et Fidélité !

– Foi et Fidélité ! cria Cuchulainn à son tour et, aussitôt, l'ancien cri de guerre des MacCallan fusa de toutes les bouches pour se propager à travers les murs de pierres vivantes jusqu'à la forêt silencieuse.

– Foi et Fidélité !

Elphame se frotta les mains. Ses paumes étaient encore brûlantes. Une exaltation singulière la submergeait, elle ne tenait plus en place. Mais déjà, une crainte sournoise se mêlait à sa joie. Elle redoutait la réaction des gens qui avaient assisté à cette scène incroyable. Tous avaient scandé la devise des MacCallan, animés d'un même enthousiasme. A leurs yeux, elle représentait le nouveau chef de clan. Mais à quel prix ? se demanda-t-elle, angoissée. N'allaient-ils pas de nouveau lui témoigner ce respect servile, cette adoration mystique réservés aux divinités ? Elle attendit leurs réactions en espérant s'être trompée.

Meara, promue gouvernante du Château, fut la première à parler. Elle commença par ébaucher une révérence, et son sourire creusa deux adorables fossettes sur ses joues roses.

– J'ai supervisé le nettoyage des colonnes, déclara-t-elle avec fierté. J'ai briqué le pilier central moi-même. Je ne peux pas communiquer avec les esprits comme vous, mais je vous jure que j'ai éprouvé quelque chose...

Elle s'approcha spontanément d'Elphame et lui pressa la main.

– Vous aviez raison. Ce château est notre maison. Nous sommes les bienvenus parmi ces pierres.

Emue aux larmes, Elphame ne put qu'acquiescer. Un jeune homme se détacha alors de la foule. C'était l'un des deux ouvriers qui l'avaient installée sur le dos de Brighid le soir de l'accident. Sans donner à Elphame le temps de le saluer, il tomba à genoux dans un mouvement grandiloquent et proclama d'une voix où vibrait la passion de la jeunesse :

– Je n'ai jamais eu de maison. Je suis le cadet de dix garçons. Toute ma vie, je me suis senti de trop au sein de ma famille... Et d'après ce que je sais, je ne suis pas le seul, ici.

Il marqua une pause pour regarder ses compagnons. Plusieurs têtes s'inclinèrent en signe d'acquiescement.

– Plus maintenant, reprit-il. Je ne suis pas issu du Clan de MacCallan, mais pendant que je reconstruisais les murs, moi aussi j'ai ressenti l'appel des pierres. Je sais à présent que j'appartiens à cet endroit et si vous voulez bien m'accepter parmi vous, je prêterai le serment d'allégeance et porterai vos couleurs jusqu'à ma mort et même au-delà.

– Moi aussi ! cria un autre ouvrier en s'agenouillant

– Moi aussi.

– Et moi de même...

Ce fut comme un signal, car tous, hommes, femmes et centaures, y compris l'orgueilleuse Brighid, s'agenouillèrent. Seuls Elphame, Cuchulainn et Danann restèrent debout. Cuchulainn avait pris place à côté de sa sœur. Des larmes d'émotion faisaient briller ses yeux turquoise.

– Les MacCallan étaient mes ancêtres, mais je me joins aujourd'hui à vous tous et prête à mon tour allégeance à ma sœur, le nouveau Chef du Clan.

Cela dit, le jeune guerrier se mit à genoux.

– Il y a des décennies que j'ai prêté allégeance au Temple d'Epona, dit Danann en s'inclinant. Je

n'ai pas le droit de briser ce serment. Mais je suis là pour témoigner, Elphame, que vous êtes l'héritière légitime de MacCallan et reconnue comme telle par toutes les personnes ici présentes.

– Merci, Danann. Vous pourrez également attester que j'accepte le serment de tous ceux qui sont réunis ici aujourd'hui... et que je ratifie les liens qui nous unissent à la manière des anciens.

Elphame leva les bras et prononça les mots immémoriaux de la promesse solennelle.

– Au nom de la brise qui souffle, je vous attache à moi. Au nom du feu qui brûle dans le foyer, je vous attache à moi. Au nom de la vague qui déferle, je vous attache à moi. Au nom de la terre paisible, je vous attache à moi. Par les quatre éléments et par l'esprit du Clan, le lien est scellé. Le serment est accompli. Qu'il soit fait ainsi. Et maintenant, lève-toi, Clan de MacCallan!

Un cri immense, unanime, salua ce discours. La foule se redressa comme un seul homme. Elphame essuya ses larmes, tandis que les membres de sa fratrie se congratulaient les uns les autres. Des outres en peau apparurent comme par enchantement et passèrent de main en main.

– Félicitations, ma sœur ! murmura Cuchulainn à son oreille, avant de l'étreindre tendrement.

– Oh ! Cuchulainn, j'ai l'impression de vivre un rêve!

Rêve. Le mot fit naître aussitôt l'image de Lochlan. Elle aurait tant voulu qu'il soit là, auprès d'elle ! Aurait-il prêté le serment, lui aussi ? Et si tel avait été le cas, comment Cuchulainn aurait-il réagi ? Aurait-il admis que Lochlan incarnât autre chose qu'un ancien ennemi ? Ou l'aurait-il vu simplement comme un danger, une menace entre Elphame et son Clan ?

– Ce sont mes gens, dit-elle d'une voix ardente.

– Oui, ils le sont... nous le sommes, répondit le guerrier.

L'un des hommes avait sorti une flûte de sa poche et s'était mis à jouer une mélodie entraînante. D'autres flûtes se joignirent à la première et, peu après, l'orchestre improvisé s'enrichit des notes limpides d'un luth. Un sourire fleurit sur les lèvres d'Elphame. Elle avait envie de chanter, de danser, de s'amuser toute la nuit. Elle fit mine d'entraîner Cuchulainn dans la ronde des danseurs, mais une main ferme se posa sur son bras. Se retournant, elle croisa les yeux sages de Danann.

– La force que vous avez tirée du pilier ne tardera pas à s'évanouir.

Aussitôt en alerte, Cuchulainn attira sa sœur à l'écart. Il avait repéré dans un coin la mine sombre de Brenna. La Guérisseuse se tenait près de la chasseresse, tête baissée, afin de dissimuler sa figure abîmée sous le noir rideau de sa chevelure. Comme si elle avait senti le regard de Cuchulainn, elle leva le nez et aperçut sur le beau visage du guerrier un air inquiet. Elle fit signe à Brighid, et toutes deux se frayèrent un passage vers Elphame.

Cuchulainn regarda sa sœur.

– Je sais que tu m'en voudras, mais je te conseille de remettre à une autre fois ton projet de fête. Tu ne voudrais pas t'évanouir devant ton Clan, n'est-ce pas ?

Elphame ouvrit la bouche pour rétorquer vertement qu'elle ne comptait pas s'évanouir de si tôt, quand l'élan familial dans sa tempe lui coupa le souffle.

– Tu as perdu tes couleurs, remarqua Brenna, qui s'était rapprochée. As-tu mal à la tête ?

– Si je dis oui, aurai-je droit à l'une de tes tisanes ?

Brenna essaya de déguiser son sourire sous une expression sévère.

– Absolument.

– Alors, non. Je me porte comme un charme, répondit-elle en s’efforçant de paraître tout à fait à son aise.

Un nouvel élancement la fit tressaillir.

– Tu es une piètre menteuse.

– Je dirais que la surprise ne pouvait mieux tomber, intervint Danann.

Cuchulainn, Brenna et Brighid acquiescèrent à l’unisson.

– Clan MacCallan! cria le guerrier.

Le brouhaha, les rires et la musique se fondirent dans un silence attentif.

– Votre chef va se retirer dans ses appartements afin de se reposer et de se rafraîchir avant le festin de ce soir.

Elphame fronça les sourcils. Ses appartements ? Avait-il voulu dire sa tente ? Ou avait-il préparé une installation de fortune à l’intérieur du Château ? L’idée n’était guère déplaisante. Elle se serait damnée pour une vraie chambre, même rudimentaire. Elphame se contenta de saluer son Clan, qui l’acclamait, puis elle emboîta le pas à son frère. Brighid et Brenna fermaient le cortège. Ils quittèrent la cour où la fête battait son plein pour se diriger vers une galerie brillamment éclairée par des torchères. La jeune femme jeta alentour un regard curieux. Elle n’avait pas passé beaucoup de temps dans cette partie du Château, mais savait qu’elle abritait les anciens quartiers du châtelain. Naturellement, il n’avait pas encore été question de restauration, compte tenu qu’elle avait donné la priorité aux cuisines et à la cour centrale.

– Où m’emmenez-vous ?

Cuchulainn se borna à arborer son sourire le plus énigmatique et Elphame laissa échapper un soupir.

– Quelle tête de mule !

– Tel frère, telle sœur..., marmonna Brighid derrière eux et Brenna gloussa.

Elphame jeta par-dessus son épaule un regard faussement outré à ses deux amies.

– Je suis l’aînée. En conséquence, tu devrais au moins dire : telle sœur, tel frère.

– J’y songerai la prochaine fois, répondit la chasseresse.

Ce fut au tour de Cuchulainn d’émettre un soupir bruyant.

Ils s’engagèrent dans un couloir qui bifurquait à gauche. C’était une impasse aboutissant à une porte massive sur laquelle était sculptée la jument cabrée. Elphame s’approcha. A la vive clarté d’une paire de torchères fixées de part et d’autre des battants, elle étudia le bois de pin luisant et, du bout des doigts, redessina les contours de la jument.

– Magnifique, dit-elle. Mais c’est impossible que cette porte ait échappé à l’incendie.

– Exact, répondit Cuchulainn. Ce bois provient des arbres de ta forêt. Les ouvriers l’ont utilisé pour fabriquer la porte et Danann l’a sculptée. Selon lui, les appartements de la châtelaine se doivent d’arborer l’emblème de MacCallan.

– Les appartements de la châtelaine ? répéta-t-elle, ébahie.

– Un cadeau du Clan.

Cuchulainn poussa la porte.

La première chose qui frappa Elphame fut la lumière. Des torchères partout, des candélabres en fer garnis de grosses chandelles blanches, un âtre gigantesque occupant toute une cloison, dans lequel un feu brillant crépitait. Les fenêtres, hautes et étroites, qui s’alignaient le long des murs, laissaient pénétrer une vague clarté de fin d’après-midi. La vaste pièce était chichement meublée : une table en bois entourée de chaises, une petite table de toilette surmontée d’un miroir au cadre élaboré, un fauteuil doré. Enfin, un large lit recouvert d’une courteline brodée, dont les montants en cuivre reflétaient les flammes des bougies.

Elphame laissa courir les doigts sur le couvre-pied et les draps en lin.

– C’est mère qui les a envoyés, n’est-ce pas ?

– Oui. C’est arrivé ce matin, en même temps que plusieurs caisses de son excellent vin, le fauteuil et le miroir.

Un rire échappa à Elphame.

– Mère va toujours à l’essentiel.

Elle se rappela avoir entendu, dans son rêve, sa mère demander à Epona : « Puis-je au moins lui envoyer du linge de maison ? » C’était donc vrai ! Dans son infinie bonté, la Déesse avait permis qu’Elphame entende sa conversation avec Etain. Epona lui faisait confiance et veillait sur elle.

Comment pourrais-tu en douter, Bien-Aimée ?

La voix qui retentit dans sa tête était aussi familière que celle de sa mère. Epona ! Epona lui parlait à elle aussi. Peut-être pas de la même façon qu’à Etain, mais c’était déjà quelque chose. Un nœud se défit dans le cœur d’Elphame ; elle caressa d’une main tremblante la courteline tout en adressant un fervent remerciement à la Déesse.

– Je vous l’avais dit qu’elle en resterait sans voix ! s’exclama Cuchulainn, avec un sourire espiègle, comme s’il venait de faire une bonne blague à sa sœur.

– Oui, et tu as vu juste, répondit Brenna en souriant à travers ses larmes. Montrons-lui le reste.

– Il y a plus ? s’enquit Elphame.

Trois têtes hochèrent à l’unisson. On eût dit trois enfants joyeux. La Guérisseuse prit la main d’Elphame et l’entraîna vers une poterne voûtée ouvrant sur un escalier en colimaçon qui déroulait ses spirales le long de l’épaisse muraille. Elphame renversa la tête. De sa place, elle apercevait un palier.

– Te souviens-tu de la tour que j’ai fini de croquer aujourd’hui ? Celle que les maçons ont rebâtie entièrement ? demanda Brenna.

Elphame acquiesça.

– Alors, la voilà.

– Nous étions tous d’accord pour que la tour de la châtelaine soit la première restaurée,

expliqua Cuchulainn.

– Et nous avons tout fait pour que le projet soit réalisé avant ta guérison, renchérit Brighid.

– Elle est encore vide, mais tu la meubleras à ton goût. Une bibliothèque, peut-être, dit Cuchulainn.

Elphame toussota pour s'éclaircir la gorge.

– Je... J'ai hâte de la voir.

La main de Brenna sur son poignet l'arrêta.

– Je ne crois pas que ce soit une bonne idée. J'ai peut-être prêté le serment d'allégeance, mais pour ce qui est de ta santé, je suis toujours ta guérisseuse. Ton corps a besoin de repos et de nourriture, pas d'une pénible ascension.

– La tour a attendu pendant plus d'un siècle, argumenta Cuchulainn. Elle peut attendre encore une nuit.

– D'ailleurs, je croyais que tu voulais prendre un bain, ajouta Brenna.

Les yeux d'Elphame étincelèrent.

– Si vous êtes capable de hisser jusqu'ici une baignoire, je vous promets d'oublier la tour au moins jusqu'à demain matin.

– Hisser une baignoire ? fit Brighid en s'esclaffant, et ses deux complices l'imitèrent. Il y avait mieux à faire pour le chef de notre clan.

Elle pointa le menton en direction de la cheminée, puis s'inclina.

– Ma Dame, si vous voulez bien vous donner la peine...

Elphame suivit la centaure. Il y avait un renforcement à côté de la cheminée. Un espace obscur qu'elle n'avait pas remarqué de prime abord... Ou plutôt, non ! On eût dit qu'une main de géant avait retiré un morceau du mur ! Intriguée, Elphame vit la chasseresse disparaître dans l'obscurité, puis entendit sa voix ricocher sur les pierres.

– Fais attention. Le sol est encore humide et glissant.

Elphame avança en direction de l'ouverture. Une surprise de taille l'attendait. Il ne s'agissait pas d'une pièce adjacente, comme elle l'avait cru. De larges marches s'ouvraient devant elle, éclairées par des torchères. Elle aperçut la crinière blonde de Brighid en bas de l'escalier, puis la chasseresse tourna à gauche.

– Vas-y, l'encouragea Cuchulainn en la voyant hésiter.

Prudemment, elle se mit à descendre. Elle prit le tournant, descendit encore quelques marches, déboucha enfin dans une petite caverne. La chasseresse l'attendait à côté d'un bassin d'eau couronné de vapeur. Une cascade dégringolait dans le bassin. L'eau était chauffée par des fourneaux souterrains.

– Les essences et les savons sont les cadeaux des femmes, expliqua Brighid en indiquant une impressionnante collection de flacons posés sur le rebord en pierre. Chacune a apporté ses parfums préférés. Elle se pencha pour tapoter une jarre en verre. Voici le mien : de la pierre de savon.

– Et ça, dit Brenna en montrant une grosse coupe en céramique, c’est un onguent à base de camomille que j’affectionne tout particulièrement. Mais attention, Elphame, je t’interdis de te savonner trop énergiquement.

– C’est promis.

– Je n’ai apporté ni huile ni savon, dit son frère. Mais j’ai réussi à trouver ces draps de bain.

– Oh... parfait, souffla-t-elle.

– Pas encore, sourit Brighid. Ce sera parfait quand nous te laisserons seule dans ton bain.

Brenna fronça les sourcils, mais ne protesta pas quand la chasseresse la poussa gentiment vers la sortie, avant de se tourner vers Cuchulainn.

– Ta sœur peut se baigner toute seule.

– Ahoum ! grommela-t-il avant de quitter la caverne.

– Merci, Brighid, sourit Elphame. J’ai toujours su que je pouvais compter sur toi.

– Rien n’est trop beau pour le chef du Clan... Oh, j’oubliais ! Ce soir, nous donnons un dîner spécial pour célébrer ta guérison. J’ai chassé un gibier qui, je pense, te fera plaisir. Mais prends ton temps, mon amie. Wynne m’a promis de le tenir au chaud jusqu’à ce que tu te joignes à nous.

– Tu l’as chassé exprès pour moi, dis-tu? Qu’est-ce que c’est ?

– Du sanglier.

Sans tenir compte de sa migraine, Elphame renversa la tête et éclata de rire.

La main sur le côté, Elphame s'efforçait de reprendre son souffle. Comme toujours, Brenna avait eu raison. Les marches de l'escalier étaient trop raides pour ses jambes encore flageolantes. Elle n'aurait pas dû tenter de les gravir cette nuit, mais la curiosité avait triomphé de ses bonnes résolutions. La nouvelle châtelaine n'avait pu résister à la tentation de visiter la tour – sa tour. En vérité, à part quelques tiraillements dans les muscles, elle se sentait d'attaque. Fatiguée, mais d'attaque. Le bain qu'elle avait fait durer, pour le plaisir – elle s'était lavé et rincé les cheveux trois fois – l'avait revigorée, tout comme le repas succulent composé de différents plats et du sanglier rôti rapporté par la chasseresse. Le souvenir du festin amena un sourire sur les lèvres d'Elphame. Le Clan s'était rassemblé dans la vaste salle de séjour, autour de nouvelles tables en bois. Malgré l'absence de vitres aux fenêtres, les traces de suie sur les murs nus, la pièce avait maintenant un aspect habité. L'amitié entre les convives était palpable. Flanquée de Brighid et de Brenna d'un côté, de Cuchulainn et de Danann de l'autre, Elphame avait pris plaisir à regarder ses gens festoyer. La bonne chère, l'excellent vin, les rires et les chansons lui avaient fait oublier ses blessures... mais pas Lochlan. Lochlan était toujours présent dans son esprit.

Si, par moments, son regard s'était fait lointain au milieu des conversations animées, personne n'avait paru le remarquer. Comment pourraient-ils imaginer vers quoi voguaient ses pensées ?

Elle serait bien restée à table toute la nuit, si Brenna n'avait pas déclaré qu'il était grand temps d'aller dormir. Elphame avait fait mine de désobéir pour récolter la menace d'une tisane calmante... Elle avait donc résolu de se retirer.

Or, une fois seule dans sa chambre confortable, elle s'était aperçu que si son corps aspirait au repos, son esprit, lui, était en ébullition. Elle possédait sa maison, elle commandait son propre Clan... Il ne lui restait plus qu'à... trouver son époux.

Son époux. Etait-ce vraiment Lochlan ? Tout en montant péniblement l'escalier en colimaçon, elle éprouva quelques doutes. Plus tôt, dans la forêt, elle avait ressenti la certitude que l'homme ailé incarnait son destin. Mais elle se demandait à présent si elle ne s'était pas trompée. Il fallait qu'elle le revoie, qu'elle lui parle. Il semblait, certes, bien la connaître comme s'ils avaient vécu ensemble depuis toujours. Mais il n'en était pas moins un étranger. Pis encore, un Fomore. Le clan le rejetterait. Ses amis ne comprendraient pas... Comment le pourraient-ils, alors qu'elle-même se posait mille questions ?

Elle avait presque atteint la dernière marche. La brise nocturne lui apporta une odeur de bois fraîchement coupé. Une senteur de forêt, pensa-t-elle, la forêt où son amant l'attendait. Elphame prit une profonde inspiration et déboucha enfin à l'étage. La tour était plus large qu'il n'y paraissait vue d'en bas. Une pièce parfaitement ronde. En guise de fenêtres, des fentes du sol au plafond, à intervalles réguliers. Des torchères éteintes aux murs, un âtre vide. La nuit était claire et une demi-lune dispensait une pâle clarté dans la tour. L'une des fentes semblait plus large ; Elphame s'y rendit pour découvrir qu'il s'agissait d'une porte étriquée donnant sur un balcon étroit. Avec un sourire, elle sortit et s'accouda au parapet. Elle se trouvait sur la façade occidentale, face à la forêt, réalisa-t-elle. Elle laissa son regard errer sur la mer interminable de pins dont les branches ondulaient inlassablement à chaque souffle de vent. Une ombre passa devant la lune. Elphame cligna les yeux. Etait-ce le sombre contour d'une aile qu'elle avait entrevu ?

Non, c'était impossible.

Elle baissa le regard sur les étages inférieurs. La lumière des flambeaux et la musique lui parvenaient à travers les crevasses du toit inachevé. Les convives commençaient à se disperser ; humains et centaures sortaient du Château et se dirigeaient vers les tentes qui hérissaient les terres alentour. Selon Cuchulainn, après deux pleines lunes, la majorité du Clan pourrait s'installer à l'intérieur des murailles. Cette idée plaisait à Elphame : ses gens dans ses murs... Elle posa l'avant-bras sur la balustrade, éprouva un faible fourmillement de chaleur sur sa peau. Où qu'elle fût, l'esprit du Château reconnaissait sa présence.

Une mince silhouette qui émergeait de la grande porte ouest attira son attention. Même à cette distance, elle reconnut Brenna à la vive lueur des torches. La Guérisseuse resta un moment immobile, comme figée. Son dos se voûta tandis qu'elle enfouissait son visage dans ses mains, puis des sanglots muets secouèrent ses épaules.

Elphame fronça les sourcils. Qu'avait donc Brenna ?

A peine l'interrogation formulée, son avant-bras qui reposait contre la balustrade en pierre se mit à chauffer. L'esprit d'Elphame se confondit de nouveau avec l'esprit des pierres comme un peu plus tôt, avec le pilier. *Brenna souffre...* La réponse se glissa à travers le squelette de l'édifice en direction d'Elphame. Soudain, elle l'aperçut : un fil doré sortant de son corps, traversant la pierre et aboutissant à l'endroit où la Guérisseuse pleurait, collée à la muraille.

Désespoir... solitude... détresse... Des bribes d'émotions poignantes remontaient le fil comme une lame de fond. Apeurée, Elphame voulut rompre le contact, puis s'en voulut pour sa lâcheté. Elle ressentait les émotions de Brenna, se dit-elle. Quelqu'un l'avait blessée et elle avait de la peine. Une peine immense.

Elphame serra les dents. Elle respira profondément sans quitter des yeux les épaules frémissantes de son amie. Qu'était-il arrivé ? Lorsqu'elle avait quitté la vaste salle de séjour, tout allait bien. Brenna bavardait joyeusement avec Brighid ; elle paraissait heureuse. Comment, en si peu de temps, avait-elle sombré dans le malheur ? Quelqu'un lui aurait-il fait une remarque désobligeante ? Et où diable était passé Cuchulainn pendant ce temps ? La colère la suffoqua et le fil doré vira au cramoisi.

Soudain, Brenna releva la tête. Ses épaules cessèrent de s'agiter. Elle essuya les larmes sur ses joues de sa main fine. Son dos se redressa lentement. Enfin, elle s'éloigna résolument du mur. L'espace d'une seconde, elle se retourna vers la grande porte, comme si elle envisageait de revenir, après quoi elle tourna les talons et disparut dans les ombres, parmi les tentes.

A peine fut-elle hors de vue qu'un homme jaillit du Château. Elphame n'avait guère besoin de la lumière de torches pour le reconnaître. Sa silhouette lui était aussi familière que la sienne. Cuchulainn fit une halte pour fouiller du regard les ombres épaisses autour de l'édifice. De loin, elle crut capter l'écho d'un juron, puis le jeune guerrier mit le cap sur les rangées de tentes.

– *On ne peut choisir celui ou celle qu'on aimera. Cela aurait été plus commode, mais on ne peut pas.*

La voix désincarnée avait retenti juste derrière Elphame. Celle-ci sursauta, recula de deux pas. Ses côtes bandées heurtèrent le mur et une douleur fulgurante la cassa en deux.

– *Fais attention à ta blessure, petite pouliche. Elle n'est pas encore complètement cicatrisée.*

– Ma blessure ! s'écria-t-elle, le cœur battant à tout rompre. Tu m'as fait une de ces peurs !

Encore heureux que je ne sois pas tombée de la tour.

Le spectre de MacCallan, car c'était lui, gloussa.

– *Je ne voulais pas t'effrayer. Je ne l'ai pas fait exprès.*

Le spectre balança le menton dans la direction où Cuchulainn avait disparu.

– *Têtu comme il est, ce gars n'est pas au bout de ses peines.*

Ce disant, il bomba le torse à la manière des guerriers.

– *Bah ! il n'y a rien à faire. L'amour rend fou. Mais je m'inquiète pour la gentille guérisseuse. Si elle ne peut pas faire confiance, elle ne peut pas aimer.*

Son regard aiguisé se reporta sur Elphame.

– *Qu'en penses-tu, petite pouliche ?*

Déconcertée, Elphame battit des cils.

– *Tu ne réponds pas ? Serais-tu aussi têtue que ton frère ?*

– Cuchulainn n'est pas têtu, dit-elle, irritée. Il est peut-être obstiné, mais c'est un homme loyal.

D'ailleurs, si je me souviens bien des livres d'histoire que j'ai lus, ce sont deux traits de caractère qu'il partage avec toi.

MacCallan émit un rire.

– *Oui, petite pouliche, tu as bien retenu tes leçons d'histoire.*

Se sentant plus détendue, Elphame s'autorisa à s'appuyer contre la balustrade.

– *Mais tu n'as pas répondu à ma question.*

– J'en suis consciente. Mais n'oublie pas que tu t'adresses à un chef de clan et que les chefs de clan n'apprécient pas les questions indiscrettes.

Elle croisa les bras sur sa poitrine et le fixa dans les yeux. Le vieux spectre hocha la tête.

– *Tu as eu raison de me le rappeler. Ta force de caractère est l'une des choses que j'apprécie le plus chez toi. Permets-moi de reformuler ma question : en tant que chef du Clan, approuverais-tu un mariage entre ton frère et la petite Guérisseuse ?*

– Oui. Je crois qu'ils formeraient un couple harmonieux.

– *Je le crois, moi aussi. Je voudrais te poser une autre question, Elphame.*

– Que veux-tu savoir ?

– *Penses-tu que le véritable amour puisse survivre sans confiance ? Et avant de te mettre en colère, sache qu'il s'agit d'une question que tout chef de clan devrait se poser.*

Elphame ne détourna pas les yeux, mais un frisson lui parcourut l'échine. Est-ce que le royaume du fantôme se limitait au Château ou est-ce qu'il pouvait aussi surveiller tout le domaine ? Se pouvait-il qu'il sache, pour Lochlan ? Et si tel était le cas, qu'allait-elle faire ? Déjà, elle se cachait de son frère et du Clan. Allait-elle aussi devoir se cacher des esprits ?

– Je n'ai pas beaucoup d'expérience en amour, répondit-elle. Mais je ne crois pas que je

pourrais aimer quelqu'un à qui je ne ferais pas confiance.

– *Bien dit, petite pouliche. Tu es sage comme ton arrière-grand-mère. Accroche-toi à cette sagesse. Accorde ton amour aussi prudemment que ta confiance, si tu veux devenir un grand chef et une épouse fidèle.*

– Mais comment peut-on savoir ? Comment démêler l'amour de la confiance et du désir ?

La question lui avait échappé. Ses joues s'embrasèrent, mais elle poursuivit :

– On dit que lorsque le cœur s'en mêle, le raisonnement en pâtit.

Le spectre joignit les mains en penchant la tête sur le côté.

– *On le dit, en effet... Comment as-tu su que tu devais venir dans ces contrées pour restaurer mon ancien château?*

– J'ai senti qu'il fallait le faire... Non, c'était plus compliqué que cela. Cette idée me hantait. C'était devenu une véritable obsession. Depuis ma plus tendre enfance, les histoires de ce château me fascinaient. On aurait dit qu'il m'appelait et que si je ne venais pas à lui, je ne trouverais jamais le repos.

Le spectre hocha la tête.

– *L'amour, c'est la même chose. Quand tu comprendras que tu ne trouveras jamais le repos ailleurs que dans les bras de cet homme, tu sauras que c'est lui.*

– Je dois donc faire confiance à mon cœur ?

– *Pas à ton cœur, petite pouliche, dit la voix désincarnée. Ne sois pas stupide. Ton cœur ne te permettra pas de diriger ton Clan. Ecoute ton âme, écoute ton sang et tu trouveras.*

Elphame laissa échapper un soupir. D'aucuns auraient cru qu'une conversation avec un fantôme l'éclairerait. Mais il n'en était rien. Que signifiait « écouter son âme et son sang » ? Elle n'en avait pas la moindre idée.

– *Je suis content que tu portes mon cadeau.*

Le doigt translucide de MacCallan indiqua la lourde broche qui retenait le corsage d'Elphame.

– Et moi, je suis contente que tu me l'aies donné. Mais...

Elle hésita, se remémorant la scène sanglante qu'elle avait contemplée.

– ... j'aurais préféré ne pas assister à ta mort. C'était...

Elle s'éclaircit la gorge. Elle n'avait parlé qu'une fois avec le fantôme et se sentait déjà intimement liée à lui. *Par les liens du sang...* La pensée fulgura d'elle-même. Ce n'était que trop vrai. Les liens du sang la rattachaient à ces vieilles pierres.

– C'était horrible, reprit-elle. Je sais que tu es mort. Mais de là à te regarder mourir... Quelle chose affreuse !

– *Mais cela valait la peine d'être tenté.*

Elphame tressaillit. Ces mots lui rappelaient presque mot pour mot la phrase prononcée par une créature à moitié fimore... *Créature...* Elle s'en voulut de penser à Lochlan en ces termes.

– *Tu sembles fatiguée, petite pouliche. Je te laisse te reposer. N'aie pas peur, je ne t'épierai pas. Le Château et le Clan t'appartiennent désormais.*

– Tu ne pars pas pour de bon, n'est-ce pas ? demanda-t-elle tandis que la forme luminescente commençait à s'évanouir.

– *Non. Je serai près de toi chaque fois que tu en auras besoin.*

Lentement, prudemment, Elphame redescendit les marches. Le spectre avait vu juste. Elle était épuisée. L'ascension de la tour agissait sur ses nerfs comme l'une des mixtures soporifiques de Brenna. A peine s'allongea-t-elle sur son nouveau lit que ses paupières se fermèrent.

Dans son rêve, elle déambulait à travers le Château de MacCallan. Les travaux étaient terminés. Des tapisseries splendides recouvraient les murs, des glaces biseautées reflétaient les flammes de centaines de chandeliers suspendus au plafond parfaitement reconstitué. Elle pénétra dans le cœur du Château, la Cour Carrée, où les colonnes massives s'élevaient comme des sentinelles. Souriant, elle s'approcha de la fontaine bruissante, mais un spectacle inattendu la cloua sur place. La statue ne représentait plus Rhiannon adolescente ; elle avait été remplacée par une réplique d'Elphame grandeur nature.

Son double était debout au milieu du bassin, la vasque entre les mains. Une eau écarlate s'écoulait des blessures innombrables qui lacéraient sa chair. Des silhouettes ailées, iridescentes, entouraient le bassin. Elles trempaient leurs mains jointes dans l'eau sanglante et la buvaient. Pourtant, Elphame ne regarda qu'à peine les créatures hideuses et les blessures ouvertes sur son corps de marbre. Son attention était captée par le visage de la statue – son propre visage. Au milieu du sang et du chaos, ce visage paraissait si calme, si serein... Elle allait se rapprocher davantage lorsqu'un cri brisa le rêve.

– Non !

Lochlan.

Elphame rouvrit les yeux. Elle se tourna et se retourna sur son matelas jusqu'à ce qu'un sommeil sans rêve s'abatte enfin sur son corps éreinté.

Que s'était-il donc passé ? Cuchulainn frotta les muscles raides de sa nuque, but une longue gorgée de l'outre de vin qui traînait sur la table. Nerveusement, il déplaça quelques boîtes que Brenna avait dû oublier lorsqu'ils avaient déménagé les affaires d'Elphame dans ses nouveaux appartements. Oui, qu'avait-il pu se passer ? Il avait fait tout son possible pour mettre la Guérisseuse à l'aise. Et elle lui avait semblé presque aussi détendue en sa compagnie qu'avec Elphame. Jusqu'à ce qu'il lui propose d'occuper l'ancienne tente de sa sœur, au beau milieu du campement. La farouche jeune femme n'avait rien voulu savoir.

– Elle préfère rester à l'écart, éviter la compagnie du Clan, grommela-t-il.

Elle passait l'essentiel de son temps seule. A moins que quelqu'un ne fût malade ou blessé, bien sûr... Alors, elle réapparaissait, munie de ses bandages, de ses herbes médicinales, sûre d'elle et prête à commander une armée entière.

Ou du moins, le cœur d'un guerrier.

Il émit un soupir de frustration. Avant, la vie était facile. S'il avait envie d'une femme, elle venait à lui. Il n'avait qu'à sourire, faire un compliment, et les femmes cédaient à ses désirs. Pas Brenna. Oh, il avait su dès le début qu'elle était différente ! D'abord, elle manquait d'expérience. D'habitude, il évitait les vierges, sauf lors des fêtes d'Epona, quand la Déesse investissait les corps et les esprits des jeunes filles et apaisait leur nervosité. Mais, là encore, Brenna n'était pas comme les autres. Son innocence était vraiment touchante. Cuchulainn ne cessait de penser à elle.

Il avala une nouvelle gorgée de vin.

Il avait été très attentif à son bien-être, se rappela-t-il. Il l'avait toujours traitée avec douceur, comme s'il avait voulu capturer dans sa paume un petit oiseau effarouché. Sa réaction avait été déconcertante. Plus il lui témoignait d'égards et plus elle se déroba. Lorsqu'il n'essayait pas de la charmer – comme lorsqu'ils avaient préparé ensemble la chambre d'Elphame ou quand il l'avait aidée à prodiguer ses soins à Angus –, elle redevenait amicale, souriante, et répondait à ses questions avec chaleur. Comme si, dans ces cas, elle oubliait qui elle était et à qui elle avait affaire.

Ce n'était pas très flatteur.

Cuchulainn avait tenté de la comprendre. Il savait qu'elle se méfiait du regard des hommes, à cause de ses cicatrices. Elphame le lui avait dit et il en était convenu.

– Mais moi, je ne les vois pas, ces maudites cicatrices!

Il avait presque hurlé, mais cela lui était parfaitement égal. Il était seul, personne ne pouvait l'entendre.

– Comment le lui dire si elle ne me laisse pas l'approcher?

Oui, comment expliquer à Brenna que son visage ne le rebutait pas ? Et que les cicatrices faisaient partie d'elle-même, au même titre que ses cheveux ou ses yeux ?

L'ironie de la situation ne lui avait pas échappé. D'habitude, il était beau parleur. Il avait toujours été convaincu que ses paroles enjôleuses plaisaient davantage aux femmes que son corps ou son visage. Il savait que pour conquérir une femme, il fallait d'abord séduire son esprit. Les

femmes voulaient tout : l'amour, le respect, un empressément de tous les instants. Elles préféraient les hommes qui étaient capables de prêter une oreille attentive à leurs besoins, à leurs désirs les plus secrets. Cuchulainn était passé maître à ce petit jeu-là. Et voilà qu'il était tombé amoureux de la seule femme au monde qui n'attendait rien de lui.

– Par la Déesse ! Je ne sais plus quoi faire...

Il se mit à arpenter la terre battue, sous la tente,

mais le vin rendait ses pas vacillants. Aussi se contenta-t-il de tambouriner de ses doigts sur la table en bois brut.

Cette soirée offrait l'exemple parfait de son inaptitude, pensa-t-il amèrement. Il avait cru que tout allait bien. Au moment du repas, Brenna l'avait agréablement surpris en acceptant de s'asseoir à leurs côtés, à la table principale. Cuchulainn y avait vu un excellent présage. Il aurait dû deviner que la Guérisseuse ne s'intéressait qu'à Elphame, sa patiente, et que sa complaisance momentanée n'avait aucun rapport avec lui. Mais la bonne humeur ambiante, la joie d'Elphame, l'exubérance des convives, l'avaient empli d'un optimisme aveugle.

Tout comme les quantités de vin qu'il avait ingurgitées.

Après qu'Elphame s'était retirée sur les conseils de sa guérisseuse, la musique avait commencé. Flûtistes et joueurs de luth avaient entamé un morceau entraînant auquel s'était joint un joueur de tambourin. Les convives avaient repoussé les tables et s'étaient mis à danser sur un rythme endiablé. Cuchulainn s'était approché de Brenna, qui riait à une plaisanterie de la chasseresse, s'était incliné galamment et l'avait priée de lui accorder une danse.

Brenna l'avait regardé d'un air stupéfait. Toute couleur s'était retirée de son visage puis, dans un mouvement que Cuchulainn en venait à détester, elle avait courbé l'échine pour dissimuler sa joue endommagée sous le torrent noir de sa chevelure.

– Je ne peux pas, murmura-t-elle.

Pour une raison inexplicable, sa répartie l'exaspéra.

– Comment ? La femme qui sait recoudre des blessures, poser une attelle à un bras cassé ou mettre au monde des bébés ne peut pas danser ?

Il n'avait pas eu l'intention de la froisser, vraiment pas.

Les yeux bruns de Brenna le fixèrent à travers le voile sombre de ses cheveux et il crut déceler une étincelle de colère dans ses pupilles. Il en fut presque content. Un peu d'émotion valait mieux que ses dérobadés.

– J'ai appris à soigner, dit-elle. Pas à danser.

– Et alors ? Je veux bien te donner une leçon de danse.

Il serra les dents en se remémorant la façon arrogante dont il lui avait tendu la main, sûr qu'elle la prendrait. Il n'avait pas remarqué que leurs voisins de table avaient cessé de bavarder pour les observer. Brenna avait dardé un regard épouvanté alentour, comme un animal traqué. L'insolence de Cuchulainn avait attiré l'attention générale sur elle, chose qu'elle craignait plus que tout.

– C'est non, répondit-elle.

– Ce n'est qu'une danse, Brenna. Je ne te demande pas en mariage.

Elle rougit violemment.

– Mais je n’ai jamais...

– Tu sais quoi ? intervint Brighid, et sa voix puissante couvrit les excuses timides de Brenna. Notre ami n’a jamais entendu le mot « non » dans la bouche d’une femme. Visiblement, il ne sait pas ce que cela veut dire.

Un éclat de rire parcourut l’auditoire. Cuchulainn aperçut du coin de l’œil un tourbillon coloré, après quoi Wynne se détacha du groupe. Elle s’avança vers lui d’un pas chaloupé, rejeta sa flamboyante chevelure en arrière et s’empara de la main qu’il tendait à Brenna.

– La chasseresse a raison, guerrier, susurra-t-elle. Peut-être devrais-tu choisir une fille qui n’a pas envie de te dire non.

La foule applaudit bruyamment, tandis que Wynne l’entraînait vers le flot des danseurs. Elle se mit à onduler des hanches au rythme lancinant du tambourin. Cuchulainn suivit le mouvement. Wynne traçait autour de lui des cercles sensuels, de plus en plus rapprochés. Sa poitrine frôlait langoureusement celle de Cuchulainn et, dans les brumes du vin, il capta son parfum. Elle sentait le pain d’épices... et pas l’herbe coupée et la pluie printanière comme Brenna.

Sans cesser de danser, il coula un regard en direction de la table. Brighid était assise à sa place. Leurs yeux se croisèrent un instant, puis la centaure détourna la tête d’un air écœuré. La chaise à côté d’elle était vide.

L’estomac de Cuchulainn se noua. Il présenta des excuses hâtives à Wynne, qui esquissa une moue désappointée, et quitta vite la salle. Il lui fallait retrouver Brenna. Il ignorait encore ce qu’il lui dirait, mais il devait absolument la retrouver. Elle n’était nulle part dans la vaste salle de séjour ni dans la Cour Carrée. Il se renseigna auprès d’un couple qui s’embrassait dans l’ombre d’un pilier. La Guérisseuse venait de sortir du Château, lui fut-il répondu. Il se lança à sa poursuite. Il aurait voulu la rattraper avant qu’elle ne regagne son repaire solitaire, mais c’était trop tard.

Il avait fait les cent pas devant sa tente, désespéré, voyant l’ombre de sa silhouette menue devant la flamme vacillante d’une bougie. Avec n’importe quelle autre femme, il aurait fait irruption chez elle, se serait jeté à ses genoux pour implorer son pardon et il lui aurait fait l’amour.

Mais Brenna n’était pas n’importe quelle femme. Il avait fini par se retirer dans sa propre tente où il avait cherché l’oubli dans l’ivresse. Sa dernière pensée avant de sombrer dans la torpeur fut pour le lendemain ; il allait tout essayer pour se réconcilier avec Brenna. Même s’il ne savait pas comment s’y prendre.

Avant de s’endormir, Brenna s’adressait toujours à Epona. Elle n’appelait pas cela une prière – elle ne demandait jamais rien à la Déesse –, simplement, elle lui parlait comme à une vieille amie. Ces conversations avaient commencé juste après l’accident qui l’avait défigurée. Elle avait su alors que rien ne pourrait effacer ses brûlures. Elle n’avait que dix ans et pensait sincèrement, avec une absolue conviction, qu’elle allait mourir... Elle avait si mal !

Brenna n’avait pas demandé à Epona de la sauver. Elle n’y avait même pas pensé. Elle voulait

juste être soulagée. Et au lieu d'implorer la Déesse de la guérir, elle s'était mise à parler des heures durant à Celle qu'elle rencontrerait bientôt, elle n'en doutait pas, dans l'au-delà. Mais la petite fille échappa à la mort, ce qui étonna tout le monde, y compris elle-même. Elle ne renonça pas à ses entretiens avec Epona pour autant. C'était devenu une habitude, un remède qui l'aidait à survivre.

Et cette nuit-là, elle en avait besoin.

D'une main encore tremblante de colère et de honte, elle alluma la petite gerbe d'herbes sèches et respira la fumée familière de lavande. Elle s'assit en tailleur devant l'autel qu'elle avait fabriqué, touchant chacune de ses amulettes afin de rassembler ses pensées avant de s'adresser à Epona. Or, ce soir, elle n'éprouvait aucune consolation au contact de ces objets si soigneusement choisis : la turquoise qui rappelait l'écume de la mer, la tête de jument qu'elle avait méticuleusement sculptée dans du bois tendre, la perle en forme de larme et la plume chatoyante du même bleu-vert que la turquoise...

... La même couleur que ses yeux.

Brenna se raidit. Arrête de penser à lui ! se tança-t-elle. Mais ses pensées, d'habitude si disciplinées, si rationnelles, refusèrent de lui obéir.

Sa colère rejaillit ; une sorte de rage froide, bien plus facile à supporter, finalement, que le désespoir et la solitude.

Comment avait-elle pu être aussi naïve ? Elle avait cru trouver la paix le jour où elle s'était acceptée telle qu'elle était. Dès lors, sa vie avait semblé toute tracée. Elle avait rejoint l'ordre des Guérisseurs. Elle ne connaîtrait jamais la joie d'avoir un mari et des enfants, mais son existence – qui aurait dû prendre fin dix ans plus tôt – avait un sens : combattre ses deux vieilles compagnes, la douleur et la solitude.

Qu'était-il donc arrivé ? Pourquoi le lac paisible s'était-il transformé en mer déchaînée ?

D'un geste machinal, Brenna toucha sa joue droite. Sous ses doigts, elle éprouva la boursouffure des cicatrices. Quand avait-elle pensé à l'amour pour la dernière fois ? Il y avait bien longtemps déjà, lors de son premier flux menstruel. Lors de ce passage de l'enfance à l'âge adulte, elle s'était longuement demandé quelle aurait été sa vie, si, enfant, elle ne s'était pas tenue aussi près de l'âtre ; ou si sa mère avait su que le chaudron contenait de l'huile et non de l'eau ; ou si son père n'était pas sorti ce jour-là...

Oui, il y avait bien longtemps de cela, mais, ce soir, les réminiscences semblaient plus récentes. Elle ne s'était jamais permis de rêver d'amour. D'habitude, elle se montrait beaucoup plus raisonnable ; il était inutile de vouloir l'impossible ou d'essayer de défaire ce qui était déjà fait.

Alors pourquoi maintenant ? Pourquoi des désirs enfouis dans une vie antérieure avaient-ils resurgi à cause de deux yeux turquoise et d'un sourire malicieux ?

Elle allongea les bras vers l'autel, puis joignit les mains. Ce soir, elle ne voyait pas l'image de la Déesse. Elle ne voyait que l'ombre de Cuchulainn.

Elle respira lentement l'essence de lavande en s'efforçant de se concentrer sur sa prière à Epona. Peu à peu, ses pensées se démêlèrent, les muscles de ses épaules se détendirent. Enfin, elle se mit à parler :

– J'étais heureuse aujourd'hui de prêter serment d'allégeance au Clan que Vous protégez. Ce sentiment d'appartenance est...

Ses doigts s'enlacèrent si fort que ses phalanges blanchirent.

– C'est quelque chose que j'ai oublié depuis tant d'années... Et cette exaltation...

Ces mots formulés à voix haute étaient comme les pièces égarées d'un puzzle. Soudain, la compréhension lui fit écarquiller les yeux et elle sentit sa colère s'apaiser.

– Oui, cette exaltation est peut-être à l'origine de mes tourments.

Elle grimaça un sourire.

– Comme une enfant, j'ai laissé libre cours à mon imagination, au détriment de mon bon sens. Je me suis surprise à rêvasser à cause d'un beau visage...

Un soupir gonfla sa poitrine. Elle ne pouvait plus éluder le sujet, pas en parlant à la Déesse, qui la connaissait aussi bien. Délibérément, elle dénoua ses mains et laissa ses doigts courir sur la plume turquoise.

– Ce n'était pas seulement son visage, Epona. C'était la gentillesse que j'ai vue dans ses yeux. J'ai oublié un instant qu'il ne ressent que de la pitié à mon égard. J'ai cru qu'il s'intéressait vraiment à ma personne... mais c'était faux. La pitié est un sentiment mièvre, une hypocrisie. La vie se charge de nous le rappeler et la vérité finit par nous rattraper.

S'armant de courage, elle confia à Epona ses pensées les plus intimes.

– Ce soir, la vérité m'a rattrapée. Le beau guerrier a eu pitié de la pauvre petite guérisseuse défigurée; il a voulu danser avec elle. Comme d'habitude, les hommes ne tiennent compte que de leurs propres désirs, surtout quand ils sont séduisants. J'aurais dû me méfier. Je n'aurais jamais dû m'abaisser à croire...

Sa voix se brisa. Comment avait-elle pu penser un seul instant que Cuchulainn s'intéressait à elle ? Mais elle connaissait la réponse à cette question. Ses yeux turquoise l'avaient induite en erreur. Il l'avait regardée avec...

– Non ! J'en ai fini avec ces rêveries ridicules qui ne font qu'ouvrir de vieilles blessures.

De nouveau, la colère la submergea. Brenna l'accueillit avec gratitude. Elle se releva sur les genoux et se pencha sur la lavande qui brûlait. Les mains au-dessus de la fumée douceâtre, elle répéta trois fois les gestes consacrés. Ensuite, ayant saisi la tête de jument sculptée dans sa main, elle posa son poing fermé sur sa poitrine.

– Grande Déesse Epona, pour la première fois depuis que nous nous connaissons, je Vous adresse une requête personnelle. Aidez-moi à retrouver le calme, faites que la sérénité revienne dans mon cœur et mon âme. Je termine cette prière et en appelle aux quatre éléments. L'Air, qui contient le souffle de la vie. Le Feu, symbole de pureté et de fidélité. L'Eau, qui purifie et répare. Et la Terre, qui console et nourrit.

Après ces mots, s'il n'y eut aucun frémissement magique dans l'air, Brenna décela une douce chaleur dans la figurine qu'elle étreignait. A son contact, sa colère froide s'évapora telle une goutte d'eau sur la braise. La colère ne servait pas à grand-chose, pensa-t-elle en fermant les yeux. Ce n'était qu'un baume temporaire qui soignait les symptômes et non les causes du mal.

Mais elle retrouverait la paix de l'esprit. Elle éviterait Cuchulainn, ce qui ne serait pas difficile. Elle l'avait vu danser entre les bras de Wynne. Il était sensible à la beauté de la jolie cuisinière. Elle saurait l'occuper pendant un bon moment.

Brenna s'endormit peu après, en essayant d'ignorer la douleur poignante qui la transperçait chaque fois qu'elle imaginait Cuchulainn dans les bras de cette autre femme.

Que c'était bon de se réveiller chez soi, dans sa chambre, en écoutant la rumeur lointaine du vent dans les arbres... Elphame s'étira lentement pour tester l'endolorissement de ses côtes et de son épaule. Satisfaite, elle gratta la croûte froncée qui lui barrait le flanc. Un picotement se fit sentir à la place de la douleur cuisante. S'accorderait-elle le luxe d'un bain dans ses thermes privés ? Un sourire s'épanouit sur ses lèvres : pourquoi pas, si elle en avait envie ?

Elle bondit hors du lit, se hâta vers l'entrée de sa salle de bains où elle ralentit l'allure pour descendre prudemment les marches abruptes. Afin d'assurer son équilibre, elle laissa sa main glisser le long de la muraille rugueuse. Presque aussitôt, l'esprit des pierres bourdonna sous sa paume.

Bienvenue dans ta maison, châtelaine. Un indicible bonheur envahit Elphame, qui chercha à se rappeler quand elle avait été aussi heureuse dans sa vie passée. Peut-être jamais... Avant son arrivée dans ces contrées sauvages, son bonheur était bien pâle en comparaison de la joie vive qui l'animait à présent. Et si seulement elle arrivait à compléter cette extraordinaire félicité...

Lochlan... son nom bruissa dans ses veines.

Comment le revoir... passer plus de temps avec lui... ? Que lui avait donc dit le fantôme de MacCallan ? Ah oui : découvrir si elle était capable de vivre en paix sans lui. Mais comment ? Elphame fronça les sourcils.

Maintenant qu'elle possédait sa propre chambre, elle jouissait d'une plus grande intimité. Pourrait-elle se faufiler hors du château sans se faire remarquer ?

Les pierres sous sa main se mirent à chauffer, le fourmillement dans ses doigts s'intensifia. Elle descendit la dernière marche et pénétra dans la salle souterraine. Se tournant vers le mur, elle y pressa les deux paumes, avant de formuler sa pensée à voix haute.

– Y a-t-il moyen de sortir du Château sans être vue ?

Comme la nuit précédente, un fil doré se dévida entre les pierres et ses mains. Tel un éclair éblouissant, il zigzagua le long des murs en direction d'une flaque d'ombre où il se réduisit en un cercle incandescent, situé à hauteur de regard, à l'autre bout de la pièce.

Elphame s'y rendit. Aucune torche n'éclairait ce coin sombre. Seul le cercle luisait doucement, comme un œil ouvert. Enfin, il s'éteignit et Elphame tendit la main vers une pierre ronde, polie comme du marbre. Après une hésitation, elle saisit la pierre et essaya de la faire tourner. Rien ne se passa. Elle frotta doucement la surface lisse sans plus de résultat. Enfin, elle y posa la main, appuya doucement ; alors, un panneau de la taille d'une porte pivota sur un montant invisible, permettant de se glisser à l'intérieur du mur. Elle jeta un regard incrédule à l'épaisse obscurité veloutée du passage secret dans lequel flottait un relent de moisissure.

– Elphame ! cria la voix de Brenna, étouffée, derrière elle. Es-tu là ?

Affolée, Elphame tira frénétiquement sur le panneau mobile.

– Oui, oui, je monte ! cria-t-elle par-dessus son épaule.

Sa main retrouva à tâtons la pierre ronde. Soulagée, elle referma silencieusement la porte secrète.

– Incroyable ! murmura-t-elle.

En gravissant l'escalier, elle se promit de mettre à profit sa découverte dès qu'elle le pourrait.

– Bonjour, dit Brenna, lorsqu'elle ouvrit la porte de ses appartements.

Aussitôt, Elphame fut aux aguets. La voix enjouée de son amie contrastait singulièrement avec son air abattu.

– Bonjour, Brenna. Tu as l'air fatiguée. As-tu passé une mauvaise nuit ?

L'air affairé, la Guérisseuse posa sur la table le plateau qu'elle portait.

– Je vais bien, affirma-t-elle. Et de toute façon, tu devrais te soucier de ton sommeil plutôt que du mien, compte tenu de la journée épuisante que tu as eue hier.

Elle lui fit signe de s'asseoir, lui saisit le poignet pour compter les battements de son pouls. Ensuite, elle examina son épaule, sa tempe, ses yeux.

– Tu as bonne mine, ce matin... La blessure, maintenant.

Elphame releva docilement sa chemise de nuit. Son amie se pencha sur ses côtes, les palpa doucement, y appliqua un onguent apaisant. Enfin elle se redressa, visiblement satisfaite. Elphame lui jeta un coup d'œil de biais. Fatiguée, sûrement, pensa-t-elle en observant ses traits tirés. Et si triste !

– J'aurais voulu rester plus longtemps, hier soir, commença-t-elle sans quitter Brenna du regard. Quelle fête merveilleuse ! Je crois que tout le monde a passé un bon moment.

Brenna marmonna une phrase inintelligible à travers ses lèvres serrées.

– Que s'est-il passé après mon départ ?

– Oh ! rien... Il y a eu de la musique, les gens ont dansé. Je ne suis pas restée très longtemps.

Elphame haussa les sourcils, simulant la surprise.

– Vraiment ? Pourtant, tu avais l'air de bien t'amuser.

– Non. Si, plutôt... Je veux dire qu'il se faisait tard. J'étais un peu fatiguée, alors je suis allée me coucher, dit la Guérisseuse avec une nonchalance feinte.

Elphame scruta son amie de plus près. Brenna était d'une pâleur inhabituelle ; elle avait des cernes sombres sous les yeux. L'espace d'une seconde, elle regretta que Brenna ne fût pas une pierre ; il lui aurait suffi de la toucher pour deviner ses pensées. Or, il ne fallait pas être devin pour comprendre que la Guérisseuse avait du chagrin. Il suffisait de l'observer pour voir les marques de souffrance sur sa figure étroite. Elphame se remémora la scène qu'elle avait surprise du haut de la tour. En fin de compte, Brenna avait pas mal de points communs avec les pierres, songea-t-elle. Sous son apparente sérénité, elle dissimulait de riches émotions.

Comment l'amener à se confier ?

Confiance et amour... L'un n'allait pas sans l'autre. Et la confiance reposait sur la vérité. En disant simplement la vérité, elle parviendrait à gagner la confiance de son amie.

– Hier soir, je suis montée à la tour, dit-elle doucement.

Aussitôt, une expression d'inquiétude creusa deux rides parallèles entre les sourcils de Brenna.

– Tu n'aurais pas dû. Tu te sens peut-être mieux, mais tu n'es pas encore complètement guérie.

– Oui, oui, je sais. Je ferai attention.

Brenna laissa retomber sa chemise de nuit.

– Evite de prendre un bain ce matin, recommanda-t-elle. Ce soir, si tu veux. Ne reste pas trop longtemps dans l'eau et n'oublie pas d'appliquer la pommade cicatrisante quand tu te seras séchée. Maintenant, ajouta-t-elle d'une voix presque enjouée, en s'essuyant les mains sur son tablier, il est temps que tu manges. Je t'ai préparé un bon thé et un solide petit déjeuner.

– Je veux bien avaler ton breuvage infect, à condition que tu déjeunes avec moi.

– Très bien, répondit la Guérisseuse en s'asseyant sur une chaise. Sache cependant que mon breuvage est corsé à souhait, parfumé et savoureux. J'y ai ajouté des pétales de rose et du miel.

– Tu me gâtes, dit Elphame en jetant au pot fumant un regard dubitatif.

– Rien n'est assez bon pour la châtelaine.

Elphame sentit ses épaules se détendre. Peut-être arriverait-elle à soutirer à Brenna quelques confidences. Les longues heures qu'elles avaient passées ensemble depuis son accident avaient cimenté leur amitié. Brenna respectait sa patiente au corps mi-humain mi-centaure. Elle la traitait avec naturel, comme n'importe quel patient. Et elle n'éprouvait plus le besoin de cacher son visage en sa présence. De plus, songea Elphame, une relation spéciale était née entre elle et son frère. Ne serait-ce que pour Cuchulainn, elle se devait de découvrir ce qui préoccupait Brenna.

Elle attendit que le thé soit servi et dévora une crêpe dorée avec appétit avant de réattaquer :

– Du haut de la tour, la vue est fantastique...

– Je sais, répondit Brenna en avalant une gorgée de thé. J'y suis allée. L'escalier est trop étroit pour Brighid et elle m'a demandé de lui décrire les lieux.

– Alors, tu as dû remarquer que de là-haut, on peut aisément contrôler les allées et venues du Château.

– Oui. C'était probablement l'intention de l'architecte : permettre à MacCallan de surveiller l'entrée de sa demeure.

– Je le pense aussi. Et c'est exactement ce que j'ai fait hier soir.

– Vraiment ? dit Brenna sans ciller. Et alors ? As-tu vu quelque chose d'intéressant ?

Au lieu de répondre, Elphame se contenta de la regarder. Une lueur de compréhension dans les prunelles sombres de Brenna, qui émit un soupir embarrassé.

– Je t'ai vue quitter le Château, poursuivit Elphame d'une voix douce. Tu semblais bouleversée.

– Je... J'avais sommeil.

– Non, Brenna. C'était autre chose.

Se penchant, Elphame couvrit de sa main celle de la Guérisseuse.

– Me fais-tu suffisamment confiance pour me raconter ce qui s'est passé ?

Un voile de larmes étincela dans les yeux de Brenna.

– Bien sûr que je te fais confiance. Tu es mon amie... Je me sens tellement bête, par moments...

Elphame lui serra gentiment la main.

– Pas autant que moi. Tu n’es pas tombée dans un ravin comme une idiote.

– En fait, si. D’une certaine manière, je suis tombée, moi aussi…

La porte de la chambre s’ouvrit en grand et Cuchulainn fit irruption.

– Debout, Elphame ! Tu ne vas pas faire la grasse mat…

Il s’interrompit en apercevant Brenna. Elphame remarqua le changement d’expression de son amie. Celle-ci retira sa main, courba la tête et fixa le plateau de la table.

– Oh ! pardon ! dit Cuchulainn. Je ne savais pas que tu étais là, Brenna. Je ne voulais pas vous interrompre.

Le regard d’Elphame se reporta de la Guérisseuse sur son frère qui arborait un masque de contrition. De nouveau, elle jeta un coup d’œil à Brenna, qui s’abîmait toujours dans la contemplation de la table.

C’était lui ! réalisa soudain Elphame en réprimant un sursaut de surprise. Cuchulainn avait fait quelque chose qui avait froissé Brenna. Il l’avait blessée. Eh bien, elle allait avoir une franche explication avec son petit frère, décida-t-elle. Comment MacCallan l’avait-il qualifié, déjà ? *Têtu*. Elle dut admettre que le spectre avait marqué un point.

– On ne t’a pas appris à frapper aux portes ? le taquina-t-elle. Bon, puisque tu es là, assieds-toi. Brenna a préparé le petit déjeuner et, malgré tes mauvaises manières, je t’autorise à te joindre à nous.

La Guérisseuse se redressa d’un bond, ce qui fit basculer sa chaise.

– Il f… faut que j’y aille, bredouilla-t-elle. Je n’ai pas encore examiné Angus… l’ouvrier qui s’est blessé à la main. Je dois changer son pansement.

Ce disant, elle fila vers la sortie sans lever la tête.

– Attends ! cria Elphame. Tu as quand même le temps de finir ton thé, non ?

– Euh… non… Je suis pressée. Je te reverrai ce soir, après le dîner, Elphame. Ne te fatigue pas trop.

Après quoi elle se précipita hors de la pièce, comme si elle était poursuivie. Figé sur place, Cuchulainn l’avait suivie d’un regard consterné. Elphame le fixa, les sourcils froncés.

– Ne reste pas planté là. Cours la rattraper ! Tu es arrivé trop tard, hier soir, essaie de faire mieux aujourd’hui.

Cuchulainn réprima un tressaillement.

– Comment le sais-tu ? s’étonna-t-il.

– Je te le dirai plus tard. Vas-y, maintenant. Hochant la tête, il grimaça un sourire. Avant d’ouvrir le battant, il se retourna pour souffler un baiser en direction de sa sœur.

– Merci, Elphame.

– Tâche d’arranger les choses, murmura-t-elle à la porte qui venait de claquer.

– Brenna ! Attends !

Cuchulainn traversa le vestibule au pas de course.

Brenna lança un regard par-dessus son épaule. Elle avait presque atteint le couloir qui menait au Grand Hall. Encore quelques pas et elle lui échapperait. Et alors quoi ? pensa-t-elle. Indéniablement, le guerrier n'était pas prêt à lâcher prise. Mieux valait une confrontation ici que dans un lieu grouillant de témoins. La colère qui l'avait agitée la veille au soir resurgit en elle. Lentement, elle se retourna. Eh bien, maintenant elle allait faire face à cette pitié qu'elle détestait.

– Brenna, je te dois des excuses pour mon comportement d'hier soir.

– Tu ne me dois rien, Cuchulainn.

Elle leva la main afin de couper court, mais, à son étonnement, il lui prit le poignet et posa un baiser sur ses doigts minces.

– Bien sûr que si. J'ai été prétentieux. Je te prie de me pardonner, dit-il en traçant de son pouce des cercles sur la peau délicate qu'il venait juste d'embrasser.

Brenna se sentit glacée. Etre embrassée sur la main... un geste si simple. Les hommes et les femmes s'embrassaient tous les jours. Pourtant, jusqu'alors, personne n'avait posé ses lèvres sur la main de Brenna. Elle réprima une soudaine envie de pleurer.

– Non... Ne me touche pas...

– Pourquoi, Brenna ?

Cette voix basse... caressante... Elle déglutit. Que lui dire ? Ne me touche pas parce que j'en meurs d'envie ? Parce que tu m'infligeras une blessure dont je ne me remettrais jamais ? Elle crut que si elle prononçait ces mots, son cœur se briserait en mille morceaux qu'elle n'arriverait jamais à rassembler. En désespoir de cause, elle chercha au fond de son âme la colère qui l'avait envahie, quand Cuchulainn avait enlacé Wynne pour danser.

– Parce que Wynne n'apprécierait pas... et moi non plus.

Avec un mépris délibéré, elle dégagea sa main.

– J'accepte tes excuses, articula-t-elle. Tu as été cruel, mais je sais que tu ne l'as pas fait exprès. Ne te force pas à te montrer gentil avec moi, aujourd'hui.

Elle tourna les talons, mais il lui attrapa le bras.

– Attends, je...

Brenna baissa les yeux sur les doigts du jeune homme d'un air hautain et, immédiatement, il relâcha son étreinte.

– Je ne te toucherai plus. Mais ne t'en va pas. Laisse-moi t'expliquer.

– Il n'y a rien à expliquer, s'obstina-t-elle.

– Si ! s'écria-t-il farouchement, puis il baissa le ton : Tout d'abord, sache que Wynne ne m'intéresse pas. Hier soir...

– Cela ne me concerne pas.

– Laisse-moi terminer, s’il te plaît.

Brenna haussa les épaules avec une indifférence qu’elle était loin d’éprouver.

– Hier soir, j’avais trop bu. Les vapeurs de l’alcool ont faussé mon jugement.

Il prit une inspiration et ses yeux turquoise se plantèrent dans les siens.

– Je voulais vraiment danser avec toi. Ta réaction m’a dérouté. Je croyais que tu m’aimais bien et puis, je déteste l’admettre, mais la chasseresse avait raison : je n’ai pas l’habitude d’essayer des refus. Je t’aurais appris à danser, Brenna, j’étais sincère.

Il marqua une pause avant de poursuivre :

– Quand tu es partie, je t’ai suivie... Brenna, je ne veux pas de Wynne. C’est toi que je veux.

Une brusque chaleur empourpra le front de la jeune femme.

– Co... comment peux-tu être aussi cruel ?

– Cruel ? Parce que je te désire ?

– Parce que c’est un mensonge. Un jeu. Un engouement passager et... sordide.

– Arrête de m’insulter.

– T’insulter ? cria-t-elle. Tu ne penses jamais à rien, à part à toi-même ? *Tu* avais trop bu, *tu* n’as pas l’habitude d’essayer de refus, *tu* veux ci, *tu* veux ça... L’idée que les autres puissent avoir des sentiments ne t’a donc jamais effleuré ?

– Mais si... je...

– Encore une fois, tu ramènes tout à toi. Et moi, alors ? Est-ce que tu t’es demandé si, moi aussi, je te désire ? Ecoute-moi bien, Cuchulainn ! Tu es le frère d’Elphame, qui est mon amie. Je te traiterai toujours avec le respect dû à ton rang. Si tu tombes malade ou si tu es blessé, je te soignerai. Mais je n’ai pas l’intention de te servir d’objet de plaisir.

Cette fois-ci, lorsqu’elle lui tourna le dos, il n’esquissa pas le moindre geste pour la retenir. Le cœur lourd, il reprit le chemin de la chambre d’Elphame. Il gravit les marches. La porte était entrouverte et sa sœur l’accueillit avec un sourire qui s’effaça presque aussitôt. Elle ne lui avait jamais vu cette expression figée. Cuchulainn s’immobilisa sur le seuil. Son entrain habituel avait disparu. Ses larges épaules étaient voûtées. *Têtu*. Elle lui montra la place que Brenna avait quittée.

– Assieds-toi. J’ai à te parler

Il referma la porte derrière lui, redressa la chaise et s’y laissa tomber. Elphame remplit un bol de thé.

– Bois. D’après Brenna, c’est un fameux reconstituant.

Il laissa échapper un ricanement amer.

– Si elle avait su que je le boirais, elle aurait ajouté du poison.

– Ne sois pas ridicule. Brenna...

– Elle me déteste, coupa-t-il.

– Je ne crois pas. Mais là n’est pas le problème. Cuchulainn, en tant que chef du Clan, puis-je te demander quelles sont tes intentions ?

– Mes intentions ? répéta-t-il en clignant les paupières.

Elphame se leva et commença à arpenter la pièce.

– Oui, tes intentions vis-à-vis de Brenna. J’ai entendu, malgré moi, ce qu’elle t’a dit. Peut-être n’a-t-elle pas tout à fait tort. Te connaissant, je ne pense pas que tu lui aies menti quand tu lui as déclaré ta flamme. Mais je me demande si tu n’as pas jeté ton devolu sur elle par jeu... Pourquoi elle? Après tout, aucune femme ne t’a jamais résisté.

Un éclair traversa les yeux de Cuchulainn.

– Je ne joue pas avec Brenna.

– Ravie de te l’entendre dire. Mais que cherches-tu au juste ? A donner le frisson à une pauvre fille défigurée ?

Le poing du jeune guerrier s’abattit sur la table, faisant tressauter tasses et soucoupes.

– Si tu étais un homme, je t’obligerais à ravalier tes paroles.

Elphame cessa de faire les cent pas et planta ses poings sur ses hanches. Se retournant, elle dédia à son frère un sourire de défi.

– Tu es amoureux d’elle.

Il rejeta la tête en arrière, comme sous l’effet d’une gifle.

– Amoureux ? Non... je...

– Ah ! je vois ! Elle est sans doute trop laide pour le plus grand séducteur de Partholon.

– Elphame ! cria-t-il d’une voix menaçante. Arrête de parler d’elle comme ça, sinon...

Le rire d’Elphame l’interrompit.

– Donc tu ne la trouves pas laide.

– Bien sûr que non ! Brenna est... belle.

– Malgré ses cicatrices ?

– Quoi, ses cicatrices ? Au nom de la Déesse ! explosa-t-il. Comment peux-tu débiter de telles insanités ? Je croyais qu’elle était ton amie.

– Elle l’est. Et c’est pourquoi je veux m’assurer de tes sentiments, petit frère. Je ne crois pas que tu joues avec elle, mais j’ai besoin de te l’entendre dire.

Cuchulainn jeta alentour un regard.

– Mais pourquoi ?

Elphame leva les yeux au plafond.

– Tu avais raison. Il est têtu comme une mule.

– A qui parles-tu ? Ne me dis pas qu’il s’agit de ce vieux fantôme...

– Si, mais une fois de plus, la question n’est pas là. Maintenant, trêve de plaisanteries : es-tu, oui ou non, amoureux de Brenna ?

Cuchulainn acquiesça de la tête.

– Récapitulons : tu es amoureux, mais elle est un peu fâchée contre toi...

– Ahoum ! fit-il.

– « Un peu fâchée » n'est peut-être pas le terme adéquat.

– Elphame, je te l'ai dit : elle me déteste.

– Mais non, idiot.

Elle tira sa chaise et se rassit.

– Hier soir, je suis montée à la tour.

– Tu n'aurais pas dû. Brenna te l'avait interdit.

– Oui, oui, je sais, elle m'a déjà grondée à ce sujet. Oublie ça et essaie de comprendre. Pendant que j'étais là-haut, j'ai vu Brenna quitter le château. Elle pleurait comme une fontaine.

– Par ma faute. Je l'ai mise dans l'embarras. Pleurer ne veut pas dire aimer, Elphame. Ça veut dire que je suis aussi égoïste et insensible qu'elle le prétend.

– Je ne crois pas qu'elle ait voulu dire ça, répondit-elle en secouant la tête. Brenna s'est appuyée à la muraille, tandis que mon bras reposait sur la balustrade. C'est dur à expliquer, mais, d'une certaine manière, l'esprit des pierres m'a reliée à elle. J'ai ressenti sa souffrance, Cuchulainn. Sa solitude et son désespoir. J'ignore ce que tu as pu faire pour la mettre dans l'embarras, mais tu lui as brisé le cœur.

Cuchulainn enfouit son visage dans ses mains avec un gémissement. Elphame se pencha et lui pressa l'épaule.

– Cela peut s'arranger. Mais il faudra que tu gagnes sa confiance.

Il la regarda à travers ses doigts écartés.

– Comment, à ton avis ?

Elphame lui sourit.

– Je n'en ai pas la moindre idée.

Elphame s'étira légèrement et fit rouler son épaule en s'efforçant de ne pas révéler le moindre inconfort. Elle était assise sur une plate-bande de terre retournée à la bêche entre deux rangées de menthe fraîchement plantée. Ses notions de jardinage étant très limitées, Elphame avait l'impression que le potager n'était qu'un fouillis de plantes aux noms exotiques. Pourtant, les assistantes de Wynne semblaient savoir parfaitement ce qu'elles faisaient, alors qu'elles sélectionnaient les herbes aromatiques.

En vérité, Elphame aurait préféré de loin une autre corvée : gratter la façade, par exemple. Naturellement, Brenna s'y était fermement opposée et avait envoyé sa patiente récalcitrante dans le potager. Agacée, Elphame aplatit le monticule de terreau autour du pied de menthe qu'elle venait de planter. La guérisseuse lui avait interdit formellement de faire des efforts ; elle avait bien voulu l'autoriser à remuer le terreau, à condition qu'elle restât confortablement assise.

Elphame soupira. C'était un moindre mal, pensa-t-elle, par rapport à l'immobilité forcée sur sa couche. La journée était claire, chaude, une brise légère véhiculait le parfum suave des fleurs vers le Château. La caresse du soleil sur son visage la revigorait, les différents bruits de reconstruction alentour l'emplissaient d'une merveilleuse sensation de sécurité. Elle prenait plaisir à plonger les doigts dans la riche terre rouge du domaine. Levant les yeux de ses mains gantées de poussière, elle contempla pendant un moment les couvreurs qui retapaient les toits des baraquements anciens réservés aux guerriers. C'étaient de longs bâtiments situés derrière la cuisine. L'emplacement idéal, compte tenu du fait que les soldats avaient toujours faim.

Une silhouette familière portant kilt et tunique se détacha du groupe des bâtisseurs. De sa place, elle entendait le bourdonnement de sa voix, tandis qu'il lançait des ordres. Une voix plus grincheuse qu'à l'ordinaire, s'aperçut-elle en retenant un sourire affectueux. Connaissant l'entêtement légendaire de son frère, elle ne donnait pas longtemps à Brenna pour capituler... Enfin, du moins l'espérait-elle. Elle ignorait où en était la campagne de réconciliation que Cuchulainn menait tambour battant, mais elle le soutenait de tout cœur. Elle se demanda si elle n'aurait pas dû mettre leur mère au courant, puis abandonna cette idée. Il fallait d'abord laisser au jeune homme l'opportunité de conquérir le cœur de sa bien-aimée.

Machinalement, elle enfonça le plantoir dans le riche terreau, saisit délicatement un menu brin de menthe dont elle déplia les racines filandreuses et l'introduisit dans le trou qu'elle venait de pratiquer. Et ses amours à elle ? pensa-t-elle. Un frisson délicieux lui parcourut l'échine au souvenir des ailes géantes frétilant sous ses caresses.

– Tu es toute rouge. Il est temps que tu t'arrêtes.

Elphame réprima un sursaut de culpabilité. La main en visière, elle leva les yeux sur Brenna et Brighid.

– Je me sens bien, protesta-t-elle.

– Elle en a l'air, confirma Brighid.

Brenna la considérait attentivement, les yeux mi-clos.

– Tu n'es pas...

– Non, coupa Elphame. Je ne suis pas fatiguée. Je ne fais que planter de petites choses.

– Ces « petites choses » sont des brins de menthe, déclara Wynne en émergeant par la porte des cuisines pour inspecter la rangée d'Elphame. Vous avez fait du bon travail.

– Tu vois ? Je vais tout à fait bien.

La figure tendue de la Guérisseuse s'éclaira d'un sourire un peu crispé.

– Bon, très bien. Mais si jamais ton épaule te faisait mal, il faudrait arrêter.

Brenna ne se fiait pas à la bonne mine d'Elphame. Elle l'avait classée dans la catégorie de ces gens qui refusent de se reposer et dépassent souvent les limites de leurs forces –, même si les forces d'Elphame semblaient pratiquement inépuisables.

Brenna jeta un regard dérobé à Wynne. La cuisinière était en train de discuter le menu du jour avec Brighid et Elphame. Le cœur de la Guérisseuse se serra. Wynne était d'une beauté saisissante. Elle était gracieuse, voluptueuse. Il était impossible que Cuchulainn ne la désirât pas... Comme il était impossible qu'il la désire, elle, Brenna, songea-t-elle non sans amertume. Mais pourquoi avoir tant insisté ? Elle se mordilla la lèvre inférieure en se remémorant les mots acerbes qu'elle lui avait lancés.

– Bonne journée, gentes dames !

La voix profonde de Cuchulainn la tira brutalement de sa méditation. Il arrivait au mauvais moment, comme toujours.

Depuis le matin, Cuchulainn avait conscience de la mauvaise humeur qu'il avait fait supporter à ses hommes. Il avait décidé de s'en ouvrir à sa sœur. Après tout, Elphame était une femme. Et seule une femme pourrait l'éclairer sur l'attitude incompréhensible de Brenna... Il pénétra dans le potager et... aperçut l'objet de ses préoccupations en même temps que sa sœur. Cuchulainn redressa les épaules. S'il y avait une chance de parler seul avec Elphame, il la saisirait. Les autres femmes le saluèrent aimablement, tandis qu'il traversait le potager.

Elphame lui sourit. La Guérisseuse se cantonna dans un silence hostile.

– Je parie que tu ne savais pas que j'étais capable de jardiner.

Souriant, il se pencha pour essuyer une traînée de terreau sur sa pommette.

– Qui t'a dit que tu en étais capable ? la taquina-t-il.

– Moi ! Notre châtelaine dispose de talents cachés, déclara Wynne.

Cuchulainn ne se donna pas la peine de regarder la jolie cuisinière. Il fixait Brenna.

– Wynne a raison, dit-il, avec un sourire. Les personnes que l'on côtoie tous les jours possèdent souvent des aptitudes qui nous restent secrètes. Quant à moi, j'ai hâte de les découvrir.

Brenna scruta le guerrier, bouche bée. Il la regardait ouvertement et lui souriait, là, devant tout le monde ! Le message était clair. Cuchulainn faisait comprendre à leur entourage qu'il s'intéressait à Brenna. Celle-ci n'osait plus bouger. Les jambes flageolantes, les bras ballants, elle aurait voulu disparaître sous terre.

– As-tu besoin de quelque chose, Cuchulainn ? demanda Elphame.

Les yeux turquoise étaient toujours rivés sur Brenna.

– Oui, mais je crois bien que je l’ai trouvé, murmura-t-il.

Brenna en eut le souffle coupé, et un voile écarlate embrasa le côté gauche de son visage.

– Excusez-moi, marmonna-t-elle... J’ai... à faire...

Elle réussit à détourner ses yeux de Cuchulainn, ébaucha devant Elphame une révérence maladroite, après quoi elle se précipita hors du potager. Wynne fixa le jeune guerrier.

– Alors... c’est ça ? dit-elle doucement.

Il hocha la tête en suivant du regard la Guérisseuse qui s’éloignait à vive allure.

– Oui, c’est ça.

Wynne lui lança un regard douloureux, rejeta en arrière son opulente chevelure rousse et disparut dans les cuisines. Elphame essuya ses mains sur son tablier.

– Tu n’as pas adopté la façon la plus intelligente d’aborder Brenna, dit-elle tranquillement à son frère. Elle est si timide ! Tu finiras par l’effrayer au lieu de la séduire.

La chasseresse eut un reniflement moqueur.

– Aurais-tu quelque chose à me reprocher, toi aussi ? dit Cuchulainn en s’approchant d’elle.

Brigid haussa ses épaules galbées.

– Non, rien, à part que tu me fais penser à un taureau en chaleur. La prochaine fois, tu pourrais tout aussi bien uriner aux quatre coins du Château, histoire de marquer ton territoire.

Voyant son frère blêmir, Elphame s’empressa de s’interposer.

– Ça suffit, tous les deux ! Allez donc chasser et essayez de ne pas vous entretuer. Brigid, je compte sur toi pour ne pas le provoquer à chaque instant.

La centaure renifla de nouveau.

– Allez, viens, guerrier. On va voir si tu es fichu d’abattre un chevreuil.

Cuchulainn hésitait. Il n’avait nulle envie de s’éloigner du Château. Il voulait retrouver Brenna tout de suite.

– Excellente idée, le devança Elphame. Justement, Wynne me disait que nous allions manquer de viande. Allez-y, tous les deux. Je vous reverrai ce soir au dîner.

Elle ignore délibérément le regard noir dont son frère la fusilla avant de suivre la chasseresse. Lorsqu’ils furent hors de vue, Elphame se pencha de nouveau sur sa plantation... en méditant sur la possibilité d’assommer Cuchulainn pour forcer Brenna à le soigner.

– Bah ! il sera pire que moi, murmura-t-elle. Elle finira bien par l’abreuver de bouillon empoisonné et on ne pourra pas vraiment lui en vouloir.

Cuchulainn savourait l’air pur aux profondes senteurs de la forêt. Finalement, Elphame avait eu raison. Il avait besoin de s’éloigner du Château, ne serait-ce que pour s’éclaircir les idées. Son esprit vagabondait mais ses muscles étaient chauds et sa tension était retombée. Il devait admettre que Brigid était une chasseresse extraordinaire. Ayant passé plusieurs années auprès de son père,

le guerrier était habitué à la grâce et à la force des centaures. Or, Brighid se déplaçait à une allure presque surnaturelle.

– Par ici, chuchota-t-elle en pointant le menton vers un petit cours d'eau qui sinuait à travers champs. Attention, le chevreuil vient juste de baisser la tête pour boire.

En silence, Cuchulainn descendit de sa monture. Ayant retiré un arc de son carquois, il se faufila dans les broussailles. Un arbre tombé à terre lui barrait la route. Le jeune guerrier contourna l'obstacle. Soudain, il se figea, les narines palpitantes. Un relent fétide l'avait frappé de plein fouet : l'odeur de la pourriture et de la mort. Retenant son souffle, il se rapprocha du tronc renversé et avec un air dégoûté posa son pied botté sur le cadavre qui se décomposait au soleil. Une brindille craqua sous sa semelle. Alerté, le chevreuil bondit vers le sous-bois.

– Bon sang, mais qu'est-ce...

Brighid s'interrompt. La surprise remplaça son air agacé tandis qu'elle rejoignait son compagnon de chasse.

– Un loup mort, dit-il en essuyant le dessous de sa botte sur le sol moussu. Bizarre, non ? Surtout de cette façon.

Brighid étudia pensivement le corps de l'animal.

– Empalé, murmura-t-elle.

– On dirait qu'il a sauté volontairement sur ce pieu.

– *Elle*, corrigea la chasseresse. C'est une louve. Elle indiqua d'un geste le ventre flasque du cadavre.

– Et elle vient d'avoir une portée. Regarde ses tétons.

Cuchulainn hocha la tête.

– J'ai déjà vu cela par le passé. Il s'agit toujours de femelles qui viennent de mettre bas. La faim les rend folles au point de foncer aveuglément sur leur proie sans tenir compte de la configuration du terrain. Elle a dû sauter par-dessus cette bûche. A la vitesse où elle allait, la grosse branche affûtée l'a transpercée de part en part.

Ce disant, Cuchulainn s'accroupit, bravant l'odeur pestilentielle. Le pieu s'était fiché dans la poitrine de la louve.

– Mais pourquoi chassait-elle toute seule ? Les loups vivent en meutes, non ?

– Oui, mais regarde sa taille. C'est une bête énorme. Les troupeaux ont leurs lois. Les autres louves refusent de partager leurs mâles avec des géantes comme celle-ci. La plupart du temps, elles les empêchent de se nourrir et de procréer. Regarde ces marques sur sa tête et autour de son cou... elle a été sauvagement amochée. Elle aurait dû mourir il y a des lustres. C'est étonnant qu'elle ait survécu aussi longtemps.

Cuchulainn se releva et fit face à la chasseresse.

– A ton avis, depuis quand est-elle morte ?

– Peut-être deux jours.

– Ce n'est donc pas trop long.

- Trop long pour quoi faire ?
- Quelques-uns sont certainement encore vivants.
- Cuchulainn ? De quoi parles-tu au juste ?

Le guerrier enfourcha son cheval.

- Prouve-moi que tu es une bonne chasserresse.

Surprise, elle haussa le menton.

- Ah, oui ? En faisant quoi ?

Il lui dédia un sourire triste.

- Aide-moi à retrouver ses louveteaux.

Le dîner fut délicieux. Elphame s'attarda à boire du vin avec Danann. Elle commençait à s'inquiéter, car son frère et la chasserresse ne s'étaient pas encore montrés. Elle sourit poliment à une remarque du vieux Maître des Pierres, mais le cœur n'y était pas. Peut-être l'idée de les envoyer chasser ensemble n'avait-elle pas été si bonne que cela... Une sourde angoisse l'étreignait : qu'advierait-il si la chasserresse tombait de nouveau sur les traces de Lochlan ? Ou pis, si Cuchulainn le débusquait ?

Elphame refoula un soupir. Elle avait vainement essayé d'inclure Brenna dans sa conversation avec le centaure. En vain. La Guérisseuse contemplait fixement son plat auquel elle avait à peine touché. Elle ne levait les yeux que lorsque quelqu'un entra dans la salle du festin.

Enfin, les sabots de Brighid martelèrent le dallage ; la chasserresse pénétra dans la vaste pièce, Cuchulainn sur ses talons.

– Brenna ! cria ce dernier, j'ai besoin de toi.

Le corps de la Guérisseuse se raidit, mais elle se leva immédiatement.

– Où es-tu blessé ?

Le cœur d'Elphame se serra. Un lourd silence était tombé sur les convives.

– Je ne vois pas de sang, dit Brenna examinant rapidement les deux nouveaux arrivants. Es-tu tombé de cheval ? Qu'est-il arrivé ?

Cuchulainn s'empara de la main qui tâtait son poul.

– Brenna, ce n'est pas moi.

Il ouvrit sa tunique pour en extirper une petite boule de fourrure grise.

– C'est elle.

Brenna fit mine de reculer, mais les doigts du guerrier lui étreignirent le poignet.

– Est-ce un nouveau jeu ? demanda-t-elle froidement.

Elphame jeta un coup d'œil à la boule de fourrure, par-dessus l'épaule de son amie.

– Non, ce n'est pas un jeu, insista Cuchulainn. J'ai besoin de toi pour sauver la vie de ce louveteau.

Brenna dégagea sa main et se pencha sur le petit animal.

– Où est sa mère ?

– Morte dans la forêt. Tout comme ses quatre frères et sœurs.

– Tu l'as tuée ?

Ce fut Brighid qui répondit :

– Il aurait eu du mal. Notre guerrier a pratiquement manqué toutes ses cibles. Nous avons déniché le cadavre de la mère et il a voulu à tout prix retrouver les petits.

Elphame toucha d'une main hésitante la boule de fourrure humide. Le louveteau était si petit qu'il tenait dans la paume de Cuchulainn. Ses yeux étaient fermés, car la saleté avait collé ses paupières. Son nez était pâle et sec. Seul un minuscule couinement prouvait qu'il était encore en

vie.

– Elle est très faible et complètement assoiffée, déclara Brenna. Elle ne s’est pas nourrie depuis au moins deux jours.

Elle glissa un doigt dans la bouche du louveteau, qui se mit à téter.

– Voilà qui est bon signe, soupira-t-elle. Il lui faut du lait... en quantité. Mais il se peut qu’elle meure, quoi qu’on fasse.

– Oh, non ! Je croyais que tu pourrais...

L’expression glaciale de la Guérisseuse le réduisit au silence. Elphame sourit, amusée par l’air penaud de son frère.

– Eh bien, te voilà propriétaire d’un chiot, le taquina-t-elle.

– Un louveteau, rectifia-t-il. Ce n’est pas un chien. C’est une petite louve.

– Apporte-la dans les cuisines, dit Brenna. Je te montrerai comment fabriquer une tétine.

Cuchulainn remit la petite bête dans sa tunique avant d’emboîter le pas à la Guérisseuse. Quelques rires étouffés saluèrent leur départ. Elphame fit un clin d’œil à Brighid.

– Un bébé-loup, hein ?

– Théoriquement, l’idée est excellente, dit la chasseresse. Ramener une petite créature perdue à la femme qu’il essaie de conquérir... Il y a de quoi faire fondre un cœur féminin.

– Mais Brenna n’est pas comme les autres femmes.

– Exactement.

– Ça y est ! Elle boit !

Un immense soulagement animait la voix de Cuchulainn. Il était affalé sur une chaise, dans l’ancienne tente d’Elphame qu’il s’était appropriée. Une partie de son plan avait fonctionné, puisque Brenna était là, seule avec lui. Wynne les avait mis à la porte en disant que les seuls animaux qu’elle tolérait dans sa cuisine étaient morts, dépecés et prêts à rôtir. Cuchulainn avait enveloppé la petite louve dans une couverture. Il l’avait calée au creux de son bras et avait essayé d’introduire la tétine dans sa bouche. Au début, la petite bête avait refusé de téter. On eût dit qu’elle s’acharnait à mourir.

– Doucement, avait expliqué Brenna. Elle a trop souffert, elle a peur. Si elle ne se sent pas en sécurité, elle ne se nourrira pas.

Cuchulainn avait optempéré. Il avait cajolé, caressé, dorloté la minuscule créature. Finalement, il avait eu gain de cause. Au bout d’un long moment, l’animal s’était mis à tirer sur la gaze imbibée de lait. Il décocha à Brenna un sourire rayonnant.

– C’est formidable !

Elle détourna les yeux.

– Ne crions pas victoire trop tôt. Elle n’est pas encore hors de danger.

Cuchulainn fit courir un doigt sur la fourrure poussiéreuse. Un grognement aigu roula dans la gorge du louveteau, qui commença à téter avec plus de force.

– Là, fit-il. Tu es un cœur vaillant. Tu n'es pas morte avec les autres. Tu ne mourras pas maintenant.

L'ombre d'un sourire joua sur les lèvres de Brenna.

– Peut-être as-tu raison... Eh bien, ajouta-t-elle en reprenant sa voix professionnelle, la nuit sera longue. Il y a suffisamment de lait et plusieurs bandes de gaze. Je te conseille de la garder à l'intérieur de ta tunique, de manière à ce qu'elle ait chaud. Elle te réveillera quand elle aura faim.

Elle salua d'un signe de tête le jeune homme qui la considérait, les yeux ronds.

– Je vous reverrai demain, tous les deux.

– Attends ! cria-t-il, désolé de ne pouvoir l'attraper. Tu ne vas pas partir comme ça.

– Tu n'as quand même pas cru que je passerais la nuit avec toi ! répondit-elle.

– Pas avec moi. Avec nous.

– Est-ce que tu suggères que je devrais traiter ton animal comme un patient humain ?

Il hocha vigoureusement la tête.

– En ce cas, j'estime que ma patiente est entre de bonnes mains et qu'elle n'aura plus besoin de moi avant demain matin. Bonne nuit, Cuchulainn.

Elle écarta le rabat de toile, puis se retourna.

– Encore deux choses : malgré son odeur épouvantable, n'essaie pas de la laver ce soir. Ce serait beaucoup trop pour son organisme affaibli. Tu lui donneras un bain demain, si elle passe la nuit. Par ailleurs, il va falloir nettoyer à l'aide d'un tissu humide ses urines et ses matières fécales, comme sa mère l'aurait fait.

Sur ce, elle sortit en laissant retomber le rabat.

Cuchulainn resta bouche bée.

Le louveteau grogna et donna un coup de tête à sa main. La tétine était vide.

– Tout de suite, mon intrépide. Je m'en occupe.

Il souleva la petite bête et trempa un bout de gaze dans le lait.

– Elle nous a quand même souri, tu l'as vue ? Moi, je trouve cela encourageant. Un de ces jours, elle finira par admettre qu'elle nous aime bien...

Du moins l'espérait-il du fond du cœur.

Elphame était enfin seule. Elle ne risquait pas de recevoir une visite tardive. Brigid l'avait accompagnée dans le souterrain où elle s'était baignée et l'avait régalée d'anecdotes sur les mésaventures de son frère pendant la chasse. Elle s'en était allée, finalement, non sans avoir souhaité à son amie une bonne nuit.

Elphame ne s'était pas couchée. Elle se drapa dans une étoffe bleu et vert et la maintint en place

avec la broche de MacCallan.

– Merci, mère, murmura-t-elle en caressant le tissu satiné, l'un des nombreux cadeaux qu'Etain lui avait envoyés aujourd'hui.

Elle aurait parfaitement pu se passer des draps en lin et autres frivolités, mais ce tartan constituait un présent précieux. Ainsi habillée, elle avança vers la voûte qui menait à la salle souterraine. En descendant les marches, elle laissa courir le bout de ses doigts sur les vieilles pierres. Avait-elle pris la bonne décision ? Elle respira à fond. Oui, sans aucun doute.

Montre-moi la porte du passage secret.

Aussitôt, le picotement familier se fit sentir. Le fil lumineux se dévida et elle le suivit jusqu'au cercle incandescent qui servait de clé à la porte invisible. Son cœur battait la chamade. Elle décrocha une torche de son support avant de presser doucement la pierre polie. La porte s'ouvrit silencieusement.

Sur le seuil de l'ouverture sombre, Elphame leva la torche. Les flammes lancèrent des reflets dansants dans le tunnel noir. Des toiles d'araignées tapissaient les murs, le plafond était bas et raboteux ; un relent de pourriture flottait dans l'air. Elphame effleura les pierres mouillées. Une vague chaleur couvrait sous la surface rugueuse. Le fil lumineux se déroulait maintenant le long des cloisons... Elle ne pouvait voir l'autre bout du couloir obscur, mais elle savait qu'il conduisait dehors, vers la nuit, vers la forêt.

Avant que sa détermination ne faiblisse, elle pénétra dans le passage. Il y faisait un froid humide, mais elle éprouvait une grande sérénité. L'écho de ses sabots sur le sol de pierre la rassurait et, en longeant les murailles creuses, elle essaya d'imaginer combien de personnes, par le passé, avaient emprunté le passage secret. Combien de fois ces couloirs tournants avaient-ils abrité des amours clandestines ?

Elle sentit la sueur perler sur son front. *Oh ! Epona, vellez sur moi !* Sa voix flotta sous les voûtes basses et, l'espace d'une seconde, elle songea à faire venir MacCallan. Mais très vite, elle renonça à cette idée. C'était elle, à présent, le chef du Clan; elle devait, en conséquence, en assumer les responsabilités.

La flamme de la torche buta sur la fin du tunnel : une petite pièce creusée dans le rocher d'où montait une volée de marches étroites en direction d'un écheveau de racines et de broussailles. Elphame posa la torche dans un support fixé très opportunément au mur, puis se mit à monter vers la surface.

A sa surprise, le rideau de verdure fut facile à démêler. Elle émergea à l'air libre, ôta une feuille de ses cheveux et regarda alentour. Elle devait se trouver au cœur de la forêt, estima-t-elle. Aucune lumière en provenance du Château n'était visible. A en juger par le bruit régulier du ressac, la pente abrupte de la falaise n'était pas loin. Elle jeta un coup d'œil à la sortie du tunnel ; le trou noir se confondait si bien dans le paysage qu'il était quasiment impossible à détecter. Ayant mémorisé l'emplacement, Elphame esquissa deux ou trois pas sans vraiment savoir où elle allait. Le dôme des feuillages était si épais que les rayons de lune ne parvenaient pas à se glisser parmi

les branches enchevêtrées.

Où était Lochlan ? Elle n'en avait pas la moindre idée.

Il avait surgi lorsque le sanglier l'avait attaquée. Il s'était montré hier, lorsqu'elle était seule. Mais comment l'avait-il su ? Elphame plissa les yeux. Elle ignorait jusqu'à son existence lors de leur première rencontre. Or, hier, elle avait prononcé son nom et il lui était apparu.

« Appelle-moi, mon amour. Je ne serai pas loin. »

Les mots lui revinrent à la mémoire. Elphame haussa les épaules. Essayons, se dit-elle, car il était inutile de se mettre à sa recherche dans cette forêt impénétrable.

– Lochlan...

Elle sentit ses cheveux se dresser et la chair de poule recouvrit ses avant-bras. Le vent emporta les deux syllabes... *Lochlan... Lochlan... Lochlan...* par-dessus les frondaisons. C'était magique, pensa-t-elle, subjuguée. Il portait un nom magique.

Elle sut qu'il était là. Avant même de l'apercevoir, elle avait ressenti sa présence.

– Lochlan.

Elle répéta le nom que le vent balaya, puis enroula autour de son corps.

– Oui, mon amour.

Lochlan se détacha de l'ombre. Ses ailes étaient repliées dans son dos. Sa peau et ses cheveux semblaient boire la clarté blême de la lune montante. Il s'approcha de ce pas silencieux et glissant qui caractérisait la race de son père. Elphame ne recula pas, mais il s'arrêta à un pas d'elle.

– J'ai senti que tu n'étais pas loin, mais je n'ai pas voulu le croire, dit-il.

– Et puis tu m'as entendue appeler ton nom.

– Oui. Le vent me l'a apporté et j'ai suivi le son de ta voix.

Un silence suivit. Elphame était nerveuse.

– Veux-tu faire un tour ? proposa-t-elle.

– J'en serai très honoré.

Il lui tendit la main. La jeune femme hésita. Dans le clair de lune, sa main paraissait irréaliste.

– Nous nous sommes déjà touchés, Elphame.

Son regard remonta de la main aux yeux de Lochlan. Leurs doigts s'entrelacèrent. Il avait une peau douce et tiède. Quand leurs poignets se touchèrent, elle perçut le battement de son pouls contre le sien.

– Il y a une clairière là-bas, dit-il.

Elle acquiesça mais ne bougea pas. Maintenant qu'il était là, elle n'était plus sûre de rien. Ses jambes étaient lourdes. Elle ne pouvait que rester là, la main dans la sienne, à le regarder. La blancheur de son sourire explosa dans la semi-obscurité.

– A moins que tu ne préfères courir...

Ces mots brisèrent l'envoûtement qui immobilisait Elphame ; elle sourit.

– Non, merci. Pas dans la forêt et pas en pleine nuit. Encore une chute et Cuchulainn ne me quittera plus des yeux, ce qui ne serait pas commode pour moi... ni pour lui.

– Il doit être très occupé à reconstruire le Château. Ce serait pénible, en effet, s'il devait te surveiller constamment.

– Sans oublier qu'il est amoureux.

La surprise écarquilla les yeux clairs de Lochlan.

– Ah..., fit-il en serrant la main d'Elphame. L'amour complique singulièrement les choses.

– Tu le penses vraiment ?

Ils avaient émergé de la forêt. Les rayons de lune dessinaient alentour des zones d'ombre et de lumière. Le Château se dressait dans le lointain, silhouette sombre et trapue, derrière la lisière des arbres.

Lochlan se tourna pour faire face à Elphame.

– Oui, répondit-il. Je le pense.

Elle se sentit prise au piège de son regard. Ses yeux avaient quelque chose de mystérieux, l'attrait de l'inconnu. Soudain, elle prit peur. Si elle l'aimait, elle se perdrait à jamais, songea-t-

elle, affolée. Elle n'était pas encore prête à s'attacher à un homme, surtout à quelqu'un d'aussi différent de tout ce qu'elle avait imaginé jusqu'alors. Elle retira sa main. Suivie par Lochlan, elle s'assit sur un rocher et s'efforça de rassembler ses pensées.

– Parle-moi, murmura-t-elle en regardant la mer qui scintillait au clair de lune. Explique-moi comment il est possible que tu existes.

Lochlan hésita un instant. Il savait que la suite de leur histoire dépendrait de ce qu'il dirait maintenant. Sans quitter des yeux le profil gracieux d'Elphame, il adressa un silencieux appel au secours à Epona.

– La question est complexe, commença-t-il. Moi-même, j'ignore la réponse exacte. Pourquoi j'existe ? Je me suis déjà posé maintes fois cette question. Tu connais les événements qui ont autrefois conduit à la Guerre. Voici plus d'un siècle, un cataclysme faillit éteindre la race des Fomores. Leurs femmes commencèrent à mourir. J'ai longtemps cru que c'était la volonté d'Epona, mais alors pourquoi a-t-elle permis que la guerre ait eu lieu ?

Elphame se rappela les explications d'Etain.

– Epona n'a jamais imposé sa volonté à son peuple. Elle a toujours permis à ses fidèles de choisir librement. Elle ne veut pas faire d'eux des esclaves, elle préfère des gens forts, de libres penseurs. Mais la liberté peut souvent induire en erreur. Si les guerriers du Manoir du Gardien n'avaient pas négligé leurs devoirs, les Fomores ne seraient pas entrés dans Partholon pour enlever des femmes.

– Mais ils l'ont fait. C'était le seul moyen de régénérer leur race moribonde... On aurait pu penser que le mélange avec le sang humain affaiblirait les démons, mais non. Les Fomores sont devenus encore plus forts, tant et si bien qu'ils purent envahir Partholon.

Il marqua une pause afin de s'éclaircir les idées.

– Aucune femme humaine ne pouvait survivre à la naissance d'un enfant engendré par un Fomore... Ma mère était jeune, robuste, mais elle m'a toujours dit qu'elle avait survécu parce que j'étais plus humain que fomore. Elle faisait partie de ces femmes que les Fomores enlevaient et violaient pour en avoir des enfants. Elles étaient maintenues en captivité jusqu'au jour de l'enfantement. Leur grossesse était synonyme de mort. Pendant l'accouchement, leur corps était déchiré et elles succombaient à leurs blessures.

Il s'arrêta un instant, avant de poursuivre l'histoire que sa mère lui avait tant de fois racontée.

– Les Fomores considéraient leurs captives humaines comme du bétail qui leur permettait de perpétuer leur espèce. Les filles hybrides, issues des viols, étaient particulièrement appréciées... On pensait que grâce à elles, le pays des Fomores serait bientôt repeuplé.

« Mais lorsque les forces alliées de Partholon mirent les armées fomores en déroute, les démons trouvèrent refuge dans la Grande Chaîne des montagnes. Ils se partagèrent les femmes. Ils voulaient semer l'armée de Partholon. Mais la Déesse avait d'autres plans. La même peste qui avait jadis décimé leurs femelles attaqua les démons mâles. Alors, les captives se révoltèrent et ma mère, qui était enceinte, prit la tête de l'insurrection. Elle et ses sœurs d'armes écumaient les montagnes pour achever les démons agonisants. Elles espéraient regagner leur pays où, entourées de leur famille, elles attendraient leur fin inévitable. Puis l'impossible se produisit : ma mère survécut à

ma naissance.

Elphame se tourna vers lui, la gorge serrée d'émotion.

– Ce fut le début d'un nouvel espoir, reprit Lochlan. Une autre femme survécut à la naissance de son enfant mutant, puis une autre et une autre encore...

– Tu n'es pas un mutant, murmura-t-elle, le cœur noué.

– Je suis moitié-homme, moitié-démon. Cela fait de moi un mutant.

– Je suis moitié-femme, moitié-centaure. Suis-je moi aussi une mutante ?

– Oh, non ! Toi, tu es un miracle...

Elle soutint ton regard.

– Exactement.

L'ombre d'un sourire joua sur les lèvres de Lochlan.

– En fait, la moitié des femmes ont survécu, continua-t-il. Selon ma mère, telle était la volonté d'Epona. Ma mère donnait toujours cette explication à tout ce qu'elle n'arrivait pas à comprendre... Toujours est-il que toutes ces jeunes femmes se sont retrouvées avec des bébés ailés sur les bras. Il n'était plus question pour elles de revenir à Partholon. Abandonner leurs enfants était une solution qu'elles ne voulaient même pas envisager. Elles ont donc traversé la Grande Chaîne des Montagnes et se sont installées sur les Terres Désolées. La vie est rude, là-bas, mais nous avons survécu. Nos mères nous ont élevés et nous ont appris à devenir civilisés... Comme des êtres humains.

– Il y a un siècle, dit Elphame dans un soupir. C'était une chose difficile à admettre, même en présence de Lochlan.

– Je reconnais que c'est une très longue période, dit-il en esquissant un geste d'impuissance, comme si sa propre longévité le dépassait.

– Aucune de nos mères ne savait grand-chose des Fomores, mais, très vite, elles s'aperçurent que nous grandissions vite et que nous étions extrêmement résistants. Notre durée de vie semble faire partie de notre héritage paternel.

Elphame se souvint d'un détail qu'elle avait lu dans un livre de la bibliothèque du Temple.

– Les Fomores fuient la lumière du soleil. Pourtant, je t'ai vu en plein jour. La lumière ne te fait pas mal ?

– Non, mais je suis plus fort la nuit. Ma vue est meilleure, mon ouïe et mon odorat plus affûtés.

Ecartant les doigts, il éloigna les bras de son corps. Il faisait penser à quelque chaman ailé s'appêtant à accomplir un tour de magie.

– Le ciel étoilé m'attire irrésistiblement.

– Tu peux voler ?

Il sourit et laissa retomber ses bras sur ses côtés.

– Oui, mais je n'appelle pas cela voler. J'ai plutôt l'impression de chevaucher le vent. Un jour, je te montrerai.

Glisser au gré du vent dans ses bras. A cette pensée, Elphame eut le souffle coupé.

– Cela n’a pas l’air vrai. Tu ne sembles pas réel.

Lochlan se rapprocha, saisit une lourde mèche de cheveux auburn qui reposait sur l’épaule d’Elphame et la laissa ruisseler comme de l’eau entre ses doigts.

– Il y a vingt-cinq ans, j’ai fait un rêve. Un rêve que je n’oublierai jamais, dussé-je vivre une éternité. Je me voyais assister à la naissance d’une petite fille. Elle était issue d’une mère humaine et d’un père centaure. Quand le centaure la souleva dans ses mains pour proclamer qu’elle était une déesse, j’ai su sans l’ombre d’un doute que cette merveilleuse enfant changerait inexorablement mon avenir. Tu es mon destin, Elphame.

Elle exhala un long soupir.

– Oh ! Lochlan, je ne sais que faire.

– Ne peux-tu seulement te permettre de m’aimer ?

Tout en elle, cœur, âme, sang, criait *oui, oui, je le peux*. Mais l’Histoire et des siècles d’inimitié avec les Fomores l’incitaient à se montrer raisonnable.

– Je ne peux pas, Lochlan. Je ne suis pas n’importe quelle jeune femme. Je viens d’être nommée chef du Clan MacCallan. Mon peuple m’a prêté serment d’allégeance. Je suis responsable d’eux, comprends-tu ?

Un sourire joyeux éclaira le visage de Lochlan.

– Demande-moi le nom de ma mère.

– Comment s’appelait-elle ? demanda-t-elle, surprise par sa requête.

– Son nom était Morrigan. Son père l’avait appelée ainsi, en l’honneur de la légendaire Reine Fantôme. Elle vivait dans le château ancestral de son Clan dont son frère aîné était le chef. Elle venait de finir son éducation au Temple de la Muse et avait regagné le château, en attendant la date de son mariage – un mariage qui n’a jamais eu lieu…

– Parce que les Fomores ont mis à sac le château de MacCallan et l’ont enlevée, acheva Elphame à sa place, secouée d’un vertige. Son frère était donc… le dernier MacCallan.

Dans un bruissement d’ailes, Lochlan s’agenouilla devant Elphame. Il tira la courte dague de sa ceinture et la déposa à ses pieds.

– Le sang des MacCallan coule dans mes veines. Au nom de ce sang, je réclame le droit de te prêter serment et de te servir fidèlement jusqu’à ma mort, et même au-delà, si Epona le permet.

Elle baissa les yeux sur lui. La lune, haute dans le ciel, baignait le visage de l’homme ailé dans une clarté froide. Il la scrutait, lui aussi, avec une sorte de conviction absolue. Il ne doutait pas qu’elle accepterait de l’aimer.

C’était lui ! pensa-t-elle. Elle ne pouvait se l’expliquer rationnellement, mais elle avait changé sitôt qu’elle l’avait rencontré. Le spectre avait raison : auprès de Lochlan, elle avait trouvé la paix de l’esprit. Elle se laissa glisser sur les genoux, face à Lochlan, ramassa la dague et la lui rendit.

– Garde-la. Tu pourrais en avoir besoin pour défendre ta châtelaine.

– Alors, tu m’acceptes ?

– Oui, Lochlan. J’accepte que tu entres dans le Clan MacCallan, comme tu en as le droit de par

ta naissance.

Sa tension abandonna l'homme ailé, qui baissa la tête.

– Merci, Epona, murmura-t-il.

A peine avait-il prononcé le nom de la divinité qu'une vision horrible s'imposa à Elphame. Une sorte de prémonition surnaturelle : elle crut le voir à genoux, comme maintenant, sauf qu'il était enchaîné, couvert de sang, emprisonné... agonisant.

Elle résista de son mieux à la vision. Non, elle ne le laisserait pas mourir. Elle sut soudain ce qu'il lui restait à faire. Son amour pour lui pourrait briser l'envoûtement mortel.

– Tu as dit que j'étais ton destin, murmura-t-elle.

Il hocha la tête d'un air grave.

– Je t'aime, Elphame.

– Alors, veux-tu faire le pacte avec moi ?

Lochlan retint son souffle. Le pacte était un mariage qui durait exactement un an. A la fin de la première année, le couple décidait de reconduire ou non son union. Si les intéressés optaient pour la séparation, le mariage était dissous sans autre forme de procès. Il s'agissait d'un contrat moral librement consenti par deux personnes et ratifié par Epona, un lien sacré que rien ne pouvait rompre durant un an.

– Oui ! s'écria-t-il en s'emparant des mains d'Elphame. Oui, je le veux.

Avant qu'une hésitation ou une arrière-pensée ne viennent influencer Elphame, il se mit à réciter les mots millénaires du serment que chaque mère de Partholon enseignait à son enfant.

– Moi, Lochlan, fils de Morrigan MacCallan, te prends aujourd'hui pour épouse, Elphame. Pendant un an, je te protégerai du feu, même si le soleil tombe du ciel, de l'eau, même si la mer déborde, et de la terre, même si se fend l'écorce terrestre. Et j'honorerai ton nom au même titre que le mien.

A son tour, Elphame prononça le serment d'une voix sereine. Elle savait qu'elle avait choisi la bonne voie – le chemin qu'elle avait aperçu dans les yeux de Lochlan et que son propre frère avait pressenti.

– Moi, Elphame, chef du Clan MacCallan, te prends aujourd'hui pour époux, Lochlan. Pendant un an, ni flamme, ni eau, ni tremblement de terre ne pourront nous séparer. Et j'honorerai ton nom au même titre que le mien.

– Le pacte est scellé, dit Lochlan.

– Qu'il en soit ainsi.

Un tendre baiser les unit. Elphame se blottit dans les bras de son mari. Il avait des lèvres douces, plus douces que le reste de son corps. Son odeur l'enveloppait : un mélange de forêt, de nature sauvage et de mâle. Lochlan était son oasis dans une vie qu'elle s'était toujours figurée solitaire.

Et maintenant, ils appartenait l'un à l'autre.

Le bruissement de ses ailes composait une musique envoûtante. Elphame se recula un peu pour

les regarder.

– Tes ailes sont aussi douces que le velours... Je voudrais m'envoler avec toi...

Elle tendit la main pour caresser le dessous duveteux d'une aile. Lochlan tressaillit, mais lorsqu'il sentit les doigts d'Elphame sur son visage, il rouvrit lentement les yeux.

– Tu me connais depuis que je suis née, tu dois donc savoir ce que j'ai à te dire, poursuivit-elle. Je n'ai aucune expérience amoureuse. Je ne comprends pas toujours tes réactions. Quand je touche tes ailes, j'ai l'impression de te faire mal et pourtant, hier, tu m'as suppliée de continuer... Il faut que tu m'expliques, que tu me guides. Aide-moi à mieux te comprendre, mon époux.

Il lui prit la main.

– Mes ailes sont le reflet de mes émotions les plus profondes, dit-il. Elles me viennent de mon père et réagissent avec une force que je ne peux pas toujours contrôler. Quand tu les touches, tu touches à ma partie primitive.

– Est-ce que ton désir pour moi est primitif ?

– Non, bien sûr que non ! Mais parfois, il me dépasse. Mon désir pour toi réveille la sombre passion qui dort en moi. Cela peut être dangereux...

Elphame pensa à la soif infernale qui poussait les Fomores à boire le sang de leur partenaire. Elle regarda Lochlan droit dans les yeux ; mais elle ne vit pas le Fomore. Elle ne vit que l'homme qu'elle aimait.

– Je suis convaincue que ton amour pour moi est plus fort que le démon.

Ce disant, elle dégrafa la chemise de Lochlan. Il écarta les bras pour l'aider à la retirer. Elphame défit sa broche, déroula l'étoffe satinée. Elle fit passer ensuite sa tunique en lin par-dessus sa tête. La fraîcheur nocturne fit naître un délicieux frisson sur sa peau nue.

Excepté ses ailes, Lochlan demeurait immobile.

Pressant ses seins contre sa poitrine chaude, Elphame leva les bras pour caresser les grandes ailes frémissantes. Il la prit dans ses bras. Elle se colla à lui pour mieux goûter ses baisers avides. Les grandes ailes frissonnaient comme des êtres vivants. Dans un mouvement brusque, Lochlan la souleva et la fit basculer sur l'herbe. Elle voulut l'attirer à elle, mais il lui attrapa la main en riant.

– Doucement, mon amour. Laisse-moi d'abord explorer ton corps magnifique.

Elle laissa échapper un gémissement quand les doigts de son époux frôlèrent le bout de son sein.

– Oh ! Elphame! murmura-t-il d'une voix rauque. Tu es mon chant de sirène. Je te suivrai, même si cela devait me conduire à la mort.

En prononçant ce mot, il redessina la balafre rouge qui lui barrait les côtes.

– Rien ni personne ne te fera jamais de mal, reprit-il. Je ne le permettrai pas, dussé-je te défendre au péril de ma vie.

Cela n'arrivera pas, pensa-t-elle. Ils vivraient heureux. Son Clan allait devoir accepter son choix... Elle se cambra, tandis que les mains de Lochlan, délaissant sa taille fine, partaient à la découverte du pelage auburn qui recouvrait ses membres inférieurs.

– Tu es si douce, chuchota-t-il en caressant l'intérieur de ses cuisses. La force et la douceur.

Voilà des années que je rêve à cet instant. Quand je t'ai enfin rencontrée, j'ai su que je ne pourrais pas vivre loin de toi plus longtemps.

Ses doigts avaient trouvé le cœur moite de sa féminité. Elphame gémissait en ondulant des hanches. Les ailes de Lochlan se mirent à palpiter, le sang maudit de son père bouillonna dans ses veines. L'espace d'une seconde, il se vit sur Elphame : il la prenait violemment, la catapultait par terre, puis, insensible à ses cris, il s'abreuvait de son sang.

Non ! cria la partie saine de son esprit. L'image s'éteignit et Lochlan s'accroupit près d'Elphame, tout tremblant, le visage dans les mains, la tête en feu.

– Que se passe-t-il ? Pourquoi t'éloignes-tu de moi ?

Elle le scrutait de ses grands yeux confiants. Que dirait-elle, si elle savait qu'il n'avait pas seulement suivi les ordres de son cœur ? Qu'il existait une obscure Prophétie qui exigeait son sang ? Et qu'il allait trahir son peuple ?

– Lochlan, parle-moi. Est-ce que tu regrettes le pacte ?

– Oh, non ! Jamais ! se récria-t-il. C'est toi qui devrais le regretter. Je suis un démon incapable de refréner ses pulsions. Je ne peux te faire l'amour sans rêver de violence et de sang... Le sang nourrit ma passion, Elphame. Je t'aime, je te désire, mais le démon me pousse à te détruire.

La peur promena son doigt glacé sur l'échine d'Elphame. Elle retint un mouvement de recul. De sa réaction dépendrait leur avenir. Elle ne pourrait pas l'aimer sans lui faire confiance. Lochlan était son choix. Et s'il n'avait pas mérité son amour et sa confiance, il ne serait pas tourmenté par les remords. S'il avait été un vrai démon, il ne se battrait pas pour sauver son âme ; il se serait abandonné aux ténèbres. Elle croyait en lui. Il le fallait.

– Quand tu veux me faire l'amour, tu as des pensées violentes ? demanda-t-elle.

– Oui. Je ne peux pas me contrôler.

Elphame se redressa et Lochlan se dit, avec une affreuse sensation de perte, qu'elle allait le quitter.

– Alors, il faut simplement que ce soit moi qui te fasse l'amour, déclara-t-elle.

Au lieu de se détourner de lui, elle l'enfourcha. Dans un mouvement fluide et sensuel, elle se frotta contre lui. Se penchant, elle l'embrassa sur la bouche et caressa ses ailes, qui se dressèrent aussitôt, gonflées de désir.

– Elphame... tu ne sais pas...

– Chut ! fit-elle en posant un doigt sur ses lèvres.

Elle défit la boucle de sa ceinture et fit glisser ses braies pour libérer son sexe. Il crut que l'air désertait ses poumons quand elle s'abaissa lentement sur lui et le frôla. Lochlan planta ses ongles dans l'herbe et combattit farouchement l'envie impétueuse de déchiqeter cette chair tendre.

– Ouvre les yeux, mon mari. Regarde-moi.

Il obéit et croisa son regard limpide, tandis qu'elle ondulait et, dans sa danse serpentine, l'attirait en elle. Lochlan la dévisageait, subjugué. Les visions mortelles s'étaient dissipées. Il ne voyait plus qu'elle, son épouse, son amour. Elphame se mit à le chevaucher avec une lenteur exquise.

Elle avait réprimé un sursaut quand elle s'était ouverte à lui, mais, peu à peu, la douleur initiale se fondit dans une sensation de volupté. Lochlan s'arcboutait vers elle ; Elphame rejeta la tête en arrière et accentua la cadence de son corps. Les ailes de Lochlan se déplièrent entièrement au-dessus d'eux. Lorsqu'il cria son nom et qu'elle sentit la chaleur de sa semence, elle l'attira dans ses bras et le tint étroitement enlacé.

Ils avaient regagné l'entrée du passage secret en silence. Le ciel sombre pâlisait. Elphame avait peine à croire qu'ils avaient passé ensemble la nuit entière : les instants de bonheur paraissent toujours trop courts. Elle lui serra la main. Lochlan sourit et lui embrassa la paume.

– Es-tu sûre que je ne t'ai pas fait mal ? demanda-t-il une nouvelle fois.

– Certaine. Maintenant, arrête de me le demander. Je ne suis pas une jeune fille délicate... En fait, je ne suis plus une jeune fille, corrigea-t-elle avec un sourire.

– Oh ! Elphame, c'est un miracle ! Je n'avais jamais imaginé que je parviendrais à contrôler...

Il s'interrompit, les mâchoires serrées, se remémorant les touffes d'herbe qu'il avait arrachées pendant la jouissance. Et s'il n'avait pas planté ses griffes dans la terre ? se demanda-t-il. S'il les avait enfoncées dans les hanches d'Elphame, dans ses seins ou encore dans son cou fragile ?

– Lochlan ! dit-elle d'une voix ferme comme si elle avait deviné ses tourments. Rien de mal n'est arrivé. Ne peux-tu simplement penser au plaisir que nous avons partagé ?

Il l'attira dans ses bras et posa son front contre le sien.

– Pardonne-moi, mon amour. Je suis fatigué de combattre sans relâche. Ce soir, tu m'as apporté un immense bonheur. Rien ne devrait ternir ma joie.

– Et rien ne la ternit.

Il l'embrassa, espérant qu'elle n'aurait rien à regretter. Ils avaient traversé la forêt et s'étaient arrêtés devant l'ouverture masquée de broussailles qui signalait l'entrée du tunnel.

– Laisse-moi venir avec toi, dit-il soudain. Nous sommes mariés, j'ai prêté le serment d'allégeance. On peut sûrement convaincre ton entourage que mon amour pour toi est plus fort que le sang de mon père.

Elphame lui saisit les mains.

– Et mettre ma famille devant le fait accompli ? Leur apprendre la nouvelle en même temps qu'à des étrangers ? J'aurais été terriblement déçue, si mon frère avait choisi une femme sans me mettre dans la confiance... Non, je ne peux leur faire ça.

– Tu aimes beaucoup ta famille. Je comprends...

– L'amour n'est pas seul en cause. Il est aussi question de confiance, de respect, de loyauté. Rien de moins que ce que j'ai promis de te donner.

– Je sais. Mais j'aurai peine à supporter d'être séparé de toi.

– J'enverrai un message à mes parents. Quand ils seront là, je leur dirai, en même temps qu'à Cuchulainn. Et tous ensemble, nous trouverons le moyen d'annoncer la nouvelle au peuple de Partholon.

Elle s'exprimait avec une confiance qu'elle n'éprouvait pas tout à fait.

– Cela prendra-t-il longtemps ?

– J’enverrai dès aujourd’hui un pigeon voyageur. Dès que ma mère aura reçu mon invitation, elle n’aura de cesse de venir avec un convoi d’objets et de tissus précieux pour décorer le château. Mettons sept jours, peut-être un peu plus.

– J’ai attendu vingt-cinq ans. Je peux attendre encore quelques jours.

Elphame l’étreignit.

– Je reviendrai chaque nuit. Tu seras là, n’est-ce pas?

– Oui, mon amour, chuchota-t-il tout contre ses cheveux. Je serai toujours là.

Elphame brisa à contrecœur le cercle de ses bras et pénétra dans le passage secret. Elle ne regarda pas en arrière, mais sentait la présence de Lochlan de l’autre côté de la paroi. Elle reprit le flambeau, suivit le couloir obscur. Enfin, quand la porte invisible se referma, elle monta dans sa chambre. Elle se pelotonna sur le lit, accablée par une étrange tristesse. L’odeur de son mari imprégnait sa peau comme une caresse furtive.

Elphame tombait de sommeil ; avant de s’endormir, elle adressa une ardente prière à sa Déesse. *S’il Vous plaît, Epona, faites qu’ils voient l’homme en lui et non le démon!*

Brenna traversait le campement à vive allure. Tout en se hâtant, la Guérisseuse avait réussi à se persuader qu'une visite aussi matinale à sa dernière patiente n'avait rien d'inhabituel. Pourtant, une lueur grise éclairait à peine l'horizon et les brumes de la nuit accrochaient encore leurs lambeaux aux tours du Château. Mais le louveteau était trop petit, il avait traversé une épreuve trop horrible pour son jeune âge. Oh ! elle n'aurait pas dû le laisser avec Cuchulainn ! Qu'est-ce qu'un guerrier pouvait savoir d'une petite créature aussi fragile ? C'était sûrement la raison pour laquelle elle avait si mal dormi. Parce qu'elle se faisait du souci pour le louveteau... Et non parce que Cuchulainn hantait son esprit.

La tente était plongée dans le silence, mais elle pouvait apercevoir la flamme dansante d'une bougie à travers la toile sombre.

– Cuchulainn ? appela-t-elle, la main sur le rabat.

Pas de réponse.

– Cuchulainn ? dit-elle un peu plus fort.

Un son étouffé lui parvint en guise de réponse. Brenna écarta le rabat et pénétra sous la tente.

Cuchulainn dormait sur le dos, une couverture en travers des jambes. Sa tunique était déboutonnée et la lueur de la bougie faisait briller les poils blonds sur sa poitrine. Le cœur de Brenna manqua un battement, réaction parfaitement ridicule. Ce n'était pas la première fois qu'elle voyait un torse masculin ! Certes, les hommes qu'elle connaissait n'étaient pas Cuchulainn et aucun d'entre eux n'avait préféré une guérisseuse défigurée à une jolie cuisinière rousse. A ce souvenir, l'estomac de la jeune femme se noua, puis un mouvement capta son attention. Le louveteau émit un minuscule grognement. Il était roulé en boule autour du cou de Cuchulainn, comme un col de fourrure crasseux. Le bras gauche du guerrier pendait dans le vide, sa main droite était posée sur le petit animal... Un sourire involontaire étira les lèvres de Brenna. Sur la pointe des pieds, elle avança vers la table qui croulait sous les gazes sales et les bols de lait. Ayant saisi un bout de tissu mouillé, elle le renifla. Une forte odeur d'urine lui fit plisser le nez. Elle allait devoir revenir avec un baquet d'eau et du savon, se dit-elle. Comment un homme et une petite louve de la taille d'un poing avaient-ils pu provoquer un tel désordre ? Plantant les mains sur ses hanches, elle se demanda si le louveteau avait bu tout le lait ou si Cuchulainn l'avait renversé par inadvertance... Il semblait trempé, constata-t-elle en étudiant de plus près l'homme endormi.

Le minuscule animal remua et Brenna laissa échapper un soupir. Elle devait aller chercher du lait et des bandes de gaze propres dans la cuisine. Le louveteau ne tarderait pas à se réveiller. Il serait affamé... Et son père adoptif aussi, pensa-t-elle avec un nouveau sourire.

Elle ramassa une poignée de compresses sales. Elle apporterait un solide petit déjeuner à Cuchulainn, décida-t-elle. Après tout, elle ne faisait qu'endosser ses responsabilités de Guérisseuse du Clan...

Elle baissa les yeux sur le guerrier. Il avait ouvert les yeux et la regardait avec un demi-sourire.

– Bonjour, murmura-t-il.

Brenna s'essuya nerveusement les mains sur son tablier.

– Bien. Maintenant que tu es réveillé, je vais examiner le louveteau et...

La main de Cuchulainn sur la sienne l'interrompit.

– Chut ! Laisse Fand dormir, dit-il à voix basse.

– Tu l'as appelée Fand ? s'enquit-elle à voix basse, elle aussi.

Comme si elle avait entendu son nom, la petite louve enfouit son museau pointu dans le cou de Cuchulainn.

– Mais oui, répondit-il. Après tout, Fand était l'épouse féerique du héros dont je porte le nom. Et compte tenu de notre intimité, je me suis dit que cela allait de soi.

– Très bien, je vais...

– Je rêvais de toi, dit-il en lui serrant le poignet.

– Je t'arrête tout de s...

– Nous étions vieux. Tu avais des cheveux blancs, j'étais voûté et boiteux.

Il sourit.

– Tu vieilliras mieux que moi, Brenna. Nous étions entourés de nos enfants, de nos petits-enfants... et d'une meute de louveteaux.

– Cuchulainn, cesse de jouer avec moi.

Le sourire du guerrier s'effaça.

– Ne dis plus jamais ça, Brenna.

Il souleva Fand, la posa gentiment sur l'oreiller, puis se leva, prit la jeune femme par la main et l'attira dehors. Les brumes du matin planaient sur le camp silencieux. Cuchulainn baissa la voix pour ne pas réveiller les occupants des tentes voisines.

– Qu'ai-je fait pour que tu penses que je joue avec toi ?

– L... l'autre soir... La... danse..., bégaya-t-elle.

– Je me suis excusé. Mon attitude était stupide, cruelle, mais je ne l'ai pas fait exprès. Je suis un guerrier. Qui oserait prétendre que je n'ai pas d'honneur ?

– Personne. Ton honneur n'est pas remis en question.

– Non ? explosa-t-il en levant les mains. Selon toi, je joue avec tes sentiments, je me sers de toi ou te mens quand je te dis que je te désire. N'est-ce pas mettre en doute mon honneur ? Excuse-moi, Brenna. Je n'avais pas l'intention de crier. Il faut croire que je perds tous mes moyens quand tu es là.

Il posa les mains sur les épaules de Brenna, qui le scrutait, les yeux dilatés.

– Brenna, j'aimerais te faire la cour. Officiellement. Dis-moi où je peux trouver ton père. Je voudrais obtenir sa permission.

– Mon père est mort, dit-elle à travers ses lèvres engourdis.

L'expression farouche du guerrier se radoucit.

– Ta mère, alors... Je lui demanderai...

– Elle est morte, elle aussi. Je n'ai aucune famille.

Il courba la tête, accablé. Comme elle avait dû être malheureuse ! Mais plus maintenant. Il ne permettrait plus qu'on lui fasse de la peine. Lorsqu'il releva la tête, ses yeux brillaient d'émotion.

– En ce cas, notre Clan est ta famille. Et le chef du Clan est ma sœur. Je lui ai déjà fait part de mes intentions et j'ai tout lieu de croire qu'elle m'accordera sa permission.

– Elphame est au courant ? Tu... tu lui en as parlé ?

– Bien sûr.

– Oh, non..., murmura-t-elle en clignant les yeux comme si elle avait du mal à se concentrer. Ce... c'est impossible.

Il la sentit trembler.

– Brenna, je ne t'imposerai jamais mon amour, si tu ne m'aimes pas en retour. Il suffit que tu me le dises et je te donne ma parole que je ne t'importunerai plus.

Elle le regarda.

– Aimer ? Regarde-moi, Cuchulainn. Je suis défigurée. Mes balafres ne s'arrêtent pas à mon visage.

Elle passa l'index sur son cou, au-dessus d'un sein, puis à sa taille, indiquant clairement le long chemin des cicatrices. Alors, il leva doucement la main. Du bout des doigts, il effleura les cicatrices boursoufflées qui griffaient sa joue droite et, lorsqu'elle ne fit rien pour l'arrêter, il laissa sa main glisser le long de sa robe jusqu'à la courbe de sa hanche.

– Comment peux-tu croire que tu n'es pas désirable ? Quand je te regarde, je vois la première femme qui s'est liée d'amitié avec ma sœur, la Guérisseuse au cœur courageux, la jeune fille à la beauté délicate qui hante mes rêves et mes pensées.

– Mon existence ne fut qu'une suite de deuils et de chagrins. Je ne pourrais pas en supporter un de plus.

– Ah ! c'est donc ça ? souffla-t-il, soulagé. J'avais cru que tu ne voulais pas de moi.

– Je te veux.

Le ton de sa voix s'était durci. Il voulut l'attirer dans ses bras, mais elle posa les mains à plat sur sa poitrine pour le repousser.

– Je te veux, mais j'ai peur de t'aimer. Si je te donne mon cœur et te perds, je ne m'en remettrai pas.

– Brenna, je t'aime. Je ne puis que te donner ma parole. Si tu ne me fais pas confiance, rien de ce que je pourrai faire ou dire ne te convaincra. Il faut que tu croies en moi, Brenna.

Elle étudia le visage de Cuchulainn. Elle l'aimait éperdument, mais serait-elle assez forte pour l'avouer ? Ses yeux se dilatèrent... Et pourquoi pas ? Déjà, par le passé, elle avait prouvé qu'elle était forte. Le feu l'avait dévorée et elle en avait triomphé.

– J'ai choisi de croire en toi, dit-elle lentement, distinctement.

Il la prit dans ses bras, la serra comme un fou.

– Jamais tu ne me perdras. Je t'en fais la promesse.

Elle noua les bras autour du cou de Cuchulainn. Un vertige le saisit. Brenna était faite pour lui,

pensa-t-il. Il ne l'avait pas encore embrassée et elle lui avait déjà donné plus de bonheur que toutes les jolies femmes qu'il avait connues jusqu'alors.

Quand il sentit ses épaules trembler, il crut que son cœur allait se briser. L'avait-elle cru ? Lui faisait-elle confiance ?

– Qu'y a-t-il, mon amour ?

Il recula un peu pour découvrir, stupéfait, qu'elle riait.

– Oh ! Cuchulainn, gloussa-t-elle, tu sens l'urine de chien et le lait caillé !

Il feignit l'indignation.

– Fand n'est pas un chien. C'est une louve !

Comme par un fait exprès, un long gémissement se fit entendre, une sorte de version juvénile du hurlement de loup.

– T'ai-je prévenue que tu devras me partager avec Fand ?

Le hurlement augmenta de volume.

– Je vais chercher du lait.

Il la retint par les épaules.

– Mais tu reviens, n'est-ce pas ?

Elle lui sourit.

– Oui, Cuchulainn. Je reviens.

Il la relâcha et la suivit du regard, tandis qu'elle disparaissait dans les brumes matinales.

– Fais vite ! cria-t-il d'une voix presque aussi pitoyable que les hurlements du louveteau.

Brenna traversa en courant le Château endormi. Elle pénétra dans les cuisines où une délicieuse odeur de pain cuit l'accueillit. Les aides-cuisinières s'activaient déjà devant les fourneaux. Essayant de passer inaperçue, elle prit un pot vide et le plongea dans un baril de lait frais.

– Bonjour, Guérisseuse, dit Wynne.

– Bon... jour, fit Brenna, décontenancée.

Elle avait presque oublié combien la cuisinière était belle. Wynne avait relevé en chignon ses cheveux dont les boucles flamboyantes encadraient son visage parfait. En la revoyant, Brenna sentit son cœur se serrer. De nouveau, le doute s'empara d'elle. Comment se pouvait-il que Cuchulainn la préférât à cette jeune et resplendissante beauté ?

– Tu cherches du lait pour la petite bête du guerrier ? s'enquit Wynne.

– Oui, dit Brenna plus sèchement qu'elle ne l'aurait voulu.

Mais le souvenir de cette fille superbe pressée contre Cuchulainn, tandis qu'ils ondulaient au rythme de la danse, avait réveillé d'un seul coup toutes ses incertitudes. Pis encore, elle sentait peser sur elle le regard scrutateur de la cuisinière.

– Il y a du pain frais et un beau morceau de fromage, si vous voulez manger, tous les deux.

– Merci, je n’en prendrai qu’un peu.

Elle n’avait qu’une hâte : s’en aller. Les assistantes avaient cessé de travailler et observaient les deux rivales.

– Je vais t’aider, dit Wynne.

D’une main experte, elle mit dans un panier une miche de pain toute chaude, un bout de fromage crémeux et quelques tranches de viande froide. Ayant posé le panier sur le plateau de Brenna, elle y ajouta une outre de vin.

Surprise, Brenna leva la tête. La jolie cuisinière l’examinait de ses grands yeux émeraude.

– Je te souhaite tout le bonheur du monde, Brenna. Le guerrier a fait le bon choix.

– Merci, murmura-t-elle d’une voix timide.

Wynne lui adressa un clin d’œil amical.

– Nous autres, femmes, nous devons nous soutenir. Parce que si jamais j’attrape la fièvre, je compte sur toi pour me remettre sur pied. Maintenant, tu peux filer. Et... Brenna ? Mange bien, parce que tu auras besoin de forces supplémentaires.

Rougissante, la Guérisseuse prit le plateau et sortit, sous les rires et les encouragements des autres femmes. C’était un miracle ! songea-t-elle en retenant ses larmes. Pour la première fois de sa vie, elle était acceptée. Elle faisait partie d’un groupe. On la respectait. Et Cuchulainn l’aimait. Une joie indicible gonfla sa poitrine.

Cuchulainn l’accueillit avec l’air hagard, lorsqu’elle revint sous sa tente.

– Fand a faim, déclara-t-il.

Le louveteau lui suçait le doigt en poussant des grognements de mécontentement.

– Eh bien, si elle est en colère après toi, nous pouvons conclure avec certitude qu’elle vivra.

Ce disant, Brenna trempa une gaze propre dans le lait. Un instant après, la petite louve tétait bruyamment. La jeune femme contempla le tableau attendrissant. Le guerrier et le louveteau, tendrement enlacés. Les grandes mains de Cuchulainn caressaient affectueusement la fourrure grise de Fand, qui déglutissait avidement. Il leva les yeux sur Brenna et lui sourit.

– Veux-tu que je te dise un secret ? J’ai souvent affronté le danger au cours de mon existence. Je n’ai jamais eu peur de rien... sauf d’une chose : toi, ma douce guérisseuse.

– Vraiment ? Cela n’a pas de sens.

– Je t’ai dit mon secret. A toi maintenant.

Elle prit une inspiration. Une petite voix raisonnable lui intimait de se taire – *protège-toi, n’en dis pas trop*. Mais il y avait tant de tendresse dans les yeux de Cuchulainn que l’espoir rejaillit pour chasser les doutes.

– Tes yeux ont la couleur de deux présents que j’ai reçus d’Epona, dit-elle sans éprouver le besoin de cacher sa figure sous ses cheveux.

– Des cadeaux d’Epona ? Lesquels ?

– Une turquoise et une plume d’oiseau.

Elle se sentit rougir mais soutint le regard du jeune guerrier.

– Voudras-tu me les montrer un jour ? demanda-t-il.

Elle acquiesça. Comment une simple question pouvait-elle la remplir ainsi de bonheur ?

Enfin, le louveteau cessa de téter et Cuchulainn dit :

– A ton avis, puis-je laver ce petit monstre, maintenant ?

Elle regarda Fand. La petite louve dormait, le ventre plein. Des gouttelettes de lait ourlaient le côté de sa gueule. Elle était sale et Cuchulainn n'était guère en meilleur état. Dépeigné, la tunique criblée de taches de lait et d'urine, le kilt froissé...

– En tant que Guérisseuse du Clan, je peux t'assurer sans me tromper que tu peux baigner Fand. Est-il besoin de te faire remarquer que tu aurais besoin d'un bon bain, toi aussi ?

Il arqua un sourcil.

– Puisque je t'ai avoué mon intention de te courtiser, aurais-je une meilleure chance d'aboutir si je ne pue pas l'urine de loup ?

Le cœur de Brenna bondit.

– Oui, dit-elle en souriant.

– Parfait.

Il enfouit Fand à l'intérieur de sa tunique et se leva.

– Tu as apporté de quoi manger ? Et du vin ? Excellent.

Il fureta dans un coffre posé au pied du lit, en retira un kilt et une tunique immaculés. Satisfait, il se redressa et recouvrit le panier d'un torchon propre.

– Alors, tu devras venir avec nous, j'en ai peur, décréta-t-il. Il est encore trop tôt pour réveiller ma sœur afin de lui demander la permission d'utiliser sa salle de bains... Cela la mettrait de mauvaise humeur et j'ai besoin de son assentiment pour te courtiser. Fand et moi allons nous laver dans la nature. Veux-tu nous conduire près du lac où Brighid, Elphame et toi vous êtes baignées ?

Elle se contenta de le scruter, ne sachant que dire. Son désir pour lui et ses craintes se livraient un combat acharné. Cuchulainn traversa l'espace réduit qui les séparait.

– Tu préfères ne pas passer trop de temps seule avec moi, n'est-ce pas ?

Brenna déglutit et s'entendit répondre :

– J'ai peur...

Il l'obligea à poser la main sur son visage, et ses yeux turquoise se plantèrent dans les siens.

– Moi aussi, mon amour.

Cette réponse franche arracha un sourire à Brenna. Tranquillement, elle glissa sa main dans celle de Cuchulainn.

– Alors, allons-y. Nous aurons peur ensemble, dit-elle.

La brume estompait les contours des arbres, tant et si bien que Brenna crut ne jamais retrouver le lac. Au tournant du chemin, elle reconnut soudain la silhouette tordue du grand pin qui signalait l'endroit où elle et ses amies avaient pénétré dans la forêt. Elle s'y engagea et, peu après, le bruissement joyeux des trois cascades se fit entendre.

Le brouillard était plus épais autour du lac, comme si Epona avait jeté ses voiles afin de protéger les baigneurs des yeux indiscrets.

– L'eau semble froide, observa Cuchulainn. Fand avait pointé le museau à travers sa tunique et regardait alentour, l'œil brillant, en émettant de petits jappements.

– Oui, c'était très rafraîchissant, si ma mémoire est bonne, répondit Brenna avec un sourire.

Par moments, Cuchulainn lui rappelait Elphame.

– Ahoum ! fit-il.

L'air résolu, il posa le panier de nourriture sur un rocher plat, puis extirpa le louveteau de son cocon de lin.

– Plus vite j'en aurai fini, plus vite on pourra manger, déclara-t-il en flanquant le petit animal, qui grognait dans les bras de Brenna.

– Mieux vaut que ce soit toi qui la baignes, elle semble plus à l'aise avec toi, remarqua-t-elle.

Il hocha la tête tout en déroulant son kilt.

– Tiens-la pendant que je me déshabille.

Brenna se sentit pâlir ; ses pensées s'éparpillèrent dans tous les sens comme une bande d'oiseaux affolés. Ensuite, la partie rationnelle de son cerveau la rappela à l'ordre. *Qu'est-ce que tu croyais ? Qu'il se baignerait tout habillé ?* Franchement, elle n'y avait pas pensé. Elle jeta un coup d'œil oblique au guerrier. Il s'était débarrassé du kilt, puis de ses chaussures de cuir souple. Il marqua une pause avant de retirer la longue chemise qui lui tombait à mi-cuisses.

– Si ma nudité t'embarrasse, ferme les yeux, dit-il. Je reprends Fand et te ferai savoir quand nous serons dans l'eau.

– Je ne veux pas fermer les yeux.

Il lui dédia un sourire époustouflant, attrapa le louveteau par la peau du cou et s'avança, nu comme une statue, vers l'eau brillante où il plongea bruyamment.

Seule sur le rivage, Brenna inspira une longue goulée d'air frais. L'image du large dos, des fesses musclées et des longues jambes de Cuchulainn aurait pu lui brûler la rétine.

– Brenna ! cria-t-il, tandis que Fand se tordait dans tous les sens en poussant des gémissements poignants, peux-tu chercher une pierre de savon ? Je crains que l'eau seule ne suffise à nous laver de toute cette crasse.

La Guérisseuse s'accroupit et détacha du rocher un éclat couvert de bulles.

– Voilà, dit-elle, comme si c'était normal de ramasser des pierres de savon pour un guerrier nu, qui lui avait fait part de son désir de devenir son amant.

Cuchulainn revint vers les rochers. A chaque enjambée, l'eau baissait, exposant de plus en plus son corps athlétique. Lorsqu'il se tint devant elle, Brenna s'efforça de détourner les yeux, sans grand succès. L'eau arrivait à peine aux genoux de Cuchulainn. Il frissonnait et avait calé le louveteau gémissant sous son bras. Ses lèvres avaient bleui, mais son sourire resplendissait.

– J'ai les mains pleines, dit-il, une lueur malicieuse dans le regard. Tu peux m'aider ?

Elle obtempéra comme dans un rêve et émietta la pierre de savon sur le pelage trempé de Fand. Des bulles irisées s'échappèrent sous les doigts de Cuchulainn, qui s'était mis à frotter énergiquement la petite louve. Sans pouvoir s'en empêcher, Brenna fit s'effriter un autre morceau de pierre et commença à en répandre la poudre grisâtre sur les épaules et la poitrine de Cuchulainn.

– Tu nous rejoins ? l'invita-t-il. L'eau est moins froide, une fois qu'on y est.

Oh, elle aurait adoré se baigner avec lui ! Seule l'idée d'exhiber ses balafres auprès de ce corps magnifique recouvert d'une peau lisse et dorée la retint. Le seul fait d'y songer ramenait dans sa gorge le goût métallique de la peur.

– Je... ne peux pas..., murmura-t-elle, craignant de passer pour une lâche.

– Une autre fois, alors. Nous avons tout notre temps, dit-il gentiment... En attendant, mon amour, aide-moi à me laver les cheveux. Les poux ne me rendront pas particulièrement séduisant à tes yeux.

En riant, Brenna plongea les doigts dans l'épaisse chevelure blonde de Cuchulainn, pendant qu'il savonnait le louveteau, qui protestait de toutes ses forces.

– Allez, on va te rincer, ma fille, cria-t-il.

Il serra Fand dans ses bras, fit un clin d'œil à Brenna à travers le rideau diapré de bulles et s'immergea dans l'eau froide.

C'était extraordinaire, pensa-t-elle, fascinée, cependant que le guerrier émergeait, ruisselant, puis se séchait à l'aide d'un drap de lin. Peu à peu, la réalité s'imposait à elle. Elle commençait à y croire. L'impossible s'était produit. Ses vœux les plus secrets venaient d'être exaucés. Cuchulainn l'avait choisie parmi les autres femmes du château.

– Je meurs de faim, dit-il.

Séché et rhabillé, il s'était allongé sur une couverture. Elle s'empara du panier et alla s'asseoir à son côté.

– Occupe-toi de ton louveteau. Je me charge de la nourriture.

Cuchulainn saisit la serviette dans laquelle il avait enroulé Fand et l'enfouit à l'intérieur de sa tunique propre.

– Maintenant, tu as une idée de ce qu'éprouve une femme qui attend un enfant, reprit-elle.

Cuchulainn posa la main sur le paquet qui remuait inlassablement sous le tissu de sa chemise avant de se calmer – la petite louve s'était assoupie.

– Un enfant, hein ? Tu veux dire que tu voudrais avoir des bébés ? Mère en sera ravie.

Brenna s'apprêtait à lui passer une tranche de pain sur laquelle elle avait étalé un bout de fromage. Elle suspendit son geste et sentit sa joue intacte s'enflammer. Une trop longue habitude lui

fit baisser la tête, laissant ses cheveux recouvrir le côté abîmé de son visage.

– Non, Brenna. Ne te cache pas de moi.

Il tendit le bras, lui prit le menton et la força à relever la tête.

– Je... euh... Je suis laide quand je rougis, je t'en prie, ne me regarde pas.

Alors, il eut une réaction inattendue. Au lieu de lui offrir une quelconque platitude ou d'essayer de la consoler, il pencha la tête et posa ses lèvres sur les siennes. Ce fut un baiser doux, plein de tendresse. La main de l'homme délaissa le menton de Brenna pour se glisser au creux de sa nuque. Le baiser se prolongeait, s'intensifiait, et Brenna oublia un instant que les doigts de Cuchulainn reposaient sur la partie abîmée de son cou. Elle ne pensa plus à la rougeur de ses joues ni à ses doutes. Elle ferma simplement les yeux et entrouvrit les lèvres. Lorsqu'ils se séparèrent, le souffle court, Cuchulainn la scrutait intensément, les yeux brûlants de désir.

– J'aime quand tu rougis, dit-il d'une voix enrouée. Cela me rappelle que je ne suis pas le seul à me sentir nerveux.

– Non ? demanda-t-elle en réprimant un gloussement.

– Non. Maintenant, je veux que tu me promettes quelque chose... Promets-moi que plus jamais tu ne te cacheras de moi. Et que tu me feras confiance.

Brenna le scruta un instant dans les yeux. L'incertitude qu'elle y décela la laissa sans voix. Lui aussi était vulnérable. Elle sut qu'il n'avait jamais mis son cœur à nu devant aucune autre femme et qu'elle aussi avait le pouvoir de le blesser.

Elle choisit prudemment ses mots :

– Cela ne sera pas facile, mais je te le promets. Je ne me cacherai plus de toi, Cuchulainn.

– Ta confiance est le plus beau cadeau que tu puisses me faire, répondit-il gravement. Je n'en abuserai pas.

Il déposa un baiser sur sa joue ravagée comme s'il était parfaitement normal de l'embrasser là, après quoi il saisit le pain et le fromage qu'elle avait gardés dans sa main.

– Il faut que je mange. Bientôt, j'affronterai ma chère sœur et il vaut mieux que j'aie l'estomac plein.

En silence, Brenna prit une autre tartine de pain, y ajouta une tranche de viande froide.

– Ah ! j'oubliais, reprit-il, la bouche pleine. J'ai l'intention de faire venir mes parents. Je veux qu'ils te rencontrent. Ne crains rien, ce sera moins dur que de se baigner dans cette eau glaciale...

Le cœur de Brenna battait la chamade.

– J'ai connu ton père. Midhir est un grand chaman.

– Oui, c'est vrai.

– Mais je n'ai pas eu l'honneur de rencontrer la Bien-Aimée d'Epona. On dit qu'elle est très belle.

– Presque autant que la jeune guérisseuse que je veux épouser.

– Oooh ! fit-elle dans un souffle.

Cuchulainn lui sourit.

– Ne t’inquiète pas, mon amour. Voilà des années que ma mère essaie de me marier. Elle va t’adorer.

Soudain, ayant remarqué sa pâleur, il se pencha vers elle pour chuchoter tout contre ses lèvres tremblantes :

– Je te le promets.

Les brumes matinales ne semblaient pas vouloir se dissiper, quand Brenna et Cuchulainn reprirent le chemin du retour. Ils marchaient lentement, main dans la main, laissant leurs bras se frotter l’un contre l’autre. Cette grisaille était magique, songea la jeune femme en soupirant. On eût dit que la porte du royaume des esprits était restée entrouverte, pour elle seule. Elle se sentait si calme, si heureuse, qu’elle ne remarqua rien lorsque Cuchulainn ralentit l’allure pour jeter un regard suspicieux vers la forêt noyée dans le brouillard.

Un vague Pressentiment envahissait le jeune guerrier. Une sorte de sensation sans nom, qui creusa deux rides profondes sur son front. Ce maudit don ne le laisserait-il donc jamais en paix ? Il s’efforça de se calmer : Elphame se trouvait au château, en sécurité. Brenna marchait tranquillement à son côté. Et aucune créature malveillante n’était tapie dans le sous-bois, à part un ou deux sangliers sauvages.

Pourtant, la sensation rampante perdurait et elle émanait bel et bien de la forêt, tout comme la prémonition qui l’avait assailli avant l’accident d’Elphame. Est-ce que sa sœur envisageait une autre course ? Dans ce cas, il ferait tout pour l’en empêcher.

Une autre pensée lui traversa l’esprit, si vite qu’il en fut à peine conscient. Il était question du châtement réservé aux mortels qui osaient rejeter un don divin.

Brenna émit un rire ; ils venaient de prendre un tournant, et un écureuil apeuré avait détalé dans les fourrés.

– Allons, idiot ! On ne te fera pas de mal, cria-t-elle.

Tu es comme cet écureuil, se tañça Cuchulainn. Tu laisses la peur te gouverner. Il s’efforça de décrisper ses épaules et regarda la jeune femme qui avançait près de lui. Brenna représentait son avenir. Et c’était une réalité, pas une espèce de prémonition informe. Cuchulainn voulait vivre dans la réalité. Il laissait la magie et le monde des esprits à sa sœur.

Elphame traversa la Cour Carrée et s'arrêta devant la fontaine en marbre. Je dois prier Danann de fabriquer un banc de pierre, de manière à ce que chacun puisse admirer le bassin au cœur du château, prit-elle note mentalement. La lumière grise du matin se glissait timidement à travers la toiture inachevée, mais rien ne pouvait ternir le rayonnement intérieur d'Elphame. Son sourire reflétait une joie secrète ; elle ne remarqua pas que les hommes qui se rendaient au réfectoire pour le petit déjeuner lui lançaient des regards admiratifs. Elle plongea les doigts dans l'eau claire du bassin, se remémorant le long bain moussant où elle avait trempé longtemps, avant de se débarrasser de l'odeur entêtante qui l'imprégnait – l'odeur de l'amour.

Lochlan... Elle aurait voulu crier son nom, crier au monde entier qu'elle aimait et était aimée en retour. Puisque Epona avait bien voulu désigner un époux pour elle, le Clan MacCallan n'aurait plus qu'à s'incliner. *Sinon ?* Son sourire s'effaça. Devrait-elle renoncer à sa position de chef de Clan et suivre son mari dans les Terres Désolées ? Elphame réprima un frisson. Avec un soupir, elle s'assit sur le rebord du bassin et contempla la jeune fille en marbre qui lui ressemblait tant.

– Que ferais-tu, si tu étais partagée entre deux mondes différents ?

– Elphame !

La voix tonitruante de Cuchulainn la fit sursauter. Elle se retourna, prête à le sermonner, mais son visage sévère s'illumina d'un sourire en voyant Brenna près du guerrier. Ils se tenaient par la main. Les cheveux de Cuchulainn étaient humides et une boule de la taille d'un louveteau gonflait sa tunique.

– Bonjour, Elphame, dit Brenna.

Ses pommettes embrasées dans son visage pâle témoignaient d'une profonde émotion. Tout comme Elphame, la Guérisseuse s'était préparée à une vie solitaire. Mais de la même manière, les deux amies avaient rencontré l'amour dans un lieu inattendu.

– Bonjour, Brenna. Cela me fait plaisir de te voir... même si tu fréquentes des voyous et des bêtes sauvages.

– Oh! Elphame, sois sérieuse! intervint Cuchulainn. Elle va croire que tu penses ce que tu dis.

– Mais je le pense !

Les deux femmes échangèrent un sourire complice et le visage de Brenna retrouva ses couleurs. Cuchulainn s'éclaircit la gorge ; après quoi, à la grande surprise de sa sœur, il se jeta à ses genoux.

– Elphame, je viens officiellement demander ta permission de courtiser ta Guérisseuse, Brenna. En tant que chef de notre Clan, tu dois savoir que mes intentions sont honorables.

Elphame se retint pour ne pas lui sauter au cou, car elle avait scrupule à gâcher la solennité de ce moment. Elle regarda son amie ; celle-ci attendait la preuve qu'elle serait acceptée ou rejetée une fois pour toutes.

– N'as-tu aucun parent auprès duquel Cuchulainn pourrait formuler sa requête ?

– Non. Mon père et ma mère sont morts depuis plus de dix ans maintenant. J'étais leur seul enfant.

– Alors, il est normal que le chef de ton Clan se substitue à eux... Brenna, acceptes-tu que Cuchulainn te fasse la cour ? Avant de donner ta réponse, sache que, quelle que soit ta décision, je te soutiendrai.

Brenna baissa ses yeux de biche sur le guerrier agenouillé. Cuchulainn fixait sa sœur, mais, à la raideur de ses épaules, on devinait aisément son inquiétude. C'était la première fois qu'un homme s'inquiétait de sa réponse, songea-t-elle en clignant les paupières pour chasser un brusque flot de larmes.

– Oui, déclara-t-elle d'une voix forte et claire. Je l'accepte de tout mon cœur.

– Cuchulainn, en tant que chef du Clan, je t'autorise à courtiser Brenna. En tant que ta sœur aînée, je me réjouis.

Levant le visage vers la lumière grise, elle ajouta :

– O Epona, bénissez cette union !

A peine avait-elle invoqué le nom de la divinité que le ciel brumeux se brouilla. Le temps parut se figer et, l'espace d'une seconde, Elphame, envahie d'une tristesse singulière, entendit un bruit de sanglots. L'illusion s'évanouit presque aussitôt, laissant une sensation de froid intense. Elphame rouvrit les yeux. Son frère la fixait toujours, étonné. Se reprenant, elle posa la main sur son épaule.

– Lève-toi, Cuchulainn. Tu as bien choisi.

Quelques membres du Clan qui s'étaient arrêtés, se mirent à applaudir. Très vite, tous trois furent entourés de visages souriants. Cuchulainn avait passé un bras autour des épaules de Brenna. De l'autre, il enlaça sa sœur.

– Elphame, pourquoi n'inviterions-nous pas mère ? Si elle apprend la nouvelle par des étrangers, je ne vivrai plus jamais en paix.

– Oui, invitons-la, approuva-t-elle avec un sourire. Je me disais, justement, qu'il était grand temps qu'elle nous rende visite.

Elle était seule dans la tour. Cette fois-ci, elle ne s'était pas donné la peine de sortir sur le balcon qui surplombait la forêt. Elle s'était contentée de contempler la mer à travers l'une des fentes. Le soir était tombé. De gros nuages anthracite striés d'éclairs s'accumulaient à l'ouest, et l'orage roulait avec fracas vers le littoral. Elphame et Cuchulainn avaient incité les membres du Clan à vérifier les mâts des tentes, en prévision de la tempête qui menaçait.

Un long éclair zébra l'horizon, ricochant sur la mer démontée. Elphame se souvint de l'orage qui grondait la nuit où elle avait rencontré Lochlan. Elle aurait dû maudire le mauvais temps qui les avait forcés à interrompre les travaux, mais une sombre excitation la gagnait. Lorsque le tonnerre déchira le ciel, elle ne put plus attendre. Elle irait à lui, sitôt que la pluie battante s'arrêterait. Elphame se sentait un peu coupable ; elle avait menti à Brenna, disant que sa migraine était revenue. La Guérisseuse l'avait rassurée : le changement de temps irritait souvent les blessures à la tête. Elle avait préparé une tisane calmante grâce à laquelle, dit-elle, Elphame dormirait profondément jusqu'au matin. Naturellement, cette dernière n'avait pas touché au breuvage. Ce

soir, personne ne viendrait la déranger. Les yeux brillants de Cuchulainn, les mots qu'il n'avait cessé de murmurer à l'oreille de Brenna pendant le dîner, laissaient penser que les deux amoureux seraient fort occupés toute la nuit.

Plus que sept jours, compta-t-elle. Dans sept jours, elle révélerait son secret à sa famille... Pourvu qu'ils l'acceptent ! pria-t-elle. Comme ils l'avaient acceptée, elle, toute sa vie.

– *Tu crois vraiment que cette tour prédispose à la réflexion, petite pouliche ?*

Le vieux fantôme apparut contre la muraille. Elphame s'aperçut qu'elle avait espéré qu'il viendrait.

– Oui. Est-ce que tu montais souvent, ici ?

Le spectre hocha la tête, haussant un sourcil translucide.

– *Bien sûr. Surtout quand un problème me tourmentait.*

– Tu as toujours voulu devenir chef de Clan ? MacCallan parut considérer la question.

– *Pour ça, oui, je le voulais.*

Elphame détourna le regard de la mer déchaînée pour le scruter dans les yeux.

– As-tu... jamais eu envie de prendre la fuite ?

– *Oui, petite pouliche.*

Son sourire était empreint de compréhension.

– Mais tu ne l'as pas fait.

– *Tu ne le feras pas non plus. Tu as été destinée à devenir le chef du Clan. Tu n'as pas le droit de refuser ton destin, comme je n'ai pas refusé le mien.*

Il disparut un instant, se matérialisa presque aussitôt près d'elle, puis posa une main transparente sur son épaule.

– *N'oublie jamais cela. La fatalité est une maîtresse cruelle. Elle peut vous apporter tout autant de chagrins que de joies.*

La brève vision qu'elle avait eue un peu plus tôt refit surface et, de nouveau, un frisson glacé la secoua.

– Aujourd'hui, Cuchulainn a déclaré son intention de courtiser Brenna. J'ai accepté.

Le vieux spectre hocha la tête pensivement, mais garda le silence. Elphame prit une inspiration.

– J'ai demandé à Epona de bénir leur union et alors j'ai eu une hallucination bizarre.

– *Bizarre ?*

– Bizarre et dérangeante. J'ai entendu des sanglots et éprouvé une tristesse indescriptible. Mais cette sensation s'est effacée aussi vite qu'elle était apparue.

Le spectre retira sa main de l'épaule de la jeune femme et se tourna face à la mer.

– *Quelqu'un d'autre a-t-il vu ce signe ?*

– Non. Personne. Les gens autour de nous les félicitaient. Ils avaient l'air si heureux, tous les deux... Epona a envoyé le signe pour moi seule... Une sorte d'avertissement. La Déesse essaie-t-elle de me préparer à un futur malheur ?

– *Telle est la charge du chef de Clan. Tu le sauras en temps et en heure.*

La voix désincarnée ricocha contre les murs incurvés.

– Je pourrais les arrêter. En tant que chef du Clan, j'ai le pouvoir d'interdire leur mariage.

– *A quel prix, Elphame ? On ne peut tricher avec le destin. Tu ne réussiras qu'à leur faire de la peine inutilement. J'avais une sœur, une jolie pouliche que j'aimais du fond du cœur. Morrigan. Je n'ai rien pu faire pour épargner sa peine...*

Elphame porta la main à sa poitrine. Morrigan, la sœur de MacCallan... la mère de Lochlan. Le savait-il ? Qu'avait-il voulu lui dire au juste ? Elle se tourna vers lui, mais le spectre fixait toujours la mer par la fente du mur.

– *Prépare-toi à essuyer l'orage. Il arrive.*

Son corps fantomatique se dilua et il disparut comme une coulée de brume à travers le sol de pierres. Le tonnerre gronda, le ciel creva et un déluge s'abattit soudain sur le château.

Elphame entreprit de descendre l'escalier en colimaçon. Elle avait froid et éprouvait un grand vide. Elle n'avait pas l'étoffe d'un chef de Clan... Elle avait peur pour son petit frère...

« Tu le sauras en temps et en heure. »

Les paroles du spectre lui revinrent à la mémoire. Ses pensées se brouillèrent. Elle sut qu'il n'y avait qu'un seul endroit au monde où elle pourrait surmonter ses tourments.

La pluie tambourinait sur la toile épaisse ; Brenna suivit du regard Cuchulainn, qui installait une Fand repue dans une panier garnie de chiffons propres.

Un homme sous sa propre tente, songea-t-elle. C'était une idée à la fois douce et dérangeante. La petite louve émit un couinement et le guerrier la gratta derrière les oreilles. Il était si gentil ! C'était d'ailleurs cette gentillesse qui le rendait si différent des autres hommes. Brenna sourit. C'était elle qui l'avait invité et elle ne le regrettait pas. Le guerrier se redressa et vint la rejoindre sur le lit où elle s'était assise. Lui prenant la main, il la porta à ses lèvres.

– Merci d'avoir fabriqué ce nid douillet pour Fand. J'aurais eu du mal à dormir une deuxième nuit avec un petit loup autour du cou.

Il se laissa tomber près de Brenna et jeta un regard circulaire. Une propreté impeccable régnait alentour. Le lit était semblable au sien, sauf qu'il était fait soigneusement et que l'oreiller immaculé était rembourré d'herbes aromatiques. Il y avait deux coffres, l'un au pied du lit, l'autre près de la table. Celui-ci était ouvert, exhibant son contenu de jarres, bouteilles, bols et pansements propres, ainsi qu'un assortiment de petits couteaux affûtés.

– C'est là-dedans que tu gardes tes tisanes légendaires?

– Oui, ainsi que les cataplasmes, les onguents et tout ce qui me sert à guérir plaies et bosses.

– As-tu du sang de dragon ou des langues de crapauds?

– Mmm, je crois bien que oui, sourit-elle. Tu veux les voir ?

– Oh, non ! cria-t-il, puis il baissa la voix en voyant Fand sursauter au fond de la panier. Je préfère jeter un coup d'œil aux cadeaux d'Epona...

Brenna retint son souffle. Ainsi, il s'en souvenait. Pourquoi en doutait-elle ? Cet amour était si inattendu, si incroyable, qu'elle avait parfois l'impression de vivre un rêve et qu'elle allait bientôt se réveiller toute seule, comme avant.

– Tu n'es pas obligée de me les montrer, si tu n'en as pas envie, murmura-t-il.

Elle secoua la tête.

– Au contraire, j'ai très envie de partager mes trésors avec toi.

Cela dit, elle se dirigea vers un coin plongé dans l'ombre où elle s'agenouilla. Cuchulainn l'imita et lorsqu'elle alluma les quatre chandelles – une pour chaque élément – le petit autel s'illumina.

Brenna indiqua le premier objet.

– J'ai sculpté cette tête de jument dans du bois, à cause d'un rêve que j'ai fait quand j'étais enfant, expliqua-t-elle. J'avais rêvé d'une très belle femme qui chevauchait une jument... Elle avait de longs cheveux roux et dorés, une boucle rebelle sur le front. Comme je ne pouvais pas reproduire la beauté de la cavalière, je me suis rabattue sur sa monture, acheva-t-elle avec un sourire timide.

– Je peux la toucher ?

Elle acquiesça.

Cuchulainn saisit délicatement la petite sculpture et l'étudia attentivement.

– Mais c'est la Jument Argentée d'Epona... Tout y est, même la cambrure arrogante de son cou.

– La Jument d'Epona ? Je ne le savais pas...

Le jeune homme lui sourit.

– Comment aurais-tu pu le savoir ? Tu as rêvé d'elle... et de ma mère...

– Moi ? Mais non... je...

– Te rappelles-tu bien ce rêve ?

– Oui.

– Comment étaient les yeux de la femme ?

Brenna fronça les sourcils dans un effort de concentration. Elle revit l'image radieuse qui lui était si souvent apparue durant sa misérable enfance. La jument et la femme étaient si belles, elles paraissaient si heureuses, si loin des horreurs qu'elle-même endurait... Elle distingua clairement le visage de l'amazone et d'un seul coup, dans un éblouissement, elle aperçut ses yeux.

– Oh ! fit-elle, étonnée. Elle avait tes yeux !

– Tu veux dire que j'ai les siens...

Ils n'étaient pas tout à fait de la même couleur mais ils avaient exactement la même forme. La Guérisseuse eut un frisson. Combien de fois avait-elle rêvé de la mère de Cuchulainn ? Celui-ci avait reposé la tête de jument sur l'autel. Il effleura du bout de l'index la turquoise, puis la plume d'un bleu brillant.

– Tu avais raison... Ces objets ont la couleur de mes yeux.

Il contempla enfin la perle, stupéfait.

– Quoi ? Qu'y a-t-il ?

– Oh ! mon amour... Nous étions destinés l'un à l'autre. Tu as rêvé de ma mère, tu as sculpté l'effigie de la Jument Argentée, tu as collectionné des objets de la couleur de mes yeux et maintenant cette perle ! Mon père apportera avec lui une bague que je voulais t'offrir. Elle appartient à la famille depuis des générations : une simple bande d'argent ornée de feuilles de lierre ciselées et d'une perle unique, en forme de larme... exactement identique à celle que tu as ici.

– Je l'ai trouvée, chuchota-t-elle, la gorge serrée d'émotion. C'était l'année où je suis devenue femme. J'étais seule, malheureuse. J'étais assise près d'un cours d'eau et quelque chose a attiré mon attention. Je me suis penchée et la perle était là, parmi les cailloux.

Il la prit dans ses bras et la tint étroitement enlacée.

– Tu ne seras plus jamais malheureuse, Brenna.

Blottie contre lui, la jeune femme sentit se craqueler les derniers vestiges de sa carapace glacée. Rejetant la tête en arrière, elle fixa l'homme qui avait su gagner son amour et sa confiance.

– Est-ce que tu ferais tout pour moi ? demanda-t-elle.

– Oui, tout, ma chérie.

Elle prit une profonde inspiration.

– Fais-moi l’amour, murmura-t-elle.

Cuchulainn se pencha vers elle.

– Nous passerons notre vie ensemble, Brenna. Je suis content que cela commence dès ce soir.

La pluie redoubla de violence. Brenna repoussa sa peur et se força à regarder son futur mari dans les yeux.

– Tu veux bien souffler les bougies ?

Il lui sourit, l’embrassa sur le front, puis s’empressa d’éteindre les petites flammes jaunes. Il n’en laissa qu’une seule allumée dans un globe en verre. Brenna s’était relevée.

– Je suis nerveuse.

Il lui prit la main pour la presser contre sa poitrine. Sous sa paume, elle sentit les battements rapides d’un cœur affolé.

– Moi aussi, je suis nerveux, mon amour.

– Alors, embrasse-moi. Je me sens mieux quand on se touche.

Elle disait la vérité. A son contact, elle éprouvait de nouvelles forces. La chaleur de Cuchulainn faisait fondre sa peur. Il l’embrassa et, une fois de plus, le miracle se produisit : Brenna en oublia ses cicatrices. Elle noua les bras autour de la nuque du jeune homme et but avidement son souffle.

Elle sentait les mains de Cuchulainn sur son corps, par-dessus ses vêtements. Avec un gémissement, elle se pressa sur son bas-ventre durci. Ses propres mains exploraient, caressaient. Elle défit la boucle de la tunique, celle du kilt, et sans savoir comment, dans une sorte de fièvre, elle se retrouva dans les bras d’un homme nu et brûlant de désir.

Cuchulainn la regarda. Il était assis sur le lit, elle était debout entre ses jambes. Ses mains remontèrent vers le ruban de dentelle qui fermait la guimpe de sa robe.

– Laisse-moi te regarder, dit-il d’une voix passionnée. Je veux sentir ton corps nu contre le mien.

Elle esquissa juste un acquiescement de la tête.

Lorsque ses vêtements tombèrent à ses pieds, elle se figea, les yeux fermés. Du bout des doigts, Cuchulainn retraça les ramifications des balafres qui sillonnaient la joue droite de Brenna, son cou, pour plonger sur le sein droit vers la hanche, la cuisse, la jambe.

– Oh ! mon amour... Si j’avais été là, j’aurais trouvé le moyen de te protéger. Oui, j’aurais pu essayer d’adoucir ta peine.

Des larmes jaillirent au coin de ses paupières closes, lorsque les lèvres du guerrier se posèrent sur les cicatrices.

– Tu es là maintenant, murmura-t-elle.

Elle rouvrit les yeux et vit son regard embué.

– Et je serai avec toi pour toujours.

Elle se laissa tomber sur le lit, savourant l’exquise sensation de leurs peaux nues, se frottant l’une contre l’autre. Il ne s’était pas détourné d’elle, son désir n’avait pas diminué.

Brenna garda les yeux ouverts toute la nuit.

Lochlan releva la tête, étonné. Il ne faisait pas encore nuit, mais il pouvait la sentir. Elle venait de crier son nom à travers le vent et la pluie. Ses ailes se déplièrent, frissonnantes. Il jaillit de la grotte et amorça la course glissée, vertigineuse, qui le mènerait auprès d'elle. Son corps fiévreux accueillit avec soulagement la fraîcheur de la pluie. Il brûlait de la prendre dans ses bras, de sentir ses caresses. Cette fois-ci, il allait la soumettre complètement ; il allait boire son sang. Oh ! il ne devrait pas, il le savait, mais sa nature démoniaque s'était réveillée, plus exigeante que jamais.

Il fournit un effort surhumain pour se dominer. La douleur familière lui ceignit les tempes dans un étau bouillant comme chaque fois qu'il livrait bataille contre ses pulsions démoniaques. Lochlan ralentit l'allure à laquelle il fendait l'air mouillé. Sa respiration sortait par saccades. Il n'irait pas la retrouver sans avoir maîtrisé la soif de sang qui le ravageait. Fermant les yeux, il courba la tête, tandis que la douleur le tenaillait.

Il l'aimait ! Il se concentra sur cette unique pensée. Elphame était son épouse devant Epona. Elle lui avait accordé sa main et sa confiance. Sa respiration redevint régulière. Ce soir, peut-être parviendrait-il à lui parler de la Prophétie. Ensemble, ils trouveraient le moyen de sauver son peuple sans passer par le sacrifice qu'il se refusait à commettre.

Il se remit à chevaucher le vent, apaisé. Si Elphame l'avait appelé, il irait vers elle. Mais il se comporterait comme un homme, pas comme un monstre.

Elle l'attendait devant l'entrée du passage secret, dans la forêt. La pluie dégoulinait sur son visage. Elle lui sourit, mais ses yeux restèrent tristes. Sans un mot, il l'attira dans ses bras. Ses ailes se déployèrent au-dessus d'eux, les abritant de l'averse, mais Elphame se mit à trembler.

– Viens dans mon repaire. Ce n'est qu'une grotte, mais il y fait chaud et nous serons au sec.

Elle leva les yeux sur lui. Le cœur de Lochlan se noua ; visiblement, elle avait pleuré. Ses larmes se mêlaient à la pluie.

– Veux-tu, plutôt, venir dans ma chambre ? demanda-t-elle. Ce soir, j'ai besoin des murs de mon Château et de tes bras autour de moi.

– Souhaites-tu le dire à Cuchulainn cette nuit ?

Elle secoua la tête ; trois petits mouvements nerveux.

– Non. J'attends l'arrivée de mes parents. Mon frère ne nous dérangera pas, ce soir. Il est avec son nouvel amour.

– Est-ce pour ça que tu es triste ? A-t-il fait un mauvais choix ?

– Il a choisi Brenna.

– La Guérisseuse ? N'est-elle pas ton amie ?

– Si. J'ai été enchantée, aujourd'hui, quand ils m'ont annoncé la nouvelle. Mais le Pressentiment d'un malheur à venir m'a plongée dans le désarroi.

– Rentrons dans ton Château. Tu as besoin, en effet, de la force de ses murs.

– J'ai aussi besoin de toi, Lochlan.

Il la serra plus fort.

– Je suis là, mon amour.

– Ma mère a vécu ici, dit Lochlan d'une voix nouée par l'émotion. Avant de prendre le chemin de l'exil, elle a eu une vie heureuse dans ce Château.

Elphame l'avait fait pénétrer dans sa chambre par le passage secret.

– Ne dis pas cela. Ta mère n'a jamais regretté de t'avoir mis au monde.

L'homme ailé exhala un soupir.

– Non. Depuis ma naissance jusqu'à sa mort, elle n'a jamais cessé de m'aimer.

A travers leurs doigts enlacés, Elphame sentit la tension quitter le corps de Lochlan.

– Aussi étrange que cela puisse paraître, reprit-il, je me sens bien ici. Ta famille et le Clan auront du mal à l'accepter, mais je me sens chez moi. Ma mère serait heureuse, si elle savait que je suis revenu.

Elphame se rapprocha de lui, s'appuya à son épaule ; il l'entoura de son bras et d'un bout de son aile. En penchant la tête, il l'embrassa avec tendresse. Elle sut alors quel sentiment sa mère avait éprouvé pour lui : un amour profond, impétueux et total.

– Maintenant, parle-moi de ce Pressentiment qui t'a bouleversée, dit-il en la conduisant vers le fauteuil doré, au milieu de la pièce.

Il s'y assit dans un bruissement d'ailes et l'attira sur ses genoux.

– C'est arrivé quand Cuchulainn m'a demandé la permission de courtiser Brenna. Naturellement, je la lui ai accordée avec joie. J'ai invoqué la bénédiction d'Epona mais à l'instant où j'ai prononcé le nom de la Déesse, une affliction bizarre m'a envahie. Et j'ai entendu quelqu'un pleurer...

– Peut-être que cette prémonition n'a aucun rapport avec Cuchulainn et Brenna. Peut-être que la Déesse t'a envoyé la vision de ce qui se passera quand tu annonceras notre propre mariage. Sans doute a-t-Elle voulu te préparer à affronter les difficultés qui nous attendent.

– J'y ai déjà pensé, mais non, dit-elle en secouant la tête. Le Pressentiment était vraiment lié à mon frère et à Brenna. Et ce n'est pas tout. Le fantôme de MacCallan en est convenu : selon lui, la vision a pour but de renforcer mon courage.

– Tu... as parlé avec l'ombre de MacCallan ?

– Oui, à plusieurs reprises. Il est aussi apparu à Cuchulainn. La nuit de l'accident, il l'a envoyé à ma recherche.

– Mon oncle, murmura Lochlan d'une voix incrédule.

– Et mon arrière-arrière-grand-père.

Après une hésitation, elle ajouta gentiment :

– La dernière fois que je l'ai rencontré, il a mentionné Morrigan. Il aimait beaucoup ta mère.

De nouveau, la tristesse assombrit les yeux de Lochlan.

– Il doit me haïr.

– Je ne sais pas, répondit-elle avec franchise. En tout cas, il n'a pas tenté de te chasser du

Château. C'est plutôt bon signe. Je suis sûre que le vieux spectre sait tout ce qui se passe entre ces murs. S'il ne voulait pas que tu sois là, il se serait manifesté.

– Faut-il que je parte ? Je ne veux pas le troubler.

Elphame lui prit la main.

– Je t'en prie, reste. N'oublie pas que tu appartiens au Clan de MacCallan par le serment que tu as prêté et par le droit du sang.

Après un silence, il demanda :

– Que comptes-tu faire à propos du Pressentiment ?

– Qu'y puis-je, sinon attendre ? Le spectre me l'a clairement signifié. J'espère seulement que j'aurai la force nécessaire.

– Tu es forte, Elphame. Nous affronterons ensemble les événements à venir.

Ces mots eurent le don de la reconforter. Lochlan faisait sans aucun doute partie de la tempête qui ne manquerait pas de se déchaîner. Leur union, elle le savait, apporterait la discorde au sein de sa famille et de son Clan, mais il lui était impossible de le renier. Toute sa vie, elle avait rêvé d'avoir un époux. Et maintenant que, contre toute attente, elle l'avait trouvé, elle ne le laisserait pas repartir.

Elphame pressa la main de Lochlan entre les siennes.

– Tu as raison. Les malheurs sont plus faciles à surmonter quand on est deux.

– As-tu envisagé la possibilité que Brenna puisse rejeter ton frère ? C'est de cela, peut-être, qu'Epona a voulu te prévenir. S'il l'aime sincèrement, il en sera désolé.

– Brenna ne le rejettera pas. Tu aurais dû les voir ensemble. Ils avaient l'air d'avoir découvert un secret merveilleux. Non, Brenna ne quittera jamais Cuchulainn.

– Dans ce cas, ton frère sera enclin à accepter notre amour, quand il découvrira notre propre secret.

Le tonnerre gronda, dangereusement proche, tandis qu'un long éclair zigzaguait dans le ciel noir. Un frisson froid parcourut Elphame.

– L'orage arrive, dit-elle en regardant la fenêtre étroite où s'accrochait une vive clarté livide.

– Cela passera, mon amour.

Elle se tourna vers lui. Il l'observait d'un air confiant. Lui aussi était fort, se dit-elle. Il devait être un excellent chef pour son peuple.

– Lochlan, parle-moi des tiens.

– Ils habitent les Terres Désolées, répondit-il d'une voix tendue, après un long silence. Comme tu le sais déjà, nous vivons très longtemps. Peu d'entre nous meurent... J'ignore pourquoi, mais en dépit de la fatalité qui nous accable, de nouveaux enfants naissent chaque année.

– Des enfants ?

Il ébaucha un sourire sans joie.

– Nous pouvons de nouveau procréer. Le fléau qui avait rendu les Fomores femelles stériles a reflué. Nous sommes forts, résistants. Nous prospérons et nous multiplions, malgré nos

souffrances.

– De quelles souffrances parles-tu ?

– Ceux qui sont nés de mères humaines présentent plusieurs similitudes. Notre apparence est plus humaine, nous ne craignons pas la lumière du jour et n'éprouvons pas le besoin de nous nourrir du sang des vivants. En revanche, nous devons nous battre sans relâche pour conserver notre humanité. Tu m'as déjà vu me battre, Elphame, contre le démon qui est en moi. Ce que tu ne sais pas encore, c'est que chaque victoire se solde par une douleur effrayante. Une douleur atroce qui peut conduire à la folie.

Sa mâchoire se contracta, mais il poursuivit :

– Beaucoup d'entre nous sont devenus fous. C'est encore plus dur pour les enfants car ils n'ont pas de mères humaines pour les guider, et nos mères, à nous, sont mortes depuis des années.

Elphame conserva un instant le silence. Elle crut voir un petit Lochlan se démenant pour rester humain sans l'aide de sa mère aimante.

– Il faut qu'ils viennent ici ! s'écria-t-elle en lui attrapant les mains et en les serrant très fort. Nous pouvons les aider. Ma famille t'acceptera... Quand ils sauront comment tu combats les ténèbres et à quel prix tu remportes la victoire, ils te feront confiance, comme moi, et à ton peuple aussi.

Une fervente conviction faisait étinceler ses yeux. Lochlan ne pouvait en détacher son regard. Il était temps d'évoquer la Prophétie, pensa-t-il, le cœur lourd. Mais comment lui avouer sa mission funeste ? Comment lui expliquer qu'il aurait dû la tuer et qu'il avait trahi sa parole envers son peuple par amour pour elle ? Non, il ne le pourrait pas. Elphame l'avait enfermé dans un rêve et il ne voulait pas se réveiller.

– Si seulement c'était aussi facile, dit-il.

– Si c'était facile, cela ne mériterait pas d'être tenté, rétorqua-t-elle, reprenant à son compte les mots même de la mère de Lochlan.

– Je t'aime, Elphame, murmura-t-il en la reprenant dans ses bras. Je t'aimerai toujours.

Leurs bouches s'unirent et, quand elle entendit ses ailes bruire, elle chuchota tout contre ses lèvres :

– Emmène-moi au lit, mon mari.

Lochlan se redressa d'un bond surhumain, soulevant Elphame dans ses bras. D'une seule enjambée, il atteignit le lit. Leurs vêtements trempés de pluie atterrirent en tas sur le dallage. Nue, Elphame bascula sur les draps de lin. Lochlan était étendu au-dessus d'elle, les ailes déployées, tel un oiseau de proie. Il se mit à l'embrasser fougueusement, mais quelque chose le retenait, remarqua-t-elle. Elle glissa la main derrière sa nuque pour l'attirer à elle mais, de nouveau, il recula, le souffle haché, comme s'il s'efforçait de contrôler sa passion dévorante.

– Lochlan, tu es mon mari. N'aie pas peur de m'aimer.

– Je n'ai pas peur de t'aimer. J'ai peur de te faire du mal.

Il prit une inspiration tremblante, puis posa son front sur celui de la jeune femme.

– Mes doigts deviennent des serres. Je prends mon plaisir dans le sang... Je ne peux pas t'aimer

sans craindre pour ta vie.

Elphame sentit monter en elle une bouffée de colère.

– Tu m’insultes ! dit-elle.

Une expression de surprise se refléta sur le visage de Lochlan. Elle le repoussa, avec une force déroutante.

– Je ne suis pas une poupée fragile. As-tu oublié que je suis plus qu’humaine ? Je suis plus rapide, plus forte. Certains pensent même que je suis une déesse. Alors cesse de me traiter comme une femme quelconque.

Elle releva la tête et lui attrapa la lèvre inférieure entre ses dents. Une lueur sombre traversa les yeux de Lochlan. Il poussa un cri rauque. La passion flamba entre leurs deux corps enlacés. Sans le faire exprès, Elphame l’entraînait irrésistiblement vers l’abîme. Elle trouvait éminemment érotique l’idée des dents de Lochlan sur sa peau. Une aura de violence émanait de lui à présent, mais elle ne prit pas peur. Elle se mit à caresser les grandes ailes dressées, palpitantes.

– Aime-moi, Lochlan, susurra-t-elle. Tu ne risques pas de me briser l’échine et je ne te quitterai jamais.

Il l’écrasa sur le matelas et elle répondit à ses baisers avec une fougue égale à la sienne. Lorsqu’il la pénétra, elle s’arc-bouta pour l’accueillir. Il lui attrapa les mains et les posa au-dessus de sa tête sur l’oreiller, tandis qu’il imprimait à leurs corps soudés une cadence lancinante.

– Tu ne te rends pas compte de ce que tu me demandes, dit-il d’une voix méconnaissable.

– Je ne donne pas ma confiance à moitié, répondit-elle en lui mordant l’épaule.

Un sourd gémissement roula dans la gorge de Lochlan. Il pressa ses dents acérées contre la peau douce de son cou. Elphame sentit une brève brûlure, puis une vague sensuelle se propagea à grandes vagues à travers son corps tout entier. Des spasmes la secouèrent, quand il se mit à boire son sang tout en se répandant en elle.

Soudain, avec un cri étouffé, Lochlan s’arracha du lit. Décontenancée, Elphame se hissa sur un coude. Il était debout, les yeux écarquillés. Un filet pourpre coulait du coin de sa bouche sur son menton. La jeune femme porta la main à son cou, sentit sous ses doigts la plaie humide de sa morsure, puis adressa à Lochlan un sourire tremblant.

– Je vais bien. Tu ne m’as pas fait mal.

Il s’essuya la bouche et regarda, horrifié, le dos de sa main taché de sang.

– Non ! s’écria-t-il d’une voix brisée en reculant et en secouant la tête. Non, je ne veux pas !

Elphame s’assit dans le lit défait.

– Lochlan, que se passe-t-il ? Regarde-moi, je n’ai rien.

– Je ne veux pas ! répéta-t-il.

Avec l’agilité incroyable de sa race, il s’élança vers la sortie et s’engouffra dans le souterrain conduisant au passage secret.

– Lochlan !

– Ne me suis pas. Reste loin de moi...

Sa voix retentit comme un écho lointain à travers la cage d'escalier. Elphame tomba à genoux et éclata en sanglots.

Il jaillit hors du tunnel et se mit à courir. Lochlan ne savait plus où il allait, mais il fallait absolument qu'il s'éloigne. Il fendait les ténèbres – sa vision lui permettait de se déplacer parmi les arbres sans le moindre effort. La pluie flagellait son corps nu. Oh, ce goût de sang sur ses lèvres !

Il s'était donc trompé. Ils s'étaient tous trompés. Ce soir, il avait eu la révélation du sens caché de la Prophétie. *Le peuple fomore sera sauvé par le sang d'une déesse mourante.* Or, le sacrifice n'exigeait pas la mort physique d'Elphame... Et c'était ce terme-là qui avait prêté à confusion.

Il se revit penché sur sa gorge. Il avait bu son sang, s'était rempli de son rayonnement. Autrefois, les Fomores échangeaient leur sang pendant leurs ébats amoureux. Si Elphame avait bu à son tour le sang de Lochlan, elle aurait absorbé du même coup la folie d'une race tout entière. C'était bien pire qu'une mort physique.

Lochlan se boucha les oreilles, incapable d'entendre plus longtemps le vacarme de ses pensées. Non, ce n'était pas de mort physique qu'il était question dans la prédiction. Elphame vivrait l'interminable existence des Fomores. Elle serait condamnée à subir la malédiction. La démence. Et le mal. Les Fomores seraient délivrés parce qu'elle porterait à elle seule leur lourd fardeau. Oh ! il ne le ferait pas ! Il ne la condamnerait pas à une si longue agonie. Pas même pour sauver son peuple.

Rester loin d'elle. Faire en sorte qu'aucun de ses congénères ne découvre le chemin tortueux qui traversait les montagnes arides en direction des forêts luxuriantes de Partholon. Mettre le Château, son Clan, son épouse à l'abri du danger...

Il déploya ses ailes pour se laisser emporter par l'orage. Son cœur cognait aussi fort que le tonnerre. Plus loin... Assez loin pour ne pas entendre ses appels, son doux chant de sirène. La pente s'élevait abruptement et il accueillit avec une joie morne la brûlure de ses muscles en plein effort. Un éclair fit ruisseler une lumière blanche sur la falaise. Lochlan crut apercevoir quelque chose... Il ralentit son ascension, pressentant un mauvais augure, et attendit l'éclair suivant. Lorsque la nuit s'illumina de nouveau, il se figea sous la pluie battante. L'espace d'un instant, la lumière blafarde de l'éclair avait fait surgir les contours de quatre silhouettes ailées, debout sur le sommet de la falaise.

Dans un claquement d'ailes, les quatre démons se laissèrent glisser vers lui sur le versant de la falaise. Solidement campé sur ses jambes, Lochlan les attendit. Un lien invisible les attachait les uns aux autres. Lochlan se drapa dans sa dignité de chef, masquant ses émotions derrière un visage impassible. S'ils furent choqués par sa nudité, ils n'en laissèrent rien paraître et inclinèrent la tête avec respect devant lui.

Comme toujours, Keir fut le premier à parler. Le Fomore se distinguait par son arrogance sans limites.

– Que se passe-t-il, Lochlan ?

– Comment osez-vous me poser la moindre question ? Je suis votre chef.

Une lueur de haine brilla dans les pupilles de Keir. Mais il courba néanmoins l'échine.

– Tu as raison de nous réprimander, dit-il, soudain mielleux. Salut à toi, Lochlan.

Les trois autres répétèrent la salutation.

– Vous n'auriez pas dû venir.

La femme ailée qui se tenait auprès de Keir fit une profonde révérence.

– Tu es parti depuis trop longtemps, Lochlan. J'ai eu peur que tu ne sois victime d'un mauvais sort.

– Tu as eu raison, Fallon. Le sort s'est acharné sur moi.

– Tu n'as pas trouvé la déesse aux pieds cornés ? demanda Keir.

Lochlan lui jeta un regard glacial.

– Si, mais je me suis rendu compte que la Prophétie ne parlait pas d'elle.

– Comment le sais-tu ?

– Ce n'est pas une déesse, mais un mélange de deux races... Une hybride, comme nous.

– C'est impossible, murmura Fallon, accablée.

– Tout espoir n'est pas perdu. J'ai un nouveau plan.

Une gerbe d'éclairs explosa dans le firmament et la pluie redoubla de force. Fallon demanda :

– Doit-on rester ici ? N'as-tu pas un abri à nous offrir ?

Lochlan se retint de rétorquer qu'il n'y avait aucun abri. Mais ils sauraient alors qu'il leur cachait quelque chose et plus rien ne pourrait les faire repartir.

– Suivez-moi, dit-il aussi calmement qu'il le put. J'ai trouvé refuge dans une grotte pas loin d'ici.

Fallon posa sa longue main douce sur son bras.

– Tu vas bien, Lochlan ? Pourquoi courais-tu, tout nu sous la pluie ?

Les yeux de Lochlan se portèrent un instant vers elle, puis tour à tour sur Keir et les autres membres du petit groupe. Tous le scrutaient avec inquiétude. Peut-être avaient-ils cru qu'il avait sombré dans la folie. Oh ! peu lui importait ce qu'ils pensaient ! Son rêve était brisé. Il se demanda

s'il pourrait supporter un nouveau lever de soleil.

– Aucun de vous n'a-t-il jamais eu envie de faire la course avec l'orage ? demanda-t-il, exhibant ses dents en un lugubre sourire.

Déployant ses ailes, il s'élança dans la nuit.

La grotte était assez vaste pour les contenir tous les cinq. Lochlan alluma un feu – un luxe qu'il se permettait rarement. Mais avec le vent, la pluie et la nuit noire, personne ne risquait d'apercevoir la fumée. Il se rhabilla et partagea ses maigres provisions avec ses compagnons. Ceux-ci continuaient de l'observer sous cape. Il aurait dû sentir leur présence dès l'instant où ils s'étaient introduits dans Partholon. Mais il était si obnubilé par Elphame qu'il n'avait rien vu venir. Keir avait bien choisi ses compagnons. Fallon, bien sûr, ne l'aurait jamais laissé s'en aller seul. Quant aux frères jumeaux, Curran et Nevin, ils étaient dévoués corps et âme à l'accomplissement de la Prophétie.

Lochlan devinait parfaitement les intentions de Keir. Celui-ci voulait s'assurer que la déesse aux pieds cornés serait ramenée dans les Terres Désolées pour y être sacrifiée.

– Parle-nous d'elle, dit Nevin.

– Comment sais-tu qu'elle n'est pas celle que nous cherchons ?

Comme d'habitude, Curran termina la phrase commencée par son jumeau.

– J'ai passé beaucoup de temps à l'observer...

Lochlan pesait chaque mot, conscient que de sa réponse dépendait la vie d'Elphame.

– Ce n'est pas une déesse. Il s'agit simplement d'une hybride d'humain et de centaure. Elle n'est pas attachée aux rites d'Epona. Elle est chef de Clan, mais la Déesse ne l'a investie d'aucun pouvoir.

– Tu n'en sais rien, objecta Keir à mi-voix, les yeux plissés.

– Je le sais sans l'ombre d'un doute. Je l'ai lu dans son sang.

Lochlan leva la main, coupant court à leurs protestations indignées. Comme un fauve en cage, il arpentait le sol rugueux devant l'ouverture étroite de la grotte.

– Je l'ai trouvée dans un ravin. Elle était tombée, blessée. Un sanglier l'a attaquée. Je l'ai tué et je l'ai sauvée. Son sang coulait de ses blessures, cette nuit-là. J'y ai vu la preuve de son humanité. Elle n'a rien de divin – elle n'est qu'une aberration, vous dis-je, une hybride.

– Est-ce que tu t'es montré à elle ? s'enquit Fallon, incrédule.

– Elle était inconsciente. Elle délirait. Si elle se souvient de quelque chose, elle a sûrement cru avoir rêvé.

– Mais alors, si elle n'est pas celle par qui la Prophétie doit s'accomplir, pourquoi as-tu rêvé d'elle pendant toutes ces années ?

La voix sifflante de Keir fendit l'air immobile.

Lochlan, qui avait prévu cette question, répondit aisément.

– Les rêves ne sont que des visions. Des mensonges envoyés par le démon pour nous tourmenter. J’ai bien failli céder à la folie quand j’ai compris que j’avais suivi une fausse piste pendant un quart de siècle.

– Tu as dit que tu avais un autre plan. Peut-on savoir lequel ? s’enquit Fallon.

Lochlan s’approcha de la femme ailée, qui avait été sa compagne de jeux durant son enfance, et son amie à l’âge adulte. Fallon était belle. Ses cheveux d’un blond très clair brillaient dans la lueur du feu, comme un long rideau lisse et soyeux. Elle avait des traits délicats, presque irréels, des yeux d’un bleu transparent, incolore. Il détestait lui mentir, mais il était hors de question de trahir Elphame.

– Pendant que j’épiais la femme aux pieds cornés, j’ai entendu beaucoup de choses. Souvent, les humains évoquaient le Temple de la Muse.

Curran et Nevin hochèrent la tête en même temps.

– Oui, nos mères y ont fait leurs études.

– La mienne aussi. Rappelez-vous ce qu’elles en disaient. Ce Temple est un haut lieu d’apprentissage. Tous les professeurs sont des Déesses Incarnées et chacune représente une des neuf muses.

– Et, selon toi, l’une d’elles serait à même d’accomplir la Prophétie, dit Keir lentement.

Lochlan le regarda droit dans les yeux.

– N’importe laquelle ! déclara-t-il fermement. Pensez-y. La réponse est simple. Je l’aurais compris il y a des années, si tous ces rêves ne m’avaient pas détourné de mon but. Le démon qui m’habite m’a joué ce tour à seule fin de m’empêcher de voir l’évidence. La Prophétie n’a jamais dit que nous serons sauvés par le sang d’une déesse aux pieds cornés... Elle dit que nous serons sauvés par le sang d’une déesse... N’importe quelle déesse.

– Il faut donc que nous nous rendions au Temple de la Muse, commença Nevin.

– ... Pour y capturer l’une de ces déesses, compléta Nevin.

Lochlan secoua la tête.

– Comment comptez-vous vous y prendre ? Si nous y allons tous ensemble, nous serons découverts.

– Peut-être est-il temps que les humains se rendent compte que nous existons, justement, gronda Keir.

– As-tu l’intention d’attaquer Partholon ? lança Lochlan, menaçant.

– Je veux seulement reprendre la place qui nous revient de droit dans ce pays.

– Et cette place se trouve où ? A la tête d’une armée de démons ?

– Nous ne sommes pas des démons ! se récria Fallon.

– Non ? Si nous entrons dans Partholon comme une force d’invasion pour enlever une de leurs déesses et la sacrifier, comment veux-tu que les humains nous considèrent ?

Comme personne ne répondait, Lochlan poursuivit :

– Si nous raisonnons comme nos pères, nous commettrons les mêmes crimes et malgré nos

combats contre l'héritage qu'ils nous ont laissé, nous ne serons jamais plus humains qu'ils ne l'ont été.

– Qu'est-ce que tu suggères, alors ? demanda Keir, acide.

– Retournez d'où vous venez. Veillez au bien-être de notre peuple. J'irai seul au Temple de la Muse. Je reviendrai aux Terres Désolées avec une déesse. Quand son sang nous aura lavés de la folie, nous pourrions entrer pacifiquement dans Partholon. Aucun humain ne saura jamais de quelle manière nous nous sommes délivrés de notre mal.

– Ce plan ne manque pas..., fit Curran.

– ... de logique, acheva Nevin.

Lochlan leur tourna le dos et regarda au-dehors. Ils semblaient accepter ses affabulations et ses demi-vérités, mais il ne serait pas tranquille tant qu'ils n'auraient pas regagné les Terres Désolées, tant qu'Elphame ne serait pas en sécurité. Avec un grognement, Keir se rencogna dans le fond de la grotte. Fallon s'approcha de Lochlan.

– Est-ce que tu l'aimes toujours, mon ami ? interrogea-t-elle doucement.

– Non, mentit-il. Je ne l'ai jamais aimée. Ce n'était qu'une illusion de plus.

– C'est mieux ainsi. A présent, tu peux choisir une épouse parmi nous.

Il parvint à ébaucher un bref hochement de tête.

– Tu as changé, Lochlan, murmura-t-elle pensivement.

– Tu as raison. Je suis resté trop longtemps loin de mon peuple.

Il se força à sourire.

– Maintenant, reposez-vous. Demain, vous prenez le chemin du retour. Le Château est proche, les humains et les centaures y vivent nombreux. Ce serait dangereux pour nous tous, si vous restiez.

– Comme tu veux, Lochlan.

Fallon s'inclina respectueusement avant de rejoindre son mari, au fond de la grotte. Lochlan les entendit se préparer à se coucher. Lui-même n'avait pas sommeil. Il ne voulait pas s'endormir pour ne pas rêver d'Elphame. Cela aurait été trop dur à supporter. Silencieusement, il se glissa dehors. La foudre et les éclairs s'étaient éloignés, mais une pluie drue flagellait la falaise. Il grimpa jusqu'à la crête et contempla l'étendue de terre où il avait cru, le temps d'un rêve un peu fou, s'installer. Un vœu avorté. Peu importaient ses désirs. Elphame penserait qu'il l'avait abandonnée. Il ne pouvait plus rester ici. Il irait au Temple de la Muse. Ce voyage était inutile, il le savait. L'idée qu'une Déesse Incarnée pourrait les aider à réaliser la prédiction n'était pas nouvelle. Lui et sa mère en avaient souvent parlé. Mais sa mère avait toujours été convaincue que la Prophétie ne pourrait s'accomplir que si la Déesse envoyait à Lochlan une femme portant Son empreinte...

Il songea aux Déeses Incarnées du Temple de la Muse. Allait-il enlever une jeune fille innocente pour la conduire à la mort ? Ce crime ne l'enfoncerait-il pas dans les ténèbres qui le guettaient depuis sa naissance ? La mâchoire de Lochlan se contracta. Il était prêt à commettre n'importe quel forfait, pourvu qu'Elphame ait la vie sauve.

Ses épaules se voûtèrent sous un poids invisible. Même cela n'épargnerait pas Elphame indéfiniment. Après le sacrifice exigé par la Prophétie, les Fomores se rendraient vite compte qu'il

n'avait servi à rien. Ils avaient cru pendant vingt-cinq ans que la seule réponse à leur angoisse, leur douleur et leur démence était cette déesse aux pieds cornés qui hantait les songes de Lochlan. Ils reviendraient vite à leurs anciennes croyances.

Allait-il devoir se battre contre ses frères ? Lochlan enfouit son visage dans ses mains et laissa libre cours à ses larmes. Il n'avait pas pleuré depuis la mort de sa mère.

Fallon était blottie contre Keir, qui l'avait recouverte de ses ailes. Il pressa ses lèvres contre l'oreille de sa femme.

– Ton ami a menti, chuchota-t-il.

Elle se recula un peu pour mieux l'observer.

– Que veux-tu dire, Keir ?

– Malgré le vent et la pluie, malgré sa sueur, il avait sur lui l'odeur de cette femme. Il était repu de sang et de sexe.

Fallon fronça les sourcils. Elle n'avait détecté aucune odeur bizarre sur le corps de Lochlan, mais l'odorat de son époux était bien plus affûté que le sien. Dans ce domaine, Keir était plus fort que Lochlan lui-même.

– J'en suis convaincu, reprit-il. La déesse aux pieds cornés est bien celle qui nous délivrera de nos souffrances. Mais Lochlan a décidé de la garder pour lui...

Fallon reposa la tête sur la poitrine de Keir. Elle crut revoir le visage de Lochlan. Ses yeux fiévreux reflétaient une tension étrange, une sorte de douloureux questionnement, toutes choses que le noble Lochlan aurait éprouvées s'il avait choisi l'amante de ses rêves au détriment de son peuple.

Keir avait raison. Fallon sentit la colère monter en elle.

Les rayons de soleil qui jaillissaient à travers les fenêtres étroites réveillèrent Elphame. La vive lueur du jour lui fit cligner les yeux. Elle voulut se redresser, mais se rallongea aussitôt, prise de vertige. Sa tête était lourde, sa bouche sèche comme au lendemain d'une beuverie, bien qu'elle n'ait pas bu la moindre coupe de vin. Qu'avait-elle donc ? Son cou la démangeait. Elle se gratta, sentit sous ses doigts les deux petites piqûres rouges.

Lochlan.

Les souvenirs de la nuit lui revinrent d'un seul coup.

Pourquoi était-il parti ? Non, elle ne se remettrait pas à pleurer. Il devait y avoir une explication. Elphame s'efforça de rassembler ses idées. Au début, tout s'était bien passé. Ils avaient parlé, avaient fait l'amour. Lochlan avait goûté son sang. Et c'était alors qu'il avait pris la fuite. Qu'avait-il dit exactement ? « Non, non, je ne veux pas. »

Qu'est-ce que cela signifiait au juste ? Elle se rappelait parfaitement les sensations érotiques qui l'avaient assaillie quand il avait planté ses crocs dans la peau sensible de son cou. Elphame en avait éprouvé une jouissance extraordinaire doublée d'une euphorie singulière. Ensuite, elle avait sombré dans une profonde torpeur, comme si elle avait absorbé un puissant soporifique. Maintenant encore, elle en ressentait les effets. Or, rien d'horrible ne lui était arrivé.

La clé du mystère résidait forcément dans la morsure de Lochlan et le goût de son propre sang, songea-t-elle. Toute sa vie, Lochlan avait combattu farouchement ses instincts. Il avait lutté contre la douleur qui menaçait de le rendre fou. Elle se souvint de la tristesse dans sa voix quand il avait évoqué les enfants de son peuple. Avait-il cru que, en buvant son sang, il cédait au désir qu'il redoutait le plus au monde ? Lui en avait-il voulu de l'avoir encouragé dans cette voie ?

Non, cela ne se pouvait. Lochlan était son époux devant Epona. Leur avenir ensemble ne serait sans doute pas semé de pétales de roses, tous deux le savaient. En tout cas, elle n'allait pas baisser les bras dès le premier obstacle.

Il lui avait intimé l'ordre de ne pas le suivre. Elle s'était donc résolue à attendre. Jusqu'à ce qu'il réapparaisse, elle vaquerait à ses occupations quotidiennes. Elle continuerait à restaurer son château et à diriger son clan. Le Clan n'avait guère besoin d'un chef qui se lamente sur son amour perdu.

Mais était-il *perdu*, cet amour ? Cette pensée la glaça.

Leurs vêtements gisaient pêle-mêle au pied du lit. Un frisson d'appréhension parcourut son échine. Il était parti, nu, seul dans la nuit. *Pourquoi?* s'écria-t-elle mentalement. *Oh ! Lochlan, pourquoi ?*

Elphame se glissa hors du lit et enfouit les habits oubliés sous le matelas. Ensuite, elle descendit lentement dans la salle souterraine. La porte du passage secret était restée ouverte. Elle la referma, après quoi elle plongea dans le bassin bouillonnant où elle se savonna longuement pour chasser l'odeur entêtante de l'amour.

De retour dans sa chambre, elle enfila une tunique en lin sur une jupe de tartan aux couleurs de son Clan. Elle agrafait la jupe à sa taille avec la broche de MacCallan, lorsque quelqu'un frappa à

sa porte. L'espace d'un instant, elle se figea, les yeux fixés sur le lit en bataille. Deux nouveaux coups résonnèrent contre le battant. Elphame tira vite la courtepointe par-dessus les draps défaits.

– Oui, entrez.

La porte s'ouvrit doucement.

– Elphame ? fit la douce voix de Brenna.

– Entre, mon amie, répondit-elle en appliquant un sourire sur ses lèvres.

La Guérisseuse entra dans la pièce d'un pas léger. On eût dit que tout l'entrain qui avait déserté Elphame s'était réfugié dans le corps menu de Brenna. Ses cheveux, d'habitude ramenés sur son épaule droite de sorte qu'elle puisse voiler sa joue abîmée, dégringolaient librement dans son dos. Son visage resplendissait. Elle se déplaçait avec grâce, et même sa robe paraissait différente. En fait, elle n'était plus attachée sous son menton avec un ruban.

– L'amour t'embellit, Brenna, sourit Elphame.

– Oh ! c'est Cuchulainn qui m'embellit ! dit la Guérisseuse.

Ses pommettes devinrent cramoisies, mais elle soutint le regard d'Elphame.

– Pour une fois que toutes ses aventures amoureuses lui auront servi à quelque chose !

Dès qu'elle prononça ces mots, Elphame porta vivement la main à sa bouche. Avait-elle, décidément, les idées si embrouillées pour faire ainsi de la peine à son amie ?

– Pardonne-moi, murmura-t-elle. C'était une plaisanterie de mauvais goût.

Le rire mélodieux de Brenna tinta.

– Ce n'est que la vérité, pourtant ! Ton frère n'était pas vierge, et tant mieux.

Elle baissa le ton d'une octave, arborant la mine d'un conspirateur.

– Heureusement qu'hier soir, l'un de nous deux au moins savait ce qu'il fallait faire... De toute façon, on ne peut pas changer le passé. Cuchulainn est comme il est et c'est ainsi que je l'aime. Oh ! Elphame, je suis tellement heureuse ! Je n'ai jamais osé rêver qu'un homme pouvait m'aimer. Si mon cœur cessait de battre maintenant, je mourrais contente et comblée.

Elphame lui adressa un sourire chaleureux. La joie de Brenna faisait plaisir à voir.

– Ton cœur ne cessera pas de battre avant que tu ne m'aies donné une bonne douzaine de neveux et nièces.

Brenna fit semblant de se frotter le menton.

– Voyons... douze au total, ou douze de chaque ?

– Je laisse à ma mère le soin de répondre à cette question. Et à propos de l'Elue d'Epona, prépare-toi à ce qu'elle célèbre elle-même votre mariage, quitte à pleurer pendant toute la cérémonie.

Le rose du bonheur pâlit un peu sur les joues de Brenna.

– Cuchulainn m'a dit que je plairai à votre mère.

– Ne te fais aucun souci, mon amie. Elle t'adorera. Mais où est-il, mon chenapan de frère ? Encore au lit ?

– Non, il est avec ses hommes au réfectoire. Je suis montée pour m’assurer que tu te sens bien ce matin.

Elle marqua une pause pour étudier le visage d’Elphame.

– Tu es pâle. As-tu bien dormi ?

– A poings fermés. Je suis pâle parce que je suis restée trop longtemps enfermée. Descendons vite retrouver Cuchulainn.

Elle fit mine de se diriger vers la porte, mais Brenna l’arrêta.

– Qu’est-ce que tu as au cou ?

Elphame effleura les deux petites marques rouges aux bords blancs et se força à hausser les épaules.

– Où ça ? Ah ! je me suis sans doute grattée.

– On dirait plutôt des morsures.

– Une araignée, alors ? Cela prouve que notre maison n’est pas parfaite.

Elle prit Brenna par la main et l’entraîna vers la porte.

– Je dirai à Meara de chercher des toiles d’araignées dans les coins de ta chambre.

Elphame s’empressa de changer de sujet.

– Comment se porte la petite louve ?

La Guérisseuse roula des yeux.

– Elle s’appelle Fand, il ne te l’a pas dit ?

Un rire franc roula dans la gorge d’Elphame. Les deux femmes débouchèrent dans la splendide Cour Carrée en riant. Le réfectoire fourmillait de monde. Le Clan rassemblé autour de longues tables en bois dégustait un petit déjeuner appétissant. Hommes et femmes acclamèrent bruyamment l’apparition de leur chef, qui sourit d’aise quand elle vit Cuchulainn prendre Brenna dans ses bras pour l’embrasser.

Je survivrai toujours. Cette pensée la revigora. Si Lochlan renonçait à leur amour, elle n’en mourrait pas. Elle finirait ses jours entourée et respectée par ses gens. Et peut-être qu’un jour elle raconterait à ses nièces et neveux l’émouvante histoire de l’homme ailé et de la déesse qui s’étaient aimés un bref instant...

Fand sautillait autour des jambes de Cuchulainn, comme un chiot fou. Elphame eut peine à croire que la minuscule bête chétive que son frère avait ramenée quelques jours auparavant était la même que cette petite louve grassouillette et débordante d’énergie.

– Tu es sûre que tu veux venir ?

– Cuchulainn, ne recommence pas. Tu n’as pas entendu Brenna ? Je suis guérie et je peux retourner au travail.

– Il y a travail et travail. Pourquoi vouloir à tout prix abattre des arbres au lieu de...

– Faire quelque chose de plus facile ? Parce que je n’aime pas la facilité, mon cher frère.

Qu’est-ce que tu aurais choisi, si tu étais resté inactif aussi longtemps que moi ?

– Tu as été sévèrement blessée, Elph...

– Réponds! l’interrompit-elle.

Le soupir du guerrier se transforma en rire.

– J’aurais choisi de me salir les mains et de me chauffer les muscles.

Elle lui rendit son sourire.

– Comme moi, donc.

Ils avaient traversé l’enceinte ceinturée de remparts. Les ouvriers semblaient ravis que leur châtelaine soit de nouveau parmi eux. Munis de haches et de scies, ils suivirent Elphame à travers la porte principale du château.

– Voilà mon idée, expliqua Cuchulainn en indiquant d’un ample geste la forêt environnante. Nous avons déblayé le terrain, mais j’aimerais que la lisière du bois recule encore de quelques mètres. Les couvreurs ont besoin de bois et nous ferons d’une pierre deux coups.

Il se tourna vers sa sœur, mais elle ne l’écoutait plus. On eût dit qu’un flot de chaleur émanait d’elle. Il éprouva l’exaltation familière en voyant, une fois de plus, le pouvoir de la Déesse inonder Elphame. Celle-ci fixait un point au-dessus des frondaisons mouvantes. Le ciel était d’un bleu éclatant, comme il arrive souvent au printemps, après une nuit d’orage. Une splendide lumière dorée ruisselait sur les cimes des pins et les murailles vivantes du Château.

– Epona a béni cette journée, déclara Elphame d’une voix pleine de ferveur. Rendons-lui grâce, mes amis.

Elle leva le visage vers le soleil, tandis que ses gens, y compris Cuchulainn, s’agenouillaient. Mais au lieu de baisser la tête ils regardèrent le ciel, eux aussi. Elphame leva les bras, dans la lumière aveuglante.

– O ! Grande Déesse Epona, nous ressentons aujourd’hui Votre présence divine. Nous continuerons à reconstruire ce Château avec Votre aide et ramènerons à la vie la demeure ancestrale de la lignée qui, autrefois, était si chère à Votre cœur. Nous Vous remercions, Epona. Que Votre esprit bénisse notre travail à travers les embruns du large, la lumière du soleil, les eaux froides des mers et des fleuves, les vents qui soufflent depuis des contrées lointaines et sauvages. Que Votre esprit reste avec nous. Nous Vous rendons grâce, Epona.

Aussitôt, tous reprirent son cri et les mots « Nous Vous rendons grâce, Epona », ricochèrent sur les murs du Château et se propagèrent jusqu’au ciel.

La créature ailée était tapie dans les ombres veloutées de la forêt. Lochlan leur avait menti. La preuve en était là : la Déesse aux pieds cornés se tenait devant les murs de son Château, flanquée de ses fidèles. Forte du pouvoir d’Epona, elle rayonnait. Et elle réclamait la bénédiction de la divinité avec des mots simples comme si elle en avait le droit – ce qui semblait à présent

indéniable. Oui, elle était bien une Déesse vivante...

Ils ne quitteraient pas Partholon sans elle. Le sort de leur peuple en dépendait. De sombres pensées surgissaient dans la tête de la créature, qui ne tenta rien pour les refréner. La Déesse aux pieds cornés serait bientôt capturée. Il suffirait de l'attirer au cœur de la forêt, loin de ses murs protecteurs. Comme Lochlan s'y refuserait, il faudrait bien trouver une alternative. Dans les ténèbres du cerveau de la créature, un embryon d'idée prenait forme, enfanté par la folie et baigné dans le sang.

Le soleil avait atteint le zénith. Les muscles d'Elphame protestaient douloureusement lorsque Brenna apparut, avec un panier en osier recouvert d'un torchon propre. Cuchulainn l'embrassa et, en riant, la Guérisseuse fit une grimace.

– Quelle horreur ! Vous êtes trempés comme des soupes.

Son regard acéré se posa sur Elphame. Celle-ci s'empressa de la rassurer.

– Je ne suis pas fatiguée. Je me sens bien. Fand somnolait à l'ombre d'un pin; elle choisit ce moment-là pour se réveiller et gambader allègrement vers Brenna, qui lui gratta gentiment les oreilles.

– Tu as l'air en meilleure forme que ce matin, convint-elle à l'adresse d'Elphame. Mais tu as suffisamment transpiré. Il est grand temps de faire une pause. J'ai apporté le repas de midi. Voudriez-vous le partager avec moi ?

– Oh, oui, ma belle ! dit Cuchulainn.

Il voulut l'attraper dans ses bras ; elle esquiva en piaillant et Fand se mit à japper.

– Pas seulement toi. Notre châtelaine est également invitée.

– J'aurais adoré me joindre à vous, mais j'ai promis à Wynne de m'asseoir à sa table. Elle veut engager des aides-cuisinières supplémentaires et demande mon avis.

En fait, elle était ravie d'avoir une excuse valable pour laisser seuls les amoureux.

– Mmm, cela veut dire que nous serons tous les deux, fit Cuchulainn haussant les sourcils d'un air gourmand.

Fand grogna. Le guerrier attrapa la louve par la peau du cou et la caressa sous le menton.

– Tous les trois, je voulais dire.

Feignant un air sévère, Brenna le rappela à l'ordre :

– Si tu as l'intention de toucher à la nourriture, tu dois te laver les mains.

– Je te retrouve à notre lac, murmura-t-il en se penchant vers elle.

Ce disant, il lui flanqua le louveteau dans les bras.

– Allez devant, avec Fand. Juste le temps d'en finir avec cet arbre et je serai près de vous.

Il pointa le menton vers Elphame avant d'ajouter, conspirateur.

– Ne dis rien au chef, mais je compte me donner un peu de bon temps.

– Paresseux ! cria Elphame.

– Je suis d'accord avec toi, approuva Brenna. Mais je l'attendrai quand même.

Le panier dans une main, le louveteau dans l'autre, elle se mit à courir en direction de la route. Cuchulainn la suivit d'un regard béat.

– Tu ne la mérites pas, déclara sa sœur.

– Non, mais elle m'aime, répliqua-t-il joyeusement. A présent, finissons d'abattre ce pin pour que je puisse passer l'après-midi dans ses bras.

Ils ramassèrent leurs haches et s'approchèrent de l'arbre déjà bien entamé. Elphame sourit à Cuchulainn, puis leva sa hache. Son sourire se figea. Au-dessus de l'épaule du jeune guerrier, un vilain nuage noir assombrit soudain l'éclat du soleil. C'était comme une présence maléfique, comme un mauvais présage ; Elphame frissonna.

– Qu'y a-t-il ?

Elle cligna les yeux : le nuage avait disparu. Avait-il seulement existé ailleurs que dans son imagination ?

– Elphame ?

Elle secoua la tête en serrant le manche de son outil.

– Ce n'est rien, dit-elle. Dépêchons-nous, maintenant. Brenna t'attend et, du reste, je suis d'accord avec elle. Tu as besoin d'un bain.

Brenna se sentait légère, heureuse et belle. Elle marchait d'un bon pas en balançant le panier rempli de victuailles : différents fromages, un pain croustillant, des tranches de porc fumé. Elle avait même réussi à subtiliser une outre du meilleur vin d'Etain. Elle quitta la route et coupa à travers champs. Des fleurettes pourpres piquetaient les touffes d'herbe, et la forêt, lavée par la pluie, semblait avoir été posée là rien que pour elle... Un couinement l'avertit que Fand était tombée. La jeune femme se retourna ; la petite louve, assise au milieu du chemin, la regardait d'un air pitoyable.

– Allez, viens. Le grand pin tordu est là, ce qui veut dire que le lac n'est pas loin.

Fand ne bougea pas. Brenna insista.

– Viens, ma chérie. Je t'ai apporté du lait et ta couverture. Tu pourras faire un somme en attendant que ton gentil papa se joigne à nous.

Brenna se doutait bien que Fand ne comprenait rien à ses paroles mais le ton de sa voix, doux et persuasif, sembla la décider car, brusquement, elle s'élança sur la bande claire de la route et se mit à la suivre comme un petit chien.

– Bravo, ma fille ! Cuchulainn sera fier de toi.

Elle n'avait pas remarqué l'ombre qui se profilait à travers les branches des hêtres et des pins. Le son mélodieux des cascades parvint à ses oreilles, lorsque Fand se mit soudain à grogner.

– Fand ? Qu'est-ce qui t'arrive, mon bébé ?

Sa première réaction fut de rire. Le poil hérissé, ses petits crocs dénudés, Fand n'aurait pas fait peur à une mouche. Et malgré ses grognements rauques, la petite boule de fourrure grise tenait plus du hérisson que du loup.

L'ombre jaillit d'un seul coup, dans une buée noire. Brenna l'aperçut du coin de l'œil. Elle se retourna vivement ; son souffle se bloqua dans sa gorge. Fand émit un hurlement aigu.

La créature ailée était d'une beauté saisissante. Brenna nota la couleur inhabituelle de ses iris et la puissance prodigieuse de son corps mince comme s'il se fût agi de symptômes d'une quelconque maladie. La Guérisseuse attendit sans la moindre peur... La créature fonça sur elle à une vitesse

surnaturelle. Ses dents pointues comme des dagues, d'un blanc ivoirin, étincelaient dans la lumière.

– Il m'a forcée à le faire... C'est le seul moyen...

La voix de la créature était étonnamment musicale.

Brenna sut alors qu'elle allait mourir ; elle voyait la condamnation sans appel dans les yeux incolores, mais ne fit aucun geste. Au contraire, elle demeura figée sur place, comme paralysée par ce regard glacé qui l'observait. Mais alors que son corps ne réagissait pas, son esprit restait clair. Sa première pensée fut pour Cuchulainn. Elle se dit que c'était injuste et que cette journée était la dernière d'une longue série d'épreuves. La créature l'empoigna avec une force phénoménale et pencha la tête sur le côté intact de son cou. Brenna ne se débattit pas. Une euphorie étrange s'empara d'elle lorsque les dents pointues perforèrent sa peau. Un gémissement lui échappa, puis elle éprouva une sensation de chaleur humide, tandis que sa chair se déchirait.

Elle ferma les yeux ; ses pensées voguaient vers Cuchulainn. *Epona, faites qu'il ne soit pas trop triste !* Le temps fut suspendu. *Merci, Déesse, de m'avoir fait connaître l'amour avant de mourir.* La brûlure sur son cou augmentait d'intensité à chaque seconde. Brenna entendait sa propre respiration sortir par saccades. Ses jambes flageolèrent. Tout en buvant son sang, la créature la serrait dans une parodie d'étreinte amoureuse. Le monde se rétrécissait, la clarté écarlate qui la baignait virait au noir profond. La mort se glissait inexorablement dans ses veines. Brenna eut l'impression de flotter hors de son corps exangue, et son âme pénétra dans l'éclatante lumière d'Epona.

– Je crois que Kathryn ferait une excellente aide-cuisinière, dit Wynne en balayant une bouclette rousse sur son front.

Elphame avala la bouchée de l'excellent ragoût de porc que la cuisinière du château avait concocté spécialement pour elle.

– Elle manque d'expérience, mais je suis d'accord avec toi. Elle apprendra très vite.

Wynne gloussa.

– C'est Meara qui sera furieuse ! Elle déteste perdre ses chères recrues.

Elphame sourit à la belle rousse.

– Tu n'auras plus qu'à lui préparer un bon repas, si tu veux faire la paix avec elle.

– Oui, dit Wynne d'un air songeur. Quelque chose de sucré.

– Très sucré, alors, dit Elphame, qui connaissait le faible de la gouvernante pour les pâtisseries.

Un bruit, quelque part, interrompit leurs rires. Un lointain brouhaha de voix où, soudain, perça un cri :

– Elphame !

Ayant reconnu la voix grave de Danann, Elphame se précipita dans la Cour Carrée au moment où le centaure faisait irruption. Il affichait une expression si bouleversée que le cœur d'Elphame se mit à cogner sourdement dans sa poitrine.

– Votre frère a besoin de vous, jeta Danann avant de ressortir précipitamment.

Elphame se lança à ses trousses. Elle traversa l'enceinte au pas de course, jaillit hors du château. Une mer de confusion régnait alentour. Les hommes sellaient précipitamment des chevaux, les centaures s'éparpillaient dans tous les sens. Elphame entendit crier le nom de Brighid. Au milieu de la mêlée, Cuchulainn se tenait à côté de sa monture dûment harnachée. Il était blanc comme un linge et serrait dans ses bras une petite boule de fourrure grise criblée de taches de sang. Elphame se rua vers son frère.

– C'est Brenna, dit-il.

– Que lui est-il arrivé ? Où est-elle ?

Ce disant, elle jeta un coup d'œil à la petite louve. Fand n'était pas blessée, constata-t-elle. Le sang qui avait éclaboussé son pelage n'était pas le sien.

– J'ai trouvé Fand dans la forêt, près du lac. Elle était seule. J'ai appelé Brenna, je l'ai cherchée partout... Il y avait des traces bizarres par terre... Je n'en ai jamais vu de pareilles... Je suis revenu chercher Brighid...

Cuchulainn parlait vite, d'une voix hachée, comme s'il avait du mal à former des phrases. La main glacée de la peur étreignit le cœur d'Elphame. Les sabots de la chasseresse martelèrent le sol herbeux. Un instant après, Brighid était à leurs côtés.

– Que se passe-t-il ?

– Quelqu'un ou quelque chose a attaqué Brenna, expliqua le guerrier. Du côté du lac où vous vous êtes baignées. Mais je n'arrive pas à interpréter les traces.

– Montre-les-moi.

Cuchulainn, la chasseresse et Elphame s'élançèrent en avant, suivis par les cavaliers. A la vue du grand pin tordu, le guerrier sauta de sa monture et continua à pied. Un peu plus loin, il montra le panier d'osier abandonné sur le bord du sentier.

– Là, dit-il.

Des gouttes écarlates emperlaient le vert tendre de l'herbe. Brighid fit signe aux autres de reculer, puis se pencha pour étudier le sol. Elphame vit son visage se fermer, après quoi la chasseresse lui lança un regard éloquent.

– Restez derrière moi, ordonna-t-elle.

Le groupe forma une colonne silencieuse. Ils avançaient deux par deux derrière la centaure. Elphame et Cuchulainn avaient emboîté les premiers le pas à Brighid ; celle-ci suivait les traces étranges qui semblaient courir derrière les empreintes de Brenna. La chasseresse traversa la route et plongea dans la forêt. Peu après, elle tourna et commença à se diriger vers le nord.

Elphame courut la rattraper.

– Y a-t-il le moindre signe de Brenna ? demanda-t-elle.

– Non. A mon avis, l'être qui l'a attaquée la transporte.

Effarée, Elphame retourna auprès de son frère. La marche se poursuivit dans un silence de plomb. Au début, Brighid avançait avec assurance, mais quand les paysages typiques du nord commencèrent à apparaître – rochers déchiquetés parsemés de cours d'eau et de crevasses –, elle

ralentit l'allure. Enfin, elle s'arrêta.

– Je l'ai perdu, dit-elle d'une voix frustrée. Je n'ai jamais vu cela. Des foulées gigantesques. On dirait qu'il ou elle peut voler...

Cuchulainn tira sur la bride de son cheval. Il sauta à terre et s'approcha de la chasseresse.

– Essaie de retrouver ses traces. C'est le seul moyen de sauver Brenna.

– Je le sais, murmura Brighid. J'aurais donné dix ans de ma vie pour la rattraper, mais je ne peux rien contre une créature qui se déplace dans les airs.

Cuchulainn recula d'un pas, comme s'il avait reçu un coup sur la tête.

– Mais alors, comment allons-nous la retrouver?

– Nous ferons une battue, déclara Elphame.

Elle se tourna vers l'un des hommes qui suivaient.

– Vous, allez à Loth Torr. Faites venir des renforts. Et des flambeaux. Vite ! Cuchulainn, Brighid, allez de ce côté et commencez les recherches. Je retourne au château pour réunir le Clan. Nous couvrirons toute la forêt. Et nous retrouverons Brenna.

Elle serra son frère dans ses bras. Le corps roide, il lui rendit brièvement son étreinte. Avec un signe de tête en direction de la chasseresse, Elphame rebroussa chemin et s'enfonça de nouveau dans la forêt. Au début, elle se concentra sur ses foulées en faisant attention aux racines et aux roches aiguës qui affleuraient. Mais à mesure qu'elle se rapprochait du Château, un flot de réflexions désordonnées brisa le bouclier de silence qui s'était abattu sur son esprit.

Les traces étaient celles d'un Fomore. Elphame les avait reconnues du premier coup d'œil. Mais ce n'était pas Lochlan. Elle ne pouvait le croire. C'était impossible. Ou alors...

Elle banda les muscles de ses mollets et accéléra, mais rien ne pouvait apaiser le tumulte de ses pensées. Des bribes de phrases et d'images prenaient peu à peu consistance comme un brouillard tourbillonnant; elle crut revoir les crocs de Lochlan et, dans un vertige, elle entendit ses mots : *le sang du démon coule dans mes veines*. Les deux petites blessures rouges sur sa gorge se remirent à brûler.

Et s'il était devenu fou ? S'il avait pris la fuite, justement, avant de perdre tout contrôle ? Est-ce que Brenna payait le silence d'Elphame et sa confiance dans un demi-démon ?

Non! hurla son cœur. Il était son mari; son arrivée avait été annoncée par Cuchulainn lui-même. Lochlan n'avait rien d'un monstre insensible. Oui, les traces avaient été imprimées sur le sol par un Fomore. Mais Lochlan n'avait-il pas dit que ses congénères luttèrent aussi contre la démence ? Peut-être l'un d'eux l'avait-il suivi à Partholon et avait-il succombé à ses pulsions démoniaques ?

Elle devait s'en assurer. Il n'y avait qu'une seule façon de le savoir. La jeune femme s'arrêta à la lisière de la forêt qui ceignait son château. Sous le dôme des pins, elle regarda le nord, par où Lochlan s'était glissé dans Partholon. Levant les mains, elle parla au vent.

– Lochlan, viens à moi...

Le nom de son amant tournoya dans une buée magique. Le vent le fit tourbillonner comme des particules de sable scintillant avant de les éparpiller. Elphame baissa la tête, écrasée par le fardeau de la décision qu'elle avait prise. Enfin, se redressant, elle émergea du sous-bois.

– Restez à dix pas l'un de l'autre. Jusqu'à ce que les renforts soient arrivés, on ne peut se permettre de former une ligne trop clairsemée. Notre but consiste à retrouver les traces de cette créature.

Brighid marqua une pause pour regarder les hommes et les centaures rassemblés autour d'elle.

– Nous avancerons en nous déployant. Allez-y doucement et accordez vos pas aux miens. Les traces sont inhabituelles et par là-même faciles à repérer. Ce sont des marques de serres ; elles sont larges, plus grandes que les sabots de centaures.

Sans un mot, les hommes s'alignèrent. Cuchulainn prit position près de la chasseresse.

– Qu'est-ce donc, cette créature ?

Il avait murmuré les mots, mais sa voix résonna étrangement dans la forêt silencieuse. Brighid leva les yeux vers les cimes des arbres. Elle se rappelait le regard qu'elle avait échangé avec Elphame. Celle-ci semblait avoir reconnu les empreintes, Brighid l'aurait juré. Elle frotta pensivement son arcade sourcilière, puis opta pour une demi-vérité.

– Je n'en sais rien. Je n'ai jamais vu de telles traces.

– Cette... chose a tué Brenna, n'est-ce pas ? dit-il d'une voix blanche, dénuée de toute expression, tandis que ses yeux imploraient Brighid de lui répondre qu'il avait tort.

– Elle l'a transportée quelque part, cela, nous le savons. Je n'ai pas vu d'autres taches de sang ; d'ailleurs, il n'y en avait pas beaucoup sur les lieux de l'enlèvement. Cela laisse à penser qu'elle ne l'a pas saignée à mort.

La chasseresse et le guerrier échangèrent un dernier regard. L'un comme l'autre savaient qu'il y avait des milliers de façons de mourir sans forcément perdre tout son sang. Brighid leva le bras pour donner le signal de départ.

– En avant ! cria-t-elle.

Le groupe s'ébranla comme un seul homme.

Cuchulainn avait l'impression que le temps était pétrifié... Ou plutôt la partie rationnelle de son esprit avait conscience du temps qui passait – les ombres des arbres s'allongeaient, par exemple, à mesure que le soleil déclinait – mais on eût dit qu'à peine une seconde s'était écoulée depuis que Brenna avait pris le chemin du lac où il devait la rejoindre. Il avait toujours à la mémoire le Pressentiment funeste qui l'avait assailli la veille, tandis que Brenna et lui revenaient du lac. Pourquoi l'avoir ignoré ? se demanda-t-il amèrement. Et pourquoi s'était-il ingénié à rester sourd aux prémonitions qu'il avait eues tant de fois par le passé ? Tout était sa faute ! S'il n'avait pas rejeté le monde des esprits, il aurait été préparé. Il n'aurait jamais laissé Brenna seule, pensa-t-il en se détestant.

Un écho lointain lui parvint alors, et il sentit les poils de ses avant-bras se hérissier. Cela venait de quelque part derrière lui ; il s'agissait d'ailleurs moins d'un bruit réel que d'une sensation : une espèce de manifestation magique.

– Attendez ! cria-t-il.

La chasseresse leva la main, intimant aux autres de s'arrêter. Cuchulainn s'efforça de se concentrer sur les pouvoirs surnaturels qu'il avait si souvent reniés. Un son glissa au-dessus de sa tête vers la pente rocailleuse qui se dressait devant eux, puis le Pressentiment s'éteignit aussi brusquement qu'il avait commencé. Cuchulainn maudit son incompetence. Accablé par sa propre impuissance, il s'apprêtait à donner aux hommes l'ordre d'avancer lorsqu'il sentit une présence de l'autre côté du versant. On eût dit un souffle de vent violent, alors que les arbres restaient parfaitement immobiles.

Cuchulainn leva la tête et montra la pente abrupte.

– Il y a quelque chose là-bas.

Ensemble, le guerrier et la chasseresse ouvrirent la marche. Ils escaladèrent la colline et, lorsqu'ils atteignirent le sommet, ils furent surpris de découvrir que les vagues vertes de la forêt s'arrêtaient brusquement à cet endroit. La colline surplombait une gorge peu profonde, ceinte de vieux chênes au lieu des grands pins qui proliféraient partout ailleurs dans la région. Un mouvement attira leur attention : une créature ailée émergea en pleine lumière. Elle tenait dans ses bras le corps inerte de Brenna.

Un Fomore ! Cuchulainn identifia instantanément le monstre. Une fois de plus, le temps se modifia, car tout le reste se déroula à une vitesse hallucinante. La créature s'immobilisa et ses yeux accrochèrent ceux de Cuchulainn. L'instant suivant, le sifflement aigu d'un projectile fendit l'air avant même que Cuchulainn puisse extraire une flèche de son propre carquois. Brigid avait tiré avec sa précision habituelle. La créature chancela. La flèche s'était plantée dans son épaule jusqu'à la garde, mais Cuchulainn remarqua que le monstre berçait le corps mou de Brenna avec douceur comme si, dans un sombre recoin de sa conscience, il essayait de la protéger.

– Brenna ! hurla Cuchulainn.

Son cri se propagea dans la clairière.

Le Fomore demeurait immobile. Il n'avait fait aucun geste pour se protéger ni pour s'enfuir. Seules ses ailes palpaient. Ses yeux d'un gris orageux soutenaient le regard du jeune guerrier sans ciller. Celui-ci fondit sur l'ennemi, talonné par Brigid et les autres. Il s'efforça de ne pas regarder Brenna, de ne pas voir sa pâleur effrayante.

Il n'était plus qu'à trois pas du Fomore, lorsque celui-ci murmura :

– C'est trop tard. Elle est morte.

La tristesse dans sa voix frappa Cuchulainn comme un coup de poing en plein visage. Le guerrier dégaina son sabre.

– Pose-la par terre et prépare-toi à mourir !

Lentement, l'homme ailé s'agenouilla pour poser doucement Brenna sur l'herbe grasse. Lorsqu'il se redressa, les hommes l'encerclèrent dans un seul et même élan, mais Cuchulainn lança :

– Non ! Il est à moi.

Tous se figèrent. Cuchulainn fit tourner son sabre. La lame à double tranchant étincela, mais un instant avant qu'elle ne s'abatte sur le cou offert du monstre, celui-ci poussa un seul cri :

– Elphame !

Cuchulainn tressaillit. La lame de son sabre s’immobilisa en l’air.

– Comment oses-tu prononcer le nom de ma sœur ?

Lochlan s’était affaissé sur un genou. Son aile déchirée pendait lamentablement, sa main tâtait sa blessure pour arrêter le sang, mais pas un instant ses prunelles pâles ne quittèrent les yeux de Cuchulainn. De nouveau, sa voix résonna parmi les chênes centenaires :

– J’ai prononcé le nom du Chef de Clan auquel j’appartiens par le serment d’allégeance et par les liens du sang. Elle seule peut décider de mon sort.

– Tu n’appartiens pas au Clan de MacCallan, gronda Cuchulainn.

Lochlan se releva péniblement. La douleur le ravageait, mais il parvint à articuler d’une voix claire :

– Ma mère était Morrigan, la sœur cadette du châtelain qui, autrefois, régnait sur ces terres. Aujourd’hui, je réclame publiquement le droit de ma naissance. Seul le nouveau Chef du Clan peut me condamner.

– Emmène-le à ta sœur, dit Brighid après un silence. Elphame aimait Brenna autant que toi. Elle aura grand plaisir à éventrer ce criminel.

Cuchulainn étudia un instant le prisonnier. Les ailes, les serres d’oiseau et les dents pointues trahissaient clairement ses origines fomes, mais ses traits, la beauté de son visage, révélaient une indéniable empreinte d’humanité.

– Attachez-le à la selle de mon cheval. S’il ne peut marcher jusqu’au Château, je l’y traînerai.

Pendant que les hommes attachaient Lochlan, le guerrier s’agenouilla près de Brenna. Comme elle était pâle ! Il toucha son visage glacé. Son expression était sereine, comme si elle dormait. Mais son cou... Le monstre avait déchiqueté la peau douce de sa gorge.

– Qu’on m’apporte une bande de tissu, cria-t-il, sans quitter le doux visage des yeux.

Lentement, la conscience de la mort de son aimée imprégna son esprit, son cœur et son âme. Le manteau chatoyant de Brighid virevolta, puis la chasseresse lui tendit une bande de soie qu’elle avait arrachée à la doublure. Cuchulainn l’enroula lentement autour du cou de Brenna, dissimulant l’horrible blessure. Ensuite, il se pencha pour embrasser ses lèvres froides.

– Je te ramène à la maison, mon amour.

Il enfourcha son cheval et Brighid lui tendit à bout de bras le corps inerte de la Guérisseuse. Cuchulainn la serra tendrement contre lui, avant de secouer les rênes de sa monture. Derrière lui, il entendait la créature ailée trébucher, s’affaler, se laisser traîner, puis se relever pour retomber un peu plus loin. *Qu’il souffre, comme Brenna a souffert !* Cuchulainn pressa des talons les flancs de son cheval, le lançant au galop. Il ne voulait pas penser à la mort, à son amour perdu. Il ne sentirait plus les caresses de son aimée, ne verrait plus jamais son sourire émerveillé. Pour le moment, deux choses occupaient son esprit : ramener Brenna à la maison et assister à la mise à mort de son assassin.

Le Clan s'était réuni au grand complet devant le Château, une foule bigarrée, hérissée de torches allumées. Elphame se tenait sur les marches. Un vent froid vint l'effleurer, lui apportant en même temps un écho lointain. Quelqu'un criait son nom. Elle frissonna. Le soleil avait amorcé sa descente vers la mer dans un halo écarlate. Elle humecta ses lèvres sèches. Le ciel semblait gorgé de sang.

– Nous sommes prêts, dit Danann.

Elphame se tourna vers ses gens, mais un mouvement sur le balcon de la tour lui fit lever les yeux. L'espace d'une seconde, les lueurs rougeoyantes du couchant illuminèrent une silhouette transparente. Le vieux fantôme agita le bras, Elphame cligna les yeux et l'apparition s'évanouit. Alors, elle s'adressa au groupe qui attendait en silence.

– Il fait encore jour, ce qui nous permettra d'aller vite. Cuchulainn, Brighid et les autres ne sont pas loin d'ici. Quand nous nous joindrons à eux, la chasseresse prendra la tête de l'expédition.

Tous acquiescèrent de la tête. Satisfaite, Elphame leva la main pour donner le signal du départ en direction du nord-ouest. Cependant, avant qu'elle ne puisse ébaucher le moindre geste, des flambeaux enflammés trouèrent les ombres du sous-bois. Son cœur cessa de battre. Elle se sentit vaciller quand Brighid puis Cuchulainn, à cheval, jaillirent d'entre les pins majestueux.

Non ! hurla son esprit, alors que ses lèvres étouffaient un cri silencieux. Cuchulainn transportait le corps de Brenna dans ses bras. Elphame n'eut guère besoin de regarder le visage livide de son frère pour comprendre que son amie était morte.

Soudain, le brouillard de son chagrin se déchira. Cuchulainn traînait quelque chose derrière sa monture. Un être qui titubait, trébuchait et roulait lamentablement dans la poussière, tandis que le hongre galopait vers les remparts. Cuchulainn tira sur les rênes. Le cheval s'immobilisa et la créature ensanglantée s'affala par terre où elle demeura immobile sous les yeux d'Elphame et du Clan.

Au début, elle ne vit que les ailes, les bras et les jambes écorchés. Pendant une seconde, elle s'autorisa à espérer que ce n'était peut-être pas lui, puis Lochlan se mit laborieusement sur les genoux, le visage levé vers elle.

– Elphame, je ne suis pas arrivé à temps. Pardonne-moi, mais lorsque j'ai compris ce qu'ils avaient l'intention de faire, c'était trop tard.

Des exclamations horrifiées fusèrent. Le mot *Fomore* parcourut les rangs comme un murmure, une malédiction trop affreuse pour que l'on ose la prononcer à voix haute. Elphame sentit le choc et le désarroi de ses gens, mais elle continua de fixer Lochlan – elle ne regarda ni son frère ni son amie assassinée et encore moins la chasseresse, qui la scrutait intensément.

– Qui l'a tuée ?

Un silence de plomb s'était abattu sur l'assemblée.

– Quatre de mes congénères m'ont suivi, dit finalement Lochlan. Je leur ai donné l'ordre de repartir et j'ai cru qu'ils tiendraient parole. Mais au lieu de m'obéir, ils ont tué Brenna.

– Tu... connais vraiment cette créature ? rugit Cuchulainn.

Elphame regarda son frère dans les yeux.

– Oui, je la connais. Elle a prêté le serment d’allégeance.

Un murmure consterné s’éleva de toutes parts. Elphame haussa le ton pour se faire entendre.

– Elle en avait le droit. Sa mère n’était autre que Morrigan, la sœur de MacCallan. Pendant la guerre, elle fut enlevée par les Fomores qui l’ont violée et laissée pour morte dans les Terres Désolées. Elle a survécu à la naissance de son enfant, ainsi que quelques autres captives.

Cuchulainn se laissa glisser à terre. Portant toujours avec précaution le corps sans vie de Brenna, il se rapprocha de sa sœur.

– Comment peux-tu dire cela du monstre qui a tué Brenna ?

– Il n’est pas un monstre, Cuchulainn. J’ai fait le pacte avec lui. Il est l’époux dont tu m’as annoncé l’arrivée…

Des cris incrédules accueillirent ses propos, mais Elphame soutint le regard incandescent de son frère. Avec un hochement de tête, le guerrier recula. Lorsqu’elle tendit une main vers lui, il fit un bond en arrière comme s’il avait été brûlé.

– Par la Déesse ! jura-t-il d’une voix d’outre-tombe.

– Cuchulainn ! cria Lochlan.

Il s’était enfin remis debout. Ses poignets saignaient sous la morsure de la corde.

– Retourne à l’endroit où tu m’as trouvé et continue plus au nord. Tu tomberas sur les responsables de cette atrocité. Ils n’ont pas pu aller loin.

Les yeux étincelants, le guerrier se tourna vers lui.

– Et pourquoi seraient-ils encore là, espèce de monstre ? Qu’est-ce qui me prouve que tu ne nous tends pas un piège ? Qu’ils ne sont pas embusqués quelque part pour nous égorger ?

– Ils ne peuvent ni fuir ni te combattre. Je leur ai coupé les ailes. Ils sont à ta merci, tout comme moi.

Elphame se sentit vaciller. Son esprit engourdi avait peine à enregistrer toutes ces informations : Brenna assassinée, Lochlan arrêté, leurs liens révélés, le regard hostile de son frère et enfin Lochlan avouant qu’il avait coupé les ailes de ses compagnons – ces ramifications sensibles de leur âme.

– Si tu étais à ma merci, tu serais déjà mort ! gronda le guerrier.

Elphame haussa le menton et raidit ses épaules. Sans ciller, elle toisa son frère.

– Tu as raison, Cuchulainn, déclara-t-elle d’une voix plus dure que les pierres. Il n’est pas à ta merci parce que c’est moi qui décide. Prends la tête d’un groupe d’hommes et de centaures. Brigid, va avec eux. Traquez les Fomores…

Brigid inclina la tête en signe de soumission. Elphame se tourna de nouveau vers son frère.

– Et ramenez-les ici afin qu’ils soient jugés.

S’armant de courage, elle s’approcha de lui. Le visage fermé, le guerrier n’esquiva pas. Elphame ouvrit les bras.

– Laisse Brenna avec moi. Je m’en occuperai…

Cuchulainn hésita. Un tressaillement le secoua. Lentement, à contrecœur, il plaça Brenna dans

les bras de sa sœur, puis désigna Lochlan du menton.

– Que vas-tu faire de lui ?

– Il est mon prisonnier et le restera jusqu'à ce que justice soit faite.

Un rictus haineux tordit la bouche de Cuchulainn.

– Fais en sorte qu'il soit bien gardé.

– Et toi, fais en sorte de ramener les autres vivants, rétorqua-t-elle.

Rigide, froid comme un étranger, Cuchulainn s'inclina devant le Chef du Clan, puis il déroula la corde avec laquelle il avait attaché Lochlan à l'arçon de sa selle et la jeta à ses hommes.

– Surveillez-le.

Il monta à cheval et reprit le chemin de la forêt, sans un regard de plus pour sa sœur. La chasseresse suivit, ainsi qu'un bataillon d'humains et de centaures.

Elphame s'efforça de se ressaisir. La tête de Brenna reposait lourdement sur sa poitrine et il fallait prendre une décision concernant le prisonnier. Le Château ne disposait d'aucune geôle aux fenêtres munies de barreaux.

– Emmenez-le dans la Cour Carrée et attachez-le à un pilier, intima-t-elle. En attendant le retour de Cuchulainn, qu'il soit traité avec les égards dus aux prisonniers.

Un homme à la mine patibulaire tira brutalement sur la corde. Lochlan bascula en avant. La réaction d'Elphame fut immédiate, sa voix tranchante comme une lame.

– Dois-je te rappeler qu'il est membre de notre Clan et doit être traité en conséquence ?

L'autre détourna les yeux. Le feu dans les prunelles d'Elphame disait clairement qu'elle était plus qu'un simple chef; elle portait l'empreinte de la Déesse. Et l'on ne bravait pas facilement le courroux de la divinité.

Tandis qu'on entraîna Lochlan à l'intérieur, Danann réapparut.

– Laissez-moi vous aider à transporter notre petite guérisseuse, Déesse.

Il arborait un air empreint de compassion. La colère qui un instant avait flambé dans le cœur d'Elphame s'éteignit, la laissant vidée de toute son énergie.

– Elle est si... légère, dit-elle d'une voix brisée.

– Oui. C'était une grande âme dans un petit corps.

– Son cœur était vaillant, dit Wynne en s'avançant à son tour.

Des larmes traçaient des sillons luisants sur ses joues.

– Je n'oublierai jamais sa douceur, sa gentillesse, renchérit Meara en les rejoignant. Nous serions très honorées, ma Dame, si vous nous permettiez d'oindre son corps.

Elphame regarda tour à tour le vieux centaure et les deux jeunes femmes. Ils ne l'avaient pas fuie, ne l'avaient pas accusée de défendre un monstre. Ils lui avaient conservé leur loyauté et la considéraient toujours comme le chef de leur Clan. Elphame se débattit contre ses propres larmes. Elle était la châtelaine, la descendante de MacCallan. Ses gens comptaient sur elle. Elle ne s'abaisserait pas à pleurer.

– J’accepte votre proposition. Venez avec moi dans la tente de Brenna. Nous allons procéder à sa toilette funéraire.

Tous les quatre se dirigèrent en procession vers les tentes qui se dressaient au sud du Château. La petite louve était assise devant celle de Brenna. L’animal minuscule bondit avec un joyeux jappement, mais quand Elphame se rapprocha, l’attitude de Fand changea d’une façon spectaculaire. Ses oreilles s’aplatirent, sa queue touffue s’affaissa. Un gémissement douloureux fendit l’air. Elphame entra sous la tente et allongea Brenna sur le lit étroit. Ils se mirent à oindre le corps sans vie, pendant que les hurlements lugubres de Fand déchiraient les voiles du soir qui tombait.

Elphame se tenait sur le seuil de la Cour Carrée. Les bruits familiers de son Château lui parvenaient : le brouhaha des convives dans le vaste réfectoire, le joyeux bruissement de la fontaine. A part l'entêtant parfum de l'huile avec laquelle elle avait oint de ses mains le corps de Brenna, tout semblait normal. Mais rien ne serait plus jamais pareil, pensa-t-elle en pénétrant dans la cour où deux gardes surveillaient Lochlan de près.

Celui-ci avait été attaché au pilier central. De lourdes chaînes entravaient ses chevilles et ses poignets. Le prisonnier était assis au pied de la colonne, appuyé contre la pierre froide. Il avait les yeux fermés, le visage tuméfié. La flèche, toujours plantée dans son épaule, luisait faiblement au milieu d'une croûte de sang coagulé. Le pire, c'était l'aile ; ses lambeaux lui donnaient l'air d'un oiseau mourant, tandis que l'autre, intacte, était repliée dans son dos.

Elphame respira profondément, s'efforçant d'ignorer le parfum suave de l'huile funéraire. Son sang battait follement à ses tempes. Si elle s'était écoutée, elle se serait précipitée vers Lochlan et aurait ordonné à ses geôliers de le détacher. Et s'ils avaient rechigné, elle leur aurait juré qu'il était innocent du crime dont on l'accusait, qu'il n'était pas un monstre. Or, en tant que Chef du Clan, elle ne pouvait se comporter comme une épouse éplorée. Lochlan était néanmoins sous sa protection jusqu'à ce que justice soit rendue. Elphame passa sur son épaule la lanière de la trousse en cuir qui avait appartenu à Brenna, avant de s'avancer dans la lumière vacillante des torches. Ses sabots retentirent sur le sol de marbre lisse. Les deux gardes s'inclinèrent.

– Brendan, Duncan, que l'un de vous se rende aux cuisines et m'apporte une assiette de soupe et une outre de vin.

Brendan s'en fut et elle s'adressa à Duncan.

– Eloignez-vous. Je voudrais parler avec le prisonnier.

L'homme hésita un instant, puis, à contrecœur, alla se poster au fond de la cour. Il était assez loin pour ne pas entendre ce qui se dirait et assez près pour intervenir en cas de besoin.

– Lochlan ? murmura-t-elle.

Il leva la tête, la regarda sans un mot en secouant lentement la tête.

– Je n'ai pas tué Brenna.

Elphame s'accroupit, ouvrit la trousse en cuir, en extirpa quelques bandes de lin propres, ainsi que l'onguent dont son amie s'était servie pour soigner ses blessures.

Les chaînes grincèrent et elle sentit les doigts de Lochlan autour de son poignet. Sabre au poing, Duncan fit mine de s'approcher. Elphame le renvoya d'un geste.

– Je veux savoir si tu me crois, dit Lochlan.

Elphame scruta ses yeux gris, s'apercevant avec effroi qu'elle ne pouvait répondre à sa question.

– L'Esprit des Pierres peut vous aider, Déesse, dit la voix caverneuse de Danann depuis l'entrée de la cour.

Elphame dégagea son poignet, se leva et fit face au centaure. Lui aussi sentait l'huile funéraire.

Elle se revit aux côtés de Danann en train d'oindre soigneusement le corps de Brenna et se rappela la sensation de sa peau glacée sous ses paumes. Le visage du centaure reflétait un immense chagrin, mais ses yeux restaient doux et sages. S'approchant, il étudia Lochlan avec bienveillance.

– Questionnez l'esprit de la colonne et vous saurez la vérité, déclara-t-il finalement à l'intention d'Elphame.

Elphame hocha la tête. L'idée ne l'avait pas effleurée, mais le Maître des Pierres avait raison. Elle disposait des moyens d'apprendre la vérité sur la mort de Brenna.

Lochlan se redressa péniblement dans un cliquetis de chaînes.

– Qu'est-ce qu'il veut dire ? demanda-t-il.

– Je suis liée à l'esprit de cette colonne, Lochlan. Il nous dira si tu as fait du mal à Brenna ou non.

Il referma les yeux, soudain très pâle, comme s'il était au bord de l'évanouissement, puis les rouvrit brusquement.

– Tu ne devrais pas avoir besoin de faire appel aux esprits pour savoir que je ne pourrais jamais commettre un tel crime.

– Et pourquoi pas ? intervint Danann, la mine sévère, à l'instar d'un maître d'école qui sermonnerait un élève indiscipliné. Elphame n'est pas seulement ton épouse ; elle est aussi le Chef du Clan. Il lui incombe de prononcer la justice. C'est une énorme responsabilité, comprends-tu ?

L'argument parut porter, car un changement s'opéra sur le visage de Lochlan. La tristesse céda le pas à la sérénité.

– Vu sous cet angle, oui. Finissons-en, puisqu'il le faut.

Elphame contourna le prisonnier et toucha la pierre sculptée. Aussitôt, la chaleur fourmilla dans ses bras.

– Je veux savoir si Lochlan est responsable de la mort de Brenna, dit-elle.

La chaleur s'intensifia et elle eut l'impression que son esprit se fondait dans celui du grand pilier massif. A l'instar d'un souffle trop longtemps retenu, un éclair se tortilla autour de l'homme enchaîné qui déglutit, sentant la chaleur l'envahir.

– Je ne l'ai pas tuée, répéta-t-il distinctement.

Soudain, une vague d'émotions submergea Elphame. Tandis que la pierre semblait se liquéfier sous ses paumes, elle éprouva les sentiments de Lochlan, lorsqu'il avait découvert le corps de Brenna. *Choc... colère... désespoir...* suivis de ses états d'âme au moment où Elphame l'avait appelé dans la forêt... *résignation... tristesse...* Il n'avait pas répondu, ne s'était pas manifesté, sachant pertinemment qu'il risquait de payer son silence de sa vie.

Le cœur d'Elphame ne s'était pas trompé. Lochlan n'était pas coupable. Il avait découvert le cadavre et cela avait été sa seule implication dans le meurtre. Elle faillit fondre en larmes, pousser des cris de joie. Elle ne fit ni l'un ni l'autre.

– Pardonne-moi d'avoir douté, dit-elle tandis que sa chaleur et sa force se propageaient dans le corps meurtri de son époux par l'intermédiaire du pilier.

Lochlan absorbait le rayonnement et elle entendit l'écho de ses pensées... *Il n'y a rien à*

pardonnez, mon amour.

Une main puissante s'abattit sur son épaule. Elphame tourna la tête.

– Assez, Déesse, dit Danann. Vous aurez bientôt besoin de toutes vos forces.

A contrecœur, elle retira ses mains de la pierre vivante. La tête lui tournait, ses bras paraissaient anormalement lourds.

– Et ce vin ? Où est-il ? lança le centaure à Duncan. Apporte aussi de l'eau chaude et des compresses pour le blessé. Va, mon garçon. Je suis peut-être vieux, mais je peux encore protéger notre chef d'un prisonnier aussi mal en point.

Lorsque le garde fut parti, Danann se tourna vers Elphame.

– Asseyez-vous, sinon vous allez tomber.

Elle obéit et se laissa tomber à même le marbre, près de Lochlan. Avec un faible sourire, celui-ci glissa le long de la colonne et ils se retrouvèrent assis côte à côte. Il était toujours très affaibli, mais respirait mieux et ses joues avaient retrouvé un soupçon de couleur. Elphame se mit à chercher dans la trousse de la Guérisseuse.

– Il n'a pas tué Brenna, dit-elle au centaure.

– Bien sûr que non, répondit-il d'un ton bourru.

Lochlan leva les yeux vers le visage du vieux Maître des Pierres.

– Vous étiez... sûr de mon innocence ?

Danann haussa la broussaille grise de ses sourcils.

– Naturellement. Notre Elphame n'est pas idiote. Elle n'aurait pas épousé secrètement un monstre.

– Alors pourquoi m'avez-vous incitée à poser la question à l'esprit de la pierre ? demanda-t-elle.

– Vous connaissez déjà la réponse, Déesse.

Ce fut Lochlan qui prit la parole, avançant Elphame.

– Elle savait la vérité, mais il fallait qu'elle en soit certaine au plus profond de son âme.

– Vous savez, la vérité ne change pas forcément les choses, dit le centaure.

Les forces que Lochlan avait reçues semblaient s'amenuiser ; il s'appuya lourdement contre la colonne.

– J'en ai assez de me cacher, murmura-t-il. Quoi qu'il advienne, Partholon saura que nous existons. La suite est entre les mains d'Elphame.

– Eh bien, en attendant que les habitants de ce pays prennent conscience de votre existence, commençons par soigner ces blessures, déclara le centaure.

Duncan revint avec une outre en peau, une cuvette remplie d'eau chaude, des pansements propres. Danann prit la cuvette et les pansements et fit signe au garde de donner l'outre à Elphame.

– Buvez.

Elle obtempéra volontiers ; sa bouche était incroyablement sèche. Elle avala plusieurs gorgées

de liquide. La faiblesse qui l'avait envahie reflua, en même temps que le bourdonnement de ses tempes. Se redressant, elle se pencha avec Danann sur le blessé en lui tendant l'outre.

– Bois, dit-elle.

Lorsqu'il but à son tour, elle essaya d'estimer la gravité de son état.

– Il faut extraire la flèche, dit Danann comme s'il avait lu dans ses pensées. La blessure de l'épaule aurait dû être recousue...

Elphame acquiesça de la tête. L'idée de recoudre la peau déchiquetée de Lochlan lui révolta l'estomac.

– Otez-lui sa chemise et nettoyez le sang. Quand la flèche sera sortie, nous cautériserons les chairs. Je retourne dans la tente de Brenna pour chercher le fer qu'elle utilisait.

Danann serra gentiment la main d'Elphame et s'en fut.

Lochlan releva les yeux. Il tenait toujours l'outre. La jeune femme trempa une gaze dans la cuvette.

– Je n'avais pas envisagé que tu me présenterais au Clan de cette manière, dit-il doucement.

– Moi non plus, répondit-elle en pensant au corps de Brenna, qui gisait sous la tente.

Ses doigts gourds s'attaquèrent aux agrafes de la chemise empesée de sang séché.

– Tout s'est si mal passé...

Il lui prit la main et leurs regards se croisèrent.

– Pas notre amour. Je ne regretterai jamais les moments que nous avons passés ensemble, Elphame.

– Voici de la soupe, ma Dame.

La voix de Brendan les interrompit. Elphame leva les yeux. Le garde regardait leurs mains jointes.

– Donnez-moi votre couteau, dit-elle.

Brendan obéit puis suivit des yeux Elphame avec curiosité tandis qu'elle découpait le tissu de la chemise, mettant au jour le torse puissant du prisonnier et les grandes ailes qui lui poussaient dans le dos.

– Veux-tu boire la soupe maintenant ou quand nous aurons fini ? demanda-t-elle en indiquant d'un geste fébrile la flèche qu'ils allaient devoir extirper.

– Maintenant, répondit-il en lui effleurant la joue d'une caresse fugitive. J'aurai besoin de forces, si j'en crois le centaure.

Sans un regard pour Brendan, Elphame tendit la main. Le garde lui remit le bol fumant ; Lochlan le vida d'un trait et, de nouveau, appuya la tête contre la colonne, épuisé. Avec un soupir, Elphame commença à nettoyer ses blessures.

Un bruit de sabots annonça le retour de Danann. Il tenait une paire de ciseaux. Avec un craquement de genoux, il se laissa tomber près de Lochlan.

– Je vais couper la flèche ici, juste sous l'empennage, expliqua-t-il. Puis je compterai jusqu'à trois et je l'arracherai. Suivra l'étape la plus déplaisante de l'opération.

Il se tourna vers le garde.

– Brendan, le cautère est sur le feu, dans la cuisine. Dès que la flèche sera sortie, va vite le chercher.

– Ce sera donc l'étape la plus déplaisante, murmura Lochlan d'une voix anxieuse.

Danann lui sourit.

– Pas quand Brendan ira chercher le fer... Juste après.

Un rire inattendu secoua le blessé.

– Oui, je vois. Eh bien, maître centaure, allez-y.

– Elphame, aidez-moi, dit Danann.

Elle saisit l'extrémité de la flèche ornée d'ailerons multicolores en s'efforçant de se mettre dans la peau d'une guérisseuse. *Pense à lui comme à un étranger, un malade que tu veux soigner.* Les dents serrées, elle essaya d'oublier qu'elle avait posé la tête contre cette épaule endommagée et qu'elle en avait goûté la sueur.

Les ciseaux s'ouvrirent et, dans un craquement sinistre, la double lame trancha le bois.

– Maintenant, penchez-vous en avant, dit Danann.

Lochlan s'exécuta. Il tomba, face à terre. Son aile déchirée lui couvrait le dos. Elphame la prit et la replia doucement de manière à exposer la flèche ensanglantée.

Les doigts noueux du centaure étreignirent la tige en bois ; son autre main se posa fermement dans le dos du blessé.

– A trois, d'accord ? fit-il. Un, deux, trois !

Son biceps se gonfla, tandis qu'il arrachait la flèche d'un coup sec et pressait sur la plaie ouverte une compresse de gaze pour contenir le flot de sang.

– Vite, le fer ! cria Elphame à Brendan, qui s'était déjà précipité vers le réfectoire.

Lochlan resta à terre, immobile, le visage enfoui au creux de son bras droit. Une âpre suée l'inondait et des tremblements le parcouraient, mais ce fut à peine si un gémissement avait franchi ses lèvres blêmes, quand la pointe de la flèche s'était délogée de son corps. Elphame lui caressa les cheveux.

– C'est presque fini... Courage.

Du courage, elle qui en manquait, pensa-t-elle en même temps. Brendan réapparut, le cautère à la main. C'était un instrument long comme le bras dont le bout, chauffé au rouge, luisait comme un œil maléfique. Quelques membres du Clan avaient suivi le garde et assistaient à la scène en silence. Danann fit signe à Brendan de s'approcher.

– Lochlan, dit-il calmement, lorsqu'il eut pris le fer. Il ne faut pas bouger pendant que je cautérise la plaie. As-tu besoin d'être tenu par deux ou trois hommes ?

Lochlan tourna la tête vers Elphame.

– Sa présence me suffira.

Il tendit la main à Elphame, qui, sans hésiter, la pressa dans les siennes.

– Et voilà ! cria le vieux centaure en appliquant la pointe rougie sur la blessure.

Ce fut Elphame qui poussa un cri de douleur. Le corps de Lochlan se tétanisa, tandis que l'odeur de la chair brûlée les enveloppait comme un nuage empoisonné. Lorsque Danann retira le cautère et commença à enduire de pommade la blessure boursouflée, Lochlan posa le front sur son avant-bras et ferma les yeux. Il n'avait pas lâché la main d'Elphame.

– Elphame ? J'ai apporté ça pour lui.

A travers ses larmes, elle distingua le visage de Meara. La gouvernante du Château tenait une couverture soigneusement pliée qu'elle déploya sur le marbre, près de Lochlan.

– Merci, murmura Elphame.

Meara s'éloigna et une autre femme prit sa place.

– Wynne envoie un autre bol de soupe. Et du ragoût pour vous, ma Dame.

Cela dit, Kathryn, la nouvelle aide-cuisinière, posa par terre un plateau où elle avait disposé le bol fumant et une assiette creuse remplie de légumes et de morceaux de viande nappés d'une sauce onctueuse.

Une troisième femme se détacha du groupe, avec une écharpe de laine qu'elle jeta sur les épaules d'Elphame.

– Il fait froid ici, ma Dame, chuchota-t-elle.

Incapable de parler, Elphame la remercia d'un sourire avant de poser un regard mouillé sur les membres du Clan. Elle vit des visages sombres, mais n'y décéla aucune colère, aucune animosité.

– Nous sommes là, ma Dame, dit l'un des hommes.

Elle reconnut Angus. Sa voix forte eut le don de briser le cercle des spectateurs. Quelques-uns s'approchèrent pour entourer leur châtelaine et l'homme ailé qui restait étendu sur le dallage froid, les yeux clos.

La nuit passa lentement. Lochlan parla très peu, tandis qu'Elphame et Danann pansaient ses blessures. Il but le second bol de soupe, puis s'assoupit, enveloppé dans la couverture de Meara.

Elphame se résolut enfin à le laisser. Ses devoirs de Chef de Clan l'appelaient. Elle prit juste le temps de se recoiffer et de changer de vêtements, sans oublier la lourde broche en argent qu'elle agrafa sur son corsage. Ensuite, elle se rendit dans la vaste salle de séjour où le Clan s'était rassemblé. Ses larmes avaient séché. Les discussions allaient bon train, on évoquait les travaux et les prochains arrivages de matériaux. Personne ne parla de l'homme ailé enchaîné dans la cour, pas plus que la mission de Cuchulainn, mais, visiblement, tous étaient plongés dans une expectative anxieuse. Beaucoup jetaient des regards furtifs vers l'entrée, mais on n'entendait que le gémissement du vent contre les murailles épaisses.

Nul n'avait songé à se retirer dans les tentes. Wynne et ses aides continuèrent courageusement à abreuver tout ce monde de café noir.

La lueur grise de l'aube pointait dans les ténèbres, quand Elphame retourna auprès de Lochlan. Quelqu'un avait apporté des chaises à Brendan et à Duncan – les deux gardiens avaient refusé de se faire remplacer. Ils étaient donc assis tous les deux, de part et d'autre du prisonnier. Surprise, Elphame se rendit compte qu'ils bavardaient avec lui. Elle se dissimula dans l'ombre de sorte qu'ils ne la remarquent pas.

– Cent vingt-cinq ans, disait Brendan en secouant la tête. Je n'arrive pas à imaginer ce que ça fait de vivre aussi longtemps. Tu n'as même pas l'air aussi vieux que Danann.

– Oh, fit Lochlan, et Elphame entendit plutôt qu'elle ne vit le sourire qui détendit ses traits tirés. Je ne me permettrais pas de comparer ma sagesse à celle du centaure. Mon nombre d'années est peut-être supérieur au sien, mais l'expérience joue en sa faveur. Je ne voudrais pour rien au monde avoir à discuter sérieusement avec lui.

Duncan gloussa.

– Aucun de nous n'oserait le contredire.

Il marqua une pause, choisissant soigneusement ses mots :

– Tout à l'heure, quand notre Chef de Clan a touché la pierre pour demander à l'esprit de la colonne si tu étais l'assassin de la petite guérisseuse, je l'ai observée de loin. Eh bien, si tu avais été coupable, notre Dame l'aurait su, alors.

– Je n'ai pas tué Brenna, mais je vous jure que je m'en sentirai responsable jusqu'à mon dernier souffle. J'aurais dû trouver le moyen de la sauver.

– La fatalité..., marmonna Brendan, et Duncan émit un reniflement approbateur.

– Messieurs, bientôt il fera jour. Wynne a préparé un repas chaud et des boissons. Je viens vous relever de vos fonctions, déclara Elphame en émergeant dans la lumière des torches.

Les deux gardes se redressèrent comme un seul homme, s'inclinèrent et s'en furent tranquillement en direction de la cuisine. Elphame s'approcha de Lochlan. Elle ne savait trop que dire. Mal à l'aise, elle fit semblant de ranger les bandages éparpillés sur le sol et remit le couvercle sur le pot d'onguent qui était resté aux pieds du prisonnier.

– Assieds-toi là, près de moi, mon amour.

Les mains d'Elphame se figèrent. Elle se tourna vers lui. Il était blanc comme un linge et des cernes violets auréolaient ses yeux expressifs. La couverture avait glissé sur son épaule, révélant le pansement blanc taché de sang rosâtre. Il semblait néanmoins en meilleure forme comme si, à force de rester appuyé contre la pierre vivante, il avait repris des forces.

Exhalant un soupir, elle s'assit par terre, à côté de lui.

– Je ne sais que faire, Lochlan, avoua-t-elle d'une petite voix misérable. Comment concilier ma charge de Chef avec mes sentiments ?

Les chaînes raclèrent le marbre quand il lui saisit la main.

– Tout va bien se passer. Tes gens te sont fidèles. Tu ne les perdras pas, ne t'inquiète pas.

– Et toi ? J'ai peur de te perdre, Lochlan.

– Tu ne me perdras jamais, mon amour.

– Et si Cuchulainn ne trouve pas les assassins ? Ou si, pire encore, il les tue avant qu'ils ne puissent raconter leur version des faits ? Ou encore, s'il les ramène et qu'ils t'accusent, toi ? Personne ici, à part moi, ne peut communiquer avec l'esprit des pierres. Je pourrai à la limite empêcher mon frère de te mettre à mort, mais peut-être me trouverai-je dans l'obligation de t'exiler... Est-ce que tu comprends ça, Lochlan?

– Tu feras ce que tu devras faire, Elphame. Mais ni la mort ni l'exil ne peuvent détruire mon amour pour toi. Epona nous protège, ne l'oublie pas. Je m'en remets à la Déesse, suivant l'exemple de ma mère.

– Je crois que je n'ai pas ta foi.

Il sourit.

– Mais tu as été touchée par la Déesse avant même ta naissance. Peut-être que si tu te faisais confiance, tu entendrais toi aussi Sa voix.

Elphame prit la main de Lochlan et y posa sa joue.

– Es-tu sûr que tu n'es pas aussi sage que Danann ?

– Certain.

Il lui caressa la joue ; Elphame se pencha pour l'embrasser doucement. Involontairement, ses ailes frissonnèrent et il étouffa un cri de douleur. Alors, elle tendit la main vers son aile endommagée, mais, craignant de lui faire mal, suspendit son geste.

– L'aile guérira, dit-il d'un ton douloureux, s'efforçant de la reconforter. Je n'aurais pas survécu dans les Terres Désolées si j'étais fragile.

– Mais ton aile...

– Elle guérira, répéta-t-il. N'aie crainte de me toucher.

Elle se rapprochait précautionneusement de lui, lorsqu'un vacarme de sabots tonna dans l'enceinte du château. Elphame bondit sur ses jambes, le cœur battant, pour affronter Cuchulainn et les nouvelles qu'il apportait.

Quand son frère apparut dans la cour, elle le reconnut à peine. Il était couvert de sang et de

boue, tout comme Brighid, qui avait pénétré dans le château en même temps que lui. Cuchulainn paraissait épuisé par le combat farouche qu'il venait de livrer, mais les changements sur son visage étaient d'une tout autre nature. Il portait le masque froid d'un étranger. Derrière le guerrier et la chasseresse, hommes et centaures avaient investi le château. Elphame reconnut quelques natifs de Loth Torr. Quelqu'un poussa un cri et tous les convives du réfectoire se précipitèrent à leur tour dans la Cour Carrée.

Cuchulainn tira sur les rênes de sa monture et sauta à terre avec raideur. Il dévida plusieurs longueurs d'une épaisse corde enroulée autour du pommeau de sa selle. Elphame retint son souffle. Les biceps gonflés, Cuchulainn tira brutalement sur la corde pour propulser dans les lueurs vives des torches quatre silhouettes tremblantes.

Le cri de surprise d'Elphame se perdit dans la rumeur qui secoua l'assemblée. Elle entendit derrière elle un grincement de chaînes, signe que Lochlan s'efforçait de se remettre debout, mais elle ne put détacher son regard des prisonniers de son frère.

Ils étaient quatre, trois mâles et une femelle. Ils avaient les mains ligotées. La corde rugueuse les maintenait solidement amarrés les uns aux autres de sorte que, si l'un d'eux tombait, il entraînait ses congénères dans sa chute. Cuchulainn les avait traînés derrière son cheval sans pitié, car ils saignaient abondamment et étaient couverts de poussière. Mais les plus horribles blessures ne se trouvaient pas sur leurs pauvres corps écorchés. L'estomac noué, Elphame contempla les lambeaux sanglants qui pendaient à la place de leurs ailes orgueilleuses. Seules les nervures subsistaient. Ce qui, naguère, témoignait de leurs origines ténébreuses n'était plus qu'un tissu sanguinolent de chairs broyées.

Ils n'en guériraient pas, réalisa-t-elle soudain, horrifiée.

– Ces créatures se trouvaient bien à l'endroit qu'il nous a indiqué, dit Cuchulainn de sa voix froide d'étranger. Elles ne se sont pas laissé capturer facilement, mais les criminels se rendent rarement sans batailler.

Il tira de nouveau sur la corde, un coup sec et brutal, et le premier prisonnier trébucha et tomba à genoux, ce qui provoqua un douloureux mouvement chez les autres. Les chaînes de Lochlan résonnèrent, tandis qu'il ébauchait un pas en avant.

– Ils sont vaincus, dit-il. Ce n'est pas la peine de les torturer.

Cuchulainn se retourna, une lueur sauvage dans les yeux.

– Ils ont tué Brenna.

– Ils ne l'ont pas tuée. Moi seule suis coupable.

Tous les regards convergèrent vers la femme ailée. Elle semblait en meilleur état que ses compagnons. Ses blessures étaient moins profondes, ses ailes moins mutilées. Tout en parlant, elle avait redressé sa longue silhouette, haussé le menton. Elle rejeta ses longs cheveux argentés en arrière et ses yeux couleur de glace firent dédaigneusement le tour de l'assemblée. Elle était d'une beauté extraordinaire, une beauté terrible qui semblait se consumer de l'intérieur, telle une flamme pâle et vorace.

– Tais-toi, Fallon, siffla le grand blond derrière elle.

L'ignorant, elle fixa Lochlan.

– Le temps du silence est révolu, n'est-ce pas, Lochlan?

– Fallon, pourquoi...

Elphame lui toucha l'avant-bras. Il s'interrompit et un rictus haineux tordit le beau visage de Fallon.

– Mais oui, Lochlan. Ne parle pas, si *elle* ne t'y a pas autorisé. Tu es devenu le chien de la Déesse aux pieds cornés...

La colère embrasa le front d'Elphame.

– Fais attention à la manière dont tu me parles. Je suis le Chef du Clan de MacCallan. Ton sort est entre mes mains.

Fallon laissa échapper un long rire moqueur. La folie faisait étinceler ses yeux incolores ; Elphame en reconnut la lueur démente.

– Ma mère humaine, décédée depuis des années, serait contente de savoir que j'ai enfin saisi le concept de l'ironie du sort. Oui, ma vie est entre tes mains, Déesse, sauf que c'est toi qui étais censée mourir.

– Fallon, assez !

Lochlan avait hurlé pour couvrir le vacarme des voix indignées parmi la foule. Nul ne pouvait proférer de menaces contre le Chef sans encourir la fureur du Clan tout entier.

Elphame leva la main pour obtenir le silence. Ensuite, elle s'avança résolument vers Fallon. Cuchulainn se déplaça pour se tenir à son côté. Tandis qu'ils se rapprochaient de la créature aux ailes mutilées, le démon entravé à ses côtés s'agita. Elphame ignora le cliquetis de chaînes dans son dos, tout comme la fureur palpable qui émanait de son frère. Son attention s'était focalisée sur Fallon.

– Explique-toi, intima-t-elle.

La prisonnière leva fièrement le menton.

– Demande à ton amant la vraie raison pour laquelle il est venu te chercher à Partholon. Ce n'était pas seulement parce qu'il rêvait de toi depuis ta naissance. C'était plus, bien plus.

Une expression sournoise flamboya dans ses yeux.

– Mais sans doute qu'une partie de toi le sait déjà...

Une nouvelle rumeur parcourut le Clan. De nouveau, Elphame réclama le silence en levant la main.

– Tu viens d'avouer que tu as le sang d'une innocente sur les mains et maintenant tu parles par énigmes.

D'une voix rendue plus puissante par la colère qui montait en elle, elle répéta son ordre :

– Explique-toi.

Au lieu de se soumettre, Fallon reporta son regard enflammé sur Lochlan.

– Tu nous as menti ! Tu as prétendu qu'elle n'était pas une déesse à seule fin de la garder pour toi tout seul. Quand tu as bu son sang et que tu t'es débarrassé de la malédiction, tu n'as plus pensé à nous. Le destin de ton peuple t'indiffère donc à ce point ?

– Tu as tué, Fallon. Tu as cédé à la folie. Tes paroles n’ont aucun sens, répondit-il.

Elphame avait eu le temps d’apercevoir un éclair de culpabilité dans les yeux de Lochlan.

– Pour une fois, je suis d’accord avec lui, hurla Cuchulainn. Cette femelle a tué Brenna. Elle doit mourir.

Sa voix était si froide, si dénuée d’émotion, que le cœur d’Elphame se serra.

– Non ! s’écria l’un des démons prisonniers. Elle l’a fait pour sauver notre peuple. Lochlan, qui était notre chef, nous a trahis. Quand il a refusé de sacrifier la Déesse aux pieds cornés, Fallon a pensé qu’elle n’avait pas d’autre choix.

Le rugissement de Cuchulainn se répercuta dans l’espace. Les hommes du clan rompirent leurs rangs. Le sabre à la main, ils s’élancèrent en avant, comme pour mettre en pièces les créatures ailées.

– Silence!

La voix d’Elphame retentit si puissamment que tout le monde se figea. Les guerriers sentirent leurs bras se couvrir de chair de poule. Le silence tomba comme une chape de plomb. Le rire sarcastique de Fallon roula comme un coup de tonnerre dans l’air pétrifié.

– Je me suis trompée sur ton compte, Déesse. Malgré tes pouvoirs, tu n’as rien compris. Tu ne t’es pas doutée que Lochlan voulait se servir de toi pour accomplir la Prophétie. Tu as cru à ses mots doux...

Les chaînes de Lochlan raclèrent le marbre alors qu’il tirait sur ses liens.

– Tu ne sais pas de quoi tu parles !

– Je sais que la Guérisseuse est morte par ta faute ! lui rétorqua Fallon d’un ton fielleux. Si tu avais accompli la Prophétie, je ne l’aurais pas tuée pour attirer ta chère épouse hors de sa forteresse.

Une fois de plus, un rire démentiel roula dans sa gorge, puis sa folie se calma d’un seul coup, comme une flamme soufflée par le vent, et des larmes embuèrent ses yeux incolores.

– Mais je n’étais pas préparée à ton ultime trahison, murmura-t-elle.

Sa longue main fine toucha le bout de son aile déchiquetée.

– Oh ! Keir, regarde ce qu’il nous a fait !

Keir la prit dans ses bras et elle éclata en sanglots.

Elphame tourna délibérément le dos à Fallon pour croiser le regard de Lochlan.

– Parle-moi de cette Prophétie...

Il prit une profonde inspiration. Même enchaîné et blessé, il se tenait droit, fier. Lorsqu’il prit la parole, sa voix profonde se répercuta à travers les murs de pierres. La foule retenait son souffle, comme fascinée, mais Lochlan ne voyait qu’Elphame.

– Ma mère s’appelait Morrigan. Elle était la sœur cadette de MacCallan, le dernier Chef de ce Clan. Comme beaucoup de femmes de sa lignée, ma mère avait été touchée par la grâce d’Epona. Elle m’a transmis sa foi ainsi qu’une prédiction qui, selon elle, lui avait été révélée par sa Déesse. D’après cette Prophétie, *notre peuple serait sauvé par le sang d’une déesse mourante.*

Il marqua une pause. Ses mots restèrent suspendus dans l'air, rappelant à Elphame la façon magique dont son nom devenait presque tangible chaque fois qu'elle le prononçait. Elle frissonna, sentant une main glacée se poser sur son échine.

– Ma mère disait que selon la Déesse j'étais destiné à accomplir la Prophétie. Même sur son lit d'agonie, sa foi était restée inébranlable. Et elle est morte en pensant que je trouverais le moyen de réaliser cette promesse divine. Quand, il y a vingt-cinq ans, j'ai commencé à rêver d'une enfant touchée par la Déesse, née d'une femme et d'un centaure, j'ai su que la prière de ma mère avait été exaucée.

Un sourire fugace éclaira la figure blême de Lochlan. L'espace d'un instant, la foule sembla disparaître, les laissant seuls tous les deux, au cœur du Château.

– Je t'ai aimée quand tu n'étais encore qu'une enfant, Elphame. Et quand tu es devenue femme, je suis tombé éperdument amoureux de toi. Quand je t'ai entendue parler à tes gens, devant ton Château, j'ai compris soudain que je ferais l'impossible pour t'épargner, même si je devais pour cela condamner mon peuple à l'exil et à la folie.

– C'était toi ! fit Brighid brusquement. Tu as sauvé Elphame la nuit de son accident.

– Oui, dit Elphame, sans quitter Lochlan des yeux. Le sanglier m'aurait tuée si Lochlan ne l'avait pas égorgé avant.

Des cris de surprise saluèrent cette déclaration, puis Brighid reprit :

– Je ne comprends pas... Quel est le but de cette Prophétie ? Si vous n'êtes pas nos ennemis, si vous ne voulez pas venger vos pères par une nouvelle guerre contre nous, pourquoi ne venez-vous pas pacifiquement dans Partholon ? Pourquoi vouloir sacrifier Elphame ?

– Parce que les Fomores deviennent fous, répondit Elphame. Les ténèbres qu'ils portent dans leur sang, de par leurs pères, tentent de les engloutir. Plus ils luttent et plus ils souffrent.

Elle désigna Fallon, toujours blottie dans les bras de Keir.

– Parfois, la folie gagne la partie...

Se tournant vers ses gens, elle poursuivit calmement :

– Il y a des enfants, là-bas, dans les Terres Désolées. Dans leurs veines coule le sang de leurs ancêtres, un sang humain que nous partageons avec eux. Mais ils n'ont pas de mères humaines pour les guider, pour leur apprendre à maîtriser leurs souffrances.

– Ainsi, vous autres croyez qu'Epona souhaite le sacrifice d'Elphame afin que son sang vous délivre de la folie ? éructa Cuchulainn. Cette prétendue prophétie semble l'invention d'un esprit dérangé...

– Tu as en partie raison, répondit Lochlan. J'ai découvert que pendant toutes ces années, nous avons mal interprété la Prophétie.

Les ailes déchiquetées de Fallon bruissèrent, alors qu'elle se dégageait furieusement de l'étreinte de son époux.

– Tu mens ! cracha-t-elle.

– Non, Fallon. J'ai goûté son sang. Et j'ai compris la vérité.

Dans le silence consterné qui suivit ces paroles, Elphame ne put s'empêcher de toucher les deux

petites cicatrices à son cou.

– Qu'est-ce qu'il nous chante là ? grommela Cuchulainn, interdit, comme si quelqu'un lui arrachait les mots de la bouche.

Elphame n'esquiva pas. Elle se tourna vers lui, parlant d'une voix forte pour que chacun entende ses paroles.

– Il ne ment pas, Cuchulainn. Lochlan est mon mari. Nous avons contracté le mariage secret et l'avons consommé. Il a goûté mon sang, car cela fait partie du rituel... chez les Fomores.

Cuchulainn se borna à la regarder comme s'il ne la reconnaissait plus. Elphame se força à détourner la tête avant que son courage ne l'abandonne.

– Eh bien ? Qu'est-ce que mon sang t'a appris ? demanda-t-elle à Lochlan, surprise que sa voix ne trahisse pas le tumulte de ses pensées.

– D'après la Prophétie, notre peuple serait sauvé par le sang d'une déesse mourante. Or, elle ne parlait pas de mort physique ni de sacrifice réel. Ce que la Prophétie préconisait était que tu devais absorber le sang maudit de nos pères dans tes veines afin qu'il y soit mêlé avec ton propre sang. Lorsque cela arriverait – parce que tu portes l'empreinte de la Déesse –, tu absorberais du même coup la folie de nos pères. Le combat que mon peuple livre jour après jour pour conserver son humanité deviendrait alors ton propre combat...

Il se tut et son visage refléta toute l'horreur que cette révélation lui inspirait.

– La folie nous abandonnerait alors pour s'en prendre à toi, reprit-il après un long silence. Cela serait pour toi pire qu'une mort physique, Elphame. Car ce serait la mort de ton humanité...

– C'est impossible ! gronda Cuchulainn.

Des cris courroucés s'élevèrent de toutes parts.

Les yeux d'Elphame restaient plantés dans ceux de Lochlan. Elle le revit prenant la fuite, terrifié, après avoir bu son sang. Elle sut alors, sans le moindre doute, que son époux avait dit la vérité. La vérité se propagea peu à peu jusqu'au tréfonds de son âme, tandis qu'elle comprenait, puis acceptait le choix qu'il lui restait à faire. Elle se détourna vivement, avant que Lochlan ne puisse lire sa décision dans son regard.

Levant les bras, elle réclama le silence.

– Mon jugement est fait, déclara-t-elle.

A ce moment-là, elle n'était plus la sœur ni l'épouse. Elle était le Chef du Clan.

– Cuchulainn, tu as perdu, comme nous tous, un être cher. J'exige la réparation.

Elle se tourna vers Fallon.

– Tu as pris une vie innocente. Tu le paieras de ta vie.

Cuchulainn avança vers la femme ailée, le sabre dégainé, prêt à s'abattre.

– Non ! hurla Keir.

– Tu ne peux la sauver, mais tu peux mourir avec elle, affirma tranquillement Cuchulainn.

Sa voix suintait la mort.

Fallon fit un pas en avant, comme si elle avait hâte de subir son châtement.

– Alors, tue-moi, et montre-nous ta cruauté barbare, *humain!* cria-t-elle d'un ton hautain.

D'un mouvement sec, elle déchira ses haillons, exhibant son corps pâle. Sa main glissa le long de son estomac et se posa sur son ventre proéminent.

– Mais sache qu'en me mettant à mort, tu tueras aussi mon enfant qui n'est pas encore né.

Elphame n'eut pas besoin d'intimer à son frère d'arrêter. Le sabre chancela dans sa main. La lame tranchante fendit l'air et la pointe alla se poser sur le sol. Les yeux exorbités, il se tourna vers sa sœur.

– Brenna n'aurait pas voulu la mort d'un enfant innocent. Elle aurait appelé cela vengeance, et non justice. Je crois que si j'exécutais cette femme, l'esprit de Brenna me hanterait jusqu'à la fin de mes jours.

– Je suis d'accord, dit Elphame. Mais quelqu'un doit payer le juste prix de ce crime.

– Fallon est mon épouse. L'enfant est à moi. Je paierai le prix, déclara Keir.

Grimaçant de douleur, il se pencha pour ramasser le vêtement déchiré de Fallon et le lui tendit sans la regarder. Celle-ci ne souffla mot, mais Elphame surprit une lueur dans ses prunelles – une sorte d'émotion brûlante qui n'avait aucun rapport avec la haine ou la folie.

– Etais-tu au courant des projets meurtriers de Fallon ? demanda-t-elle à Keir.

– Non, Déesse, répondit-il d'une voix amère en soutenant son regard scrutateur. Nous sommes venus ici pour voir l'accomplissement de la Prophétie, pas pour massacrer des innocents. Peu importe ce que vos gens pensent de nous, nous ne sommes pas comme nos pères.

– Keir, tu n'y es pour rien si Fallon a sombré dans la folie. Tu n'es pas responsable de la mort de Brenna.

Très lentement, Elphame se retourna pour faire face à Lochlan. Les chuchotements qui agitaient la foule se fondirent dans un silence pesant.

– Keir n'est pas coupable mais moi si, déclara Lochlan d'une voix haute et claire. Je suis le chef de mon peuple. Et aussi un traître.

– Ainsi parles-tu, ô mon tendre époux...

Dans un silence surnaturel, le moté*poux* tinta comme un morceau de cristal qui volerait en éclats.

Elphame tendit la main, paume ouverte. Sans un mot, Cuchulainn posa la garde de son sabre dans sa main ouverte. Ses doigts se refermèrent autour du lourd pommeau, puis elle avança vers Lochlan d'un pas égal. Il demeura debout, attendant sa venue. Lorsqu'elle s'arrêta à un mètre de lui, ignorant la foule qui les entourait, il prit la parole, s'adressant à elle seule.

– Lorsque nous nous sommes mariés, je t'ai dit que je te suivrais, même si cela devait me conduire à la mort. Je ne regrette pas cette promesse, comme je ne regrette pas notre amour. Et lorsque, répondant à ton appel, j'ai voulu t'apporter le corps de Brenna, je savais que ce serait ma fin. Mais je l'ai acceptée alors et je l'accepte maintenant.

Il lui adressa un sourire amer.

Au lieu de le frapper, Elphame lui rendit son sourire.

– Tu m'as dit que je devais avoir confiance en moi, si je voulais entendre la voix d'Epona, t'en

souviens-tu ? J'ai suivi ton conseil, Lochlan. J'ai enfin trouvé cette confiance et, grâce à elle, j'ai pu entendre la voix de la Déesse. Maintenant, j'espère que tu te fieras à mon jugement.

– Oui, mon amour, murmura-t-il, baissant la tête et lui offrant sa nuque afin qu'elle puisse lui assener le coup fatal.

Elphame jeta un rapide coup d'œil par-dessus son épaule.

– Nous aurons bientôt besoin de cette confiance. Pardonne-moi, Cuchulainn...

Tandis qu'elle inspirait profondément, les yeux de son jeune frère se dilatèrent.

– Non ! Arrêtez-la ! hurla-t-il en s'élançant en avant.

Lochlan, de son côté, tirait en vain sur ses chaînes. Elphame tourna la pointe affûtée du sabre contre sa propre chair. Une profonde estafilade lui barra le bras du coude au poignet. Craignant que Cuchulainn ne l'attrape, elle saisit l'arme de l'autre main pour finir ce qu'elle avait commencé. Mais ses forces l'abandonnaient. Sa poigne se desserrait inexorablement. Une prière muette monta à ses lèvres, et la pierre sur laquelle elle se tenait se mit à vibrer. A travers un brouillard pourpre, Elphame aperçut le fantôme de MacCallan, qui se matérialisa à son côté.

– *Je suis là, petite pouliche.*

Il leva sa main transparente une seconde avant que Cuchulainn n'atteigne son but. Elphame se sentit enfermée dans une bulle translucide. Le corps du jeune guerrier se raidit, comme s'il avait buté contre une cloison invisible.

– *Non, Cuchulainn. On ne peut changer le destin du Chef du Clan. C'est à elle de choisir, pas à toi.*

La voix désincarnée résonna comme un glas parmi les cris et les hurlements de la foule.

– Non, Elphame !

Cuchulainn frappait des poings la barrière invisible.

Dans un mouvement lent, Elphame transféra le sabre dans sa main gauche ; un vertige la saisit, mais elle tint bon. Le sang dégoulinait le long de son bras lacéré. Les dents serrées, verrouillant son esprit contre la douleur, elle pressa la lame affûtée sur son poignet droit, puis suivit la veine jusqu'au coude. Seulement alors, elle laissa l'arme tomber sur le marbre. Le liquide chaud et visqueux trempait ses bras et ses jambes, à présent. Comme dans un rêve, elle regarda Lochlan à travers la paroi translucide. Des larmes jaillissaient de ses yeux et il tirait sur ses chaînes.

– Sauve-moi et je te sauverai en retour !

Elle reconnut à peine sa propre voix. L'effort qu'elle avait déployé pour prononcer ces mots acheva de l'épuiser. Un voile gris tomba devant ses yeux ; Elphame s'affaissa sur les genoux.

– *Maintenant, Cuchulainn, tu sais ce que tu dois faire.*

Le fantôme s'évanouit comme un nuage de vapeur ; le cercle magique se brisa et, avec un cri d'angoisse, Cuchulainn attrapa Elphame dans ses bras. Lochlan cria :

– Porte-la à moi, vite ! Il ne faut pas qu'elle perde conscience. Moi seul peux la sauver !

Le guerrier scruta le visage de l'homme ailé.

– Fais-moi confiance, reprit celui-ci.

Cuchulainn n'hésita plus. Aidé par quelques hommes robustes, il remit le corps ensanglanté d'Elphame entre les bras de Lochlan. Celui-ci s'était agenouillé.

– Le sabre. Donnez-moi le sabre.

Aussitôt, le lourd pommeau poisseux de sang s'abattit dans sa paume ouverte. En un seul mouvement, la pointe de l'arme perfora la peau de Lochlan, sous son cœur. Le sang se mit à couler, un long filet écarlate. Saisissant doucement la nuque d'Elphame, il l'obligea à approcher le visage de sa poitrine.

– Bois, mon amour.

Mais elle garda les yeux fermés, ne répondit pas.

– Bois, Elphame. J'ai fait ce que tu m'as dit, ta seule chance de survivre consiste maintenant à accomplir la Prophétie. Bois, je t'en supplie !

Les lèvres d'Elphame bougèrent lentement contre sa peau. Avec un bruit de succion, elle avala la première gorgée. Ses paupières s'ouvrirent, des larmes de sang coulèrent sur ses joues, tandis que ses lèvres se pressaient sur la plaie et que le sang des démons se répandait dans son corps.

Au début, elle ne ressentit rien, sauf ce goût métallique. Peu à peu, la chaleur commença. Elle eut l'impression de boire à une source volcanique. Une force supérieure la poussait à continuer. La chaleur la pénétrait en même temps que la puissance ténébreuse d'une race entière de démons. Les blessures de ses bras se refermèrent et, bientôt, sa peau était redevenue vierge de toute égratignure. C'est alors que d'étranges pensées surgirent en elle...

Soif de sang... le saigner à blanc... les saigner tous à blanc... former une armée divine, démoniaque... tuer Lochlan... mettre à mort le traître...

Tuer Lochlan ? Tuer son époux ?

La conscience lui revint abruptement dans le brouillard. En poussant un cri étouffé, elle arracha sa bouche de la poitrine de Lochlan. Elle rampa loin de lui, réalisant avec horreur que la mare écarlate sur le sol était son propre sang. Non, pas le sien, rectifia-t-elle mentalement. Ce sang n'était plus le sien. Il avait été mélangé au sang des démons.

Tu es un démon, à présent. Accepte ton sort...

– N'écoute pas les voix des ténèbres ! s'écria Lochlan. Combats-les, combats-les, Elphame !

Il s'effondra par terre, livide. L'écho du rire de Fallon tournoya autour d'elle.

– Elphame ? Viens avec moi.

Cuchulainn s'était approché, les mains tendues. Comme elle ne répondait rien, il enfouit son visage dans ses mains.

– Tu ne vas pas me quitter, toi aussi ! gémit-il. Je ne le supporterai pas.

Elphame resta un instant prostrée, l'esprit embrumé. Les ténèbres avaient causé la perte de Brenna. Elle faisait maintenant partie de ces ténèbres. Des voix bizarres la picotaient, comme de sombres insectes sous sa peau. *Sens-nous... entends-nous... nous sommes en toi...*

– Je ne suis plus ta sœur, Cuchulainn. Tu ne peux m'aider.

Elle s'était exprimée d'une voix sourde, étrangère, une voix qui n'était pas la sienne. Ses

pensées, ses souvenirs, se noyaient dans le sombre océan qui commençait à la submerger. Se sentant prise au piège, elle se retourna et vit le vieux centaure qui se penchait sur elle.

– Appelez les esprits de la pierre. Ils vous aideront.

Elle secoua vigoureusement la tête. Non, les esprits ne lui répondraient pas. Elle était seule, face à la folie et à la destruction.

Sois en paix, ma Bien-Aimée. Je ne t'abandonnerai pas.

Ces mots réconfortants lui firent soudain l'effet d'une pluie apaisante. Elphame s'y accrocha de toutes ses forces.

– Epona ! sanglota-t-elle.

Une pensée germa dans sa tête. *Fais-toi confiance.* Se débattant contre la peur et l'obscurité, elle réussit à se remettre debout et à faire quelques pas en titubant. La foule, consternée par le spectacle auquel elle avait assisté, se fendit pour la laisser passer. Elphame se traîna jusqu'à la fontaine, au milieu de la cour, où elle contempla le visage de la jeune fille en marbre. Le jour venait de poindre, porteur d'un nouvel espoir. Elphame se rappela qui elle était. Un rayon éclatant illumina la fontaine et fit étinceler la broche sur son corsage. Elle sut alors que dans cette lumière, elle ne craignait plus rien. Sous ses pieds, telles des araignées venimeuses, les démons se retiraient, s'éloignaient. L'écho des voix maléfiques s'éteignit en elle.

Comme si elle venait de se réveiller d'un long sommeil, Elphame se pencha sur le bassin et y trempa ses bras encore maculés de traînées de sang. L'eau claire emporta les filets sanguinolents et les dilua dans un tourbillon étincelant. Alors, elle leva ses mains purifiées, rejeta la tête en arrière, laissant la lumière d'Epona baigner son visage. Un cri lui échappa, repris aussitôt par des voix joyeuses, celle de son frère, celle de son mari puis celles de son Clan.

– FOI ET FIDÉLITÉ!

– FOI ET FIDÉLITÉ!

– FOI ET FIDÉLITÉ!

Enfin délivrée, avec un sourire triomphant, Elphame se laissa glisser dans une paisible inconscience.

Comme un parfum de chèvrefeuille sur une brise printanière, la voix de sa mère flottait dans le rêve d'Elphame.

– J'aurais voulu que ce soit plus facile pour elle.

– Je le sais, ma Bien-Aimée.

Elphame reconnut instantanément la voix d'Epona.

– Mais le destin de ta fille n'a jamais été facile. Elle a encore un long chemin à parcourir.

– Elle s'en est bien sortie, cependant.

– Fort bien. Je suis fière d'elle.

Cet éloge fit battre plus vite le cœur d'Elphame.

– Oui, un long chemin, poursuivit la Déesse. Les membres de son Clan accepteront Lochlan comme son époux, mais le reste de Partholon n'est pas encore prêt à se laisser convaincre.

Sa mère soupira.

– Me laisserez-Vous aller à elle, maintenant ? Ne serait-ce que pour officialiser son union secrète.

La voix d'Etain se fit plus triste.

– Et puis mon Cuchulainn a besoin de moi...

– Va les voir, dit la Déesse. Et ne t'étonne pas si le chagrin de ton fils résiste à tes caresses maternelles.

La réponse d'Etain s'effiloça, tandis qu'Elphame émergeait lentement du sommeil. Ses paupières frémirent. Elle était confortablement installée dans des draps de lin fin. Une lueur dansait devant ses cils. Enfin, ses yeux s'ouvrirent.

Au début, elle pensa qu'il faisait nuit, car les seules lumières provenaient d'un candélabre en bronze et de la cheminée. Elle se demanda si elle avait dormi longtemps.

Une silhouette prit alors forme dans un coin de la pièce. Elle tourna la tête et vit Lochlan. Il était assis dans le fauteuil doré, à côté d'elle, et dormait, tête baissée. Il semblait encore affaibli, ses traits étaient tirés, mais son teint avait perdu cet aspect de porcelaine qu'il avait lorsqu'il rampait par terre, couvert du sang d'Elphame...

La mémoire lui revint d'un seul coup. L'espace d'une seconde, une peur atroce l'envahit : elle s'attendit à entendre de nouveau résonner en elle le sombre appel des voix démoniaques. Mais rien ne se produisit, à part un frisson, quelque part dans son âme, comme un rêve à moitié oublié. Avec l'intuition de tous ceux qui portaient l'empreinte de la Déesse, Elphame savait que, en dépit de la folie qui maintenant était tapie dans sa tête, elle avait triomphé de l'héritage maléfique, grâce à l'amour, la confiance et la foi.

– Reste vigilante contre les forces des ténèbres tant que tu vivras, Bien-Aimée.

La voix d'Epona fulgura dans son esprit.

– Souviens-toi : je serai toujours à tes côtés.

Elle avait dû émettre un son involontaire, car les yeux de Lochlan s'ouvrirent brusquement. Sitôt qu'il vit Elphame, il lui saisit la main.

– Cuchulainn ! cria-t-il.

Aussitôt, le guerrier rejoignit Lochlan près du lit. Il avait les yeux cernés, et une barbe naissante ombrait son menton. On eût dit qu'il avait vieilli de plusieurs années en l'espace d'une journée.

– Tu as mauvaise mine, remarqua-t-elle d'une voix affreusement enrouée.

Un sourire éclaira le visage hagard de Cuchulainn. Lochlan, lui, eut un rire de soulagement. Elphame regarda tour à tour son frère et son mari, et s'éclaircit la gorge.

– Eh bien, aucun de vous n'est enchaîné et je ne vois aucune nouvelle blessure. J'en conclus que vous commencez à vous habituer l'un à l'autre.

– Elle n'est pas folle ! s'exclama Lochlan en lui pressant la main.

Des larmes brillaient dans ses yeux gris.

– Je te l'avais dit qu'elle surmonterait cette épreuve, répondit Cuchulainn, dont les yeux étaient trop brillants également.

– *Elle* peut vous entendre ! s'écria Elphame, exaspérée.

– Bienvenue parmi nous, ma sœur.

– Combien de temps suis-je restée endormie ?

– Nous sommes le soir du cinquième jour, l'informa Lochlan.

Elphame battit des cils, étonnée.

– Cinq jours et cinq nuits ? Je comprends maintenant pourquoi je meurs de faim.

Un nouveau sourire détendit les traits fatigués de Cuchulainn.

– C'est Wynne qui sera contente !

Il voulut se précipiter vers la porte, mais Elphame l'arrêta.

– Cuchulainn, attends.

Il revint vers le lit et Lochlan se déplaça pour qu'il puisse se rapprocher. Elphame s'assit et prit la main de son frère.

– Je voudrais t'expliquer... à propos de Lochlan...

Cuchulainn secoua la tête d'un air las.

– Tu n'as pas d'explications à me donner.

– Si, je le veux. J'ai eu envie de t'en parler dès l'instant où je l'ai rencontré. Mais je ne savais pas comment m'y prendre. Ne crois pas que j'aie douté de toi ou que je ne te faisais pas confiance. Simplement, je n'arrivais pas à trouver les mots justes, et puis tu étais tellement amoureux de Brenna...

Cuchulainn détourna les yeux.

– Je ne t'en veux pas, Elphame. Je ne tiens pas Lochlan pour responsable de... de ce crime. J'ai même pardonné à Fallon. Elle a cédé à la folie, ce n'est pas sa faute.

– Cuchulainn, regarde-moi.

Il se tourna vers elle et elle décela une peine immense dans les profondeurs de ses yeux bleus. Elle sut alors qu'il disait la vérité. Il n'en voulait à personne. Il n'en voulait qu'à lui-même.

– Ecoute..., commença-t-elle.

Son frère bondit sur ses jambes si brusquement que le fauteuil faillit basculer.

– Je ne veux pas en parler, marmonna-t-il en se ruant vers la porte qu'il ouvrit. Je vais t'envoyer quelque chose à manger.

La porte se referma sur la grande silhouette voûtée.

– Il a refusé de faire brûler le corps de Brenna sur un bûcher funéraire, dit Lochlan en revenant s'asseoir sur le bord du lit et en reprenant la main d'Elphame dans les siennes. Il a dit que le feu lui avait déjà fait trop de mal.

– Oh ! Cuchulainn..., murmura Elphame, les yeux rivés au battant fermé.

– Alors, maître Centaure a fabriqué une pierre tombale où il a gravé son effigie. Ce matin, Cuchulainn a accepté que Brenna y repose.

– Où est-ce ? demanda Elphame en essuyant ses larmes.

– A l'emplacement de sa tente. Le cœur du guerrier est enterré là-bas avec Brenna.

– J'aurais dû être près de lui. Il avait besoin de moi.

– C'était au-dessus de ta volonté, Elphame. Ton frère ne t'en tient pas rigueur. Il s'est comporté avec une grande noblesse pendant qu'il te remplaçait à la tête du Clan.

– Fallon... Keir et les deux autres, que sont-ils devenus ?

– Cuchulainn a fait emprisonner Fallon dans le Donjon du Gardien, où elle attendra la naissance de son enfant, ainsi que ta décision au sujet de la peine qu'elle devra purger pour son crime. Keir a choisi de l'accompagner. Curran et Nevin sont ici et se remettent lentement de leurs blessures.

Elphame le scruta intensément.

– Et la folie ? Est-elle vraiment partie ?

– Oui, répondit-il d'un ton émerveillé. Elle nous a quittés, moi et tous les autres. Tu as accompli la Prophétie et sauvé mon peuple. Mais toi, mon amour, comment te sens-tu ? Le fardeau n'est-il pas trop lourd à porter ?

Elphame exhala un soupir. Tel un souffle sur un lac calme, elle sentit le sombre ruban frémir en elle.

– C'est là, répondit-elle simplement. Je sens sa présence. La folie fut surmontée mais pas complètement vaincue. J'ai la promesse d'Epona : j'ai gagné une bataille mais il faudra que je reste vigilante, acheva-t-elle en frissonnant.

– Ta victoire finale est assurée. Nous ne la laisserons pas gagner.

La force de l'amour qui se reflétait dans ses traits remplit d'une chaleur bénéfique le cœur d'Elphame. Une fois de plus, les ténèbres menaçantes refluèrent.

– Il faudra faire venir ton peuple, Lochlan. Les enfants grandiront ici.

– Ils viendront, mon amour, dit-il. Ils viendront.

Elphame contempla la tombe de marbre, dans les lueurs hésitantes, mauves et roses, du matin. L'effigie était très belle. On eût dit que Brenna s'était transformée en statue dans son sommeil. Danann avait reproduit son doux visage sans les cicatrices.

– Je ne lui avais rien demandé, expliqua Cuchulainn. Cela ne m'a même pas traversé l'esprit.

Se penchant, il déposa dans les mains de la jeune femme en pierre un bouquet turquoise de petites fleurs sauvages.

– J'ai demandé à Danann pourquoi il l'avait sculptée sans ses cicatrices, dit Brighid. Il m'a répondu que c'était ainsi qu'il se souvenait d'elle.

La chasseresse posa la main sur la joue droite de la statue, aussi lisse que la gauche.

– Brenna serait contente que l'on ait gardé cette image d'elle, dit Elphame. Se tournant vers son frère, elle lui prit la main. Je t'en prie, Cuchulainn, ne t'en va pas.

– Il le faut, répondit-il en jetant un coup d'œil au Château, qui se réveillait lentement. Tout ici me rappelle Brenna. Chaque parfum, chaque fleur murmurent son nom. Je ne l'oublierai jamais, Elphame. Mais si je veux apprendre à vivre sans elle, je ne pourrai pas le faire ici.

Il serra gentiment la main de sa sœur.

– Tu nous manqueras, guerrier, dit la chasseresse.

Ils s'étreignirent brièvement.

– Je me suis trompé à ton sujet, Brighid de la tribu des Dhianna. Tu es une amie fidèle.

– Un jour, peut-être irons-nous chasser ensemble, dit-elle avec un sourire triste.

Un jappement leur fit baisser les yeux. Fand sauta par-dessus les touffes d'herbe et s'attaqua en grognant aux sabots neigeux de la chasseresse. Celle-ci fronça les sourcils.

– Je reformule ma proposition. Nous retournerons à la chasse à condition que tu ne ramènes que des animaux morts.

Cuchulainn tapota sa cuisse et la petite louve caracola dans sa direction.

– Quand vous reverrez Fand, elle sera mieux élevée.

– C'est ce que tous les parents disent, marmonna Brighid.

Elle reprit le chemin du Château, laissant seuls le frère et la sœur. Pendant un instant, ils se regardèrent en silence, puis Elphame se blottit dans les bras robustes de Cuchulainn et posa la tête sur son épaule.

– Ne veux-tu pas attendre notre mère ? D'après la rumeur, elle n'est plus qu'à une journée de cheval.

Cuchulainn lui tapota le dos.

– Elle comprendra...

– Oh, non ! Elle sera folle de rage.

Elle l'entendit glousser, mais c'était un son triste, douloureux, si différent de son rire insouciant.

– Tu as raison, dit-il. Mais elle sera si occupée à préparer ton mariage officiel avec Lochlan, qu'elle n'aura pas le temps de penser à autre chose.

Doucement, il se détacha d'elle et l'embrassa sur les joues.

– Il faut que je parte, Elphame.

Il souleva la petite louve, l'enfouit dans sa tunique, saisit les rênes en cuir et enfourcha son hongre.

– Je t'aime, grande sœur.

Sur ces mots, il lança sa monture au trot et prit la direction du nord. Elphame regarda les deux silhouettes ailées qui attendaient Cuchulainn devant l'entrée principale du Château. Leurs blessures n'étaient pas encore tout à fait cicatrisées, leurs ailes semblaient toujours tailladées ; Curran et Nevin avaient tenu à accompagner Cuchulainn lorsqu'il avait déclaré qu'il se rendrait dans les Terres Désolées pour ramener les enfants exilés à Partholon.

Elphame les suivit du regard jusqu'à ce qu'ils s'engouffrent dans le sous-bois. Son cœur était lourd. Son passé, son adolescence heureuse, une partie de sa vie d'adulte disparaissaient avec Cuchulainn. Qu'advierait-il de son frère ? Parviendrait-il à guérir de son chagrin ? Un sourire amer naquit sur ses lèvres. Il faudrait que le jeune guerrier panse ses blessures sans l'aide d'une Guérisseuse. Il semblait la proie d'un vide absolu. Trouverait-il le bonheur sans Brenna ? Elphame n'en savait rien ; elle-même avait eu si peur de perdre Lochlan !

S'il Vous plaît, Epona, protégez-le et ramenez-le sain et sauf !

Le cavalier et ses compagnons ailés n'étaient plus visibles. Le cœur d'Elphame se serra. Déjà, son frère lui manquait. Elle s'engagea sur la route qui menait au Château, les épaules secouées de sanglots.

Elle ressentit comme une caresse et leva les yeux. La lumière d'Epona couronnait la longue silhouette de Lochlan. Il était appuyé au balcon de la tour. Elle ne pouvait distinguer clairement ses traits, mais il toucha l'emplacement de son cœur, puis ses lèvres, avant de lui souffler un baiser.

Si Cuchulainn représentait son passé, son avenir l'attendait aux côtés de Lochlan, parmi son Clan. Ils affronteraient ensemble un pays dont les habitants se méfieraient d'eux. Partholon ne se laisserait pas gagner facilement à leur cause, elle le savait. Mais avec la bénédiction d'Epona, ils y arriveraient. Le Chef du Clan de MacCallan redressa les épaules et essuya ses larmes.

Les foulées d'Elphame étaient sûres et puissantes, tandis qu'elle allait rejoindre son époux, au commencement d'un nouveau jour.